Mars, 1805 — Ventose, An XIII.

# MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

# JOURNAL DES SCIENCES,

## DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'Institut, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque Impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de l'Académie de Goettingue, etc. etc.

Prix de ce Journal, tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port:

pour trois mois,..... 9 francs.
pour six mois,..... 18 francs.
pour un an,..... 36 francs.

Les hommes les plus célèbres dans chaque partie des Sciences et de la Littérature, se sont plû à coopérer à cette entreprise utile, et la collection des neuf années du *Magasin Encyclopédique* est devenue précieuse, en ce qu'elle présente une réunion de Mémoires intéressans, qui ne se trouvent point ailleurs, et dont les Auteurs jouissent d'une grande réputation. On y trouve, en effet, des Dissertations, des Mémoires, ou des Opuscules de MM. Alibert, Barbier, Barbier du Boccage, Barthelemy, Bast, Bichat, Caillard, Cavanilles, Chardon la Rochette, Cuvier, Daubenton, Delille,

## *Table des Articles contenus dans ce Numéro.*


ROMANS.

Tulikan, fils de Gengiskan, *ou* l'Asie consolée; par Ant. *Gibelin.* 1

ANTIQUITÉS.

Rapport fait à l'Institut sur les Antiquités de Mons Seleucus, au pays des Voconces, aujourd'hui Labatie Mont Saléon, département des Hautes Alpes; par M. *de la Doucette*, préfet. 18

HISTOIRE.

Examen critique des anciens Historiens d'Alexandre-le-Grand; 2e. édition. 26

PHYSIOLOGIE.

Nouveaux Élémens de Physiologie, par Anthelme *Richerand.* 43

POÉSIE.

Sapho, poëme en dix chants; par L. *Gorse.* 67

La Parure. A Éléonore; par Auguste *de la Bouisse.* 143

Épître à Mr. R. D. S. E., par Aug. *Gaude.* 145

A La Fontaine. Prologue d'un livre de fables; par H. *Boilleau.* 146

Épître à madame Verdier d'Usès; par madame Eléonore *de L....* 147

VOYAGE.

Voyage dans les principales îles des mers d'Afrique, fait par ordre du Gouvernement pendant les années IX et X de la République (1801 et 1802), avec l'Histoire de la traversée du capitaine Baudin, jusqu'au Port-Louis de l'Isle-Maurice; par J. B. G. M. *Bory de Saint-Vincent.* 85

BEAUX-ARTS.

Augusteum, *ou* Description des Monumens antiques qui se trouvent à Dresde; par Guillaume-Gottlob *Becker.* 125

LITTÉRATURE.

Notice sur les Lettres de mademoiselle *Aïssé* à madame *C.* 133

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Nouvelles d'Angleterre. 148

— de Londres. *Ibid.*

— de Westminster. 149

— de Hollande. 150

— d'Allemagne. *Ibid.*

— de Prusse. 155

— de la Pologne prussienne. 157

— d'Autriche. *Ibid.*

— de Suède. 159

— de Dannemarck. *Ibid.*

— de Russie. 160

— d'Italie. 167

— d'Espagne. 168

— de l'Archipel. 169

— de France. *Ibid.*

— de Paris. 174

THÉATRES.

Le Tyran domestique, *ou* l'Intérieur d'une famille. 182

Bertrand et Raton, *ou* l'Intrigant et sa dupe. 184

Julie, *ou* le Pot de Fleurs. *Ibid.*

L'Intrigue aux fenêtres. 185

La Laitière de Bercy. 186

LIVRES DIVERS.

Sciences physiques.

Journal de Physique, de Chymie d'Histoire naturelle et des Arts; par J. C. *Delamétherie.* Frimaire et Nivose an XIII. 188

Essai d'un Apprenti philosophe sur quelques anciens problèmes de physique, d'astronomie, de géométrie, de métaphysique et de morale; par *Fourcastremé.* 189

Hydraulique.

Recherches physico-mathématique sur la théorie des eaux courantes par R. *Prony.* *Ibid*

# MAGASIN
## ENCYCLOPÉDIQUE.

---

TOME II.

---

$.1000.

# AVIS.

On peut s'adresser au Bureau du *Magasin Encyclopédique*, chez DELANCE, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny, pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Étranger, et généralement pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

On s'y charge aussi de toutes sortes d'impressions et d'éditions en langues anciennes et modernes.

Les Livres nouveaux sont annoncés, dans ce Journal, aussitôt après qu'ils ont été remis au Bureau, c'est-à-dire, dans le Numéro qui se publie après cette remise.

*Il faut affranchir les Lettres et les Envois.*

*On prie les Libraires qui envoient des Livres pour les annoncer, d'en indiquer toujours le prix.*

# MAGASIN

## ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

# JOURNAL DES SCIENCES,

## DES LETTRES ET DES ARTS;

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'Institut, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de la Société royale des sciences de Goettingue, de celles des Curieux de la Nature, à Erlang, des Sciences physiques de Zurich, d'Histoire naturelle et de Minéralogie d'Iéna, de l'Académie royale de Dublin, de la Société linéenne de Londres; des Sociétés d'Histoire naturelle, philomatique, galvanique, de statistique, médicale d'émulation, de l'Athénée des arts de Paris, de l'Athénée de Lyon; des Sociétés des Sciences de Rouen, d'Abbeville, de Boulogne, de Poitiers, de Niort, de Nismes, de Marseille, d'Alençon, de Caen, de Grenoble, de Colmar, de Nancy, de Gap, de Strasbourg, de Mayence, etc. etc.

TOME II.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE,
rue des Mathurins, hôtel Cluny.

1805.

# MAGASIN
## ENCYCLOPÉDIQUE.

### ROMANS.

*Tulikan, fils de Gengiskan,* ou *l'Asie consolée; par Ant. Gibelin.* Seconde édition. 1 vol. *in*-8°. — Paris, à la Librairie Economique, rue de la Harpe, n°. 117. Prix, 5 fr. et 6 fr. par la poste.

Gengiskan, empereur des Mogols, parut vers le milieu du 12e. siècle. C'est un des guerriers les plus fameux dans l'histoire du monde. Jamais conquérant ne parcourut plus de pays et ne subjugua plus de peuples. Voltaire, dans sa tragédie de l'*Orphelin de la Chine,* en a fait un héros. Mais l'histoire nous le présente comme un brigand, qui fit de l'Asie entière un vaste tombeau, et régna constamment par le carnage et la désolation. De ses quatre fils, il n'y eut que Tulikan qui fut sage, juste et humain. Les autres lui ressemblèrent par leur courage et leur férocité. Tels sont, dit l'auteur, dans une exposition que nous avons abrégée, le peu de vérités historiques qui servent de base à cet ouvrage. Voyons ce qu'il y aura ajouté.

Sur les ruines de l'empire du Cathay (ancien nom de la Chine), Gengiskan distribue à ses enfans ses immenses conquêtes, pour les gouverner pendant son absence. Le fier Ogothai eut la Tartarie ; le farouche Azar, l'Arabie et la Perse; le Cathay devint le partage du jeune Tulikan. L'auteur ne nomme pas le quatrième fils de Gengiskan. On ne sait point s'il suivit son père dans de nouveaux combats, ou quel peuple il eut à contenir sous sa domination.

L'*Asie consolée* est une espèce de roman poétique. Nous parlerons plus tard de ce genre d'ouvrages. Commençons par analyser celui de M. Gibelin. Yelu, vice-roi de Léatong, qui doit sa vie à une générosité, à une grandeur d'âme qui étonnèrent la férocité du vainqueur, et lui firent connoître les charmes de la clémence ; Yelu s'attache au jeune Tulikan et lui donne des leçons de sagesse, de politique, d'expérience et de vertu.

Il lui raconte l'origine et la destruction du Cathay ; cette histoire est amenée très-heureusement, et elle fait connoître un peuple qui sera à jamais célèbre pour avoir donné naissance au sage et vertueux Confutzée, que nous nommons *Confucius*. Tulikan s'intéresse aux malheurs du Cathay (ou de la Chine) ; il veut les faire cesser. Il en a la puissance. Il rappelle les proscrits ; il unit les vainqueurs aux vaincus ; il ranime et protège l'agriculture, il rétablit le commerce, il ramène le règne des lois. Son empire devient l'asile des peuples poursuivis par la guerre. Le

bonheur succède à la désolation ; les arts renaissent à sa voix ; il s'occupe de l'éducation, des sciences et de la morale ; il honore et protège les lettres. Tant de bienfaits ne sont pas perdus. Il est chéri du peuple qu'il gouverne ; il est aimé d'Azémi, fille d'Altong, roi du Cathay, vaincu par Gengiskan, et qui se brûla dans son palais pour échapper aux fureurs du conquérant.

A cette époque, Azar, frère de Tulikan, est au lit de la mort ; il désire la présence de son frère ; les Persans viennent l'implorer de se rendre à ses vœux. Il ne leur résiste point ; il part ; Azar expire ; Tulikan appaise les troubles de la Perse, et lui rend son ancien gouvernement.

Pendant son absence, Tienzo, fils d'Altong, et frère d'Azémi, arrive à Cambalu, capitale du Cathay. Il est esclave. Le ministre Yelu et sa sœur brisent ses fers. Il leur raconte ses infortunes ; il revient dans l'espoir de venger la mort de son père, et de reconquérir son empire. Envain sa sœur et Yelu louent la sagesse et les vertus de Tulikan ; envain la joie, les transports et le bonheur du peuple annoncent combien il est digne du trône qu'il occupe. Entier à ses fureurs, il entraîne Azémi sur la tombe de ses ancêtres, et lui fait jurer de haïr sans retour celui qu'elle aimoit. Azémi prononce ce serment terrible et sacré.

Tulikan revient ; il apprend que Tienzo est auprès de sa sœur, il se félicite de sa présence ; il compte lui faire approuver son amour. — Azémi l'instruit des projets de Tienzo. Gengiskan vient de mourir. Tulikan apprend cette

nouvelle. Il va trouver Tienzo : « Je suis instruit » de tes desseins, lui dit-il ; tu veux m'assassiner. » Me voici seul et désarmé. Frappe ; et replonge » ton pays dans la désolation. » Cette hardiesse étonne, interdit Tienzo : Tulikan lui offre de régner au Cathay, tandis qu'avec Azémi il ira donner des loix à la Perse. Tienzo feint de céder : il va joindre Azémi ; il lui rappelle ses sermens. Il tient un poignard et une coupe dans ses mains. *Choisis?* Il se poignarde : Azémi boit le breuvage. Tulikan accourt; il éprouve le plus grand désespoir en apprenant cette terrible catastrophe. Il reçoit les dernières paroles et les derniers soupirs d'Azémi. Dans sa douleur profonde, il veut mourir. Yelu vient le rappeler à ses devoirs par un discours rempli de sentiment et de force. Le roi l'entend, il soupire.

Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner. RACINE.

On rend avec pompe les honneurs funèbres à la princesse, et Tulikan, avec la consternation dans le cœur, jure sur la tombe d'Azémi de faire le bonheur de l'empire que le destin lui a confié. Il fut toujours fidèle à son serment, et *les peuples du Cathay bénissent encore son nom et sa mémoire.*

Tel est l'ensemble et la marche de l'*Asie consolée.* Mais pour ne pas interrompre la suite des événemens, nous avons passé sous silence l'arrivée à Cambalu des députés envoyés par la nation de Visnapour, qui descendoit des anciens Brachmanes. Azadin est à la tête de la députation. Il peint les mœurs de Visnapour, et rapporte

les lois qui la gouvernent. Il ajoute à beaucoup de détails sur la vie simple et frugale de la nation, sur son mépris pour les richesses, sa propre histoire, qui ne nous semble pas heureusement amenée. La curiosité de Tulikan, qui n'est excitée que par quelques paroles, nous a rappelé ce commencement bannal qui valut à M. Galant une scène si plaisante : *ma sœur, si vous ne dormez pas, dites-nous un de ces jolis contes que vous savez.*

Le lecteur est sûrement bien aise d'apprendre à quel genre *Tulikan* appartient. « On sait que » les bons juges ( dit Laharpe, en parlant de » Gonzalve de Cordoue ), les vrais connoisseurs » n'ont jamais goûté ce genre d'ouvrage, qu'ils » ne savent même comment appeler. Ce n'est » pas d'eux sans doute qu'on apprit à le nommer » *poëme*, car ils ne savent ce que c'est qu'un » poëme en prose : c'est à leurs yeux une con- » tradiction dans les termes, une monstruosité » dans les arts. Ils ne le nommeront pas non » plus un *roman* : la prétention à la marche » imposante et au ton héroïque de l'épopée, » interdit à ces compositions bizarres cette sim- » plicité de détails, cette vérité des mœurs so- » ciales et des passions ordinaires, qui sont le » mérite des bons romans, où le cœur humain » se retrouve. Ce n'est donc autre chose qu'un » récit moitié historique, moitié fabuleux, en » prose poétique, et ces critiques sévères pré- » tendent que ce genre offre toutes sortes d'in- » convéniens. D'abord, il n'a point les beautés

» propres et particulières à la bonne prose, qu'il » dénature en voulant l'élever jusqu'à la poésie, » et il reste infiniment au dessous de cette poésie » qu'il veut atteindre, parce qu'il est dénué des » moyens inappréciables de l'harmonie et du » rithme; moyens d'où dépendent tous les grands » effets de la poésie. Ensuite il manque de cet » accord entre l'instrument et l'effet, accord » nécessaire à tous les arts d'imitation. » J'ai fait parler ici un critique célèbre, parce que ce langage sévère lui convient mieux qu'à moi. Je trouve dans ce passage des arrêts très-sages, auxquels il est dangereux de vouloir résister. La prose et les vers ont un langage distinct : pourquoi les mêler et les confondre? comme c'est de l'abus des genres qu'est née cette médiocrité qui règne aujourd'hui, on ne sauroit trop rappeler des principes qu'il est de son intérêt seul de faire oublier. Il ne peut y avoir des poëmes en prose, et l'exemple de Fénelon est récusable. Télémaque, à quelques longueurs près, offre assurément toutes les richesses exigées dans un bon poëme épique, dont la première règle est de toucher, de plaire et d'instruire. Il est juste même d'avouer que s'il étoit écrit en vers pareils à ceux du dixième chant de la Henriade, le poëme de Voltaire paroîtroit bien foible et bien froid auprès de ce chef-d'œuvre, qui semble briller de l'éclat et de la majesté dont les anciens ornoient leurs ouvrages. Aussi ne voulons-nous pas disconvenir du mérite de cette prose, malgré l'exclusion que lui donne Laharpe. C'est avec

elle qu'il faut traduire Homère, Virgile, le Tasse, Milton, le Camoëns; seulement il est à craindre que des écrivains inexpérimentés ne la rendent ridicule par trop de recherche et d'emphase, en croyant la rendre sublime.

Numa et Gonzalve ont dû être écrits de cette manière; mais Estelle et Galathée, offrant le même moule et la même coupe (par *livres*, parodie de *chants*), nous font regretter que l'auteur ait ainsi confondu les genres: il avoit assez de talent pour les *différencier*. Emile a du moins tous les tons, et n'annonce pas la même prétention. Le Lévite d'Ephraïm et le Temple de Gnide ne doivent pas faire loi; des exceptions n'établissent pas des règles. La plupart de ceux qui les imitent ne prouvent que trop l'infériorité de leur génie et l'impuissance de leur plume. Pourquoi donc M. de Boufflers, dans un éloge placé à la tête du livre que je viens d'analyser, dit-il? *La modestie empêche* sans doute l'auteur *de lui donner le titre de* poëme, *qui lui seroit dû en bonne justice; car la poésie est dans les images plus que dans les mètres, et pour elle une prose harmonieuse est une langue bien moins étrangère que les vers prosaïques.* Sans doute une *prose harmonieuse* est préférable à de mauvais vers. Mais est-ce ainsi qu'il faut poser la question? quelle erreur de séparer le rithme poétique des images! ne se prêtent-ils pas cet appui mutuel qui en fait le charme? On a comparé les traductions à une gravure qui rend à merveille l'attitude et le dessin, mais où le coloris manque.

La prose a-t-elle le même coloris que les vers? Peut-on se faire à l'idée d'entendre Achille et Godefroi de Bouillon se servir de la même langue dans laquelle M. Jourdain dit à Nicole : *apportez-moi ma robe de chambre et mes pantoufles.* Et quelle surprise quand on voit de semblables paradoxes défendus par M. de Boufflers !.....

Certainement, le style de M. Gibelin est loin d'être sans mérite ; qu'on en juge : « Les mœurs » sont une barrière que le despotisme n'ose » franchir. On peut violer les lois impunément, » mais on n'offense pas les mœurs de même. Les » rois du Cathay sont les princes les plus absolus » de la terre ; ils ne voient que le ciel au-dessus » d'eux : leurs volontés sont des lois sacrées et » inviolables. Maîtres de l'opinion, ils distribuent » les honneurs et la honte, même aux morts, » et leur empire s'étend au-delà du tombeau. » Mais quelque terrible que paroisse ce pouvoir » sans bornes dans les mains d'un homme, on » en éprouve rarement les effets funestes, » parce que le peuple a des mœurs et en donne » à ses maîtres. » Plus loin on trouve ce passage sur le même sujet : « Les femmes sont les » gardiennes des mœurs : mais par une suite » de la mauvaise éducation qu'elles reçoivent » presque partout, les femmes font la plus grande » *plaie* à ces mœurs qu'elles devroient maintenir. » Cette aimable portion de l'espèce humaine, » esclave de l'homme sauvage, *instrument* des » plaisirs de l'homme corrompu ; vouée à la » frivolité ou condamnée à une vie obscure,

» n'est occupée que des moyens de servir ou » d'amuser les hommes. On veut que les femmes » soient modestes et vertueuses, et on leur en- » seigne uniquement à plaire par le luxe et la » parure, fléau de l'innocence et des vertus. » Leurs désordres sont le fruit de l'ignorance, » de la dissipation et de l'oisiveté où elles vivent. » Les hommes même, obligés de leur plaire » sous peine de n'être pas heureux, sont forcés » de devenir frivoles et vicieux comme elles : » pareils à ces insectes légers, qui prennent la » couleur de l'herbe à laquelle ils s'attachent. » Ce n'est pas seulement à la Chine que ces choses arrivent. Dans d'autres pays encore on n'apprécie les femmes que sur leurs grâces et leur beauté. Mais la beauté passe et l'esprit ne vieillit point. N'est-ce donc pas une injustice de les astreindre à n'être que belles? Pourquoi ne pas orner leur esprit, ne pas cultiver leur raison? Quel intérêt avons-nous à les retenir dans l'ignorance? On croiroit que nous sommes étrangers à leur société, tant nous négligeons de leur fournir les moyens d'être plus aimables. Cependant, ne nous le dissimulons pas, c'est auprès des femmes que nous acquérons nos vertus et cette politesse qui les fait ressortir davantage. Elles adoucissent notre fierté naturelle; elles polissent nos mœurs, notre caractère; elles nous rendent plus humains. Que de bienfaits! J. J. Rousseau a peint d'un trait leur ouvrage, en disant : *les femmes nous rendent femmes.* Non pas telles qu'elles sont quelquefois, et telles que M. Gibelin en fait le

portrait. Le voici : « Les femmes en général » vivent de mensonges, d'illusions et de chi- » mères ; et aussitôt que cet aliment vient à leur » manquer, en s'évanouissant avec les fleurs de » l'âge, on les voit tomber dans une sorte » d'anéantissement, qui est la mort de l'âme. » Cette situation produit presque toujours l'en- » nui qui les rend malheureuses, ou l'humeur » qui les rend insupportables. » Non ; le changement qu'elles opèrent est toute autre chose ; c'est un changement qui nous rend plus satisfait de nous-mêmes, et plus agréable aux autres. car je suppose qu'on ne fréquente point les sociétés où se rencontrent des femmes comme il n'y en avoit pas à Visnapour. « On ne voit pas » parmi nous, dit l'orateur, de ces femmes » frivoles et méprisables qui consument leurs » jeunes années dans la dissipation et les in- » trigues, qui ne cultivent leurs charmes que » pour multiplier leurs crimes, et qui tournent » à leur honte et à leur perte, un avantage » qui devoit faire leur bonheur et leur gloire. » Les regrets qu'excitent celles qui ressemblent à ce portrait fortement crayonné, nous conduisent naturellement à parler des *vrais talens.* « Ils » ont besoin d'encouragement, dit l'auteur ; on » est si injuste à leur égard. L'intrigue les *cul-* » *bute ;* la malignité les déprécie. Ils n'ont d'ordi- » naire d'autre consolation que l'estime de quel- » ques sages ignorés, qui ne sont rien dans le » monde ; ils ne sont soutenus que par l'espoir » des jugemens tardifs de la postérité impartiale

» et juste. La satire et l'oubli sont pour leur per-
» sonne; la gloire n'est que pour leur ombre. »
Tout cela est écrit raisonnablement, et bien pensé. Mais cette prose peut-elle rivaliser avec *le langage des Dieux?* N'est-elle pas un peu foible, un peu traînante? La poésie est précise et rapide. Elle vit de figures et de comparaisons. Je n'en ai guères trouvé dans le style de M. G. Il n'est chargé d'aucun ornement; il est élégant et simple, comme pourroit être celui d'une discussion académique. Je ne lui trouve rien de remarquable, rien d'épique, rien qui prouve qu'il *ait été trop modeste* en ne mettant pas le titre de *poëme* à la tête de son livre. Veut-on sentir la différence des genres? nous allons comparer deux tableaux sur le même sujet. Le premier est en prose, c'est celui de M. G.: « Mais
» la famine ajoutoit aux horreurs de la guerre;
» la misère étoit extrême; les chevaux avoient
» servi quelque temps à nourrir les soldats et
» les citoyens; et cette ressource se trouvant
» enfin épuisée, on étoit réduit à l'horrible né-
» cessité de manger les morts, *les blessés*, les
» vieillards même: résolution que la famine et
» le désespoir peuvent seuls inspirer. *On se*
» *consoloit* de ces horreurs, en pensant que
» c'étoit faire à ces malheureuses victimes un
» sort encore moins cruel que celui qui leur
» étoit préparé par les barbares ». Écoutons à présent Voltaire:

Quand on vit dans Paris la faim pâle et cruelle,
Montrant déjà la mort qui marchoit après elle;

Alors on entendit des hurlemens affreux ;
Ce superbe Paris fut plein de malheureux ,
De qui la main tremblante et la voix affoiblie
Demandoient vainement *le soutien de leur vie.*
Bientôt le riche même *après de vains efforts* ,
Éprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'étoit plus ces jeux , ces festins et ces fêtes ,
Où de myrthe et de rose ils couronnoient leurs têtes ;
Où parmi des plaisirs toujours trop peu goûtés ,
Les vins les plus parfaits , les *mets* les plus vantés ,
Sous des lambris dorés qu'habite la molesse ,
De leur goût dédaigneux irritoient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux ,
Pâles , défigurés , et la mort dans les yeux ,
Périssant de *misère* au sein de l'opulence ,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entière ;
Plus loin , des malheureux couchés sur la poussière
Se disputoient encore à leurs derniers momens
Les restes odieux des plus vils alimens.
Ces spectres affamés outrageant la nature ,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les ossemens poudreux ,
Ainsi qu'un pur froment sont préparés pour eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes *misères* !
On les vit se nourrir des cendres de leurs pères.
Ces détestables mets avancent leur trépas ,
*Et ce repas pour eux fut le dernier repas.*

De quel côté est la Victoire ? — Nous avons souligné dans ce passage ce qui nous a paru prosaïque,

peu noble ou précieux, parce que, lorsqu'on écrit dans le genre critique, il faut se souvenir toujours qu'on peut avoir de jeunes lecteurs à qui il seroit dangereux de ne pas faire apercevoir les fautes des grands écrivains.

Ailleurs, M. G. élève sa voix sur un plus haut ton. Zimeo raconte ses infortunes. « Depuis le mo-« ment où le sort nous eu ravi ma sœur, ma mère » et Zulimé. » Je dirai ici en passant qu'il falloit ma sœur au commencement de la phrase; il semble qu'elle est morte avec Zulimé, tandis que Zimeo lui adresse la parole. Continuons. « L'empire » pencha vers sa chute, malgré les efforts de nos » défenseurs; chaque jour éclairoit nos défaites et » les victoires de nos ennemis. Notre auguste père » voyant toutes ses provinces au pouvoir des Tar-» tares, et se sentant déjà resserré dans sa capitale, » fit paroître un courage héroïque, mais inutile. » Il parcouroit les rues pour encourager ses » sujets et les exhorter à repousser un ennemi » sans pitié, prêt à forcer les murs. Son aspect » touchant et *vénérable*, ses cheveux blanchis » par les années et les revers accumulés sur sa » tête, fesoient partout couler les larmes, *comme* » *les ruines d'un temple antique et majestueux*, » *détruit par le temps*, impriment encore la *vé-*» *nération* et une sorte d'attendrissement reli-» gieux. » Ce langage est plus pompeux, plus sonore que celui des autres fragmens que nous avons détachés de l'ouvrage. Mais pourquoi voudroit-on que de pareilles compositions fussent des poëmes ? Croit-on l'honneur national intéressé

dans cette décision ? Quelqu'un a dit : *Les Français n'ont pas la tête épique*, et ce quelqu'un a dit une sottise. La prétendue stérilité de la langue française n'est qu'une méprise de jugement, parce que l'Alaric de Scudery, le Clovis de Desmarêts, la Louisiade du P. le Moine, la Pucelle de Chapelain, etc., etc., sont de mauvais poëmes, s'ensuit-il que Racine et Corneille n'auroient pas su nous enrichir d'une épopée nouvelle ? Croit-on que la chose eût été impossible à l'auteur du *Lutrin ?* Je ne le pense pas. A la vérité lui et son ami renoncèrent au projet de traduire Homère ; mais il ne falloit pas le traduire ; il falloit devenir son rival ; il falloit créer.

Ah ! qu'on ne mette pas au rang de nos richesses poétiques des romans en prose, quand cette prose auroit tout le brillant, toute la pompe orientale dont on embellit ce genre métis. Peut-être nous touchons au moment où nous pourrons, par *deux* exemples, repousser le reproche d'impuissance qu'on nous fait encore, malgre les tentatives de Voltaire.

Que Lamotte ait voulu réduire à un simple mécanisme l'art des vers, cela ne me surprend point ; mais M. de Boufflers étonne quand il soutient cette cause. Je me souviens que Linguet, qui aimoit à dire le contraire de tout ce que tout le monde pense, prétendit « que les prosateurs » un peu distingués qui ont voulu faire des vers » y ont réussi, au lieu qu'il étoit très-rare que » les meilleurs poëtes, *même avec des efforts*, » eussent pu donner de la prose passable. » C'est

précisément tout le contraire. On n'a qu'à lire les vers de Fontenelle, de Pascal, de Fléchier, de Montesquieu, et même ceux de Fénélon, à côté de la prose de Racine, de La Fontaine, de Molière, de Voltaire, d'Hamilton, de Colardeau, de Chaulieu, de Chapelle, etc.; et si je voulais citer de nos jours à côté de celle de MM. de Fontanes, Thevenau, Delille, Legouvé, Laya, etc. etc., on verra que les vers ne sont pas, *quoi qu'on die*, ce qu'il y a de plus facile à faire. Mais si l'on suppose le contraire, pourquoi les faiseurs de poëmes en prose ne s'amusent-ils pas à faire ce qu'il y a de plus aisé? Leur gloire et notre plaisir s'en trouveroient mieux.

L'éditeur de l'*Asie consolée* prétend que Laharpe et Barthelemi ont loué cette brochure; on est du moins assuré qu'elle a obtenu le suffrage de M. de Boufflers, puisque son article est imprimé en entier dans l'*avertissement*. Il faudroit être malheureusement organisé, avoir un goût littéraire *bien optus*, comme disoit Diderot, pour sentir différemment que ces trois écrivains célèbres. C'est parce que nous nous faisons un plaisir de partager leur approbation, que nous allons franchement relever quelques négligences. Les faire apercevoir est prouver notre estime à M. Gibelin, et lui fournir l'occasion de les faire disparoître. « Le fils du malheureux Mongi les » défendoit avec *courage*; son intrépidité, la pré- » sence de l'empereur, le désespoir et la néces- » sité de défendre ses foyers, tout animoit *le* » *courage* des citoyens. » Dans le récit d'Azedina,

après avoir dit qu'on lui creva les yeux et qu'on fit périr sa femme, il ajoute : « Mais j'étois con-» damné à vivre encore après cet horrible enchaî-» nement de malheurs inouis. Cet enfant, dans qui » *je voyois* respirer sa malheureuse mère, etc. » Privé de la vue, comment pouvoit-il *voir?* Sans doute l'auteur a cru mettre *je sentois*; c'est une distraction. Quand la ville de Balk fut prise d'assaut, « le vainqueur en fit sortir tous les habitans, » et les ayant rassemblés dans une plaine hors de » la ville, il en retira tous les jeunes-gens pour » les faire esclaves, et ordonna qu'on *fit main* » *basse sur tout le reste.* » Quelles expressions dans un *poëme*! Il faut même en prose écrire toujours avec élégance et noblesse. Ailleurs Tienzo s'écrie : « N'aurois-je échappé à tant de revers et » de dangers que pour *trouver* ici le comble des » disgrâces? N'aurois-je donc *retrouvé* ma sœur » que pour la voir dans les bras du destructeur » de sa famille? » Le même, dans son extravagance, tient cet étrange discours : « Non tu n'es » pas ma sœur, je ne te connois plus. Au moment » où notre ennemi recevra ta main, j'irai *t'arra-*» *cher ce cœur* que tu brûles de lui donner, pour » le présenter tout sanglant à ton infâme époux; » et poursuivant ma vengeance, je le percerai » *à tes yeux* du même poignard qui t'aura pu-» nie. » Outre le ridicule et le délire qui règnent dans un pareil langage, comment concevoir qu'on puisse être spectateur d'un pareil événement, après qu'on nous *a arraché le cœur?* Dubelloy n'a pas été si loin dans sa fameuse tragédie. En outre,

outre, il est bien difficile de comprendre cette haine irascible de l'implacable Tienzo. De qui veut-il se venger ? De Gengiskan, en faisant périr son fils et remontant sur le trône de ses pères ? Mais Gengiskan vient de mourir, et l'usurpateur vient lui offrir de lui rendre cette couronne qu'il réclame, qu'il refuse, et qu'il ne veut obtenir que par un crime !... Malgré les taches que nous venons de relever, nous dirons que cette lecture est attachante ; elle occupe l'imagination, elle intéresse le cœur, et quelquefois, s'il est permis de s'exprimer ainsi, elle bouleverse les entrailles.

*Tulikan* n'est point un poëme ; ce n'est pas non plus un roman ; c'est un livre semé de bonnes maximes, écrit avec grâce et facilité, peut-être même avec trop d'abandon ; c'est le rêve d'un homme de bien, qui semble vouloir réaliser *la paix perpétuelle* du bon abbé de Saint Pierre, et qui voudroit que la gloire fut le prix des bienfaits, et non pas la récompense des batailles. Hélas ! nous ne pensons pas que les choses changent de long-temps sur ce point, comme sur beaucoup d'autres. *Ce meilleur des mondes possibles*, suivant le docteur Pangloss, a pris son pli, et vraisemblablement il sera plusieurs siècles encore à désirer la paix, sans en pouvoir jouir qu'à de longs intervalles ; à admirer les héros dont il aura le plus à se plaindre ; et enfin à les fronder en bonne prose, et quelquefois, mais plus rarement, en beaux vers. *Aug.* DE L.

# ANTIQUITÉS.

*RAPPORT fait à l'Institut sur les Antiquités de Mons Seleucus, au pays des Voconces, aujourd'hui Labatie Mont Saléon, département des Hautes-Alpes, par M. DE LA DOUCETTE, préfet* (1).

LA plaine de *Mons Seleucus*, aujourd'hui Labatie Mont Saléon, est située sur le même parallèle que Viviers, et à 3 minutes à l'orient du méridien de Grenoble, latitude septentrionale 44° 28′ 54″; différence du méridien de Paris 3° 25′ 13″ orient. Elle est parfaitement horizontale. Dans cette plaine s'étendoit la ville que les itinéraires nomment *Mansio Mons Seleucus*, et qu'ils placent à la jonction des voies de Milan et d'Arles à Vienne, à 79 milles romains de Valence (Civitas Valentia), et à 31 milles de Gap (Mansio Vapincum).

L'an 353 de l'ère chrétienne, le 10 ou le 11 août, l'usurpateur Magnence fut vaincu par les lieutenans de Constance, au sud-est de la plaine de Mons Séleucus, sur les bords du torrent de Malaise. Là un champ se dit encore *Batailler;*

(1) Ce mémoire a été lu à la classe d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut et à celle des Beaux-Arts. Toutes deux ont adressé une lettre au Ministre de l'Intérieur, pour l'engager à faire continuer les fouilles.

près de là, un autre champ se dit l'Emperéiris; non loin est celui des Grâces.

La ville aura été saccagée par quelqu'un des peuples barbares qui, du cinquième au neuvième siècle, portèrent la désolation dans cette contrée.

On pense que la plaine et ses environs ont été ensuite couverts des eaux d'un lac qu'auront formé les deux Buech, torrens voisins, dont le cours aura été fortuitement arrêté par des éboulemens de rochers qui leur auront opposé une espèce de digue. A quelque distance est encore le village de Chabestan, *caput Stagni*, qui devoit se trouver à la tête du lac. Les dépôts et les alluvions sous lesquels sont ensevelis, à un mètre et demi de profondeur, les ruines de Mons Seleucus, prouvent que la ville a été submergée. La formation de ces lacs, leur écoulement rapide lorsque les torrens se sont ouverts un passage, doivent fixer dans les Alpes l'attention des Géologues. Ils en voient des traces près de la Roche, près de Gap, près du Bourg-doisans, etc. M. Héricart de Thury, ingénieur des mines, dont les recherches me serviront dans ce rapport, a fait des observations curieuses sur ces phénomènes de la nature qui peuvent expliquer ici le silence de l'histoire et de la tradition sur Mons Seleucus, après la défaite de Magnence.

Cette bataille, la position de Mons Seleucus, quelques objets que le soc de la charrue avoit mis au jour dans la plaine, 30 mètres courans

de murs qu'on y découvrit dans l'espace de trois heures, sous les yeux de mon prédécesseur, voilà ce qui m'a déterminé à entreprendre des fouilles. Pendant deux mois d'hiver, en l'an XII, j'y employai les malheureux des environs; j'y consacrai personnellement une somme d'environ 4,000 fr.; les habitans de Labatie Mont Saléon y donnèrent pour 500 fr. d'ouvrages (2). M. Duvivier, inspecteur des contributions, présidoit aux recherches.

Parcourons rapidement nos découvertes.

Un édifice dont l'enceinte est de 194 mètres de long sur 122 de large. Il se compose d'une façade regardant le nord, qui, dans l'origine, formoit péristyle, ainsi que l'annoncent les colonnes existantes; elles sont d'une pierre calcaire, grenue, composée d'une grande quantité de fragmens de coquilles. Les quatre principales colonnes, qui annoncent l'entrée, ont encore leur base en place, et paroissent attiques. Seize autres sont de chaque côté; leur diamètre est de 8 centimètres, elles sont posées sur un socle sans tore, et construit de cinq morceaux rapportés et unis par un mortier ou ciment aussi dur que la pierre même. Les murs principaux sont bien conservés; ils ont environ deux mètres de fondation. Dans plusieurs pièces, à un mètre de profondeur au-dessous de la surface du sol, on a trouvé des glacis peints en rouge et aussi

(2) Honneur à ces bons habitans! ils ont en général plus de cens que leurs voisins, et une plus forte stature.

polis que le marbre. On reconnoît aisément les cours à un pavé placé sur le sol recouvert d'un glacis général qui supporte un second pavé. La couleur de la terre, à une certaine profondeur, indique les parties qui étoient en jardin, et la terre y est meuble ; ailleurs elle a presque la dureté du grès. Près de ce bâtiment, un autre, qui est presque aussi vaste, renferme une usine, un bassin demi-circulaire, construit en chaux et ciment, ayant 4 mètres de profondeur et en diamètre, des fours, des cuves maçonnées revêtues de plusieurs couches d'un ciment très-fin, des canaux et des aqueducs enduits dans toute leur étendue, des appartemens pour les chefs de la fabrique, les logemens des ouvriers, les jardins, etc. Au-devant, des rues aboutissent à une grande place et à l'avenue de l'édifice principal : celui dont on vient de parler étoit environné de beaucoup de maisons. On en a découvert en outre sur plusieurs points de la plaine. Les deux édifices principaux ont été dessinés.

On observe que le rocher sur lequel est bâti le village de Mont Saléon est un poudding de gros galets agglutinés, sur lequel est appuyé un mauvais schiste-argillo-calcaire, tendre et d'une décomposition facile. Les matériaux dont on a bâti Mons Seleucus, ont été cherchés dans les montagnes, et excitent encore l'admiration.

On n'a trouvé en peinture qu'un échantillon de draperie bleue et blanche sur un fond rougeâtre.

On possède plusieurs statuettes en bronze, deux Mercures, un Priape, un Triton, un Polyphème qui va dévorer un des compagnons d'Ulysse, un squelette, deux bas-reliefs représentant, le premier un Satyre et une Nymphe, le second deux chimères; un disque, une petite vache, le tout en bronze : des fragmens de statue d'albâtre, offrant un sein en partie drapé; un groupe mithriaque avec une inscription; monument rare, parce qu'on ne connoît encore que des bas-reliefs relatifs au culte de Mithras; plusieurs fragmens de bas-reliefs en marbre; une tête d'Apollon, gravée en creux sur un jade verdâtre; Persée qui coupe la tête à Méduse, sur une pâte antique; beaucoup de fragmens de mosaïque; un très-grand nombre de vases de verre et de terre, dont quelques-uns offrent des dessins d'une grande élégance; des amphores, dont une a 6 décimètres de diamètre sur 8 de hauteur : elle contenoit des ossemens et une bouteille de verre blanc qui renfermoit des cendres et du sel. Les vases donnent une haute idée de l'art de la poterie dans les temps anciens; il en est sur lesquels les Romains ont gravé des inscriptions, probablement dans le cours de leurs repas : on voit sur quelques-uns les symboles les plus bizarres de la religion; sur beaucoup on voit le nom et la marque du fabriquant.

On possède des instrumens de culture, faulx, faucilles, serpes, forceps, pioches, pointroles de fer; des instrumens de fonderies ou de for-

ges, trouvés notamment auprès de l'usine dont il a été parlé, tels que pinces, ringards, tenailles, tenettes, haches, des scories cuivreuses, d'autres ferrugineuses, des barres de plomb, de vieux cuivre passé à l'état d'oxyde rouge ou brun et de carbonaté vert; des instrumens de ménage, comme des marteaux, un couteau à deux manches, d'autres couteaux, des cuillers de fer, des crochets, des sonnettes de fer battu ou de bronze, des chaînes de puits, des gonds, des clefs, des peintures ou ornemens de meubles ou de portes, des anneaux, des meules de moulins à bras en lave poreuse, des poids en terre cuite, etc. etc.; des instrumens de décor en argent, en cuivre, en ivoire, en os, tels que brasselets, pendans d'oreilles, bagues, pinces épilatoires, strigiles, boutons, épingles, aiguilles, alènes, fuseaux, etc.; des ustensiles de sacrifice en bronze ou en fer, patères, couperets, haches, couteaux, poignards, etc.; des objets de culte, comme cuillers en bronze ou ivoire, amulettes, chaînes, encensoirs, caissons pour les parfums, trépieds, candélabres, piédestaux, préféricules; des lampes de bronze ou de terre, ornées de figures allégoriques et servant dans les temples, dans l'intérieur des ménages et pour les funérailles; des vases en verre, dits lacrimatoires, contenant les uns de la cendre, les autres de la terre, plusieurs du sel commun; des urnes renfermant des ossemens ou des cendres, et trouvées dans le champ du repos où les sépultures sont à un mètre de distance, et recèlent, à 50 centimètres

de profondeur, des objets chers aux défunts; des ossemens humains d'une forte dimension, exhumés dans un château qui dominoit Mons Seleucus; des ornemens en cuivre doré et en bronze, tels que bas-reliefs, palmettes, etc.; des fragmens de sculpture en marbre; des tronçons d'épées, fers de lances, javelots et piques; des objets d'histoire naturelle, trouvés dans une maison qui en étoit peut-être le magasin; ils consistent en minéraux divers, en coquilles marines de parages éloignés, en dépouilles d'animaux terrestres, surtout du genre *félis*, etc. Il y a beaucoup de dents de lion.

Une forte quantité de charbon de bois découverte sur plusieurs points, et qui a servi à chauffer les préposés aux fouilles, semble indiquer que la ville a été la proie d'un incendie.

On a trouvé un grand nombre de médailles celtiques et romaines, en argent et en bronze, qu'on n'a pas eu le loisir d'étudier, enfin quelques inscriptions plus ou moins conservées.

On a l'honneur de soumettre à l'Institut les dessins d'une partie des objets dont on vient de faire l'énumération (1).

Ces objets ont été presque tous tirés des deux

(3) Ces détails ont été faits par MM. Janson et Magdelaine, ingénieurs des Ponts et Chaussées, et par M. Laffrey, professeur de dessin à l'Ecole centrale des Hautes-Alpes. Le premier a commencé un plan général dont l'objet est de faire voir l'étendue des établissemens romains dans la plaine de Mons Seleucus et dans ses environs. J'ai profité des notes de M. Janson sur l'édifice principal.

vastes bâtimens et des maisons adjacentes ; l'on y récolteroit bien plus de richesses, si l'on y faisoit avec soin des recherches. Notre but principal étoit de découvrir d'abord des murs, pour nous donner une idée de ce qu'étoient jadis ces lieux.

Il nous semble prouvé qu'on doit voir dans Mons Seleucus une ville romaine, et que si deux mois de travail, pendant lesquels on n'avoit d'autre guide que le hasard, ont produit des résultats si intéressans, on peut s'en promettre de bien plus précieux, lorsqu'on fera de la plaine de Labatie Mont Saléon une exploitation suivie, et que pouvant déjà raisonner par induction, on mettra au jour les places publiques et les rues, on fouillera dans les édifices publics et les maisons particulières ; enfin l'on procédera avec cet ordre qui assure le succès.

J'ai cru devoir aux savans qui m'écoutent un rapport fidèle sur la découverte de Mons Seleucus. Comme l'indulgence est toujours la compagne du vrai mérite, ils excuseront les défauts du style d'un jeune homme qui est obligé de se livrer entièrement à l'exercice de ses fonctions administratives. D'ailleurs ils pourront être pleinement satisfaits par leur confrère M. Millin, que S. E. le ministre de l'intérieur a chargé de visiter les ruines de Mons Seleucus.

# HISTOIRE.

*Examen critique des anciens Historiens d'Alexandre-le-Grand.* Seconde édition considérablement augmentée. A Paris, de l'imprim. de *Delance* et *Lesueur*. An XIII —1804. In-8°. de 924 pag. avec 7 planches.

Le savant auteur de l'excellent ouvrage dont j'entreprends de donner l'extrait, avoit déjà traité ce sujet, dont l'Académie des belles-lettres avoit fait celui du prix proposé en 1770. Il fut remis en 1772, et le prix lui fut décerné. M. de Sainte-Croix publia son ouvrage en 1774. Il reçut l'approbation de toute l'Europe savante, et fut traduit en plusieurs langues. On croyoit que la tâche avoit été complétement remplie; le modeste auteur seul trouvoit des défauts dans ce travail, que chacun regardoit comme parfait; il ne considéra plus les éloges du public que comme un encouragement, et il résolut de refaire entièrement son livre, dont il a réformé tout le plan; à peine quelques pages ont-elles été conservées: aussi c'est plutôt un nouvel ouvrage qu'une nouvelle édition qu'il publie.

Dans une très belle introduction, il trace une esquisse de l'ancienne histoire de la Grèce: il remonte aux causes de l'antique haine des Grecs contre les habitans de l'Asie. Cette dernière contrée fut à peine peuplée, que les richesses de l'Asie at-

tirèrent les regards envieux de la Grèce ; elle saisit un frivole prétexte pour s'emparer de Troye et de la Phrygie. Cette révolution jeta ensuite la Grèce dans de longs troubles, auxquelles on ne put mettre fin qu'en envoyant des colonies dans l'Asie mineure ; mais ces colonies auroient été bientôt envahies par les rois de Lydie, si le grand Cyrus n'avoit pas renversé leur trône. La puissance des Perses auroit été elle-même détruite après ce prince, s'ils n'avoient choisi Darius, fils d'Hystape, pour les gouverner ; mais les Perses étoient déjà dégénérés. Il fit une honteuse tentative pour asservir la Grèce ; alors se ranima cette antique haine si poétiquement célébrée par Homère. Elle s'accrut encore par la folle expédition de Xerxès. Les Grecs voulurent conserver les ruines de leurs temples incendiés, comme un monument éternel de l'impiété des barbares. Le danger les avoit réuni, bientôt ils se divisèrent. Périclès entraîna les Athéniens dans la malheureuse guerre du Péloponèse ; Sparte asservit Athènes ; Thèbes se souleva, et fit éprouver à Sparte de sanglans revers. Les Perses eurent à leur solde des mercenaires Grecs. Ils gagnèrent à prix d'argent les démagogues et les orateurs les plus accrédités. Les Perses auroient facilement alors asservi la Grèce ; mais leur roi n'étoit pas assez habile pour exécuter une pareille entreprise. Le prince d'un petit état sut la faire réussir. Philippe, roi de Macédoine, avoit été pendant neuf ans en otage à Thèbes ; il y avoit reçu des leçons d'Épaminondas, et il avoit appris à connoître à fond

l'esprit et le caractère des Grecs. De retour dans son royaume, il appaisa les troubles, mit de l'ordre dans l'administration, forma l'invincible phalange macédonienne, et devenu maître des mines d'or du mont Pangée, il répara ses finances épuisées, étendit ses conquêtes sur plusieurs peuples voisins, et à l'aide de son or, qui entretint les divisions dans la Grèce, il finit par l'asservir. Alors, dégagé de toute crainte, il tourna ses vues vers l'Asie. Déjà Attalus et Parménion y avoient conduit des troupes, et il se préparoit à les suivre lorsqu'il fut poignardé dans une fête à quarante six ans, laissant l'exécution de ses vastes projets à son fils Alexandre.

Ces événemens sont tracés avec rapidité; mais avec un ordre parfait et une grande clarté dans l'introduction que je viens d'analyser.

Avant d'examiner le caractère des historiens d'Alexandre, M. de Sainte-Croix a cru devoir esquisser celui des historiens qui ont précédé ceux qui ont transmis les actions de ce prince, afin de les comparer entre eux. Il remonte donc à l'origine de l'histoire depuis Cadmus de Milet, qui introduisit l'usage de la prose, et par cette salutaire innovation, débarrassa l'histoire des figures dont elle étoit surchargée, et qui la faisoient souvent confondre avec la fable. Hécatée de Milet, Phérécyde de Léros, et Charon de Lampsaque lui succédèrent. Hécatée de Milet mérite surtout d'être cité, parce qu'il débarrassa l'histoire des traditions fabuleuses. Ici finit la première période de l'histoire.

Hérodote d'Halicarnasse commence la seconde; le mérite de cet écrivain a été bien des fois apprécié, et M. de Sainte-Croix en a traité lui-même dans son extrait de la belle traduction de M. Larcher (1). Nous allons le laisser parler encore lui-même pour connoître la manière précise, juste et solide dont il juge les anciens historiens. « Hérodote, dit-il, résolut de donner à l'histoire » un nouvel intérêt, et d'y répandre cette variété » qui en est l'âme et la vie. Grand imitateur » d'Homère, il adopta la forme épique, en trans- » portant tout d'un coup ses lecteurs au règne de » Crœsus, et en enchaînant les faits à une action » principale, la lutte des Grecs contre les bar- » bares, dont la défaite de Xerxès est le dénoue- » ment. Cette idée étoit belle et hardie : il l'exé- » cuta avec autant d'habileté que de succès. » Géographie, mœurs, usages, religion, histoire » des peuples connus, tout fut enchâssé dans cet » heureux cadre. Il arracha, en quelque sorte, le » voile qui couvroit l'univers aux yeux des Grecs, » trop prévenus en leur faveur pour chercher à » connoître les autres nations. Aux beautés de » l'ordonnance, Hérodote joignit les charmes » inimitables de la diction et du coloris. Ses ta- » bleaux sont animés et pleins de cette douceur » qui le distingue éminemment; mais elle a quel- » quefois une teinte mélancholique, que lui donne » le spectacle des calamités humaines. Ses digres- » sions sont des épisodes toujours variées, plus

(1) Magasin Encyclop., ann. IX, t. II, p. 7 et suiv.

» ou moins attachées au sujet principal, sans lui » être jamais étrangères. Que de naïveté, de » grâces, de clarté, d'éloquence et même d'élé- » vation n'a pas cet écrivain inimitable! Enfin il » chante plutôt qu'il ne raconte, tant son style a » d'harmonie et de ressemblance avec la poésie. »

Thucydide, Xénophon sont caractérisés avec la même justesse, et voici comment il compare leurs divers degrés de mérite et de talent. « Hérodote » est le premier des narrateurs, et ne l'est devenu » qu'en imitant Homère, par lequel il faut tou- » jours commencer, lorsqu'on parle de génie et de » talent, en tous les genres de littérature, la poésie » en étant la base. Quel écrivain a su mieux que » ce poëte animer ses récits et mettre en scène ses » héros! C'est en cela que consiste, surtout, le grand » art d'écrire l'histoire, et Hérodote le possède » supérieurement. Soit qu'il raconte la chute de » Crœsus et son entretien avec Solon, l'avéne- » ment de Darius au trône, son entrevue avec » Polycrate; soit qu'il représente Aristagoras dans » le conseil de Sparte, Xerxès s'entretenant du » sort de son armée avec Artabase, la mort de » Biton et de Cléobis, ou d'autres événemens, » tout est chez lui dramatique. Il combat avec les » Grecs et fuit avec les Perses; mais il ne semble » prendre part à l'action que pour la placer sous » les yeux mêmes de ses lecteurs, et les y inté- » resser davantage. Il fait parler et agir ses per- » sonnages de manière qu'on croit être, à la fois, » juge et témoin des événemens auxquels ils ont » coopéré. Il ne disserte pas sur la politique; il ne

» dogmatise pas sur la morale ; ses leçons sont
» dans le récit, et ses maximes dans le résultat.
» Faut-il discuter des intérêts, établir des prin-
» cipes ! c'est l'objet des discours qui préparent
» l'action ou qui en dépendent, et en indiquent
» les causes. Prononcés par des acteurs qui ne
» quittent pas la scène, ils instruisent encore des
» desseins ou des motifs particuliers de ceux qui
» agissent. Décrit-il une contrée ! on y voyage avec
» lui, on vit avec ses habitans, et on apprend
» d'eux leurs usages. Parle-t-il d'une religion ! on
» entre dans ses temples, on assiste à ses cérémo-
» nies, et on confère avec ses ministres. En un
» mot, rien ne languit ; l'attention est sans cesse
» réveillée, et l'auteur cherche toujours à la fixer,
» non sur lui-même, mais sur les objets qu'il peint
» avec des couleurs aussi variées que naturelles.
» Le sentiment, qui vivifie tout, est encore un des
» attraits de la narration d'Hérodote.

» Celle de Thucydide, malgré sa précision,
» tient également au genre dramatique. Peut-être
» même en a-t-il abusé dans le dialogue qu'il sup-
» pose entre les Athéniens et les Méliens ; mais
» sa division par saisons et la multiplicité des opé-
» rations militaires ralentissent pour l'ordinaire,
» et détruisent même quelquefois l'action, à la-
» quelle il supplée, en certains endroits, par des
» tableaux pleins d'expression et de force. Il
» n'éviteroit pas toujours la monotonie sans le
» secours des harangues. Celles des Corcyréens et
» des Corinthiens produisent beaucoup d'effet
» dans le récit des démêlés de ces deux peuples ;

» et le discours que Périclès prononce sur les » restes des Athéniens, tués au service de leur » patrie, est rempli de pathétique, et ajoute à » l'impression sombre que doivent produire leurs » funérailles. On est transporté sur les lieux, on » fait partie de la pompe funèbre, on pleure avec » les femmes et les enfans des morts. Thucydide » garde assez bien l'esprit et le caractère de ceux » qui parlent ; leur langage paroît seulement » trop factice, parce qu'il est toujours à peu près » le même.

» Xénophon se rapproche d'avantage d'Hérodote, » et imite souvent sa manière. Dans la Cyropédie, » l'Episode d'Abradate et de Panthée, Cyrus au » lit de la mort, sont des morceaux dramatiques » qu'on doit citer. On en trouve plusieurs dans les » Helléniques, qui ne méritent pas moins d'être » admirés, entre autres, le récit de la tyrannie » des Trente. L'intérêt croît avec l'horreur qu'ils » inspirent, et on attend avec impatience le dé- » nouement. Théramène condamné sans juge- » ment, arraché du pied des autels et conduit au » supplice, sous les yeux de l'assemblée, par » ordre de Critias, offre une scène très-animée, » et les discours de l'un et de l'autre sont fort » analogues à leur caractère, et amènent bien » le dénouement. Quoique la conduite de Théra- » mène ne fût pas sans reproche, on est cepen- » dant touché de son sort ; et malgré la profonde » scélératesse de Critias, on se voit forcé d'ad- » mirer les ressources de son esprit et de son au- » dace. Cette scène vraiment anarchique est pleine

» d'action

» d'action et de vérité. Dans la retraite des dix
» mille, tout se meut, et on éprouve les mêmes
» sensations qu'eux. Lorsque la mer se présente
» à leurs yeux, après tant de fatigues et de périls;
» avec quelles couleurs Xénophon ne représente-
» t-il pas leur surprise et leur joie! Il nous trans-
» porte sur les hauteurs qui dominent le Pont-
» Euxin, et l'on seroit tenté de crier comme les
» Grecs : *la mer! la mer!* oubliant qu'on lit, et
» que vingt-deux siècles et mille lieues nous sé-
» parent de l'événement et du théâtre où il s'est
» passé. Voilà l'art des grands maîtres : que
» d'exemples n'en offre pas cet ouvrage! Avouons
» toutefois que l'auteur y a un avantage rare,
» celui d'y jouer lui-même un des premiers rôles.
» Encourage-t-il ses compagnons d'armes, refuse-
» t-il de les commander, appaise-t-il leurs mou-
» vemens séditieux, les dissuade-t-il de piller
» Bysance, la persuasion coule toujours de ses
» lèvres; ses discours commandent l'attention et
» les applaudissemens. Supprimez ces discours et
» ce qui appartient essentiellement au drame, il ne
» restera plus qu'un journal sec et ennuyeux de
» marches et de campemens. Faites la même chose
» à l'égard de Thucydide, et son histoire n'offrira
» que des faits peu importans, arrivés dans un
» coin de la terre, et relatifs à des dissentions qui
» n'intéresseroient presque personne. Hérodote
» perdroit beaucoup à une pareille épreuve; ôtez-
» lui la magie de sa narration, ses livres, décorés du
» nom des muses, seront aussitôt transformés en
» mélanges historiques et géographiques, dépour-

» vus de liaison et d'ordre. C'est néanmoins dans » l'enchaînement des faits que consiste l'histoire ; » l'appui qu'ils se prêtent, et leur dépendance mu- » tuelle faisant sa principale force. Aristote l'a » bien senti, et il résulte, d'un de ses passages ; » ce trait de lumière : La croyance que l'on donne » à un fait se réfléchit sur l'autre, quand ils sont » liés avec art.

Cette période, qui est l'âge d'or de l'histoire, dura à peine cent ans ; les écrivains de la troisième furent les imitateurs de ceux de la seconde. Philiste imita Thucydide, Théopompe Xénophon.

La quatrième période est celle des historiens d'Alexandre, que l'auteur passe pour y revenir avec plus de détails, parce que c'est l'objet de son travail. Après la mort de ce prince, la gloire des lettres s'éclipsa, et on vit paroître une foule d'écrivains médiocres. Cette période ne produisit guère que des écrivains qui méritent d'être oubliés, à l'exception de Timée, de Duris, de Philochore, de Phylarque et de Polybe. Celui-ci, par la force de son génie, sut s'élever au-dessus des préjugés de sa nation, juger sainement du passé, pénétrer dans l'avenir, et tirer de l'histoire les leçons les plus salutaires ; mais il négligea les charmes du style. Après lui on vit encore Diodore de Sicile et Denys d'Halicarnasse, qui vivoient vers la fin du règne d'Auguste. Le goût des lettres, éteint sous ses successeurs, se ranima sous Hadrien et sous Marc-Aurèle. Les Grecs eurent plusieurs historiens dont les noms sont oubliés. Plutarque, Arrien et Appien ont passé à la postérité. Ici M. de

Sainte-Croix rend à Appien la justice que des critiques prévenus lui ont réfusée. On peut voir encore ce que le savant professeur Shweighæuser en a dit dans notre dernier numéro.

Le poids de la servitude s'étant appesanti sur la Grèce, y avoit étouffé le génie. L'histoire ne fut plus qu'un tissu de déclamations exagérées, et Lucien a tracé avec habileté les défauts des historiens de son temps.

M. de Sainte-Croix ne parle point des historiens Latins et Arabes qui n'entrent pas dans son plan; il fait seulement quelques réflexions sur Quinte-Curce et sur Justin, parce qu'ils ont parlé d'Alexandre. Il rejette dans un appendice ce qu'il a à dire sur les historiens du moyen-âge.

Après avoir habilement montré quels ont été l'origine, les progrès et la décadence de l'art historique avant la renaissance des lettres, M. de Sainte-Croix cherche encore à ramener aux vrais principes cet art qui exige tant de talens, de connoissances diverses, d'élévation d'âme, de dévouement à la vérité, un tel esprit de sagesse et d'équité, de pénétration et de discernement, qu'à peine en plusieurs siècles les nations les plus éclairées ont produit un petit nombre d'historiens vraiment dignes de ce nom.

M. de Sainte-Croix entre à présent plus particulièrement dans son sujet. Diodore de Sicile, Plutarque, Arrien, Quinte-Curce et Justin, sont les historiens principaux qui nous ont conservé avec quelque étendue les événemens du règne d'Alexandre. Avant de discuter leur récit et de le

comparer avec tout ce que l'antiquité nous a transmis sur ce prince, M. de Sainte-Croix fait connoître les sources où ils ont puisé leurs traditions, afin de remonter aux premiers témoins. Elles ont été sans doute nombreuses; Alexandre avoit à sa suite beaucoup d'écrivains qui étoient chargés de composer son histoire.

Anaximène de Lampsaque composa une histoire de Philippe et celle d'Alexandre; il y employa toutes les ressources de la rhétorique. Callisthène d'Olynthe, qu'Aristote avoit laissé auprès d'Alexandre, écrivit une histoire de la Grèce en deux livres, depuis l'année de la paix d'Antalcidas jusqu'au pillage du temple de Delphes par les Phocéens. L'enflure en étoit le principal défaut. Onésicrite d'Argine ou d'Astipalée écrivit une histoire de l'expédition d'Alexandre sur le plan de la Cyropédie. Charès de Mitylène, qui remplissoit les fonctions d'*isangèle*, c'est-à-dire d'introducteur auprès d'Alexandre, dut savoir beaucoup de détails particuliers, et en effet on lui en doit de curieux sur la mort de Calanus, sur la manière dont Bucéphale périt, etc.; mais son ouvrage étoit plutôt un recueil d'anecdotes qu'une histoire. Hiéronyme de Cardie écrivit l'histoire des successeurs du conquérant macédonien. Clitarque d'Éole se rendit célèbre par son histoire d'Alexandre, et son style enflé accrut encore l'exagération des faits. Aristobule de Cassandrée en Macédoine ne voulut publier son histoire d'Alexandre qu'après la mort de ce prince. Ptolémée, son ami et son confident, écrivit aussi sa

vie. Les Éphémérides d'Alexandre avoient été écrites par Diodote d'Érithres et par Eumène de Cardie. Bæton et Diognète décrivirent l'itinéraire de l'armée macédonienne. Tels sont les titres primitifs de l'histoire d'Alexandre.

Les écrivains qui suivirent ne purent que copier, analyser ces différens ouvrages. Le premier qui s'offrit pour écrire l'histoire d'Alexandre, sur la foi de ses compagnons d'armes, est Hégésias de Magnésie, qui introduisit dans la Grèce tous les vices de l'éloquence asiatique. La perte de l'histoire, composée par le savant Ératosthène, doit exciter davantage nos regrets. Les mémoires de Duris de Samos, l'histoire composée par Nymphis d'Héraclée, l'histoire *des rois*, c'est-à-dire d'Alexandre et de ses successeurs, par Timagène d'Alexandrie, nous auroient dédommagé de bien d'autres pertes. Quinte-Curce s'en est beaucoup servi. Les histoires de Philippe et d'Alexandre, par Amyntian, ne paroissent pas avoir eu le même degré d'intérêt; mais il avoit aussi écrit celle d'Olympias, et il auroit été curieux de bien connoître cette femme, qui exerça tant de cruautés et de vengeances.

L'histoire de la Grèce par Jason d'Argos, qui vivoit dans le second siècle de l'ère chrétienne, étoit trop abrégée pour avoir un grand degré d'utilité : il avoit aussi écrit un traité particulier sur les sacrifices d'Alexandre. Athénée en cite le troisième livre; comment avoit-il pu s'arrêter si longuement sur un sujet si peu digne d'attention. Le temps nous a ravi l'Histoire universelle

de Céphaléon, et même l'abrégé que Sopater d'Alexandrie en avoit fait. Après Publius Herennius et Dexippe d'Athènes, Praxagoras est le dernier écrivain de l'antiquité qui ait eu connoissance des mémoires originaux sur Alexandre, et des premiers historiens de sa vie. C'est à lui, en quelque sorte, que la véritable tradition écrite finit : elle a été si altérée depuis, qu'à peine en reconnoît-on quelques traces. Elle étoit appuyée non-seulement des témoignages des auteurs dont nous venons de parler, mais encore de celui de plusieurs autres absolument ignorés, ou dont nous ne savons guère que le nom. Parmi ceux-ci, on doit faire mention de Mænechme de Sicyone, d'Agatharchide de Cnide, de Nicobule, d'Asclépiade de Myrlée, d'Aristus de Salamine, d'Anticlide, de Carystius de Pergame, de Dorothée d'Ascalon, d'Antidame d'Héraclée, de Nicanor, enfin d'Antigène, d'Ister, de Polycrite, etc. L'ouvrage que nous devons le plus regretter, est sans doute l'histoire d'Alexandre, composée par Strabon, dans laquelle ce judicieux écrivain exerçoit sa critique sur tous ceux qui avoient raconté avant lui les actions de ce prince. Mais comment est-il arrivé que pas un écrit original ou contemporain n'ait subsisté en entier ? Inscriptions, statues, tableaux, etc., tout a péri, et néanmoins la mémoire d'Alexandre sera éternelle ; son nom est dans tous les livres, dans toutes les bouches : devenu celui de l'héroïsme, il retentit jusqu'aux extrémités de la terre ; « et il

» semble, dit Bossuet, par une espèce de fatalité » glorieuse à ce conquérant, qu'aucun prince ne » puisse recevoir de louanges qu'il ne les partage. »

M. de Sainte-Croix, après avoir parlé des historiens d'Alexandre qui sont perdus, traite de ceux qui nous restent. Diodore, Arrien, Quinte-Curce, Plutarque et Justin sont examinés avec une critique judicieuse et la plus scrupuleuse impartialité. Il continue ensuite à parler d'autres écrivains, dans lesquels il a trouvé des détails utiles à employer. Ce sont : Strabon, Valère-Maxime, Polyen, Athénée et Élien, Dion Cassius et Procope. Il fait connoître l'esprit satyrique de cet écrivain, et montre combien on doit ajouter peu de foi à ses anecdotes. Cet auteur ne déguise rien. M. de Sainte-Croix fait à ce sujet des réflexions que je me plais à transcrire ici, parce qu'elles peignent la noble pureté de son âme, comme elles font connoître la justesse de son esprit : « Procope ne déguise » rien, dit-il, en parlant des débauches de Théo- » dora, dont cet écrivain a sali les pages de son » histoire ; cependant il n'y a pas de voiles assez » épais pour couvrir de pareilles infamies. Quels » avantages pourrons-nous donc retirer de cette » triste révélation ? On dira peut-être, que si nous » ignorions tous les désordres de Messaline et de » Théodora, nous connoîtrions moins bien l'im- » bécillité de Claude et l'aveuglement de Justinien. » Mais cet inconvénient peut-il être mis en pa- » rallèle avec le scandale que ces deux femmes » ont donné et donnent encore à l'univers.

» D'ailleurs, l'homme ou la femme, emporté
» par sa passion, est, suivant Aristote, comme
» le Philoctète de Théodecte, qui, mordu de la
» vipère, succombe : d'où il conclut qu'il faut
» avoir de l'indulgence envers les personnes tom-
» bées dans les excès du libertinage. Cette indul-
» gence consiste, selon nous, à n'en jamais par-
» ler, et même à les oublier : voilà ce que com-
» mande la vertu aux écrivains qui en épousent
» les intérêts. Elle écarte les anecdotes scanda-
» leuses ; elle combat le vice avec les armes de
» la décence, et lui laisse l'usage des armes em-
» poisonnées. On est fou par l'esprit et sage par
» le cœur, dit un proverbe chinois. Effective-
» ment, la diffamation ne plait qu'à un esprit en
» délire ; elle afflige le cœur sans le persuader,
» lorsqu'il n'est ni corrompu, ni prêt à l'être. Ne
» faisons donc pas triompher la licence, en voulant
» combattre pour la vérité. Ne vaut-il pas mieux
» s'acquérir des droits à la reconnoissance de la
» postérité, et mériter l'approbation des gens de
» bien, par un choix sage et éclairé de traits qui
» peignent les mœurs sans danger et caractérisent
» les hommes sans outrage ? L'histoire devien-
» droit ainsi une véritable école de morale. Plu-
» tarque l'a considérée sous ce point de vue : ses
» vies et ses autres écrits sont remplis de traits de
» cette espèce. Veut-il faire connoître les mœurs
» des Romains dans le sixième siècle de la Répu-
» blique ? il raconte que Caton l'ancien, étant
» censeur, chassa du Sénat un Patricien, pour
» avoir donné à sa femme un baiser sur la bouche,

» en présence de sa fille et en plein jour. Rien
» n'est plus caractéristique et ne fournit plus de
» réflexions. Cette manière n'est-elle pas préfé-
» rable à ces récits indécens qu'une curiosité
» immorale va puiser dans les égouts de l'histoire ?
» Les filles de Milet se livrent à la fureur du
» suicide ; les magistrats de cette ville n'y trouvent
» d'autre remède qu'une loi, qui condamne ces
» malheureuses à être exposées toutes nues après
» leur mort, et une si étrange épidémie cesse.
» Nous devons encore à Plutarque ce fait mémo-
» rable, qui semble prouver que la nature, et
» non le préjugé, a gravé profondément dans
» l'âme des femmes le sentiment de la pudeur.
» On demandoit à Théano, selon quelques-uns,
» épouse de Pythagore, combien de temps une
» femme, sortant du lit d'un homme, devoit
» laisser écouler avant d'assister à la fête des
» Thesmophories : elle peut y assister le jour
» même, dit la Pythagoricienne, si elle sort du
» lit de son mari, et jamais si elle sort de celui
» d'un autre. Pythias, fille d'Aristote, interrogée
» quelle étoit la plus belle des couleurs : celle que
» la pudeur fait naître, répondit-elle sur le champ.
» Ces deux réponses n'auroient pas dû être né-
» gligées par les historiens ; elles honorent les
» élèves de la philosophie, qu'il ne convient aux
» femmes de professer que par des mœurs pures
» et sans tache. Théodora en méconnut le charme
» et la nécessité, et les siennes paroissent avoir
» été dépravées ; mais étoit-ce une raison suffi-
» sante pour en mettre au jour toute la turpitude,
» comme Procope se l'est permis ? »

M. de Sainte-Croix conduit sa notice jusqu'au sixième siècle, et renvoie ce qui lui reste à dire à l'appendix dont j'ai déjà parlé. Pendant les derniers siècles dont l'auteur vient de traiter, les Grecs inventèrent sur Alexandre une foule de contes, plus propres à orner un roman qu'à entrer dans une histoire.

Il est impossible de connoître tout ce qui a été écrit sur Alexandre, sans faire usage des auteurs Arabes et Persans, et principalement de ceux qui ont écrit l'histoire. M. de Sainte-Croix donne des notices de leurs ouvrages d'après les extraits qui lui ont été fournis par M. Silvestre de Sacy, d'après Macrizi, Novaïri, Mirkhond. Ces auteurs ont ajouté à l'histoire d'Alexandre des traits dignes d'être insérés dans des recueils semblables aux mille et une nuits; ils ont absolument travesti l'histoire de ce prince.

Ici se termine l'examen des différens historiens. On peut regarder cette partie de l'ouvrage de M. de Sainte-Croix, que nous venons d'analyser, comme un excellent Cours de philosophie et de littérature de l'histoire. Nous verrons, dans un second extrait, comment il fait usage, pour l'histoire d'Alexandre, du récit des écrivains Grecs et Latins auxquels il s'est principalement attaché.

A. L. M.

# PHYSIOLOGIE.

*Nouveaux Élémens de Physiologie, par Anthelme* Richerand, *Professeur de Chirurgie et de Physiologie, Membre de la Société de l'Ecole de Médecine, etc.* A Paris, chez *Crapart, Caille* et *Ravier*, rue Pavée-Saint-André, n°. 12. Prix : 11 fr. et 14 fr. franc de port.

On se plaint sans cesse de la manière imparfaite et superficielle dont les nouveaux ouvrages de sciences sont souvent annoncés dans les journaux littéraires. Pour ne point encourir ce reproche, nous allons faire de l'ouvrage de M. Richerand une analyse qui puisse en donner une idée juste, et permettre au lecteur d'en juger par lui-même.

On trouve d'abord rassemblés, sous le titre de *prolégomènes*, tous les phénomènes et toutes les considérations qui, par leur généralité, leur importance et leur utilité pour l'intelligence de l'ouvrage, doivent être les premiers connus.

Dans cette nouvelle édition, l'auteur commence par une définition de la physiologie aussi vraie qu'elle est concise et étendue. *Elle est*, dit-il, *la science de la vie*. Il rectifie ensuite les idées fausses que l'on s'étoit formées de la vie, en montrant qu'elle n'est qu'un résultat des propriétés vitales,

et il la définit : *une collection de phénomènes qui se succèdent, pendant un temps limité, dans les corps organisés.*

Après cette définition, utile par elle-même et parce qu'on en a donné de mauvaises, M. Richerand considère, d'une manière générale, les êtres naturels, qui sont tous dans une mutuelle dépendance, et dont les élémens peuvent, en se combinant, produire également les minéraux et les êtres organisés. Il expose les différences qui existent entre ceux-ci et les premiers, comme essentielles à connoître pour se faire une idée nette et étendue de la vie. Son objet étant de ne traiter que de la physiologie animale, il en marque les limites en indiquant par quels caractères les animaux se distinguent des plantes, et par quelles nuances ces deux règnes de la nature vivante semblent se confondre dans le passage de l'un à l'autre.

Passant ensuite rapidement en revue les végétaux et les différentes classes d'animaux, il fait voir comment la vie est plus obscure et répandue d'une manière plus uniforme dans les différentes parties de ces êtres, à mesure que leur organisation est plus simple ; et comment elle devient d'autant plus apparente, plus énergique et plus parfaite que l'organisation devient plus compliquée.

Après ces considérations générales, il traite des propriétés vitales, sources de tous les phénomènes qu'il doit exposer. L'analyse les réduit à deux, savoir : la sensibilité et la contractilité. La sensibilité présente deux grandes modifications ; dans l'une nous avons la conscience des impressions

reçues ; on pourroit la nommer *perceptibilité*. Dans l'autre les impressions ne sont point perçues par le cerveau, peut-être par un effet de l'habitude. La contractilité se distingue aussi en volontaire et en involontaire, et celle-ci en sensible et en insensible. La perceptibilité et la contractilité volontaires sont bornées à de certaines parties, et servent à établir nos rapports avec les choses extérieures ; les nerfs et le cerveau en sont les organes essentiels. Le second mode de se contracter et de sentir est commun à toutes les parties vivantes, et préside aux fonctions assimilatrices. Il paroît que la contractilité involontaire et sensible a sa cause dans l'organisation des grands nerfs sympatiques. Quand à la faculté de s'étendre, manifeste dans la verge, le clitoris, etc., et à celle de se maintenir au même degré de chaleur sous des températures très-différentes, ce ne sont point des propriétés vitales, mais de simples résultats de ces propriétés. Cet article important est terminé par une exposition des principales différences que présente la sensibilité, ou de ses lois.

Il restoit, pour compléter l'histoire des propriétés vitales, à parler des sympathies et des habitudes.

La cause et les instrumens des sympathies sont ignorés. L'auteur ne classe point les sympathies, mais il en marque les différences en rapportant des exemples de celles qui se ressemblent le moins.

Quant à l'habitude, il fait voir qu'elle émousse

toute sensibilité, soit physique, soit morale, mais qu'elle perfectionne le jugement ; que l'inconstance en est par conséquent l'effet inévitable. Il prouve, par des exemples heureusement choisis, son étonnant pouvoir ; il indique son influence dans les maladies, et les conséquences qu'on doit en tirer pour la pratique. Enfin, il relève l'horreur de ceux qui, confondant l'influence de l'habitude sur l'entendement avec son influence sur la sensibilité relative, ont dit qu'elle perfectionnoit l'une et l'autre. « Lequel, demande-t-il, a » l'ouïe plus fine, de ce sauvage du Canada qui » entend le bruit que font les pas de ses ennemis à » des distances qui nous étonnent, ou de cet artiste » qui n'entend pas une personne qui parle à cin- » quante pas, mais qui dirige avec sagacité toutes » les opérations d'un grand orchestre, et démêle » habilement l'effet de chaque partition ? »

*Du Principe vital.* — L'harmonie qui règne dans l'économie animale semble attester un agent unique qui préside à tous les phénomènes, leur commande et les dirige. Le mot de principe vital n'exprime cependant point un être existant par lui-même ; il ne doit être employé que comme une formule abrégée, dont on se sert pour exprimer l'ensemble des forces qui animent les corps vivans. L'auteur rapporte quelques-uns des principaux faits, par lesquels cet ensemble se manifeste. L'inflammation est, sans doute, un des plus remarquables ; il prouve qu'elle consiste dans l'augmentation de toutes les propriétés vitales, et non pas de celles seulement que Bichat

nommoit insensibles, comme ce physiologiste l'a avancé dans son anatomie générale.

*Du système des grands nerfs sympathiques.* — L'idée principale de cet article, c'est que les nerfs grands sympathiques forment un système distinct des nerfs cérébraux, et donnent le mouvement et la vie aux organes intérieurs. M. Richerand avoit publié cette idée dans les mémoires de la Société médicale, avant tout ce que l'on a écrit de semblable dans ces derniers temps.

Parmi les raisons dont il l'appuie, il remarque que les grands sympathiques existent dans tous les animaux et forment le système nerveux des animaux sans vertèbres; mais si l'on considère que ces derniers ont des sens, qu'un grand nombre même (les insectes) ont une vue exquise et des mouvemens très-parfaits, n'en conclura-t-on pas, au contraire, que les nerfs cérébraux et grands sympathiques ne forment tous qu'un seul et même système?

*Rapports de la Physiologie avec d'autres sciences.* — Ces sciences sont principalement la Physique, la Chimie, l'Anatomie humaine et comparée, et les différentes sciences médicales. En parlant des rapports de la Physiologie avec la Physique, la Chimie et la Mécanique, l'auteur, après avoir montré l'abus qu'on a fait de ces connoissances, remarque qu'il ne faut pas néanmoins en proscrire absolument l'usage. Cette réflexion paroîtra sans doute extrêmement utile à une époque de la Physiologie où la force vitale offre, pour

tous les phénomènes, une explication trop facile, et qui doit en retarder les progrès.

De toutes les sciences naturelles, aucune n'offre, avec la Physiologie, des rapports plus utiles que l'Anatomie comparée : elle nous présente, dans les différentes classes d'animaux, presque toutes les combinaisons possibles d'organes, depuis les composées jusqu'aux plus simples, et nous conduit ainsi à reconnoître l'usage et l'importance de chaque organe en particulier.

Quelque intimes que soient les liaisons de l'Anatomie humaine et de la Physiologie, M. Richerand fait voir qu'il est utile de les traiter séparément.

*Classification des fonctions.* — Aristote et Buffon avoient reconnu deux modes d'existence dans l'économie vivante : l'une qui n'appartient qu'aux animaux et sert à établir leurs rapports avec les choses extérieures, l'autre qui est commune à tous les êtres organisés, et par laquelle ils s'accroissent et s'entretiennent. Cette division lumineuse fut développée, jusqu'à un certain point, par Grimaud. M. Richerand l'adopte, la modifie, et range les fonctions dans l'ordre simple et naturel que voici :

Il les divise d'abord en deux classes, suivant qu'elles servent à la conservation de l'individu ou à celle de l'espèce. La première classe est partagée en deux ordres : l'un comprend les fonctions intérieures, ou de l'existence végétative ; dans l'autre sont renfermées les fonctions relatives, ou de l'existence animale. Les unes

et

et les autres sont rangées d'après la succession naturelle des objets qu'elles remplissent, dans l'ordre suivant; savoir : 1°. pour les fonctions intérieures: digestion, absorption, circulation, respiration, sécrétion et nutrition; 2°. pour les fonctions relatives: sensations, mouvemens, voix et parole.

La seconde classe se partage aussi en deux ordres : le premier est formé par la génération, qui exige le concours des deux sexes; l'autre par les fonctions qui sont propres à la femme; savoir : la gestation, l'accouchement et la lactation.

A la suite des fonctions génitales se trouve une histoire abrégée des âges, des tempéramens, des variétés de l'espèce humaine, de la mort et de la putréfaction, phénomènes généraux auxquels toutes les fonctions participent.

Il est facile d'apercevoir combien cette division simple est préférable à toutes celles que l'on a données jusqu'à ce jour.

*Digestion.* — Après quelques considérations sur l'appareil digestif, l'auteur parle successivement des alimens et des boissons, de la faim et de la soif, de la mastication, de l'insalisation; et il analyse le mécanisme et la déglutition. Avant de suivre plus loin les matières alimentaires dans leurs cours, il s'arrête à quelques considérations sur l'abdomen et les rapports de sa structure avec ses usages; puis, venant à la digestion stomacale, il explique comment l'estomac se déploie et s'élève à mesure que les

alimens y arrivent. Il retrace brièvement les principales hypothèses qui ont été imaginées pour expliquer les changemens qu'ils y subissent, les apprécie et les réfute en peu de mots. — La dernière de ces explications est celle de la dissolution des alimens par le suc gastrique. Il fait l'histoire de ce suc, il prouve qu'on a exagéré sa force dissolvante, que la digestion ne consiste point dans une dissolution purement chimique, indépendante de la force vitale; enfin il conclut qu'il y a quelque chose de vrai dans toutes les théories qu'il vient de réfuter, que leurs auteurs ne se sont trompés qu'en attribuant la digestion à une cause unique, telle que la chaleur, la fermentation, la putréfaction, la macération, le suc gastrique, et qu'elle est le résultat du concours de toutes ces causes réunies, agissant sous l'influence du principe vital. Il termine la digestion stomacale en indiquant les changemens de qualités que les alimens éprouvent dans l'estomac, et les usages du Pylore.

Après avoir traversé cet orifice, la pâte chimeuse arrive dans le duodénum, et c'est là que s'exécute le but principal de la digestion, la séparation de l'aliment en deux parties, l'une nutritive et l'autre excrémentitielle. Cette séparation paroît déterminée par l'action de la bile et du suc pancréatique, qui pénètrent le chyme et l'animalisent.

M. Richerand admet avec Haller que les matériaux de la bile sont fournis au foie par le

sang de la veine porte. Au reste, plusieurs raisons lui font croire que ce grand viscère est encore destiné à d'autres usages. Il présume, avec la plupart des Physiologistes modernes, que la rate sert à préparer le sang pour la sécrétion de la bile.

Après la digestion dans le duodénum, il parle avec la même précision de l'action des intestins grêles, de celle des gros intestins et de l'excrétion des matières fécales, de la sécrétion et de l'excrétion de l'urine, de ses propriétés physique et de sa nature chimique. Dans ce dernier article, il remarque que l'urée ayant une forte tendance à la fermentation putride, la rétention d'urine trop prolongée fait naître une fièvre qui présente tous les signes de la putridité ; il confirme cette observation par des expériences faites sur des chats et des lapins à qui il avoit lié les artères ; et, à ce sujet, il rapporte, dans cette nouvelle édition, qu'ayant extirpé les reins à des chiens, l'ouverture de ces animaux, qui mouroient constamment au bout de quelques jours, a montré une grande quantité de bile dans la vésicule, dans les intestins grêles, et jusque dans l'estomac, comme si l'excrétion de cette liqueur pouvoit suppléer à celle de l'urine, ou comme si l'urée eût cherché à sortir par les voies de la bile unie à ce liquide.

*Absorption.* — L'auteur expose les phénomènes généraux ou les différences principales de cette fonction ; il parle des vaisseaux lym-

pathiques, des glandes conglobées, du canal thorachique, et de la circulation des humeurs absorbées dans ces vaisseaux et dans ces glandes; enfin il traite brièvement de la nature du chyle et de la lymphe. Les anastomoses innombrables des vaisseaux absorbans lui paroissent fournir la meilleure explication que l'on puisse donner des métastases. Cette opinion est appuyée par une observation très-remarquable qui lui est propre.

*Circulation.* — Elle se compose de l'action successive du cœur, des artères, des capillaires et des veines. Ces différentes actions sont examinées dans l'ordre suivant lequel nous venons de les nommer.

Dans l'exposition de celle du cœur, on voit que la dilatation de ses cavités est active et ne dépend pas uniquement de l'effort du sang contre leurs parois; que cet organe se raccourcit dans la systole, et que c'est par la dilatation des oreillettes et le redressement des artères dans lesquelles le sang est poussé, qu'il vient pendant ce temps frapper les côtes de sa pointe.

L'auteur rejette l'opinion enseignée jusqu'à nos jours de la contradiction des grandes artères, pour accélérer le cours du sang. Cependant quelques considérations lui font présumer que les grosses artères ne sont pas entièrement privées de la force de se contracter, et bornées à l'élasticité. Il a vu dans les artères de l'éléphant mort, il y a deux ans, au jardin des Plantes, des fibres exactement semblables à celles des

muscles. La constriction qu'éprouve le doigt introduit dans une grosse artère d'un animal vivant, et la faculté que les vaisseaux artériels ont de s'oblitérer pendant la vie, lorsque le sang cesse de les remplir, faculté qu'ils ne conservent point après la mort, lui paroissent encore annoncer cette contractilité. Mais ce dernier phénomène ne pourroit-il pas être rapporté à celui du resserrement des alvéoles après la chute des dents ?

L'influence du cœur sur le mouvement du sang cesse aux extrémités des artères, et ce fluide circule alors par une force propre aux capillaires. Il est des parties où le sang manifeste constamment sa couleur rouge dans ces vaisseaux; mais, le plus souvent, ils ont un si petit calibre, que les globules cruoriques ne pouvant plus y circuler qu'à la file et comme noyés dans le sérum, on n'aperçoit plus leur couleur. Ce n'est qu'après être parvenu dans les capillaires que le sang artériel fournit aux sécrétions et à la nutrition. Ces vaisseaux existent donc partout : ils ont des anastomoses innombrables. La terminaison des artères dans les veines est jusqu'à présent la seule bien avérée.

Le nombre des veines et leur dilatabilité y ralentissent la progression du sang. Elle est accélérée au contraire par la diminution successive de l'espace dans lequel il coule à mesure qu'il approche du cœur, et par la direction des veines moins flexueuses que celles des artères. L'action de leurs parois, aidée de quelques

puissances auxiliaires, telles que le mouvement des artères et celui des muscles, suffit pour faire arriver ce fluide jusqu'à l'oreillette droite. Cette cavité, en se contractant, en refoule une partie dans les veines, et ce reflux leur communique une agitation ondulatoire qui se fait ressentir jusque dans les iliaques externes.

Après avoir ainsi exposé la théorie de la circulation, l'auteur en rapporte quelques preuves aussi simples qu'irréfragables; il réfute ensuite l'opinion d'Harvey, qui regardoit le cœur comme le seul mobile du sang. Enfin, il parle de la circulation dans les poumons, dont il n'avoit rien dit jusqu'ici. Les enfans la nommoient petite circulation, par opposition à celle qui se fait dans tout le reste du corps. Il est beaucoup plus utile de distinguer la circulation générale en celle à sang rouge et celle à sang noir. Le sang se meut dans les poumons par des forces semblables à celles qui le font circuler dans le reste du corps.

*Respiration.* — L'histoire de cette fonction est précédée, dans cette nouvelle édition, par quelques considérations sur les propriétés physiques et chymiques de l'air, et particulièrement sur les variations de sa pesanteur, de sa pureté et de la proportion de son oxigène. L'auteur développe ensuite le mécanisme de l'inspiration et de l'expiration dans leurs différens degrés; il indique la composition des poumons, leur structure et leurs propriétés vitales; enfin il donne l'histoire et l'explication des changemens

chymiques que l'air éprouve dans ces organes, et de ceux qui se font en même temps dans le sang qui les traverse.

Sa théorie est faite d'après celle des chymistes. Il admet que l'oxigène de l'air respiré peut agir, à travers les parois extrêmement minces des cellules aëriennes, sur le sang qui en absorbe une partie. A mesure que ce fluide circule, et surtout lorsqu'il est arrivé dans les vaisseaux capillaires, il perd cet oxigène qui, se combinant avec de l'hydrogène et du carbone, fait passer celui-ci à l'état d'oxide noir, et forme de l'eau avec l'autre. Cet oxide de carboné arrivé dans les poumons, s'y brûle complétement, et produit le gaz acide carbonique que l'on rejette par l'expiration. Quant à la vapeur pulmonaire, elle est produite par l'exhalation de la partie aqueuse du sang noir. — Le calorique qui se dégage dans la combustion de l'oxide de carbone et dans l'absorption d'une certaine quantité d'oxigène par le sang, est employé à saturer ce fluide, qui vient d'acquérir une plus grande capacité pour le contenir, à élever de deux dégrés sa température, et à vaporiser l'eau qui fluidifioit le sang veineux.

La respiration communique au sang des qualités qui le rendent propre à exciter et entretenir l'action de tous les organes. Aussi voit-on que les animaux ont d'autant plus de chaleur et d'énergie musculaire que leur respiration est plus rapide et plus étendue.

La *chaleur animale* est entièrement indépen-

dante de la température du milieu environnant: elle se dégage partout où nos parties, augmentant de densité, perdent ainsi de leur capacité pour le calorique. La combinaison de l'oxigène avec le sang, la transmutation du sang rouge en sang veineux, et la solidification des fluides qui s'assimilent au corps et le nourrissent, en sont les sources principales. Nous résistons au froid, parce qu'il excite dans nos organes une action plus vive et propre à développer une plus grande quantité de chaleur. Il n'est pas aussi facile d'expliquer comment notre corps s'oppose à l'introduction d'une chaleur extérieure plus élevée que celle qui le pénètre. Cependant on peut regarder l'évaporation cutanée, qui augmente à mesure que la température s'élève, comme un des principaux moyens que la nature emploie pour se débarrasser d'une chaleur surabondante.

L'auteur, revenant ici sur la circulation pulmonaire, fait voir qu'elle n'est ni plus lente ni plus rapide que celle qui se fait dans le reste du corps. Il parle ensuite des usages de la respiration, relativement au chyle, et propose à ce sujet une opinion nouvelle: suivant lui, une grande partie de ce fluide transsude dans les cellules du parenchyme des poumons, pour y être oxidé par le contact de l'oxigène, puis il est repris par les lymphatiques, traverse les glandes bronchiques, s'y dépouille de son carbone, qui les noircit, et retourne épuré, par cette élaboration, dans les veines,

pour être bientôt soumis de nouveau dans les poumons à l'influence atmosphérique. Il se fait à la surface de la peau une exhalation continuelle d'acide carbonique qui peut la faire regarder comme un organe supplémentaire à ceux de la respiration. La transpiration cutanée est liée par des rapports intimes avec l'exhalation pulmonaire et la sécrétion des urines. — L'observation des différentes circonstances dans lesquelles se produit la sueur, ne permet pas de croire, comme un chimiste célèbre l'a dit, qu'elle n'est point due à une excrétion plus abondante de l'humeur transpirable, mais à ce que l'air, déjà chargé d'humidité, a moins de force pour la dissoudre.

*Sécrétions.* — Ce chapitre commence par quelques considérations sur la classification des liqueurs animales, et par l'histoire du sang, source commune de tous les fluides sécrétés. — Ce n'est pas toujours du sang rouge que les organes reçoivent les matériaux de leurs sécrétions; ceux du lait sont apportés aux mamelles par les lymphatiques et le sang noir fournit ceux de la bile, et peut-être aussi de l'exhalation pulmonaire.

Les sécrétions sont de trois espèces; savoir: celles que produisent les capillaires sans le secours d'aucun organe glanduleux, celle des follicules muqueux et celle des glandes conglomérées.

Les matériaux des humeurs sont séparés du sang par les pores des artères dont la sensibilité

se trouve en rapport avec eux, et qui les combinent. C'est ainsi que se forme le liquide qui lubréfie les surfaces séreuses et le tissu cellulaire. Dans les sécrétions de la seconde espèce, le mucus est déposé, par les petites artères des follicules, dans leur poche, où il s'épaissit. Enfin, dans celles de troisième espèce, les humeurs transsudent, encore imparfaites, des artères dans les cellules du parenchyme des glandes : celles-ci les élaborent par une force qui leur est propre; elles sont privées dans ces cellules de leur partie lympathique par les vaisseaux absorbans, et pompées ensuite par les excréteurs.

Après avoir rapporté les phénomènes généraux des sécrétions, l'auteur traite en particulier de celle de la graisse. L'analogie de cette humeur demi-concrête avec les huiles végétales, le peu d'azote qu'elle contient, et quelques autres considérations, la lui font regarder comme un intermédiaire par lequel passe une portion de la matière nutritive avant de s'assimiler aux parties dont elle doit réparer les pertes.

*Nutrition.* Elle est le complément des fonctions assimilatrices. Nos organes se décomposent et se recomposent sans cesse en rejetant les substances qui ont fait partie d'eux-mêmes pendant un certain temps, et en s'appropriant, par une sécrétion véritable, ce qu'ils trouvent dans le sang d'analogue à leur nature. Le travail assimilateur a pour effet essentiel de donner à la matière nutritive une nature conforme à celle des organes qu'elle doit réparer en changeant

sa composition et en y développant des substances qui n'y étoient point. On a cru reconnoître que cette matière étoit un oxyde hydrocarboneux, et, pour expliquer les changemens qu'il subit avant d'être assimilé à nos parties, on a dit qu'il se combinoit avec l'azote excédant dans les liqueurs animales, et se dépouilloit en partie de son carbone, par la combinaison de ce principe, avec l'oxigène dans les intestins, dans les poumons et à la surface de la peau.

M. Richerand fait voir l'imperfection de cette hypothèse, qui ne rend pas compte de la formation de plusieurs produits, tels que les sels phosphoriques, etc.; mais les expériences et les observations sur lesquelles elle est établie lui paroissent annoncer que l'oxigène atmosphérique concourt puissamment à la transmutation des alimens en notre propre substance.

*Sensations.* — Dans la succession naturelle des fonctions relatives, celles des sens se présentent les premières. Pour en tracer l'histoire, M. Richerand parle successivement pour chaque sens des corps qui agissent sur lui, de l'organe qui en est le siége, et enfin des phénomènes et du mécanisme de la sensation. Il explique la faculté de voir distinctement les objets à des distances variables par les mouvemens de l'iris, qui se contracte ou se déploie suivant que les objets s'éloignent ou se rapprochent. En traitant du toucher, il fait voir que ce sens, auquel les métaphysiciens ont attri-

bué une sûreté parfaite, nous trompe fréquemment sur la température des corps.

Après les fonctions des sens, se présentent à examiner celles des nerfs, qui transmettent les impressions au *sensorium commune*, les enveloppes du cerveau, cet organe lui-même, ses mouvemens et ses fonctions.

Parmi les enveloppes du cerveau, c'est principalement l'osseuse qui la protège; mais le mécanisme auquel elle doit sa solidité n'étoit pas encore bien connu.

Bordeu, après avoir démontré que l'effort de la mâchoire inférieure, contre la supérieure, pousseroient en haut les os de celle-ci, et les écarteroit s'ils n'étoient appuyés contre ceux du crâne, et solidement rapprochés par les arcades zygomatiques, avoit proposé aux physiologistes de déterminer quel os de la tête fait le plus d'effort dans un homme qui porte, sur cette partie, un grand poids, et serre fortement quelque chose entre ses dents. M. Richerand a résolu ce problême, et développé entièrement le mécanisme admirable du crâne, en prouvant que cet os est le sphénoïde.

On trouve semés, dans son ouvrage, une foule d'inductions neuves et utiles. C'est ainsi qu'après avoir démontré la liaison qui existe entre le cerveau et le cœur, il en déduit une nouvelle théorie de la syncope.

Plusieurs expériences sur les animaux vivans lui ont fait reconnoître que les mouvemens imprimés au cerveau par les artères, sont les seuls qui

l'agitent, et que cet organe n'en reçoit de ses veines aucun autre dont les temps correspondent à ceux de la respiration.

L'analyse de l'entendement, qu'il trace avec beaucoup de clarté, est enrichie des idées publiées par M. Cabanis, dans son ouvrage sur les rapports du physique et du moral de l'homme. Jusqu'à ce philosophe, les disciples de Loke n'avoient su comment expliquer une foule de déterminaisons qui constituent ce que l'on nomme l'instinct. Il a fait voir qu'elles naissoient des impressions reçues par les organes intérieures, et par cette idée lumineuse, il a dévoilé, du moins en partie, le secret de la diversité des humeurs, des caractères, des goûts, des passions, de la tournure et de la portée des esprits.

A l'examen des fonctions intellectuelles, je lie celui des passions. Le plus grand nombre des méthaphysiciens et des physiologistes ont placé leur siége dans le cerveau. Quelques-uns ont prétendu quelles résidoient exclusivement dans les viscères ou dans les nerfs qui vont s'y distribuer. De part et d'autre on alléguoit des raisons très-fortes, mais que l'action reconnue des organes intérieurs sur le cerveau permet très-bien de concilier. C'est ce que fait M. Richerand, en distinguant avec sagacité l'*appétit*, qui a son siége dans les organes, des passions qu'il fait naître, et qui supposent nécessairement un travail intellectuel.

Le sommeil, les songes, le somnambulisme, sont encore des phénomènes qui appartiennent

principalement au cerveau. Tous nos organes ont des temps d'action et de repos. C'est ce repos simultané dans les organes des sensations et du mouvement, qui constitue le sommeil. Les songes et le somnambulisme sont produits par l'action de quelques-uns de ces organes, ou de quelques facultés intellectuelles, pendant le sommeil des autres. Cette action partielle du cerveau est très-souvent l'effet des impressions intérieures, qui sont effacées, quand on veille, par les impressions plus vives du dehors.

*Mouvemens.* — Nous ne pourrions, sans trop nous étendre, indiquer avec quelque détail les nombreux objets traités dans ce chapitre. La structure des muscles, leur contraction, leur force, leurs dispositions mécaniques y sont d'abord examinées. Le système osseux y est ensuite considéré d'une manière analogue. Enfin les principaux mouvemens de l'homme et des animaux des différentes classes y sont expliqués, et l'on reconnoît qu'ils peuvent se ramener presque tous à la théorie du levier de troisième espèce.

La mécanique animale doit à M. Richerand la première bonne théorie de la prédominence des muscles fléchisseurs sur les extenseurs.

*Voix et parole.* — Le larynx est à la fois un instrument à cordes et un instrument à vent. L'homme a seul, parmi tous les animaux, l'avantage immense d'articuler sa voix pour en former la parole. Cette articulation se fait par les organes de la bouche.... Le chant, le bégaiement, le

mutisme, l'engastrimisme, sont autant de phénomènes des organes de la voix et de la parole, dont l'examen trouve ici une place. Ce dernier ne dépend pas, comme on l'a cru, du passage de l'air dans l'estomac, où il puisse donner naissance à un écho, mais seulement d'une expiration lente et graduée à volonté.

*Génération.* — L'auteur a réuni dans ce chapitre tout ce qui a rapport à la génération, et ajoute lui-même, aux choses connues, plusieurs observations intéressantes. La théorie qu'il adopte est celle de tous les bons physiologistes, depuis les expériences de Haller et de Spallanzani. Nous avons annoncé, plus haut, qu'il regardoit les matériaux du lait comme étant fournis aux mamelles par les lymphatiques. Il étaie ici cette opinion de plusieurs faits qui la rendent très-vraisemblable. Un des plus dignes de remarque, dont on doit la connoissance au professeur Cuvier, c'est que le chyle, qui a tant de ressemblance avec le lait, n'est blanc et opaque que chez les animaux qui ont des mamelles.

*Histoire des Ages, des Tempéramens et des variétés de l'espèce humaine ; de la Mort et de la Putréfaction.* — Le titre de ce chapitre en indique assez le contenu ; nous n'ajouterons que quelques mots sur les tempéramens.

L'observation attentive dans la nature en avoit fait reconnoître quatre aux anciens, comme l'on sait. M. Cabanis a fait voir, dans l'ouvrage cité plus haut, qu'on devoit en ajouter à ceux là deux autres non moins généraux et moins pro-

noncés. Il les désigne sous les noms de tempéramens *musculaires* et *nerveux*. Cette division des tempéramens en six espèces est fondée sur la nature, et ceux que l'on voudroit y ajouter seroient loin d'être établis sur des différences aussi importantes et aussi marquées, ou plutôt ils ne seroient point des tempéramens généraux, mais des complications de ces tempéramens, ou de simples idiosyncrasies

Cependant on veut remplacer cette division par une autre, basée sur l'anatomie, et beaucoup plus compliquée, qui ne permet plus d'employer les dénominations reçues, et ne les laisse remplacer que par des assemblages de plusieurs mots, ou par des phrases.

On redescend dans cette manière des notions générales auxquelles les anciens s'étoient élevés. Ainsi le tempérament si bien tranché, qu'ils nommoient bilieux, est divisé en plusieurs autres, et l'on ne conserve son nom que pour exprimer un tempérament partiel ou secondaire, comme si les organes, dans la bile, ne pouvoient avoir sur l'économie une influence puissante et de premier ordre, dont nous ignorons la cause, mais que l'observation semble attester. Une division des tempéramens, fondée sur des rapports anatomiques, ne pourra être bonne que lorsque nous aurons exactement reconnu les liaisons des organes avec les phénomènes.

Jusqu'à cette époque, peut-être chimérique, c'est l'observation de ces phénomènes qui doit seule lui servir de base.

M.

M. Richerand adopte la division des tempéramens en six espèces ; mais il remarque que le musculaire, le mélancolique et le nerveux sont rarement naturels ou primitifs, et dépendent presque toujours du genre de vie auquel on se livre.

Nous nous plairions à citer la manière nette, élégante et animée dont il a tracé leurs caractères, s'il n'étoit temps de terminer cette analyse déjà trop longue. L'ouvrage qui en est l'objet est si plein de choses, que nous n'aurions pu la faire entièrement exacte. Si nous nous sommes moins arrêtés aux faits qu'aux théories, qui ne sont le plus souvent dans ce livre que les faits strictement généralisés, c'est ici le lieu de dire qu'ils sont rapportés partout avec beaucoup d'exactitude et de soin, comme la partie la plus essentielle de la science.

Cette nouvelle édition renferme un assez grand nombre de développemens nouveaux et intéressans, dont notre marche analytique ne nous permet d'indiquer que quelques-uns, et qui ne pourroient être présentés séparément.

Nous finissons en ajoutant que l'ouvrage de M. Richerand est écrit de la manière la plus sage et la plus convenable à sa nature et à son but. Il n'a point embarrassé, comme d'autres physiologistes, un livre élémentaire d'une érudition fastueuse et vaine Cependant il se plait à citer en leur place les auteurs qui ont le plus éclairé la science. Son style est pur, clair et facile. Quelquefois, pour mieux exprimer sa pensée, il emploie

d'heureuses métaphores, des comparaisons choisies avec goût, sans jamais parer son sujet d'ornemens étrangers, il se fait lire partout avec agrément.

Au reste, si les éditions rapidement multipliées d'un ouvrage, et sa traduction en plusieurs langues étrangères, ne peuvent laisser aucun doute sur son mérite, de pareils succès ont assez prouvé celui de la physiologie de M. Richerand.

TUFFER, D. M.

# POÉSIE.

*SAPHO, poëme en dix chants ; par L. GORSE.* — 2 vol. *in*-8°. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, rue des Bons-Enfans, n°. 6.

SAPHO ! ce nom réveille des souvenirs de gloire, d'amour, d'infortune, je dirois aussi d'erreurs si je ne pensois comme BARTHÉLEMI: *Quand je lis quelques-uns de ses ouvrages, je n'ose pas l'absoudre ; mais elle eut du mérite et des ennemis, je n'ose pas la condamner.* Nous reviendrons plus tard sur ces accusations intentées par la vengeance, et répétées par la mauvaise foi ; *car l'envie qui s'attache aux noms illustres meurt à la vérité, mais laisse après elle la calomnie qui ne meurt jamais.*

Il falloit un grand courage, une grande audace de génie, pour faire parler cette Muse célèbre. Il est vrai qu'OVIDE, DORAT, M. BLIN DE SAINMORE, Mesdames d'HAUTPOUL et de SALM ont tour à tour été les interprètes de SAPHO. Mais ces auteurs ont rassemblé dans un même cadre tout ce qui étoit échappé aux ravages du temps, et ont de ces divers traits composé d'aimables tableaux.

M. GORSE, plus hardi, au lieu d'un hymne ou d'une héroïde, nous présente un *poëme*. Nous voudrions pouvoir louer sans mélange son

entreprise et ses efforts. Il a des connoissances, du talent, et plus d'esprit qu'il n'en faut pour faire un bon ouvrage. Celui qu'il publie en ce moment est bien défectueux. Il est rempli d'innovations dangereuses. Que ce mot ne soit pas pour nous un signe de discorde, j'y consens.

> La feinte est un pays plein de terres désertes:
> Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
>
> LA FONTAINE.

Je ne le nie pas : mais peut-être la discussion prouvera-t-elle que la défiance qu'on éprouve en voyant paroître en littérature des *choses nouvelles*, est prévoyance et non pas préjugé. Quand on a lu RACINE, BOILEAU, LA FONTAINE, etc., et qu'on rencontre des personnes officieuses qui veulent nous apprendre à faire différemment (sans doute pour faire mieux), on est tenté de leur répondre :

> Je crains jusqu'aux présens que vous voulez me faire.

On sait peu de chose sur la vie de Sapho, et le peu qu'on en sait se trouve dans tous les dictionnaires historiques. Je ne les copierai pas. Tout le monde connoît ses amours pour PHAON, les beaux vers qu'elle lui adressa, et sa mort tragique. Nous n'avons d'elle qu'une ode et quelques fragmens ; mais ces fragmens sont pleins de chaleur, de poésie, de grâce, et d'une douce harmonie. Ils ont été loués par les meilleurs critiques de la Grèce et de Rome; ils ont été admirés par ARISTOTE, PLATON, ATHÉNÉE, SOCRATE, PAUSANIAS, PLUTARQUE,

Longin, etc.; ils ont été imités ou traduits par les plus aimables poëtes latins, français, anglais, italiens, etc.; de sorte que ses vers, quoiqu'en petit nombre, ont occupé autant de plumes que ceux d'Horace, sur lesquels on s'exerce constamment, et qu'on traduit aussi souvent qu'on cite La Fontaine.

Le *poëme* de M. Gorse n'est pas un poëme, ou du moins ce que nous entendons par poëme; car personne ne lui contestera le titre d'*invention*; lui-même avoue qu'il n'est ni épique, ni dramatique, ni didactique, ni descriptif (genre moderne, qui n'est pas meilleur pour cela). Qu'est-il donc? Un *monologue* continuel, que l'auteur propose d'appeler *poëme aulétique.*

> Ah! qu'en faveur du grec, Monsieur, je vous embrasse.
>
> Molière.

D'abord des billets, des épîtres ou des lettres, (comme on voudra) ne sont point un *monologue*, à moins que l'auteur n'entende qu'*écrire seul*, c'est *parler seul.* Mais passons à la division de cet ouvrage: elle est en dix chants, où l'on ne trouve ni événemens, ni narration, ni récit. C'est une suite d'élégies dans le genre de celles de MM. de Parny, Bertin, Deguerle, Duault, etc. L'idée étoit heureuse; mais quelle difficulté de faire parler Sapho; Sapho qui eut pu faire dire comme Phèdre:

> C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.
>
> Racine

Pour peindre ses transports, son ardeur, son délire, sans blesser la convenance et la pudeur, car

> Chastes sont nos oreilles,
> Encor que nos yeux soient fripons.
>
> LA FONTAINE.

Il falloit, suivant l'expression originale d'un homme de beaucoup d'esprit, *mettre des gants blancs.* Nous verrons dans peu si M. Gorse en a mis de quelque couleur.

SAPHO commence par passer de l'indifférence à l'amour, c'est *le désir*; l'amour partagé amène *le contentement*, et l'amour satisfait *le bonheur.* Mais trop de bonheur fait naître *la crainte*, et comme trop de crainte fatigue, arrive *le calme*, qui en est le soulagement. Tel est l'histoire des sentimens renfermés dans le premier volume. Voici celle du second. Elle commence par *le soupçon*, qui est le passage de la sécurité à l'infortune; alors vient *la douleur*, puis *le tourment* qui déchire l'âme; il est appaisé par l'espérance, qui naît de *l'illusion*: consolation passagère, qui n'empêche pas *le désespoir* qu'entraîne la certitude du malheur.

Cette division, comme on voit, pouvoit fournir des peintures fortes, des images riantes, et une grande richesse de descriptions. L'auteur avoit à s'emparer des souvenirs les plus poétiques. Il l'a fait en partie. TIBULE, CATULE, PROPERCE, GALLUS, ne lui ont pas été inutiles. Mais nous le dirons avec franchise: si *audaces fortuna juvat*: nous ne pensons pas que le succès ait couronné son au-

dace. Ses vers sont bien foibles et bien prosaïques. Nous le démontrerons, non pour décourager un écrivain qui n'est pas sans mérite, mais pour l'engager à suivre une autre carrière.

> Il se tue à rimer, que n'écrit-il en prose ?
> BOILEAU.

Il est vrai que M. GORSE y vise. Il est du nombre de ceux qui veulent secouer l'esclavage de la rime. On se rappelle, je pense, les débats de VOLTAIRE et de LAMOTHE. Ce dernier fort d'esprit, mais foible de génie, n'aimoit pas la poésie, parce qu'il sentoit s'y être exercé avec peu de succès. Il dit quelque part : « Encore si l'on ne se mettoit à » versifier que bien assuré de ce qu'on va dire, » pour ne s'en laisser écarter par la contrainte que » le moins qu'il seroit possible, ce ne seroit qu'un » mauvais usage du temps ; mais il y a pis : les » poëtes pensent d'ordinaire en vers, et c'est » alors que la raison a beaucoup à souffrir. »

Les vers ne nous plaisent que parce qu'on partage l'enthousiasme du poëte qui a su vaincre toutes les difficultés. Sans cette perfection, on n'aperçoit que le vain mécanisme du rimeur, et c'est ce qui est véritablement *le pis*. D'ailleurs qui a dit à Lamothe et à ses échos, que le poëte se laisse dominer par la rime ?

> La rime est une esclave, elle doit obéir.
> .....
> Au joug de la raison sans peine elle fléchit ;
> Et loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
> BOILEAU.

Malherbe, Regnier, Racine ont pensé et exprimé ce qu'ils pensoient avec toute l'énergie et toute l'élégance nécessaires à la poésie, sans éprouver d'autre contrainte que celle qu'on ne sauroit éviter dans la composition d'un bon ouvrage quelconque, soit en prose, soit en vers.

Je n'ignore pas que FÉNÉLON a été de l'avis de Lamothe, ainsi que PASCAL et MONTESQUIEU. Malheureusement pour eux ils ont tous écrit quelques pièces de poésie. Qu'on les lise; peut-être cette lecture rappellera-t-elle la fable du renard sans queue, et le proverbe de Molière : *M. Josse vous êtes orfèvre.*

M. GORSE veut faire plus que l'auteur de TÉLÉMAQUE, qui trouvoit à propos qu'on mit nos poëtes un *peu plus au large sur les rimes.* Écoutons-le : « Notre langue poétique proscrivant les inversa» tions de phrase, les divers dialectes, de nou» veaux mots composés, le sens final sur la moitié » d'un vers, etc., etc., il paroît nécessaire d'ac» croître, autant que possible, les variétés de » versification, afin d'augmenter les moyens qui » distinguent la poésie de la prose. » Cela est-il bien essentiel? La prose peut-elle, dans notre langue, être confondue avec la poésie? Quels sont ces *divers dialectes* dont l'auteur parle? Il me semble que son désir est bien grec. Pouvons-nous, comme les anciens, mêler ensemble divers langages? Je sais qu'il est fâcheux que *la langue d'oc* ne soit pas devenue l'idiôme général; mais puisque PASCAL, LA BRUYÈRE et CORNEILLE ont écrit dans *la langue d'oil*, il faut oublier nos regrets, et

ne pas détruire ce qui fait notre gloire. Ainsi abandonnons tous ces systèmes de prosodie nouvelle, et les vers métriques de Baïf, Jodelle, Desportes, Turgot, qui, certes, ne seroient pas la *perfection*, mais la décadence de la poésie française.

Médire de notre poésie n'est pas d'un heureux augure pour celui qui se le permet. Voyons :

A quel dieu dois-je donc le bonheur de mon âme ?
A Vénus, à l'Amour, à Phaon qui m'enflâme.
Oui, depuis que Phaon partage mon *ardeur*,
Tout pour moi s'embellit de l'*attrait* du bonheur.
Mon âme sur mes *traits épanche* le sourire ;
Pour la première fois je sens que je respire ;
Une crainte *pourtant* agite mes esprits :
*(La crainte suit les cœurs trop vivement épris !)*
Quand je brûle pour toi de l'*ardeur* la plus vive,
Si la tienne, ô Phaon, n'étoit que fugitive !
Si l'éclat de mon nom, dans la Grèce vanté,
*Intéressoit* ton cœur moins que ta *vanité ?*...

Intéresser la vanité !

Mais non, tu ne pourrois être un amant perfide ;
Le miel ne cache pas un poison homicide,
Le cygne, au cou d'albâtre, est exempt de fureurs,
Et l'arbre aux pommes d'or n'a pas de sucs trompeurs.
Dans le doute *importun* dont tu me vois atteinte,
Laisse-moi *cependant interroger ma crainte ;*
Pour les *accroître encôr*, retardons nos plaisirs,
Ne suis-je pas à toi, Phaon, par mes désirs ?

Que l'avant-dernier vers est dur, et de combien

d'adjectifs les autres sont chargés et embarrassés ! Ceux qu'on va lire le sont bien davantage.

*Blanche* Cydno, *délicate* Amynthone,
*Douce* Pyrine, *intéressante* Athis,
*Brune* Andromède, *agréable* Gellone,
*Blonde* Gorgo, *séduisante* Mnaïs !
.....
Vous dont Euterpe anime les accens,
*Belle* Mégare, *adorable* Cyrinne,
*Docte* Gongile, *ingénieuse* Erinne,
Pour le charmer, adressez-lui (*) vos chants.
Vous qui brillez dans l'art de Terpsicore,
*Aimable* Eunyque, *élégante* Anagore,
Devant ses yeux, avec agilité,
Formez les pas qu'aime la volupté.

Avant de finir cette pièce, on trouve encore un mot à Damophyle, *ornement de la Grèce*, et à la *sensible* Télésile. Multiplier si fort les épithètes, ce n'est pas *faire* de la poésie ; c'est rendre son style diffus et traînant ; car rarement, quand on recherche tous les synonymes compilés par l'abbé Girard et Beauzée, trouve-t-on l'expression caractéristique. Combien de femmes sont *agréables* comme Gellone, que l'auteur eut pu, sans nous indisposer, trouver *aimable*, *charmante*, *adorable*, etc.

Ce n'est pas ainsi que doit peindre un poète. Voyez dans M. Delille le sage emploi de pa-

(*) A Phaon

reilles expressions, comme elles fixent l'attention, parce qu'elles ne sont que trop multipliées:

Là, sont la jeune Apis aux yeux pleins de douceur,
Et Clio toujours fière, et Boroë sa sœur,
Toutes deux se vantant d'une illustre origine,
Étalant toutes deux l'or, la pourpre et l'hermine;
Et la brune Nésée, et la blonde Phylis;
Thalie au teint de rose, Ephyre au sein de lys,
Près d'elle Cimodoce à la taille légère,
Cydippe vierge encor, Lycoris déjà mère.

Dans la cinquième élégie du deuxième *chant*, Sapho s'engage à céder aux désirs de Phaon. Il nous semble qu'une femme ne promet pas d'une manière aussi formelle *des faveurs, que la plus sensible et la plus aimante*, dit madame de Warens, *peut laisser dérober, mais ne donne jamais;* des faveurs qu'Héloïse et Sapho accordèrent, mais qu'elles n'offrirent pas. Cette dernière, pour faire sentir à son amant le prix de son sacrifice, lui rappelle sa conduite dans les principales époques de sa vie.

Oui, je t'aime Phaon, et mon *amour extrême*
Ne peut se comparer *à d'autres* qu'à lui-même.
Mais toi, le seul mortel digne de me charmer,
*Vois* et connois l'objet *que tu sus enflâmer.*
Au *lit* de Carcola, dès ma seizième année
Par d'avides parens victime condamnée,
Sans qu'amour sur mon front eut posé son *bandeau*,
*Je portai* de l'hymen le *pénible fardeau.*
Qu'il m'en coûta de pleurs, quand un époux farouche
Malgré mes cris perçans m'entraîna vers sa couche:
Ni les pleurs, ni les cris, rien ne put le fléchir;

Ce dernier vers est excellent ; mais celui-ci :

Impitoyable hymen ! il fallut te *subir !*

Quelle image ! Ne valloit-il pas mieux mettre *il fallut obéir*. Cette résignation eut été plus décente. BERTIN a décrit la même situation avec plus de chaleur et plus de réserve ; cependant c'est un homme qui parle !

Le reproche de trop de nudité paroîtra bien plus à sa place dans le passage suivant, où sont retracés les plaisirs d'une *aimable nuit.*

A l'œil perçant des femmes de Lesbos,
*Lit* fortuné ! tu rendrois *témoignage*
Que notre *encens* plait au Dieu de Paphos.
Tu leur dirois notre amoureux langage.

Voilà un *lit* bien disert.

Et nos désirs, et nos *jeux pleins d'appas,*
Et la rougeur qui couvroit mon visage.

Il est bien temps.

Tu leur peindrois nos *langueurs*, nos *ébats*,
Et nos baisers plus doux que l'ambroisie,
*Mêlés au choc* des plus tendres combats.

Fi ! quelle peinture ! et qu'elle dure et rauque contexture de versification. LEMIERRE n'eut pas mieux réussi à blesser nos oreilles. C'est généralement le défaut de la muse de M. GORSE. Ne songeoit-il donc pas qu'il étoit l'interprète de cette femme sensible, qui sut peindre avec les couleurs les mieux assorties ce que la nature offre de plus

riant ; dont le goût étoit si pur, qu'à force de soin elle faisoit disparoître le cachet du travail ; *point de heurtemens pénibles*, dit BARTHELEMI, *point de chocs violens entre les élémens du langage ; et l'oreille la plus délicate trouveroit à peine, dans une pièce entière, quelques sons qu'elle voulut supprimer.* D'après ce tableau fidèle du génie de SAPHO, qui pourra la reconnoître dans les vers suivans ?

Dans un objet aimé tout plaît et nous enchaîne ;
Ma taille pour Phaon est celle d'une reine ;
Mes yeux n'ont pas des siens l'azur et la douceur,
De la plus noire ébène ils offrent la couleur ;
Mais s'ils lui rendent bien mon *amoureuse flâme*,
Dans quel plus beau *cristal* peut se peindre mon âme !

La question renfermée dans ce vers un peu dur, me rappelle une anecdote que je consigne ici, parce que tout le monde aime les anecdotes. La nourrice d'une de mes sœurs vint la voir ; elle la trouva embellie. *Qu'elle est grande !* dit-elle, *quels beaux yeux ! ils seront bientôt le miroir de tous les jeunes-gens.* Et elle disoit cela en patois, ce qui rendoit son exclamation plus expressive. *A quélis yels saran lé mirail, dé toutis les goujats.* Mais revenons au *crystal* de M. GORSE ou de SAPHO.

Eh ! s'il falloit pour plaire à ce héros *charmant*,
Posséder de ses traits la fraîcheur, l'*agrément*,
Quelle femme oseroit *à cet honneur prétendre ?*
Et pourtant de l'aimer qui pourroit se défendre !

Il m'est doux de penser, en *ces heureux instans*,
Que je dois sa tendresse à mon luth, à mes chants!
*Du nectar des plaisirs enivrant* Cythérée,
Sans doute qu'Apollon pour moi l'a *conjurée*,
Et que par un accord qui satisfait mes vœux,
Leur volonté suprême autorise mes nœuds.

Je crois avoir aperçu un petit défaut et de mythologie et de logique. Ce n'est pas APOLLON, c'est tout au plus MARS qui auroit pu *enivrer* CYTHÉRÉE *du nectar des plaisirs*; puis on ne *conjure* pas ceux qu'on enivre de plaisirs, et peut-être les dieux ne se *conjurent*-ils pas entr'eux.

CARAXE, frère de SAPHO, ayant improuvé son amour, voici comment elle se fâche :

Quand à mes yeux presqu'éteints par mes pleurs,
Vient de briller un rayon d'espérance,
Par des discours dont ma gloire s'offense,
Faut il qu'un frère ajoute à mes douleurs?
« Sapho, dit-il, quel sinistre présage
» A rembruni les traits de ton visage?
» Si de Cleis la santé, la fraîcheur,
» Ne démentoient une *cruelle erreur*,
» On penseroit qu'une aussi bonne mère
» Craint pour les jours d'une fille trop chère. »
Que ton langage est *digne de mépris*,
Frère inhumain, dont l'*audace* me blesse!
A mes *bontés* c'est donc le juste prix
Que réservoit ta *perfide* tendresse!
Mais on peut voir dans quel but odieux
Ta bouche *impure* aujourd'hui me condamne!
Pour une infâme et vile courtisanne,
Il te souvient que j'ai blâmé tes feux.

Ah! ne crois pas que ta *lâche* vengeance
Un seul instant puisse m'humilier;

(La vengeance ne peut *humilier* que celui qui s'abandonne à ses conseils, et quelquefois à ses fureurs).

J'aime Phaon, *c'est toute ma défense*,
*Mon choix suffit* pour me justifier.
*Bien plus*, ce choix et me flatte et m'honore, etc.

Il m'est impossible de ne pas l'avouer; comme ce jeune Allemand qui se trouvoit à l'opéra avec son gouverneur, je me demandois, en lisant tous ces vers alexandrins, décasyllabiques ou de quatre pieds, *ais-je bien du plaisir?*

L'auteur, au chant cinquième, parcourt, sur les pas d'Ovide, les vastes plaines de la fiction. Son récit sur Syrinx et Pan est contraire aux traditions mythologiques. M. de Parny y a été plus fidèle dans sa *Journée champêtre*. Nous avions le projet d'offrir à nos lecteurs la comparaison de ces deux morceaux; mais il nous reste trop de choses à dire, et nous laissons aux curieux le plaisir d'entreprendre ce parallèle.

Sapho désespérant de revoir Phaon, qui a trahi son amour pour séduire Télésile, s'écrie:

Il ne vient pas! *accablante* assurance!
Il ne vient pas! tout, jusqu'à l'espérance,
Tout m'abandonne à mon *cruel ennui*.
*Sage* Pallas! sois du moins mon appui;
Pour me sauver du sort qui me menace,
*Que ton égide en mon âme remplace*

*Le trait* fatal dont l'amour *me poursuit* !
Et de quel droit ce Dieu qui *me trahit*
Veut-il régner sur un cœur qu'il déchire ?
Va, porte ailleurs ton funeste délire ;
Sans aggraver le poids de ma *langueur*,
Laisse-moi seule en butte à mon malheur.
*Perfide* Amour ! de tes faveurs *trompeuses*
J'ai trop connu les amorces *flatteuses* ;
C'est dans le sein des plaisirs *séducteurs*
Que tu te plais à forger nos douleurs.

Combien d'adjectifs ! et que signifient ce *trait* qui *poursuit* SAPHO, ce dieu qui la *trahit*, ces *faveurs trompeuses*, ces *amours flatteuses*, ces *plaisirs séducteurs*, cette *langueur*, ce *malheur* et ces *douleurs* forgées par le *perfide Amour?* En outre, sont-ce là les imprécations que SAPHO eût trouvées dans son désespoir; elle qui décrivit les charmes, les transports et l'ivresse de l'amour avec tant de chaleur et de grâce ? qu'elles sont foibles et prosaïques ! pourquoi l'auteur ne se rappeloit-il pas celles d'ARMIDE? il pouvoit sans danger imiter LE TASSE; ou mieux encore, la DIDON de VIRGILE. Veut-on un exemple du feu qu'il falloit mettre dans cette situation ? C'est PHÈDRE qui parle :

Je voulois en mourant prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire....
Il n'est plus temps. Il sait mes ardeurs insensées ;
De l'austère pudeur les bornes sont passées,
J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur.
.....

Moi

Moi régner ! moi ranger un état sous ma loi,
Quand ma foible raison ne règne plus sur moi,
Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire ;
Quand sous un joug honteux à peine je respire !
.... Insensée ! où suis-je ? et qu'ai-je dit ?
Où laissai-je égarer mes vœux et mon esprit ?
Je l'ai perdu ; les Dieux m'en ont ravi l'usage :
OEnone, la rougeur me couvre le visage :
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,
Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs...
Grâces au ciel mes mains ne sont pas criminelles.
Plût aux Dieux que mon cœur fût innocent comme elles !
.....
..... Justes Dieux ! qu'ai-je fait aujourd'hui ?
Mon époux va paroître et son fils avec lui.
.....
Mon époux est vivant et moi je brûle encore !
Pour qui ? quel est le cœur où prétendent mes vœux ?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure,
Je respire à la fois l'inceste et l'imposture.
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable ! et je vis.

RACINE.

Voilà, ce me semble, de la passion, et si je voulois, je trouverois dans le rôle d'HERMIONE du même poëte, ce langage animé qui excite de fortes émotions, et qui seul pouvoit convenir à SAPHO.

Les notes qui accompagnent ce prétendu *poëme* sont curieuses, savantes et bien écrites. Elles renferment diverses traductions ou imitations de

Sapho, par MM. de Sauvigny, Demoustier, Lantier, Delille; les nommer, c'est en faire l'éloge. Je remarquerai, en passant, que dans un fragment de Poinsinet de Sivry j'ai trouvé ces deux vers :

> Mais hélas ! la douleur a *corrompu* ma voix,
> Ma lyre est sans accords, et ma muse aux *abois.*

Voilà des termes bien anti-poétiques; et ce n'est pas là le modèle qu'eût dû choisir M. Gorse. Je viens de m'exprimer avec franchise ;

> Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.
> Boileau.

Il se peut que je me sois trompé. Je ne prétends pas comme Mad. la Duchesse de la Ferté, *ne voir que moi qui aie toujours raison :* au contraire. D'ailleurs, je sais que

> Les égards nous sont dûs à tous tant que nous sommes,
> Et tout amour-propre a ses droits.
> Il faut ménager tous les hommes :
> En fait d'orgueil tous les hommes sont rois.
> La Mothe.

Aussi prions-nous le poëte d'être persuadé que ce n'est pas pour lui déplaire que nous avons usé loyalement de nos droits de critique : nous venons de jouer envers lui le rôle d'un ami véritable,

> L'amitié conseille et censure,
> L'indifférence approuve tout.
> Mad. De...

mais les devoirs de l'amitié sont souvent pénibles à remplir.

Enfin me voici arrivé à la partie la plus agréable de cet ouvrage, parce qu'elle fait honneur à l'esprit et au cœur de M. Gorse. Sa plume repousse vivement les accusations de la calomnie. Deux génies aimables sont parvenus jusqu'à nous avec une grande réputation de gloire et une tache affreuse imprimée à leur conduite. Mes lecteurs ont déjà nommmé Anacréon et Sapho. M. Anson a disculpé le premier d'une manière ingénieuse et forte des reproches qu'on lui faisoit. Après avoir lu son discours, il est impossible de ne pas chérir la personne d'Anacréon autant qu'on aime ses ouvrages. *Si je gagne ma cause*, dit M. Anson, *c'est un grand homme de plus sous les lois de la décence et de la vertu.* Quel triomphe pour la morale!

Jamais la timide innocence
Ne s'alarma de sa gaîté.
Chaste amant de la volupté,
Il la célèbre sans licence.
Il savoit trop que la beauté
Doit ses attraits à la décence.
Apôtre zélé des vertus,
Toujours maître de son ivresse,
Il sacrifie à la sagesse
Sur l'autel même de Bacchus.

Henry Boilleau.

Rendons grâce à M. Anson, rendons grâce aussi à M. Gorse; mais s'il est beau de faire

revenir ANACRÉON aux bonnes mœurs, combien il est plus important d'y ramener une femme. Une femme sans pudeur! Ne semble-t-il pas voir un rosier dépouillé de ses roses! Oui, je croirai avec SOCRATE avec PLATON, avec ÆLIEN, qui pensoient comme STRABON, qu'aucune *femme ne pouvoit être comparée à* SAPHO, non-seulement par l'esprit et les grâces, mais encore par la sagesse et par la modestie. La haine de quelques rivales puissantes, que sa supériorité humilioit, et la jalousie, ont pu seules flétrir la réputation de la Muse de Mytilène. Son penchant pour PHAON n'étoit pas un crime. Elle étoit veuve; elle étoit libre; elle pouvoit

Par l'hymen, de l'amour épurer les plaisirs.

ALHOY.

On n'a donc à l'accuser que d'une foiblesse. Eh! comment résister long-temps aux charmes d'un jeune homme habile dans les arts, et doué d'une persuasive éloquence?

Une belle contre l'amour,
C'est un pigeon contre l'autour,
C'est un roseau contre la foudre.

ROQUIL LIEUTAUD.

Mais l'on peut toujours se défendre d'un vice odieux qui blesse à la fois le sentiment, la délicatesse et la nature. Heureuse celle dont on peut dire :

Elle est belle : ses traits fixent l'œil enchanté,
Et sa pudeur encore embellit sa beauté.

J. C. GRANCHER.

*Auguste* DE LA BOUÏSSE.

# VOYAGE.

*Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique, fait par ordre du Gouvernement, pendant les années IX et X de la République* (1801 *et* 1802), *avec l'Histoire de la traversée du capitaine Baudin, jusqu'au Port-Louis de l'Isle Maurice; par J. B. G. M. Bory de St.-Vincent, officier d'État-Major, naturaliste en chef sur la corvette* le Naturaliste, *dans l'expédition des découvertes commandée par le capitaine* Baudin. — III vol *in*-8°., avec une collection de 58 planches gr. *in*-4°., dessinées sur les lieux par l'auteur, et gravées en taille-douce. Paris, chez *Buisson*, an XIII, 1804.

Après les romans, il n'est pas de livres qui se soient plus multipliés que les voyages; on ne doit pas s'en étonner: ceux-ci ont été long-temps, comme les premiers, des ouvrages d'imagination, et conséquemment d'une rédaction facile. La plupart des voyageurs, souvent crédules, peu instruits, et n'ayant rien vu que de loin, ou par les yeux des autres, n'ont pu être vrais ni exacts. Des faits merveilleux, des aventures

extraordinaires ont été l'âme de leurs récits, et un style tantôt simple et naïf, tantôt gracieux et fleuri les accréditoit en leur donnant un air de vraisemblance. Ne croiroit-on pas que pendant long-temps on n'a voulu faire de relations que pour les femmes, des jeunes-gens et les oisifs, toujours avides de choses surnaturelles; de là cette foule d'erreurs et de contradictions sur les mœurs et les usages des peuples lointains, sur la nature et la substance de tel sol et de ses productions, sur la position géographique de telle île, de telle côte, etc.; mais peu à peu l'application et l'expérience ont tout rectifié. On cultiva les sciences avec zèle; leurs progrès furent rapides; et depuis un demi siècle, leur influence a donné aux esprits une physionomie toute particulière, et déterminé un goût sérieux et réfléchi qui se manifeste dans les écrits contemporains. On acquit bientôt en Géographie, en Astronomie, en Histoire Naturelle, en Physique, en Chymie des notions plus saines, plus justes, plus précises. Plusieurs de ces sciences nécessaires à ceux qui veulent voyager avec fruit, nous ont paru familières à M. Bory de Saint-Vincent dont nous allons analyser l'ouvrage.

Cet officier, entraîné par son goût pour les voyages, parvint à être de l'expédition de découvertes commandée par le capitaine Baudin. S'étant embarqué sur la corvette le *Naturaliste* en qualité de naturaliste en chef, il partit du Hâvre le 27 vendémiaire an 9, et vint débarquer

à Ténériffe au port de Sainte-Croix, après quatorze jours de traversée seulement.

Avant d'entrer dans des détails particuliers, il étoit assez naturel de donner l'histoire, au moins abrégée, des premiers habitans des Canaries, que M. de St.-Vincent appelle *Guanches;* mais il se contente de rapporter quelques faits qui leur sont relatifs. Un des plus importans est ce qui concerne l'embaumement de leurs morts; coutume qui peut-être leur est venue des anciens Egyptiens. On trouve effectivement à Ténériffe beaucoup de fragmens de momies, et notre voyageur dit en avoir une entière. Les momies guanches lui ont paru imparfaites, et leur préparation vicieuse; car, d'après leur examen, il a jugé qu'on ne les vidoit pas toutes. Elles ressemblent, par leur sécheresse et par leur couleur tannée, à des cadavres que la terre des cimetières n'a pas consumés. Néanmoins, le temps ne leur a pas fait perdre une odeur aromatique assez agréable. « Les momies appelées *XOXO* par ceux qui les « préparoient étoient, après leur dessication, ren- « fermées dans des peaux cousues, qui se sont très- « bien conservées, et elles étoient ensuite dépo- « sées dans des grottes respectées comme le dernier « asile des Canariens de toutes les classes. »

L'auteur dit aussi un mot des signes numériques qui étoient de terre cuite, et ajoute que les Guanches, ne connoissant point les métaux, ne se servoient pas d'autre monnoie. Il passe ensuite à la description de la principale ville de Ténériffe. Le port de Sainte-Croix, *el puerto de Santa Crux*,

renferme une population d'environ 8000 ames. Les rues de Ste-Croix, généralement droites et larges, sont propres et aérées ; la plupart, nouvellement pavées, ont des trottoirs. L'extérieur des maisons, passablement bâties, est blanchi avec soin et même bariolé, ce qui donne à la ville un air propre. On y trouve trois places principales : sur celle qui se présente en entrant par la porte du Môle est une fontaine en forme de coupe, construite de laves noires. « Auprès s'élève un » obélisque noir de marbre blanc, surmonté » d'une Sainte-Vierge, tenant un enfant Jésus » dans ses bras ; sur les quatre coins de sa base » sont quatre rois Guanches avec leur couronne » de laurier et un fémur à la main : ces rois sont » en posture de recueillement et d'inspiration. » La conquête de Ténériffe est consacrée par ce monument, dont les faces sont chargées d'inscriptions espagnoles analogues. Le peuple de Sainte-Croix est sale et dégoûtant ; les pauvres, les moines, les prêtres et les filles publiques y abondent. Parmi les habitans aisés, beaucoup ont adopté les manières anglaises. Quoique avec de belles dents et de grands yeux, les Canariennes ne sont pas très-jolies ni séduisantes ; d'ailleurs leur habillement, aussi incommode que ridicule, consiste en beaucoup de jupes et une mante d'étoffe plus ou moins fine, dont elles s'affublent.

« Les femmes riches et les dévotes d'un rang » élevé sont ordinairement toutes en noir ; on les » trouve dans les rues allant aux églises seules,

» ou par deux ou trois, sans hommes, marchant » gravement et en silence, ne tournant jamais » la tête, quoiqu'on les suive en leur adressant, » à demi-voix, des choses flatteuses. »

Après avoir employé deux ou trois jours à diverses excursions, surtout dans les environs de Sainte-Croix, M. de Saint-Vincent quitta son sol aride et se rendit à *Laguna*, dont le territoire lui offrit une température plus douce, une végétation plus vigoureuse : il y vit « des champs bien » tenus, et qu'on laboure avec une charrue sans » roues, absolument semblable à celles qui sont » en usage dans le Midi de la France. » Laguna, qui prend son nom d'une longue vallée dont elle est voisine, passe pour aussi grande que Sainte-Croix; et, quoiqu'elle s'appauvrisse et se dépeuple chaque jour, on la regarde toutefois comme la capitale de Ténériffe. Une des églises est remarquable par la représentation de plusieurs autodafés qui eurent lieu dans cette ville. La plus ancienne de ces horribles exécutions remonte à plus de cent ans ; ce qui prouve que le tribunal inquisitorial ne se rend plus aussi redoutable.

Après Ste.-Croix et Laguna, l'*Orotave* est la plus remarquable, surtout par le jardin de botanique que le roi d'Espagne entretient aux Canaries. Cette ville est estimée la plus belle et la plus riche : il y avoit jadis plusieurs sucreries pour l'exploitation desquelles on avoit réuni des nègres de la côte d'Afrique, qu'on croit la souche de cette race qu'on trouve dans l'île. Outre les végétaux de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amé-

rique qui y prospèrent, le coton et le café offrent deux branches de commerce qui pourroient devenir importantes pour tout autre que pour les Espagnols.

Ténériffe, peu fertile en blé, l'est beaucoup plus en vin, dont une partie se consomme sur les lieux : on en expédie cependant quelques cargaisons, que l'on complète avec de l'eau-de-vie, des figues, des raisins secs, des oranges, des citrons et des petits haricots blancs, de très-bonne qualité, dont on fait deux récoltes par an. M. de Saint-Vincent porta la population de Ténériffe a environ 60,000 ames, non compris les religieux. D'après M. Broussonnet, il donne aux insulaires un caractère doux et hospitalier. Par l'effet d'éruptions successives, le fond géologique de l'île se compose en grande partie de pierres volcaniques qu'on emploie dans toutes les constructions, et dont les rues de Laguna et de Sainte-Croix sont pavées. La terre même qu'on cultive n'est presque partout qu'une poussière plus ou moins fine de laves détruites. Beaucoup d'oiseaux, d'insectes, et les animaux domestiques des Canaries sont les mêmes qu'en France. Les chèvres sauvages, les cerfs et les chevreuils peuplent les forêts ; mais les races de chiens et d'ânes sauvages ont été détruites. Le petit lézard gris y est le seul reptile connu. Un des objets les plus remarquables est le *Pic*, dont la hauteur est si prodigieuse qu'on l'aperçoit de plus de cinquante lieues. Notre naturaliste regrette de n'avoir pu visiter cette montagne célèbre, dont les antiques érup-

tions ont ravagé le pays qu'il domine. La dernière, arrivée en 1705, a englouti, sous des monceaux de scories, *Gozachico*, ville jusque-là florissante par un port aujourd'hui comblé. Il lui a fallu sans doute des raisons bien puissantes pour tenter une expédition aussi curieuse, quoique pénible. Les mêmes considérations le privèrent également de faire dans le pays les excursions qu'il avait projetées.

Partout l'homme avide de connoissances trouve un aliment à son zèle ; aussi, durant la seconde traversée, malgré les dangers et les contrariétés qu'elle offrit, rien n'échappa à M. Bory. Le récit qu'il en fait est semé d'observations particulières sur la phosphorescence de la mer, sur diverses espèces de poissons et de coquillages, sur les mollusques. A l'occasion du passage de la Ligne, il dit un mot du baptême d'usage que les matelots donnent à ceux qui y entrent pour la première fois ; il mentionne plusieurs îles, entre autres *Tristan-d'Acunha*, découverte par les Portugais, qui lui donnèrent le nom de son chef : ses deux régions distinctes ne forment qu'une seule montagne, dont le sommet est à peu près conique. Cette île volcanisée, comme toutes celles de ces parages, est peu connue, surtout des naturalistes.

L'*Isle de France* s'annonce par plusieurs rochers épars dont elle est environnée ; le plus digne de fixer l'attention du géologiste est le *coin de Mire*, vu du côté nord ou sud. Tout ce qui aborde est soumis à une visite sévère, depuis qu'un vaisseau Nantais y apporta la petite vérole,

inconnue jusqu'alors dans la colonie. M. de St.-Vincent regarde cette précaution comme inutile, attendu qu'une négligence, un naufrage, peuvent faire renaître ce fléau : il pense que le moyen le plus sûr d'en prévenir les ravages seroit d'y former un établissement convenable pour la vaccine et l'inoculation. On placeroit donc sur une île, à l'abri de toute communication, une espèce de Lazaret, dans lequel ceux qui n'ont pas eu la petite vérole seroient invités à se rendre à une époque marquée de la saison la plus favorable. Quant aux enfans de toute classe et de tout sexe, on les y traiteroit depuis l'âge de trois ans jusqu'à six. Ce moyen nous paroît heureusement imaginé, et il seroit à souhaiter que le magistrat de l'île put se déterminer à en faire au moins l'essai.

M. de Saint-Vincent débarqua au *port Nord-Ouest*, autrefois le *port Louis;* c'est la seule ville de la colonie : les maisons, presque toutes en bois, sont la plupart très-basses, n'ayant que le rez-de-chaussée ou un étage. Ce qui le surprit beaucoup, ce fut de voir les nègres courir tout nuds par la ville, dont l'air sale et misérable lui parut contraster avec la propreté scrupuleuse des habitans. Peu de rues sont pavées; les principales sont plantées de *bois noir*, assez bel arbre du genre des mimeuses, entremêlé du *badamier*, grand arbre à feuilles larges et ovales d'un très-beau vert, et qui produit une noix d'un goût fort agréable.

Le reste de l'île se divise en onze quartiers,

nommés la *Poudre d'Or*, les *Pamplemousses*, *Flac*, la *Rivière des Remparts*, les *Trois Ilots*, le *Grand Port*, la *Savane*, le *Quartier Militaire*, *Moca*, les *plaines de Willems*, les *plaines de St.-Pierre*. Flac est un des plus anciens. Les Hollandais y avoient déjà un hameau en 1693, appelé la *Loge*, où Leguat arriva dans l'île. Moca et les plaines de Willems sont au contraire très-modernes. Le Quartier Militaire est encore si nouveau, qu'à peine le quart en est défriché. Le Grand Port a été le premier établissement de l'île; et c'est là que les Hollandais avoient leur chef-lieu en 1598.

La première excursion eut lieu dans *l'Isle des Tonneliers*. Le sol en est aride et brûlé par une chaleur excessive; néanmoins la saison du printemps lui fournit une riche moisson de végétaux. Cette île longue et basse a été remise à la terre par M. de Tomelin, au moyen d'une chaussée de plus de huit cents pas de longueur, et qui porte son nom. M. de Saint-Vincent se dirigea quelques jours après dans le Quartier des Remparts; il y herborisa amplement. La pêche lui procura plusieurs beaux poissons, entre autres celui que les noirs appellent *bourse;* c'est le *tétraodon tortue* dont il décrit les mouvemens singuliers.

Différentes circonstances désagréables dont il rend compte, et parmi lesquelles sa santé entre pour quelque chose, le forcèrent à rester à l'Isle de France. Il nous apprend que le commandant y avoit fait débarquer une belle imprimerie avec

les ouvriers nécessaires. Les belles plaines de Willems devinrent d'abord l'objet de ses courses. Il escalada ensuite le *Ponce*, au pied duquel est bâti le Port-Nord-Ouest : une heure suffit pour arriver au sommet. La route est quelquefois pénible, mais nullement dangereuse. On traverse d'abord un plateau bas appelé le *Champ-de-Mars*, planté de bois noir, et qui sert de promenade publique. Le Ponce, qui n'est qu'un gros rocher anguleux, est, au jugement de M. Bory, le plus curieux du pays, parce que de sa cîme, on peut prendre les notions les plus exactes sur l'état physique de l'Isle de France et sur sa configuration ; aussi engage-t-il tous les voyageurs naturalistes à le gravir. « L'île entière, d'une forme » irrégulièrement ovale, a un peu plus de cent » lieues dans sa plus grande longueur, qui est de » Nord-Est au Sud-Ouest, et un peu plus de » huit lieues dans sa plus grande largeur, qui est » de l'Est à l'Ouest ; et suivant ses divers con- » tours, sa circonférence est de plus de quarante- » cinq lieues. Une multitude de caps et de baies » forment sur ses côtes des sinuosités dont les » ressifs plus ou moins éloignés du rivage, » rendent l'abord ordinairement dangereux » pour toutes sortes d'embarcations qui tirent » un peu d'eau. Le sol va toujours en s'élevant » jusqu'au centre, où est un plateau boisé, au » milieu duquel est une montagne conique et » très-pointue, appelée le *Piton du milieu de* » *l'île*. Les autres montagnes de l'île, séparées » les unes des autres ont toutes leurs pentes

» douces du côté de la mer, et présentent en » général au Piton du milieu des escarpemens » plus ou moins brusques. »

Parmi les nombreux vallons creusés entre ces montagnes, on en trouve un appelé l'*Anse des Prêtres*, d'où découle la rivière des Lataniers. C'est dans ce vallon que M. Bernardin de Saint-Pierre a placé le berceau, les jeux et les amours de Paul et Virginie.

Descendu de la région élevée du Ponce, M. de Saint-Vincent s'achemina vers le quartier des Pamplemousses, où le roi s'étoit réservé une étendue considérable de terrain. Le jardin botanique de l'état, dont la direction est confiée à M. Céré, en occupe maintenant une partie. Il est planté des arbres les plus rares de l'Inde et de tous les pays chauds ; de longues allées de palmiers le coupent en divers sens ; des canaux d'eau vive l'arrosent partout ; sa clôture est formée de différentes espèces d'arbres. Notre voyageur indique les plus beaux, et s'arrête à l'arbre à pain dont il a reconnu deux espèces distinctes ; mais le véritable n'a été introduit que récemment dans la colonie ; très-difficile à multiplier, il y est encore rare. Le Quartier Militaire que l'auteur visita est à peine défriché ; la plus grande partie de sa surface est couverte de forêts épaisses, qui attirent sans cesse les pluies, et qui empêchent l'évaporation des eaux. Il pense que c'est un bien pour le pays, puisque dans les contrées dont on coupe les bois, les rivières diminuent sensiblement ; fait dont on a la preuve dans la

partie septentrionale de l'île, où l'eau devient rare, et où des ruisseaux sont à sec.

Les oiseaux que produit l'Isle de France sont peu nombreux et de petite espèce; il cite le *cardinal* comme ennemi dangereux des moissons. Parmi les insectes on distingue comme très-incommode et très-dégoûtant, le *Kaberlat*, qu'on pourroit appeler aussi le rongeur, parce qu'il dévore tout. C'est le plus grand fléau des Isles de France et de Bourbon. Les *moustiques* et une espèce de guêpe nommée *mouche jaune*, dont les piqûres sont extrêmement douloureuses. Dans ses différentes courses, l'auteur ne négligea jamais les plantes; il eut occasion de faire la chasse au singe, qui l'amusa beaucoup. Par ce que nous venons de dire, on peut juger que notre naturaliste sut mettre tout son temps à profit. Son séjour à l'Isle de France ne fut pas aussi long qu'il devoit l'espérer. Obligé de céder aux ordres supérieurs, il se rendit à l'*Isle Bourbon*, pour laquelle le gouverneur général l'avoit chargé d'une mission, dont il n'indique pas l'objet. Des détails historiques précèdent nécessairement tous ceux qu'il donne sur cette dernière.

Les Portugais la découvrirent en 1545, et l'appelèrent *Mascareigne*, du nom de dom Mascarenhas leur chef. Ils n'en prirent qu'une possession pure et simple, comme fit l'agent de la Compagnie des Indes Françaises en 1642. Ses premiers habitans furent douze individus que la tyrannie de ce même agent y avoit exilés. Ils trouvèrent l'île toute couverte de bois, aussi furent-ils

furent-ils long-temps à la parcourir. Suivant leur relation, ils se nourrirent de palmistes, de tortues de terre et de mer, de cabris et de cochons dont la chair est exquise.

Il ne s'y forma un établissement sérieux qu'en 1690, que les Hollandais y conduisirent une colonie de Français réfugiés. On lui laissa le nom de Bourbon qui lui avoit été donné en 1649, et que la révolution changea en celui d'*Isle de la Réunion.* La première carte en fut dressée sur la relation des douze exilés. Depuis, on en a dressé plusieurs, mais elles sont toutes défectueuses, et ne valent guère mieux que celles de Thecourt et Leguat. M. de Chisny est le premier qui ait relevé les côtes d'une manière beaucoup plus exacte et plus détaillée. La forme singulière de ce pays haché, coupé, déchiré, a toutefois rendu son ouvrage encore peu satisfaisant. M. de Saint-Vincent jugea donc à propos de refondre ces différentes cartes; et, pour la plus grande facilité des lecteurs, d'en donner une à grands points. Il s'est aidé pour les côtes d'un plan manuscrit de M. de Chisny, et il s'est appliqué, du reste, à rendre son travail autant parfait qu'un pays montueux, comme l'Isle Bourbon, peut le permettre.

Dans son plus grand diamètre l'île a environ quatorze lieues de deux mille huit cent cinquante-trois toises; le petit diamètre peut être de neuf lieues, et la circonférence, en suivant la principale sinuosité des côtes, en a trente-huit. Une lisière d'une lieue et demie de largeur, parallèle

à la côte, et interrompue par le grand pays brûlé, est tout ce qu'on a encore défriché dans l'île. Le débarcadaire est très-incommode et même dangereux. De onze quartiers qui composent Bourbon, *Saint-Denis* est le principal ; ce n'est à proprement parler qu'un bourg. Les rues non pavées sont plantées, des deux côtés, de *manguiers*, dont le fruit, appelé *mangue*, est d'une saveur désagréable et de difficile digestion pour les Européens. Saint-Denis se divise en haut et en bas quartier : le premier qui est le plus grand, et qu'habitent les gens riches, est situé au pied des monts qui s'élèvent derrière la ville. Les maisons toutes en bois sont généralement agréables et disposées pour la fraîcheur ; les appartemens sont peu garnis de meubles, et rarement tapissés. Le quartier bas placé à l'embouchure de la rivière n'est guère qu'un rang d'échoppes occupées par les gens du peuple. Les édifices un peu considérables de Saint-Denis, qui cependant méritent peu d'attention, sont l'ancien gouvernement qui fait face au débarcadaire, les magasins publics et l'église. Du reste, l'air y est très-sain : beaucoup de végétaux et tous nos légumes y réussissent très-bien.

M. de Saint Vincent ne manqua pas de visiter la rivière, dite de Saint-Denis ; il en décrit avec soin le cours, les sinuosités, les cascades qui y versent leurs eaux, les roches escarpées entre lesquelles elle coule, et les plantes qu'on y rencontre. Avant de faire le tour de l'île, il entreprit un voyage à la *plaine des Chicots*, nom qui lui

vient de ce que par la négligence des chasseurs ou des marrons, le feu prend aux ambaviliis, et n'en laisse que le tronc ou les grosses branches charbonnées. Un guide-pratique des endroits les plus sauvages lui devint nécessaire ; il s'attacha *François Cochinard*, libre et chasseur de profession, qu'il recommande aux naturalistes qui fréquenteront les mêmes lieux. M. Jacob, fils du gouverneur, un jeune homme de Saint-Denis, et M. de Jouvancourt voulurent l'accompagner. Muni des provisions nécessaires, on s'achemina par la route qui conduit à la partie du vent, plus riante que la région sous le vent, qui passe pour la plus riche ; mais celle-ci est plus sèche et les sources y sont rares. Presque dès les premiers pas, il a occasion de parler du palmiste, dont il détaille la bonté et l'utilité. Son fruit qu'on appelle *chou-palmiste* est placé vers la cime ; pour l'avoir il faut abattre l'arbre. On peut le manger accommodé de diverses manières ; et quelle que soit celle dont on l'apprête, il est également agréable : les nègres-marrons en font leur principal aliment. De ses feuilles on forme les camps de chasse et des couvertures de cases et d'habitations, impénétrables aux eaux des pluies ; pliés, arrondis en divers sens les empondres (1) servent à faire des tasses, des gobelets ; et durcis au feu, on en fait des marmites. Les noirs en enveloppent leurs pieds pour traverser les scories. Le bois du palmiste est très-dur ; fendu en deux et creusé,

(1) On nomme ainsi la base du pétiole des palmistes.

on en fait des canaux pour conduire les eaux, lesquels passent pour incorruptibles. On l'emploie aussi dans différentes espèces de constructions. Du tronc coupé découle une eau dont la quantité n'est pas considérable, mais suffisante pour désaltérer un homme dont la soif n'est pas bien violente ; elle a un goût très-agréable et un peu miélé. Tels sont les principaux avantages du palmiste qui s'élève souvent à la hauteur de cent cinquante pieds. Dans leur retour, les voyageurs traversèrent la *Plaine d'Afouge.* La tradition veut que ses sombres forêts aient été la retraite d'un grand nombre de marrons, qui avoient dressé une potence sur le lieu le plus élevé, pour y pendre les noirs d'entre eux qu'ils jugeroient à mort. Pour les détruire, une compagnie de chasseurs se réunit, et choisit pour lieu du rendez-vous un champ qu'on appela depuis *Champ du Bloc*, parce qu'il y avoit un bloc pour y attacher ceux qu'on faisoit prisonniers.

Quelques jours après son excursion sur le territoire de Saint-Denis, M. de S. V. entreprit le tour de l'île, et s'adjoignit ceux qui l'avoient accompagné à la plaine des Chicots. La petite troupe gagna successivement *Sainte-Marie*, dont l'église est simple, mais assez jolie, et *Sainte-Suzanne.* Ces deux quartiers ne font qu'un rassemblement de maisons de campagne peu distantes les unes des autres. L'aspect du second est plus riant, et la végétation plus vigoureuse. La première habitation qu'on rencontra étoit située dans le quartier

*Saint-André* ; son produit principal consiste en café et en girofle. A cette occasion, M. de S. V. donne des détails sur la naturalisation du cafier à Mascareigne, sur la manière de le cultiver, d'en faire la récolte et de le préparer ; et il observe que la dernière guerre a singulièrement appauvri cette branche d'industrie. « Le café » Bourbon, qui autrefois avec celui de Cayenne » étoit de la première qualité après le Moka, est » aujourd'hui bien inférieur à celui des Antilles, » même à celui de Saint-Domingue, généralement peu estimé. » On admire, en passant, un lieu appelé la *Grotte à Julie*, située dans l'une des gorges de la rivière du Mât. M. Dumorier, naturaliste distingué, l'avoit embellie de tous les végétaux indigènes qui lui avoient paru offrir quelque intérêt. Après avoir examiné et décrit le pays arrosé par la rivière du Mât, notre voyageur se dirige vers *Saint-Benoît*, situé au bord de la mer, et qui, comme toutes les autres paroisses de l'île, n'est ni un bourg, ni un village : la rivière des Marsouins le divise en deux parties. C'est dans ce quartier que M. Hubert, savant naturaliste, possède une habitation de laquelle sont sortis les girofliers, qui sont aujourd'hui, après le café, le premier revenu de Bourbon. La plupart des fruits qui parent les desserts, ont été acclimatés au Bras-Musard ; c'est le nom de ce vaste et riche domaine, divisé en carrés spacieux, dont l'un se nomme *Carré-Poivre*, en mémoire de cet intendant si utile à nos colonies orientales, où il mit en vigueur la culture des épiceries. On y voit le

premier giroflier qui fût la souche de tous ceux qui ont peuplé l'île. Parmi les nombreuses espèces d'arbres que cultive et propage M. Hubert, on admire le muscadier et l'arbre à pain, dont M. de S. V. donne l'histoire. Il y existe aussi une espèce de genêt, qui produit un phénomène tout à fait étrange. Au temps de la fécondation, les spadices de cette plante exhalent une telle chaleur, surtout vers le lever du soleil, qu'il est impossible de les toucher. L'auteur n'a pas oublié de transcrire les expériences vraiment curieuses répétées par M. Hubert. Ne négligeant rien dans sa route de tout ce qui mérite attention, il s'arrêta au *grand étang*, dont le mauvais temps ne lui permit pas de prendre le dessein. Renfermé au fond d'un cirque très-étendu, boisé et couronné de verdure, cet étang n'est alimenté que par les pluies ; il ne se décharge par aucun ruisseau, et l'évaporation suffit, quand il ne pleut pas de tout l'été, pour l'assécher entièrement, malgré sa profondeur. La belle et grande cascade de la *rivière des Roches* excita également sa curiosité : elle a à peu près soixante pieds d'élévation, et six à dix pieds de large. Les côtés de l'immense bassin qui reçoit ses eaux, sont voûtés et caverneux. La *rivière* de l'Est, son encaissement, son lit, son étendue, son cours impétueux et mugissant, en un mot sa végétation, lui fournirent nombre d'observations géologiques et de richesses botaniques.

Ayant tourné ensuite vers le quartier *Sainte-Rose*, M. Bory arriva bientôt au Port-Caron, ou

*quai la Rose*, petite anse par laquelle on fait le commerce. Là, plus qu'ailleurs, il a trouvé l'empreinte de la volcanisation la plus affreuse et la plus récente. Ce quartier n'est habité que depuis peu de temps. Les hommes qui sont venus s'établir les premiers à Sainte-Rose, séparés du reste de l'île par un torrent souvent impraticable, ayant long-temps erré dans les forêts qu'ils défrichèrent peu à peu, ont dû contracter un caractère âpre et sauvage; en effet, ils conservent encore aujourd'hui une partie de leurs mœurs farouches, qui ne s'adoucissent que depuis la communication ouverte par un grand chemin pratiqué dans leur canton, et depuis leurs rapports avec quelques Européens qui s'y sont fixés. « A Sainte-Rose, surtout quand on s'enfonce » vers le Brûlé et après le Piton Rond, on ne » trouve plus, à quelques exceptions près, que » de pauvres Colons, demeurant dans des cases » sans solidité, et qui ne sont quelquefois jamais » sortis de leurs forêts. Mais le terrain est extrê- » mement propre à toute sorte de culture, parti- » culièrement à celle du café, qui y est excel- » lent. »

Les habitans de Sainte-Rose ignorent presque l'usage de l'argent; leurs échanges se font en denrées. L'arack, la toile bleue, les pierres à fusil, les pipes et la poudre à tirer sont à peu près les principaux objets de consommation des Créoles, qui les achètent très-cher. Ce quartier renferme l'habitation de M. la Renaudie, qui a trouvé un nouveau genre de revenu dans l'huile

de *bancoul.* On tire cette huile d'une sorte de noix ; l'arbre qui la porte est originaire de Madagascar. Ici commence le récit du premier voyage au volcan. M. de S. V. forma le dessein d'y monter par le côté de la mer, route jusques-là inusitée. La tentative étoit téméraire ; on chercha à l'en détourner par la peinture des dangers imminens auxquels il s'exposoit. Les Noirs, surtout, lui représentoient le volcan comme la bouche de l'enfer; les Blancs, selon eux, n'en revenoient plus. Le diable s'en emparant, les réduisoit en esclavage, les employoit à creuser la montagne, à diriger les courans des laves, et à attiser le feu sous les ordres de commandeurs Noirs, qui ne leur épargnoient pas plus les coups de fouet qu'on ne les épargne aux esclaves dans le reste de l'île. Rien ne put fléchir M. de S. V., qui sourit même à ces raisons. Il partit de chez M. Deschasseurs, toujours accompagné de M. de Jouvancourt. Pour arriver au volcan, il a fallu s'enfoncer dans l'immense solitude du Brûlé, qu'on ne traverse jamais que pour affaire. Cette espace n'est guère fréquenté que des Noirs-marrons, qui pillent tout ce qu'on y plante.

Notre voyageur ne fut pas peu étonné de rencontrer, dans un coin de ce désert, des vestiges d'établissemens, dont une coulée de laves volcaniques a, depuis 1787, encroûté et couvert les débris. « La surface de ce Brûlé, dit il, est de » plus de douze millions trois cents mille toises » carrées. » Devant parcourir une traînée sèche et aride, on fit provision d'eau dans la ravine dite du

Bois Blanc ou du Brûlé. Jusqu'au lieu dit le Trou-Caron, le chemin fut passable; mais alors il fallut s'en frayer un à la hache et à la main, parmi les arbustes fourrés. Enfin, après deux ou trois jours de marche à travers des laves, des scories, des trous, des crevasses, des anfractuosités plus ou moins rapides, la caravane épuisée, haletante, atteignit la cime du volcan, placée à plus de 1200 toises au-dessus de la mer. On fut averti de sa présence par un grondement sourd et par une forte odeur de souffre. L'axe du mamelon central est à peu près perpendiculaire. On trouve à son sommet un trou rond de 40 toises de diamètre, sur environ 80 pieds de profondeur. Sur le côté méridional, un spectacle aussi étonnant que terrible frappe les yeux des voyageurs. « A nos » pieds, dit M. de S. V., au fond d'un abîme » elliptique, immense, qui s'enfonce comme un » entonnoir, jaillissent deux gerbes contigues de » matières ignées, dont les vagues tumultueuses, » lancées à plus de vingt toises d'élevation, s'en- » trechoquent et brillent d'une lumière sanglante, » malgré l'éclat du soleil que ne tempéroit aucun » nuage. L'une de ces gerbes est perpendiculaire; » l'autre est oblique et semble augmenter ou di- » minuer par accès. Des rochers non encore li- » quides, sont poussés avec violence, et vont » tomber avec fracas en décrivant une longue » parabole. Un bruit continu et semblable à celui » d'une énorme cascade, accompagne ce tableau » majestueux, qui remplit l'âme d'épouvante » et d'admiration. » La nuit vint embellir ce

spectacle. Comment peindre ce fleuve embrâsé, qui tantôt se divisoit en plusieurs branches, ou promenoit majestueusement ses ondes lumineuses dans un seul canal ?

La vue des lieux que l'auteur parcouroit, le porte à discuter l'opinion sur la formation des volcans. Le mamelon central, au cratère duquel l'auteur donna le nom de *Dolomieu*, est environné de pitons ou mamelons à bouches volcaniques, qui en sont comme les soupiraux. L'un d'eux a été appelé, par M. de Jouvancourt, le cratère *Bory*. Il n'est pas de volcan dont les éruptions soient plus fréquentes ; depuis que Bourbon est connu, ses cratères toujours en feu n'ont cessé d'inquiéter ses habitans. On a observé que depuis 1785, il avoit vomi des laves au moins deux fois l'an.

Il fallut songer au retour : nos voyageurs morfondus, épuisés de faim, de soif et de fatigues, revinrent au camp, dont on avoit confié la garde à deux noirs. On reprit la route du *Grand-Brûlé*, impraticable à cheval ; il faut trois heures pour le traverser. C'est au milieu de cette lacune aride que M. de Saint-Vincent a essayé d'en peindre toute l'horreur, qu'il a su imprimer à sa description. Dans une partie de cette nappe immense, on rencontre la *Ravine de Kriaise*, servant autrefois de lit à des eaux écumeuses, et aujourd'hui comblée, malgré les prières du bon curé Kriaise, dont le nom est resté au torrent, et qui, à la tête de son village, étoit venu conjurer le volcan de déboucher ailleurs. Ce fut peu après cette espèce

d'exorcisme que la montagne vomit dans ce torrent 14,190,000 toises cubiques de laves, qui couvrirent 4,730 toises de terrain. Cette coulée fut suivie de plusieurs autres moins considérables ; mais celle qui eut lieu en 1774 présenta des accidens extrêmement curieux. Au reste, chaque jour, tout change tellement de face dans ces lieux, que ceux qui les parcourront dans dix ans n'y reconnoîtront peut-être plus la description de M. de Saint-Vincent. Une éruption s'étant manifestée, en 1791, au mamelon central, il s'en échappa un courant de laves, qui arriva en trois semaines à la mer, en cotoyant la base du rempart dans le grand Pays-Brûlé. Il faut en lire les détails dans l'ouvrage même ; quelque succints qu'ils soient, ils saisissent d'effroi. On y trouvera aussi ceux que M. Berth, comme témoin occulaire, a donnés de cette catastrophe. Les ravines appelées du Tremblet et des Citrons-Galets offrent aussi les preuves d'un pareil désastre. Les eaux bruyantes furent remplacées par des flots de feu : l'éruption éclata le 2 novembre 1800, et la lave est parvenue à la mer le 8 du même mois. M. Hubert, qui l'observa, en a tracé un récit exact, que l'auteur a transcrit. On y verra une vaste étendue de terrain, et les arbres antiques qui le couvroient, disparoître sous les vomissemens volcaniques; on verra les flots embrâsés tomber en cascade dans la mer de 80 à 100 pieds de hauteur. Comment exprimer le fracas épouvantable qui suivit cette coulée ? comment peindre la lave divisée en scories, rejetée par les vagues

écumantes de la mer, s'élever de 20 à 30 pieds de hauteur? Ce spectacle étoit tel, qu'un peintre qui accompagnoit M. Hubert avoua l'insuffisance de son art, pour esquisser même un tableau tout à la fois imposant et terrible. Dans les lieux où la lave s'est figée, il en est résulté des singularités dignes de remarque.

Peu après la ravine des Citrons-Galets commence *Saint-Joseph*. La plus grande partie de ce quartier est encore sauvage, inhabitée, et ombragée d'une épaisse forêt. Ce n'est que depuis dix-huit ans environ qu'on s'y est établi. Avant cette époque, quelques autres animaux y vivoient seuls en liberté. Les premiers habitans de cette contrée eurent de grands obstacles à vaincre.

« Saint-Joseph commença à se peupler de » chasseurs, de marrons et de ces hommes de » couleur sans propriété, nés libres de père en » fils, qui achètent une esclave dont ils font leur » femme, et dont ils ont des enfans noirs, mais » libres comme eux..... Ces hommes, presque » livrés à l'état de nature, actifs, infatigables » et paresseux tout à la fois, ont un caractère » particulier : ils se croient blancs ; extrêmement » susceptibles sur ce point, ils regarderoient » comme outrage le nom d'*hommes de couleur*, » ou de *noirs libres*, sous lequel on désigne les » affranchis de l'Isle de France. Ces blancs très- » foncés, vivant du produit de leur pêche et » de leur chasse, s'y livrèrent avec tant d'activité, » qu'ils eurent bientôt exterminé les animaux

» des bois et une partie des poissons du rivage :
» c'est alors que plusieurs espèces propres à l'île
» de Bourbon y furent absolument détruites. On
» met dans le nombre le *cygne encapuchonné*, ou
» l'*autruche à capuchon.* »

M. de Saint-Vincent, après avoir rafraîchi avec sa petite troupe chez M. Kerautrar, gagna le *Brûlé de la table*, puis le *Brûlé de la Basse-vallée*, composé d'un courant de laves qui a reculé le lit de la mer dans toute sa longueur. Le rempart du même nom une fois franchi, le pays change de face; il est animé par quelques habitations assez bien cultivées. Bientôt on arrive au plateau sur lequel se trouve l'église de Saint-Joseph, simple et isolée, construite en planches. Au pied de ce plateau, découvert et assez uni, est un écartement où l'on a pratiqué un petit débarcadaire, appelé le *Port Langevin :* on y a bâti quelques petites maisons et des enceintes de pierre sèche, un magasin et une vigie. Dans cette partie de Bourbon, il y a des grottes célèbres, où notre naturaliste n'a pu descendre. On traversa la *rivière des Remparts*, dont les sources offrent une vue singulièrement sauvage et pittoresque, et de là on se rendit enfin au quartier de *Saint-Pierre de l'Abord*, où quelques jours de repos mirent M. de Saint-Vincent en état de poursuivre son expédition.

Tout étant disposé, on se mit en route pour la *plaine des Sables.* La caravane, renforcée de quelques personnes, se rallia au *Piton de Villers*, qui est à peu près à égale distance de St.-

Pierre et de St.-Benoît : de là on se dirigea vers la *plaine des Cafres ;* certains accidens lui sont particuliers : des nuages plus ou moins considérables y circulent presque toujours et à fleur de terre. Le mouvement continuel de ces masses de vapeurs sont d'un effet singulier ; mais le plus à craindre , c'est le froid excessif qu'on y ressent ; le vent glacial qui s'élève subitement peut y donner la mort : des ossemens de noirs et d'animaux en sont une triste preuve. Du Pas des Sables qui aboutit à la plaine du même nom , l'aspect des lieux environnans est beau. Suivant la remarque de M. de Saint-Vincent, la plaine des Sables est indiquée, quoiqu'assez mal, dans plusieurs cartes manuscrites ; mais elle ne figure point dans les cartes gravées , où l'on a mentionné celle des Cafres et de Ciléos.

Dans cette dernière s'élargit une immense bouche volcanique à laquelle rien n'est comparable , et que notre voyageur a nommé *cratère commerson* : il a plus de 200 toises de diamètre ; sa forme est presque ronde ; il n'a pu mesurer sa profondeur ; mais , par le côté où son bord est absolument à pic , une pierre du poids de quatre livres qu'il y jeta , ne fit entendre le bruit de sa chûte qu'après vingt secondes.

Peu satisfait des découvertes que lui avoit fourni sa première ascension au cratère Dolomieu, M. de Saint-Vincent résolut de tenter les hasards d'une seconde. Après s'être arrêté sur différens points , dont il fit un examen particulier , il vint camper au bord de l'enclos du volcan. On ne peut

se faire une idée d'une escalade aussi périlleuse ; mais on est saisi d'effroi au moment où, entraîné par son zèle, il se porte assez près du cratère, rempli jusqu'au haut de matières liquides et incondescentes, et d'où il s'échappe sans cesse des gerbes de feu. On tremble de le voir disparoître, lui et ses compagnons, dans un abîme de soufre embrâsé; il s'éloigne enfin de la fournaise, et regagne avec sa troupe le quartier de Saint-Pierre. Peu après son retour, M. de Saint-Vincent toujours inquiet, toujours actif, ne calculant jamais les obstacles, partit pour le Piton des Neiges, qui est le lieu le plus élevé de l'île. De ce point, Bourbon s'abaisse sous les pieds : placé là, comme au centre d'une carte géographique, on peut en reconnoître, en défigurer toutes les parties. Les Alpes, les Pyrénées n'offrent pas de spectacles plus ravissans, plus majestueux que la cîme du Piton des Neiges : avant d'y gravir, il faut franchir le pas du côteau Maigre, si célèbre dans le pays, et en effet si périlleux.

La caravane ayant quitté cette région éthérée, retourna au quartier Saint-Pierre. Ce quartier est traversé par la *rivière d'Abord*, ainsi nommée, dit-on, parce que les Portugais, en abordant Mascarei ne, y descendirent par ce torrent. Anciennement il existoit un *barachois* (1) assez commode, qu'on auroit pu transformer en un bassin passablement sûr pour les petits navires du ca-

(1) C'est le nom que dans nos colonies orientales on donne à de petites criques,

botage. Saint-Pierre se compose de magasins et de maisons en bois et en maçonnerie, dont plusieurs avec étages sont fort bien bâties : sa surface est considérable, à cause des terrains vacans qui entourent chaque propriété. La chaleur y est extrême; les dattiers sont à peu près les seuls arbres qu'on y cultive; le coton y est d'une excellente qualité : cette dernière production, autrefois le revenu principal du pays, a été, depuis dix ans, remplacé par le blé, qui forme aujourd'hui la grande culture. Celui de la rivière d'Abord est beau, bon et abondant : on en approvisionne l'Isle de France. Au devant du quartier, sur une espèce de plateau, sont situées les cases des noirs de l'état, quelques moulins à vent.

Marchant toujours à travers un sol dépouillé, nos voyageurs parvinrent à l'église de *Saint-Louis de Gaul*. La chose la plus remarquable de cette paroisse est le château dit aussi de Gaul, entre les deux bras d'un étang du même nom. Vers le milieu du dernier siècle, M. Desforges, gouverneur, le fit construire sur le modèle de nos grandes maisons de campagne, en bonnes pierres de taille, flanqué d'aîles et précédé de cours.

Le village de *Saint-Leu* se présente ensuite au fond d'une baie demi-circulaire. Les habitans passent pour très-peu hospitaliers. Ce quartier fournit, dit-on, le meilleur café de toute l'île, et le plus abondamment; et c'est là que sont les plus grandes fortunes.

De la ravine des Trois-Bassins à Saint-Paul la route est riante, fleurie et animée par des habitations

habitations bien tenues. Les cafiers y sont généralement plus petits que partout ailleurs. « Saint-Paul est le plus grand quartier de la » Réunion après Saint-Denis, et peut-être même » aussi considérable. Beaucoup de cases le com- » posent, et d'assez jolies maisons l'embellissent; » des chemins, plutôt que des rues, le coupent » en divers sens. » Le quartier est bâti dans un terrain assez uni, entre un rempart demi-circulaire et l'Océan. A la base du rempart est l'hôpital. A sa partie inférieure, des grottes spacieuses sont creusées dans des laves basaltiques. « La » plus éloignée du quartier est le lieu de sépulture » des Malabares : de modestes bouquets, plantés « sur de petits tas de sable, indiquoient le nombre » des corps qu'on y avoit déposés. »

De Saint-Paul, un chemin conduit à la rivière des Galets, l'une des trois grandes rivières à bassins, qui naissent de la base du *Gros-Morne*. Vient ensuite la *ravine à Marquès*, où se firent les premiers établissemens français dans l'île : de là le nom de *Possession* donné à cette partie du pays; mais ces établissemens ne fleurirent qu'à l'époque où les Blancs, chassés du Fort-Dauphin par les naturels de Madagascar, se réfugièrent à Mascareigne. « La plupart des nouveaux habitans » épousèrent leurs esclaves, et de là le grand » nombre de familles basanées qui existent encore » dans l'île, où l'on prétend que neuf familles » seulement ne se sont jamais mêlés au sang afri- » cain. » La ravine dont nous venons de parler, tire son nom d'un certain Marquès, chasseur de

profession, lequel y tua un ecclésiastique qui lui disputoit un Noir, que celui-ci avoit précipité dans le torrent. Pour cela aussi elle fut appelée la *Ravine à malheur*. Après la *grande ravine*, qui est la plus effrayante, un pays cultivé, agréable, et embelli de jolies habitations, fait oublier les torrens et les précipices affreux qui le précèdent. La caravanne tient enfin la descente de Saint-Denis, et c'est-là que se termine un voyage aussi pénible qu'instructif.

A peine arrivé, M. de Saint-Vincent s'embarqua pour l'Ile de France, d'où il espéroit faire voile sur le champ pour l'Europe. Mais ayant été forcé de séjourner, il médita une excursion aux Séchelles, projet que des incidens particuliers firent échouer. Il se contente donc d'indiquer, dans un aperçu très-succinct, les avantages qu'on pourroit retirer de ces îles, qui forment un archipel assez nombreux, et dont on doit une excellente carte aux soins de M. Lilet-Geoffroy. *Mahé* et *Praslin* sont les plus considérables de ces îles généralement basses. Pour des raisons que M. de St.-V. déduit, la première devroit se borner à la culture du giroflier, qui y réussit très-bien. La seconde reconnue depuis peu, est proprement la patrie du *cocotier de mer*; elle fait un assez grand commerce de son fruit appelé *cocos*. Cependant notre naturaliste voulant mettre son loisir à profit, visita l'*Ile aux Tonneliers*. L'examen d'une pierre qu'il jugea n'avoir pu appartenir à aucun point du globe, ou en être arrachée, lui donne lieu de développer une théorie nouvelle sur les pierres

atmosphériques et célestes, de l'espèce de celles qui sont tombées tout récemment en France.

Arrivé au terme de ses courses, et jouissant des charmes de la retraite, M. de Saint-Vincent ne songea plus qu'à rédiger définitivement son voyage. Il disposa aussi sur l'Inde et sur les établissemens européens dans cette partie du monde, un mémoire que, d'après certaines considérations, il ne jugea pas à propos de publier. On croit en voir une esquisse dans le plan de guerre qu'il propose, si non pour fonder une puissance solide dans les Indes, ce qu'il estime impossible, du moins pour y balancer ou pour y ruiner même celle de l'Angleterre. Il est urgent d'assurer des moyens et des secours prompts et certains au commerce français. Il regarde Madagascar, tant par sa position relative que par ses ressources en tout genre, comme devant être le boulevard et l'arsenal de nos possessions orientales. Et en effet, leur conservation dépend d'un système de défense fermement suivi. Les vues qu'il expose à cet égard, nous paroissent d'un homme capable tout à la fois de concevoir et d'exécuter de grandes choses.

Déterminé à revenir en Europe, M. de St.-V. monta le vaisseau le *Prince*, qui relâcha à *Sainte-Hélène*. Cette île fut découverte en 1502 par les Portuguais, qui la dédaignèrent. Les Hollandais s'y établirent pour l'abandonner ensuite. Mais les Anglais la jugeant très-favorable pour une position militaire dans l'Océan, en prirent possession.

Sainte-Hélène n'est qu'une montagne. Des couches de laves assez variées la composent: les

rouges qui dominent lui assignent une origine volcanique. Plusieurs de ces laves, dont notre naturaliste a indiqué treize espèces, lui ont paru avoir une affinité avec celles des Canaries, mais différer essentiellement de celles des îles de France et de la Réunion. Le débarcadaire est incommode, glissant, dangereux. On a creusé les rochers circonvoisins pour en former une petite baie, plus tranquille que tout le reste de la rade.

Sainte-Hélène a tout au plus deux lieues dans son grand diamètre. On entre dans la ville par une porte voûtée et étroite, qui conduit à une jolie place proprement pavée, que ferment des maisons d'une blancheur éblouissante. Des ateliers de marine et des magasins militaires sont construits le long d'une allée de figuiers, qui les ombragent. La population est estimée de trois à quatre mille âmes, non compris la garnison. Les étrangers ne peuvent sortir hors des murs. Dès-lors M. de Saint-Vincent se vit réduit à parcourir le fond de la baie dans lequel la ville est bâtie, et quelques pentes latérales. Il visita aussi le jardin de la compagnie, où l'on acclimate les plantes exotiques. Malgré les soins et les frais multipliés, la végétation lui a paru maigre et foible dans le jardin du gouverneur. L'aridité du sol de l'île est telle, qu'il faut y apporter d'ailleurs de la terre végétale, et fendre les rochers sur lesquels on veut faire un jardin, pour que les racines puissent prendre. Excepté peut-être dix espèces d'indigènes, tous les végétaux sont, pour ainsi parler, adoptifs. Cependant les pommes de terre y sont

de la plus grande beauté, et quelques autres légumes d'une assez bonne qualité, mais d'un prix excessif. Il n'est pas étonnant que l'herbe y soit rare; pour en avoir dans la campagne, on cultive d'abord des arbustes propres aux terrains secs, et à l'ombre desquels on sème ensuite le gazon. Le laudier sert, en général, pour cet abritage. On se chauffe avec les troncs de cette espèce de buisson; mais plus ordinairement avec du charbon de terre. On a assuré à M. de St.-V. que le climat de Sainte-Hélène étoit très-sain. Au reste, pendant son séjour le temps fut beau, et la chaleur assez forte; mais la disposition du vallon où la ville est bâtie, occasionne un courant d'air qui y porte une salutaire fraîcheur. Dans l'hiver le froid est très-vif, dit-on, au centre du pays; et à en juger par les sillons nombreux, dont beaucoup d'endroits sont coupés, les pluies sont fréquentes dans cette saison.

La traversée de Sainte-Hélène à Bordeaux n'a rien d'intéressant que la cérémonie du baptême de la ligne, donné au chirurgien du bord.

Quoique la plus grande partie de ce voyage ne consiste qu'en descriptions géologiques minéralogiques et botaniques, l'auteur a néanmoins recueilli tout ce qu'il a pu savoir touchant les productions et le commerce des lieux qu'il a parcourus. Sous le rapport des mœurs et des usages de leurs habitans, il n'y a guère que Ténériffe qui ait pu lui fournir quelques détails; encore se réduisent-ils à peu de chose, en ayant donné de plus étendus dans son *Essai sur les îles Fortunées*. C'est

ainsi que dans l'antiquité on appeloit les Canaries, où M. de St.-V. n'a cependant rien trouvé qui justifiât un nom aussi séduisant pour les voyageurs. Quand aux îles de France et de la Réunion, récemment peuplées, la vie publique et privée n'offre aucun trait caractéristique. Les Européens qui s'y sont établis y ayant porté leurs habitudes, ces habitudes doivent être à peu près celles du Continent. Ces deux îles sont, au reste, celles qu'il a examinées avec le plus de soin, et sur lesquelles il a donné des développemens très-satisfaisans. M. de St.-V. en a exposé les parties géographique et topographique avec une exactitude qui laisse peu à désirer. Il a prouvé d'une manière évidente leur importance particulière comme colonies agricoles. Et en effet, le café pour la Réunion, et l'indigo pour l'Ile de France, sont des sources de grandes richesses. La qualité supérieure de ces productions en rend la défaite sûre. Leur population n'est pas bien connue : celle de la Réunion est présumée la même qu'en 1753, c'est à-dire, de quatre mille Blancs et quinze mille esclaves. En 1765, trois mille Blancs, cinq cents Noirs libres ou gens de couleur, et quinze mille esclaves formoient celle de l'Ile de France. Depuis, le nombre des libres s'est considérablement accru. Cette dernière peut nourrir une population double, l'autre ne le pourroit pas long-temps.

Lorsque les Portugais découvroient quelque région nouvelle, ils avoient le bon usage d'y jeter différentes espèces d'animaux ; ils laissèrent donc à Bourbon des bœufs, des chevaux, des

cochons et des chèvres. De tous ces animaux qui vécurent long-temps en liberté et se multiplièrent, on réduisit les chevaux en domesticité; mais les cochons et les chèvres n'ont échappé qu'en petit nombre aux poursuites des chasseurs. On rencontre encore des bœufs sauvages, dans le quartier Saint-Paul, mais les créoles les détruisent en les faisant tomber dans des pièges recouverts de branchages.

M. de Saint-Vincent croit la naissance de l'île de la Réunion bien postérieure à celle de l'ancien continent. Elle est, selon lui, le produit des vomissemens successifs d'un cratère volcanique. Tout y porte l'empreinte d'éruptions et de déchiremens terrestres, qui font craindre pour la solidité du pays. Cependant on doit s'étonner que les tremblemens de terre y soient rares : on n'en a jamais ressenti dans toute l'étendue de l'île à la fois ; les secousses locales en ont toujours été légères et sans le moindre dégât ; on y voit peu d'eau de source ; et jusqu'ici on n'y a pas encore découvert d'eaux thermales.

Indépendamment des dommages que la guerre maritime a causés depuis la révolution à nos colonies orientales, l'auteur n'y a pas trouvé la culture très-perfectionnée, surtout à l'Isle de France; les raisons qu'il en donne sont palpables. « A la » Réunion les fils succèdent aux pères à leurs » biens ; on s'attache au sol ; une habitation est » un patrimoine ; il en résulte un bien pour la » terre, et l'esprit des habitans ressemble à ce » qu'on appelle *esprit de province*. A Maurice,

» au contraire, où des hommes de tous les pays » accourent pour gagner de l'or, les biens-fonds » sont un genre de placement dont on trafique ; » le particulier qui se ruine, ou celui qui réalise » une grande fortune pour retourner en France, » vend, dès qu'il y trouve le moindre profit, » l'habitation qu'il avoit achetée la veille. Ce » changement continuel de propriétaires ruine » le sol, et tout le monde étant étranger dans » un pays pour lequel personne n'a d'attache- » ment, l'esprit de l'Isle de France rappelle celui » de nos capitales, qui ne sont la patrie de » presque aucun de leurs habitans. » On a déjà vu, et ce passage prouve que les connoissances de M. de Saint-Vincent ne se bornent pas strictement à l'histoire naturelle. Il sait observer et raisonner en homme éclairé sur diverses parties de l'économie publique. Ce qu'il dit relativement au quartier Saint-Paul, l'un des plus grands de la Réunion, n'est pas moins frappant, n'est pas moins bien pensé ; nous le laisserons encore parler lui-même : « L'étang de Saint-Paul qui » pouvoit être une cause d'abondance pour le » stérile quartier sur lequel il s'étend, devient » une cause d'infection ; il diminue tous les jours » par l'évaporation, par l'encombrement des » sables qui le font refouler vers la base du rem- » part ; enfin, par la quantité de plantes qu'on » a laissé croître, et qui maintenant en couvrent » plus de la moitié..... Cet étang auroit dû » décider la compagnie des Indes, et, depuis, » le Gouvernement français, lorsqu'il prit pos-

» session du Mascareigne, à fixer le chef-lieu » de l'île dans Saint-Paul ; on eût pu y creuser » un port, dont la nature avoit jeté les premiers » fondemens. »

Après avoir exposé la forme, la situation, l'étendue, la profondeur et les avantages de la rade de Saint-Paul, l'auteur continue ainsi : « Rien n'étoit plus aisé que de faire de Saint- » Paul un magnifique port. Il eût fallu d'abord » quelques épis jetés perpendiculairement. Le » bois ne manquoit pas dans le centre de l'île, » et il y avoit à proximité assez de rochers pour » empierrer ces ouvrages. La partie extérieure » étant assurée par ces épis, il eût été facile de » creuser la partie intérieure de l'étang, et de » lui donner toute l'étendue qu'on auroit voulu. » Il n'étoit question que d'en changer le boucaut, » pour le porter dans le sud de la baie ; des bas- » sins supérieurs eussent été construits vers les » sources de l'étang, afin d'y accumuler les eaux » et d'y retenir celle des torrens. Au moyen » d'écluses de chasses, ces eaux captives eussent » pu être larguées à propos dans le port, pour » l'entretenir et le préserver de l'ensablement. » La dépense nécessaire pour la confection » de tous ces ouvrages, ne paroît pas devoir » être exhorbitante quand on a visité les lieux, » elle le seroit d'autant moins que, dans ce » pays, on peut employer aux travaux publics » des noirs qui ne coûtent que l'achat, et qu'on » nourrit avec six sous. Ce n'est sûrement qu'avec » de pareils moyens que les anciens ont pu

» réussir à construire des monumens plus éton-
» nans, mais moins utiles que n'eussent été les
» travaux du port de Saint-Paul. Il seroit tou-
» jours temps de travailler au port dont nous
» venons de parler ; mais plus la partie méri-
» dionale de l'étang s'ensablera, plus les travaux
» deviendront considérables et difficiles. »

Si la description de Ste.-Hélène occupe une si petite place, on le doit à la jalouse défiance des Anglais, qui empêcha M. de St.-Vincent de pénétrer dans un pays dont il présume l'intérieur très-curieux pour un amateur de géologie.

Madagascar, la plus grande des îles d'Afrique, et que l'auteur n'a point visitée, ne figure qu'à l'occasion du plan de guerre et du système de défense, que l'auteur propose, et dont nous avons parlé plus haut.

Quels que soient les avantages qu'on puisse retirer de ces différentes possessions, par la culture et par le commerce, ils sont néanmoins subordonnés à tant de chances, que la cupidité seule peut exciter à les aller conquérir si loin. Une traversée longue, pénible, hasardeuse, une chaleur extrême, des nuées d'insectes, dont la piqûre incommode plus ou moins, ne sont pas les seuls dangers à braver. On a encore à redouter les ouragans, qui sont les plus terribles fléaux de nos colonies orientales ; ils enlèvent les maisons, déracinent les plus grands arbres, abattent des forêts entières, et malheur aux navires que les ouragans trouvent au voisinage des côtes. Quelle reconnoissance ne doit-on pas au voyageur dé-

sintéressé qui uniquement, pour le progrès des sciences, surmonte tant d'obstacles, et se dévoue en quelque sorte à la mort!

Deux tables accompagnent l'ouvrage de M. de Saint-Vincent: l'une, placée à la fin du premier volume, contient un catalogue des objets d'histoire naturelle, expliqués dans les notes; l'autre, à la fin du troisième, est une analyse générale et raisonnée des matières. Mais ce qui donne un prix infini à son voyage, c'est le superbe atlas qu'il y a joint, et qui en est comme la clef. Avec ce secours, on suit l'auteur pas à pas; on le voit tantôt gravir des rochers à pic bordés de précipices, tantôt suspendu à des frêles arbustes ou des pierres fragiles, descendre, par des sentiers rapides et glissans, au sein de ravines profondes, parcourir, presqué à pieds nuds, des régions arides et brûlantes, ou des courans de laves à peine figées; là se frayer, la hache à la main, une route pénible à travers des forêts inhabitées. Rien ne ralentit son zèle, rien ne détourne son attention; il observe, il explore, il dessine les vues les plus pittoresques, les plantes les plus remarquables; les accidens de la nature les plus singuliers: son atlas offre tout cela. Nous ne citerons rien de préférence, parce que tout nous a paru d'une très-bonne exécution.

Pour l'intelligence de la lettre de M. Hubert, sur le volcan, laquelle termine le voyage, l'auteur a jugé nécessaire d'en donner la vue à vol d'oiseau; c'est la seule planche coloriée. Nous observerons que M. de Saint-Vincent est le premier qui se

soit élevé sur les flancs de la fournaise du volcan, par le côté même où elle vomit des matières fondues.

Qu'il nous soit encore permis de dire que M. de Saint-Vincent, quoique distrait par les beautés de la nature, ne négligeoit point celles de l'art. A Bourbon, il séjourna chez M. Patu, dont il vante le talent pour la peinture, mais surtout pour le paysage. Ce généreux habitant lui ouvrit son porte-feuille, riche d'une infinité de vues du pays, dessinées avec autant de vérité que de soin, et lui permit d'en copier tout ce qu'il voudroit. Notre auteur parle aussi d'un tableau à l'huile peint par ce colon, et représentant la belle cascade de la rivière des Roches ; il le dit remarquable par une grande fraîcheur de coloris et par la grâce sauvage du fond.

Nous croyons inutile de rien ajouter de plus pour convaincre de l'importance et de l'utilité de ce voyage, où il règne un ton de franchise et de modestie qui accompagne toujours le vrai talent.

J. L. Guillaume.

## BEAUX-ARTS.

*Augusteum ou Description des Monumens antiques qui se trouvent à Dresde; par Guillaume Gottlob Becker.* — Léipsig, 1804, chez *Heupel;* à Londres, chez *Deboffe;* à Paris, chez *Henrichs.* Tome I, 1^ere^. livraison, *in-fol.* 68 pag. et 10 pl.

Nous avons eu plusieurs fois occasion de parler de la riche collection de Dresde, lorsque nous avons annoncé le catalogue de M. Lipsius, et surtout la belle entreprise de M. Becker, qui reçoit à présent son exécution, et dont le premier numéro est le sujet de cette notice.

M. Lipsius, en publiant la description de M. Wacker, a tracé l'histoire de cette célèbre galerie, et M. de Becker nous la fait connoître en peu de mots. Les premiers monumens qui la composoient avoient été rassemblés, par l'électeur Auguste, en 1560. Elle ne renfermoit que quelques figurines et un petit médaillon. Cependant son véritable fondateur fut le roi Auguste II, qui acheta la superbe collection du prince Chigi, plusieurs morceaux de la villa Albani et quelques autres encore. Le roi Auguste III l'enrichit aussi de beaux morceaux, trouvés dans les ruines d'Antium, et de trois statues d'Herculanum, qui avoient appartenu au prince Eugène de Savoie.

Frédéric Auguste, électeur actuel de Saxe, marche sur les traces de ses prédécesseurs. C'est donc avec raison que M. Becker donne le nom d'*Augusteum* à ce temple des arts, élevé par quatre Augustes.

En 1733, Leplat publia le recueil des marbres de Dresde, en un volume in-folio composé de deux cent trente planches ; mais ces figures sont fort incorrectes et point dans le style antique. Malgré ce défaut, on doit cependant à Leplat d'avoir dirigé l'attention sur cette importante galerie, et d'avoir fait connoître des monumens qui sans cela seroient restés ignorés.

Ces gravures n'étoient point accompagnées d'explications. En 1745, *Jean-Guillaume* Bercer fit paroître une notice intitulée *de monumentis veteribus Musei Dresdensis regii*, 4°. On croiroit, d'après son titre, qu'elle contient une explication des monumens de cette galerie ; mais l'auteur parle de ceux de Rome, de Paris, de Versailles, de Hollande, etc., et ne dit presque rien de ceux de Dresde.

On trouve plus de détails dans les dissertations de Casanova sur les Anciens et leurs monumens (1) ; mais il n'avoit pas le projet de décrire toute la galerie, et il ne cite que quelques morceaux principaux, en renvoyant aux planches de Leplat. Il ne les juge en général qu'en artiste, et non en antiquaire.

(1) Discorsi sopra gli Antichi et varii monumenti loro. Lipsia, 1770, in-4°.

M. *Jean Gottfried* Wacker, inspecteur de cette galerie, avoit rassemblé des matériaux pour une description complète : ils ont été rédigés et publiés par *Jean Gottfried* Lipsius (2). Le zèle de M. Wacker étoit louable ; mais il a rédigé son ouvrage d'après un mauvais plan ; il a voulu tracer une histoire des costumes des Égyptiens, des Etrusques, des Grecs et des Romains, en s'appuyant des monumens de cette galerie ; ce cadre était trop étendu ; cependant son ouvrage contient beaucoup d'observations utiles.

Le plan de M. Becker est beaucoup meilleur ; il ne veut faire figurer et n'entreprend de décrire que les morceaux remarquables par leur mérite sous le rapport de l'art, ou par leur rareté ou par quelque trait relatif aux usages des Anciens ; il indiquera seulement les autres.

Le numéro qui paroît actuellement, et que nous annonçons, contient dix belles planches et la description des monumens qu'elles représentent :

1°. Deux célèbres momies. Après avoir indiqué la pratique de l'embaumement, M. Becker croit trouver dans ces momies des traces des trois procédés indiqués par Hérodote. La première est une momie d'homme ; elle a été apportée, ainsi que l'autre, par Piétro della Vallé. Kircher, dans son *OEdipus*, et Leplat, pag. 197, les ont représentées avec peu d'exactitude ; ce qui a fait penser à M. Blumenbach que c'étoient des momies

(2) Beschreibung der Churfurstlichen Antiken galerie in Dresden, 1798, in-4°.

de chrétiens. M. Becker décrit avec beaucoup de sagacité les riches peintures qui en décorent l'enveloppe ; il pense que l'inscription de la première ne doit pas être lue ευτυχι qu'on a pris pour un nom d'homme, mais ευψυχι, et que c'est un vœu qu'on lui adresse ; il donne des gravures coloriées de ces deux anciens monumens qu'il croit appartenir au temps des premiers Ptolemées, et qui peuvent faire prendre une idée de la décoration des momies en Egypte sous les rois grecs. M. Becker ne fait que décrire deux autres momies moins importantes sans les figurer ; Leplat en a aussi donné la représentation, planche 197.

A cette description succède celle d'un sarcophage de momies en bois de sycomore, puis celle d'une belle Isis qui tient dans chaque main une croix ausée. M. Becker, après avoir rappelé les différentes opinions sur ce signe, se décide pour celle de M. Zoega, qui pense que c'est la clef du Nil, fleuve qui étoit pour les Egyptiens la source de toutes les prospérités. Leplat en a donné, pl. 150, une figure détestable.

M. Becker décrit ensuite une très-belle tête de femme, qu'il regarde comme une tête de sphinx ; et, à ce sujet, il combat l'opinion de M. Zoega, qui pense que le véritable sphinx égyptien est mâle. Les autorités que M. Becker rapporte ne sont pas convaincantes ; il assure que la tête du grand sphinx est une tête de femme, et cela ne paroît pas prouvé. Il me semble que la tête, publiée dans l'*Augusteum*, est plutôt celle d'une statue de femme que celle d'un sphinx.

La

La description des objets égyptiens est terminée par celle d'un très-beau lion, dont M. Becker donne aussi la figure. Il y en a trois pareils dans la galerie de Dresde. Leplat les a figurés pl. 188.

M. de Becker donne ensuite l'explication d'un des plus curieux et des plus célèbres monumens du musée de Dresde ; c'est un piédestal à trois faces, représentées sur les planches 5, 6, 7, et que Leplat avoit figuré pl. 3. Il ajoute que tous les reliefs du même genre qui ont été trouvés à Rome, sont des copies postérieures, ou des imitations romaines d'ouvrages d'une époque plus ancienne, et que dans celui-ci on reconnoît l'originalité du vieux style ; cependant ce beau monument, qui ne me paroît pas être un piédestal, ainsi que M. Becker l'appelle, mais une base de candélabre, pourroit bien être aussi une semblable imitation. On sait que sur les bases des candélabres on voit fréquemment des imitations d'ouvrages du vieux style. Chaque face de cette base triangulaire est ornée d'un bas-relief, et chaque bas-relief a rapport au même sujet, l'enlèvement du trépied d'Appollon par Hercule. Sur la première face, on voit la dispute de ces deux divinités à l'occasion du trépied qu'Hercule emporte, parce que la Pythie lui avoit réfusé une réponse de l'oracle. Hercule, outre le trépied, tient encore le serpent d'airain, que quelques antiquaires ont pris mal à propos pour l'arc scythique, et il se retire d'un air triomphant. Apollon, armé de son arc, l'atteint, et sans redouter un pareil adversaire, il saisit de la main droite le trépied par les anneaux

pour l'enlever à Hercule, qui retourne la tête avec dédain et agite sa terrible massue pour défendre sa conquête; la différence qui existe entre cette représentation et les récits des anciens, consiste en ce que Hercule n'emporte pas seulement le trépied, mais encore l'arc et le serpent d'airain. La cortine est tombée à terre, et elle est entre Apollon et Hercule. Ce sujet a été bien souvent reproduit par les artistes; on le retrouve sur un bas-relief du musée Maximi, sur deux autres de la *Villa Albani*, et sur quelques cornalines; il y a dans le musée Pio Clémentin une statue d'Hercule qui enlève le trépied. Ces monumens ont été publiés. Le comte de Lamberg possède à Vienne un magnifique vase grec sur lequel cette aventure mythologique est figurée avec des circonstances très-remarquables. On retrouve ce sujet sur quelques cornalines; on ne le connoît sur aucune médaille.

Ce sujet, malgré sa rareté, a cependant été traité de différentes manières, et il nous en reste des exemples. Les deux suivans qui complètent la fable sont uniques, et ne se trouvent que sur le monument de Dresde.

Sur la seconde face, le carquois repris à Hercule est replacé solennellement par la Pythie et par un prêtre, et attaché avec les banderolles sacrées: la Pythie tient les trois premiers doigts élevés, parallèles et immobiles, ce qui désigne peut-être l'acte de la consécration, ou bien le serment par lequel le prêtre et la prêtresse s'engagent à garder à l'avenir plus soigneusement

ce carquois. Il est rempli de flèches qui s'élèvent de beaucoup au-dessus de l'ouverture, et il est posé debout, sans appui, sur un simple pilier.

Le troisième bas-relief représente la cérémonie du replacement du trépied par la Pythie et par un autre prêtre ; le prêtre tient un grand balais attaché à une longue tige de férule, c'est un néocore, c'est-à-dire, un de ceux qui étoient chargés d'entretenir la propreté dans les temples. Ici M. de Becker se livre à une longue digression sur l'origine du trépied, qu'il cherche dans l'astronomie ; il croit indiquer les divisions de l'année en trois saisons, et il explique, d'après les mêmes principes, le mystère de son enlèvement. On ne peut nier que son hypothèse ne soit ingénieuse, mais elle n'est pas démontrée. Il parle ensuite des ornemens et des accessoires de ces monumens ; ils sont du genre de ceux que nous nommons grotesques ; ce qui me persuade encore plus que cette base de candélabre est, comme les autres, une imitation de quelque ouvrage plus ancien, et peut-être d'un candélabre en bronze.

Le monument qui vient après est un prêtre grec. Cette statue, dont la tête est rapportée, est d'un style très-ancien. On pourroit penser aussi par le jet du manteau, que c'est un Jupiter.

Le dernier monument expliqué dans ce numéro est une statue de Minerve. La déesse a un triple vêtement, mais ce qui rend surtout cette statue remarquable, c'est la ceinture de la

déesse partagée en onze compartimens, où l'on voit des combats des Dieux et des Géans. Malheureusement les attitudes sont peu diversifiées, et les sujets ne sont pas très-bien caractérisés : dans un des compartimens on voit la déesse qui tue le géant Pallas.

Cette annonce du premier numéro de l'ouvrage de M. Becker suffit pour faire sentir son importance à tous les amateurs des arts; j'ajouterai que le luxe de l'impression répond à la beauté des gravures, et que le texte est rédigé avec goût, et écrit, dans notre langue, avec une élégance qui feroit honneur à un auteur français.

A. L. M.

# LITTÉRATURE.

## *Notice sur les Lettres de Mlle. Aïssé à Madame C.*

Avez *lu Baruch*, disoit La Fontaine à tous ceux qu'il rencontroit ? Moi je suis tenté de dire à tout le monde : *avez-vous lu mademoiselle Aïssé ?* Quel est ce roman, va-t-on me dire ? Madame ce n'est pas un roman, c'est une histoire ; c'est mieux que cela si vous voulez ; c'est un recueil de lettres écrites simplement et avec élégance par une femme aimable et sensible. Mademoiselle Aïssé était, suivant toute apparence, fille d'un prince circassien ; les Turcs, ayant pris et pillé sa patrie, l'enlevèrent ; elle n'était âgée que de quatre ans, et dévoit être conduite dans le serail du sultan. M. de Férioles, ambassadeur de France à la Porte, la vit ; il s'attendrit sur le sort de cet enfant et l'acheta ; il revint avec elle, et la fit élever avec ses deux fils, M. Pondevelle connu par d'agréables comédies, et M. d'Argental célèbre par sa correspondance avec Voltaire.

Mademoiselle Aïssé grandit ; ses grâces, sa beauté se développèrent ; M. de Férioles en devint amoureux. Elle résista avec courage à la séduction des maximes et des exemples qu'on lui citoit ; et son cœur ne put payer les tendres affections de son bienfaiteur, que par la plus

vive reconnaissance. L'amour ne se commande pas. Ses caprices ne sont pas toujours favorables à la vieillesse : et vraisemblablement M. de Férioles ne ressembloit pas à Anacréon, qui sut cacher ses cheveux blancs sous des couronnes de roses.

Mademoiselle Aïssé se fit distinguer dans une société brillante par une charmante figure, par une belle âme, par beaucoup de candeur, et un caractère qui la faisoient admirer et chérir. Elle fit connoissance chez madame du Deffand avec le chevalier Daidy ; elle l'aima presqu'en le voyant ; elle sentit sa foiblesse et voulut la vaincre. L'exécution d'un tel projet n'étoit pas aisée, après qu'elle eut confié son secret à une amie *facile*, qui l'empêcha de fuir. Une femme de beaucoup d'esprit, ( madame A. ) en parlant des Anglais qui sont toujours tristes, moroses et persécutés par l'ennui du lendemain, disoit : « Je crois que l'ennui est comme l'amour, à » force de le craindre, on s'y livre. » Mademoiselle Aïssé le *craignit tant*, qu'elle fut bientôt entièrement vaincue. *Le cœur*, disoit madame Staal qui s'y connoissoit, *ne manque guère de trahir la raison, quelque leçon qu'il en ait reçue.* C'est pendant qu'elle étoit livrée à cette foiblesse et qu'elle s'en repentoit, qu'elle écrivoit à madame C... les lettres que nous avons sous les yeux ; nous y voyons qu'avant de mourir elle surmonta le penchant de son cœur. Ses épîtres ont à cette époque un charme inexprimable. Le chevalier n'est plus un amant ; mais comme

ami il lui doit des attentions, des égards et des soins. Elle est malade ; écoutons comme elle en parle. « Rien n'approche de l'état de douleur » et de crainte où il est : cela vous feroit pitié. » Tout le monde en est si touché que l'on est » occupé à le rassurer ; il croit qu'à force de » libéralités, ils rachetera ma vie. Il en donne » à toute la maison, jusqu'à ma vache, à qui il » a acheté du foin. Il donne à l'un de quoi faire » apprendre un métier à son enfant ; à l'autre » pour avoir des palatines et des rubans ; à tout » ce qu'il rencontre et se présente devant lui ; cela » vise quasi à la folie. Quand je lui ai demandé » à quoi tout cela étoit bon ? Il m'a répondu : » *à obliger tout ce qui vous environne, à avoir* » *soin de vous.* » Quel tableau ! que d'esprit, quelle douceur il présente ! et quel étonnement, quand on songe que l'auteur se mouroit.

Ce petit volume, presque ignoré aujourd'hui, ressemble-t-il à madame de Sévigné ? Eh ! non, qui vous a dit que cela lui ressemble ? Mais est-on sans mérite parce qu'on n'est pas aussi bien qu'elle ? Faut-il prononcer dans chaque genre,

Défense à tous de concourir ?

IMBERT.

Après Lafontaine, après madame de Sévigné on peut faire de bonnes fables et de jolies lettres, sans écrire aussi parfaitement qu'eux. Est-ce à nous qui sommes si riches, dans le style épistolaire, de vouloir tout borner à une seule ma-

nière ? En ne citant que des femmes, combien de noms s'offrent de suite à mon souvenir ! La maréchale de Rochefort qui écrivoit à soixante ans à madame de Maintenon, avec tout le feu, toute la fraîcheur, toute la vivacité de la jeunesse ; madame de Caylus, dont M. de Labeaumelle, a publié plusieurs lettres charmantes ; madame du Maine, dont les saillies et la finesse réjouissoit les meilleurs esprits de son temps ; et cette duchesse de Bourgogne, dont les lettres sont pleines de franchise, et d'une grâce qui donne du prix aux moindres bagatelles ; et cette madame de Coulanges qui alloit à la cour sans titre, et dont *l'esprit était une dignité ;* et tant d'autres plus connues, dont la liste ne finiroit pas.

Celles de mademoiselle Aissé ont le mérite d'être simples, naturelles, et de contenir des anecdotes piquantes sur des personnages célèbres. Elle recueilloit, comme madame du Noyer, les historiettes amusantes de son siècle ; mais elle les raconte dans un style plus délicat et plus aimable. Cet ouvrage est devenu si rare, qu'on ne sera pas fâché d'en trouver ici des fragmens. « Il y a un nouveau livre intitulé : *Mémoires* » *d'un Homme de Qualité, retiré du Monde.* » Il ne vaut pas grand chose, cependant on en » lit cent quatre-vingt-dix pages en fondant en » larmes. » Cela ressemble à celui qui, entendant un sermon du petit P. *André*, disait en sanglotant : *Cela n'a pas le sens commun.* Et à peine ce trait lui est échappé qu'elle parle tout de suite

d'autre chose! « Le beau de la Mothe-Haudan-» court, recherché des plus belles et des plus riches » dames de la cour, a donné congé à madame » la duchesse de Duras, pour la Entie, actrice » à l'Opéra, dont il est fou; il ne la quitte point, » et on les prie à souper comme mari et femme. » On dit que c'est charmant de voir l'étonnement » de la Entie et l'enthousiasme de la Mothe. » N'est-ce pas un peu le style du modèle par excellence? « Il y a des temps où les choses ne font pas au-» tant d'impression. C'est suivant l'état du cœur; » quand il est satisfait on glisse facilement sur » les épines qui se rencontrent toujours dans la » vie. » Quelle profondeur! quelle vérité! quelle philosophie dans ces paroles!..... « Les partis » sur mademoiselle Lemore et mademoiselle » Pélissier, deviennent tous les jours plus animés. » Il y a des disputes dans le parterre si vives, » que l'on a vu le moment où l'on en viendroit » à tirer l'épée. » On faisoit alors comme on fait aujourd'hui, comme on fera demain. Il est dans la nature de l'homme de se *passionner* sur les bagatelles comme sur les choses les plus importantes, et d'être extrême dans ses mouvemens et dans ses préférences. Heureux les peuples où les lois sont assez fortes pour réduire à un simple jeu d'esprit, des opinions, qui sans elles deviendroient des combats.

Cherchons la vérité, mais d'un commun accord,
Qui discute a raison, et qui dispute a tort.

RHULHÈRES.

« *Tout ce qui arrive dans cette monarchie* » *annonce sa destruction.* Que vous êtes sage » vous autres de maintenir les lois et d'être » sévères : il s'ensuit de-là, l'innocence. Je suis » tous les jours surprise de mille méchancetés » qui se font, et dont je n'aurois pu croire » le cœur humain capable. Je m'imagine quel- » quefois que la dernière surprise m'empêchera » d'en avoir à l'avenir ; j'y suis toujours trom- » pée. » Quelle prédiction au commencement de cette période ! et cette prédiction étoit faite en 1726 par une femme aimable, que par cette raison on croyoit un être frivole ! . . . . .

Il me semble que les divers traits qu'on vient de lire sont rendus d'une manière originale et piquante. On oublie beaucoup de négligences et d'incorrections, quand on rencontre de pareilles phrases que je pourrois multiplier considérablement. Mais il faut se borner ; je finirai cet extrait par une histoire assez singulière ; la voici telle que mademoiselle Aïssé la rapporte, elle est précédée de quelques anecdotes. « Madame de » Nesle avoit pour amant M. de Montmorency ; » c'étoit Riom qui avoit fait cette liaison. Il a » jugé à propos de la rompre, et il a donné à » son ami madame de Boufflers. Madame de Nesle » pour se venger a donné le ridicule à Riom de » lorgner la reine.... Vous voyez à quoi nos » belles dames et nos agréables s'amusent. M. le » Duc se divertit comme un ange à Chantilly. » Madame de Prié est reléguée dans ses terres, » où elle pert les yeux ; elle se console en lisant

» le bel édit des rentes. Notre roi est toujours
» courant pour la chasse ; la reine est grosse ;
» voilà les nouvelles de ce monde. Quelle diffé-
» rence de votre ville ( Genève ) à Paris ! L'in-
» nocence des mœurs, le bon esprit y règnent ;
» ici on ne le connoît pas. Il est arrivé depuis
» quelque tems une petite aventure qui a fait
» beaucoup de bruit ; je veux vous la mander.
» Il y a six semaines qu'Isessé le chirurgien reçut
» un billet par lequel on le prioit de se rendre
» l'après-midi à six heures dans la rue au Fer
» près du Luxembourg. Il n'y manqua pas ; il
» trouva un homme qui l'attendoit et le conduisit
» à quelques pas de-là, le fit entrer dans une
» maison, ferma la porte sur le chirurgien, et
» resta dans la rue. Isessé fut surpris que cet
» homme ne l'amenât pas tout de suite où il
» souhaitait. Mais le portier de la maison parut,
» qui lui dit qu'on l'attendoit au premier étage,
» et qu'il montât ; ce qu'il fit. Il ouvrit une anti-
» chambre toute tendue de blanc ; un laquais
» fait à peindre, vêtue de blanc, bien frisé,
» bien poudré et avec une bourse de cheveux
» blanche et deux torchons à la main, vint au
» devant de lui, et lui dit qu'il falloit qu'il es-
» suyât ses souliers. Isessé lui dit que cela n'étoit
» pas nécessaire, et qu'il sortoit de sa chaise et
» n'étoit pas crotté. Malgré cela, le laquais lui
» répondit que l'on étoit trop propre dans cette
» maison, pour ne pas user de précaution.
» Après cette cérémonie, on le conduisit dans
» une chambre tendue aussi de blanc. Un autre

» laquais, vêtu de même que le premier, refit
» la même cérémonie des souliers : on le mena
» ensuite dans une chambre toute blanche, lit,
» tapisseries, fauteuils, chaises, tables et plan-
» cher. Une grande figure en bonnet de nuit et en
» robe de chambre toute blanche, et un masque
» blanc, étoit asssise auprès du feu. Quand cette
» espèce de fantôme aperçut Isessé, il lui dit, *j'ai*
» *le diable dans le corps*, et ne parla plus; il ne
» fit, pendant trois quarts d'heures, que mettre
» et ôter six paires de gants blancs, qu'il avoit
» sur une table à côté de lui. Isessé fut effrayé;
» mais il le fut davantage, quand, parcourant
» des yeux la chambre, il aperçut plusieurs ar-
» mes à feu; il lui prit un si grand tremblement,
» qu'il fut obligé de s'asseoir, de peur de tomber.
» Enfin, craignant ce silence, il dit à la figure
» blanche, ce que l'on vouloit faire de lui, qu'il
» le prioit de lui donner ses ordres, parce qu'il
» étoit attendu, et que son temps étoit au public :
» la figure blanche répondit avec sécheresse, *que*
» *vous importe, si vous êtes bien payé?* et ne dit
» mot. Un quart d'heure s'écoula encore dans le
» silence : le fantôme enfin tire un cordon blanc
» de sonnette. Les deux laquais blancs arrivent;
» il leur demande des bandes, et dit à Isessé de
» le saigner et de lui tirer cinq livres de sang.
» Le chirurgien étonné de la quantité, lui de-
» manda quel médecin lui avoit ordonné une pa-
» reille saignée? — Moi, répondit la figure blan-
» che. Isessé se sentant trop ému, pour ne pas
» craindre d'estropier, préféra de saigner au

» pied, où il y a moins de risque qu'au bras. On
» apporta de l'eau chaude; le fantôme blanc ôte
» une paire de bas de fil blanc, d'une grande
» beauté, puis une autre, encore une autre, en-
» fin, jusqu'à six paires, et un chausson de castor
» doublé de blanc; alors Isessé vit la plus jolie
» jambe et le plus joli pied du monde; il n'est
» point éloigné de croire que ce soit celle d'une
» femme: il saigne; à la seconde palette le saigné
» se trouve mal. Isessé voulut lui ôter son mas-
» que pour lui donner de l'air, les laquais s'y
» opposèrent: on l'étendit à terre; le chirurgien
» bande le pied pendant l'évanouissement. La
» figure blanche, en reprenant ses esprits, or-
» donna que l'on chauffât son lit; ce que l'on fit,
» et ensuite il s'y mit. Isessé lui tâta le pouls, et
» les domestiques sortirent; il alla près de la che-
» minée pour nétoyer sa lancette, faisant bien
» des réflexions sur la singularité de cette aven-
» ture: tout-à-coup il entend quelque chose der-
» rière lui, il tourne la tête, et voit dans le mi-
» roir de la cheminée la figure blanche qui vient
» à cloche-pied, et qui ne fit presque qu'un saut
» pour venir à lui; il fut saisi de frayeur; elle
» prit sur la cheminée cinq écus, les lui donna,
» et lui demanda s'il étoit content. Isessé, tout
» tremblant, répondit qu'oui. — Eh bien, allez-
» vous-en! Le chirurgien ne se le fit pas dire
» deux fois; il prit ses jambes à son cou, et s'en
» alla bien vîte; il trouva les laquais qui l'éclai-
» rèrent, et qui de fois à autre se tournoient et
» rioient. Isessé impatienté, leur demanda ce que

» c'étoit que cette plaisanterie? Monsieur, lui » répondirent-ils, avez-vous à vous plaindre? » ne vous a-t-on pas bien payé? vous a-t-on fait » quelque mal? Ils le reconduisirent à sa chaise, » et il fut transporté de joie d'être sorti de là. » Il prit la résolution de ne point raconter ce qui » lui venoit d'arriver; mais le lendemain, on vint » s'informer comment il se portoit de la saignée » qu'il avoit faite à un homme blanc : alors il » raconta son aventure, et n'en fit plus mystère; » elle a fait beaucoup de bruit; le Roi l'a sue, » et le Cardinal se la fit raconter à Isessé. On » a fait mille conjectures qui ne signifient rien : » je crois que c'est quelque badinage de jeunes- » gens qui se sont amusés à faire peur au chi- » rurgien. »

Cette diction n'est-elle pas agréable? On pourroit y désirer plus d'élégance et de précision; j'en conviens. Mais certainement on y aura remarqué de la grâce et du naturel. Ce n'est pas le goût moderne; je le sais. On ne vise qu'à causer de l'effet. On se bat les flancs pour être singulier et bizarre. Qu'y gagne-t-on? Les auteurs ont plus de peine, et les lecteurs moins de plaisir.

*Aug.* DE L.

# POÉSIE.

## LA PARURE.

### A ÉLÉONORE.

Néglige, Éléonore, une vaine parure,
Son éclat emprunté ne peut rien sur mon cœur.
Mes yeux charmés dévorent ta figure,
Et ne s'occupent point d'un prestige trompeur.
C'est au printems du monde, au siècle de la vie,
Qu'on a surnommé l'*âge d'or*;
A ce siècle divin d'amour et de féerie,
Qu'un tendre sentiment valoit mieux qu'un trésor:
C'est dans cet âge, hélas! que je regrette!
Qu'un luxe scandaleux, par la mode inventé,
Ne faisoit pas rougir de la simplicité,
Et que la plus aimante étoit la plus parfaite!
Un simple vêtement couvroit seul ses appas.
Il dessinoit sa grâce et ne la cachoit pas.
Ce vermillon qu'à présent on achette,
Par la nature étoit mieux apprêté;
On ne le devoit point à l'art de la toilette,
Et le plaisir plus pur en étoit mieux goûté.

Pourquoi tant varier l'ordre de ta coëffure?
Pourquoi ces perles, ces brillans
Surchargent-ils ta belle chevelure?
Ces orgueilleux bijoux valent-ils des talens?
Mets sur ton front la rose offerte à Deshoulière,
Elle sera le prix de tes vers enchanteurs.
Ou quittant ces crayons, qui, sous ta main légère,

Ont peint tes attraits séducteurs,
Et le bocage du mystère,
Et l'autel de l'amour environné de fleurs (1);
Viens près de moi partager mon délire.
Que dans tes bras, ce gage précieux
Qu'à notre amour ont accordé les cieux,
*Adolphe* vienne me sourire.
En faut-il davantage à mes regards épris?
Sans de vains ornemens on admira Cypris;
Lorsque le trop heureux Pâris,
Partagé sur le choix de la troupe immortelle,
Donna la pomme *à la plus belle.*

Abandonne, crois-moi, ces superbes atours;
L'art n'est qu'une riche imposture.
Oserois-tu donner aux soins de la parure
Un temps que tu dois aux amours?

*Auguste de* LA BOUÏSSE.

(1) Allusion au portrait d'Éléonore peint par elle-même. Elle s'est représentée dans un paysage devant une touffe d'arbres qui abritent l'autel de l'Amour, où elle a écrit ces mots: *Serment d'aimer toujours.* Elle est occupée à couronner l'autel de roses; et sur l'autel, l'Amour a remis son flambeau à la Fidélité, qui lui sert de guide.

---

ÉPITRE

## ÉPITRE A Mr. R. D. S. E.

J'allois, plein d'un zèle indiscret,
Chanter les âges de la vie;
Mais j'ai mieux pesé ce projet:
Votre amitié qui m'y convie
Pour trop de gloire m'a cru fait.
Dans les prés la simple pensée
Peut quelquefois plaire un moment;
Mais dans un parterre brillant
Elle seroit trop éclipsée.
Eh! comment pourrois-je chanter?
L'amour ne veut plus me sourire:
Je n'ai pu lui faire écouter
Les derniers accords de ma lyre....
Je ne chanterai plus l'Amour:
Il est ingrat, il est volage;
Le plaisir nous mène à sa cour,
Mais le regret est du voyage.
Et vous voulez que mes accens
S'élèvent quand ma voix expire!
Vous voulez des succès brillans
Me faire entrevoir le délire!
Non, non; mon cœur est peu flatté
De tous ces vains honneurs qu'on prise;
Et je prendrai pour ma devise:
*Moins d'éclat, plus de liberté.*
La gloire incertaine et volage,
Pour un élu fait cent martyrs;
De vrais tourmens, de faux plaisirs,
En sont l'ordinaire partage;
Et je n'ai plus, dans mes loisirs,
Que le seul projet d'être sage.

*Auguste* Gaude.

# A LA FONTAINE.

## PROLOGUE D'UN LIVRE DE FABLES.

Nymphes de la double colline,
Le plus naïf de vos amans,
L'aimable auteur, dont la muse badine
Corrige l'âge mûr et sourit aux enfans,
La Fontaine, a déjà vu fumer mon encens :
Sœurs d'Apollon, filles de Mnémosyne,
A qui dois-je aujourd'hui consacrer mes accens?
Le Permesse autrefois admit sur ses rivages
L'esclave Ésope et le brame Lockman,
Ils y bravent l'envie, y triomphent des âges ;
Mais La Fontaine y reçoit leurs hommages.
Nous avons vu Lamothe et Florian
Après lui prendre place aux immortels boccages,
Que d'auteurs ont brigué sa gloire et nos suffrages !
Il les surpasse tous : on ne l'égale pas.
La fable en semant ses ouvrages
De traits choisis et délicats,
Semble avoir à lui seul prodigué ses appas ;
Il est sans le savoir le plus sage des sages,
Phœdre même l'admire et lui cède le pas.
Dans son heureuse insouciance
Il écrivit d'après son cœur.
Pourquoi faut-il que sa candeur
Ait quelquefois fait rougir la décence?
Etoit-ce à La Fontaine, ami de l'innocence,
A déconcerter la pudeur?
Que dis-je, amour? ce fut sous tes auspices
Qu'il s'inscrivit ; aux fastes de Paphos
Il a peint nos erreurs comme il a peint nos vices.

Quel homme est d'ailleurs sans défauts?
Interprête de la nature,
Il fit de la morale aimer l'austérité.
Vénus lui prêta sa ceinture;
Il en para la volupté.
C'est une glace, une onde pure,
Qui rend avec fidélité
Et la laideur et la beauté.
Ah! gardons-nous d'abandonner ses traces.
Que n'ai-je son génie et sa simplicité!
Mais vain désir! peut-il être imité?
Il est le seul qui, sans déplaire aux grâces,
Ait su chanter la vérité.

*Henry* BOILLEAU.

---

## ÉPITRE A Mme. VERDIER D'UZÈS.

J'ai lu, relu ces vers à ton heureux époux;
J'admire avec transport le beau qui t'anime.
Tu sais concilier la gloire avec l'estime,
En peignant des plaisirs le plaisir le plus doux.
Pardonne, ô VERDIER, si j'envie
Tes gracieux talens et ta douce candeur.
Tu peux t'énorgueillir d'être un aimable auteur,
Sans avoir affligé ta vie
Par ces travaux ingrats qui troublent le bonheur.
Célèbre, malgré toi, tu jouis de toi-même,
Sans désir, sans besoin de vivre en l'avenir.
Ah! qu'il est doux, en chantant ce qu'on aime,
De se faire un long souvenir.

Mme. *Éléonore* DE L....

# VARIÉTÉS, NOUVELLES

## ET

# CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

## NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

### ANGLETERRE.

LE 6 février, le sloop royal l'*Eugénie* a mis à la voile de Portsmouth, avec ordre de conduire en Afrique M. MUNGO PARCK, qui va entreprendre un nouveau voyage dans l'intérieur de cette partie du monde.

Le monument fait par ordre et aux frais de la Compagnie des Indes Orientales, en honneur de sir *William* JONES, et exécuté par feu le sculpteur BACON, vient d'être élevé dans l'église de St.-Paul, à Londres.

M. TWIS avoit entrepris depuis long-temps de dresser une table complète de tous les mots qui se trouvent dans Shakespeare. On croyoit qu'il ne trouveroit pas un assez grand nombre d'amateurs; mais Bensley a déjà commencé l'impression de cet ouvrage, qui sera bientôt terminé. La souscription est encore ouverte.

### *Londres.*

On a donné le 10 décembre, au théâtre de *Covent-Garden*, la première représentation d'un nouvel opéra-comique, intitulé : (Thirty thousand or who is the richest?) *Trente mille livres sterling*, ou *Quel est*

*le plus riche ?* Voici à peu près le sujet de cette pièce. Un vieil oncle, mort aux Indes, a laissé son patrimoine et 30,000 livres sterling à celui de ses trois neveux qui, au bout de sept ans, aura le mieux tiré parti des 1,000 livres sterling qu'il leur donne à chacun pour cet usage, et sera devenu le plus riche. Des trois neveux, l'un est un spéculateur qui a déjà fait trois ou quatre fois banqueroute, et qui n'attend sa fortune que des bontés de son parrain. Le second, qui est un marin, épouse une riche héritière le jour même où l'héritage doit être adjugé, et par là, il est au moment d'en frustrer le troisième neveu, qui s'étoit enrichi par son industrie; mais alors on découvre que le testateur avoit fait un codicile, en vertu duquel l'héritage se partage également entre les trois neveux. Le succès de cette pièce a été indécis à la première représentation; elle a eu plus de succès aux suivantes. Les paroles sont de M. Dibdin, et la musique de MM. Reeve, Braham et Davey.

## *Westminster.*

Il est d'usage que les Élèves de l'*école de Westminster* jouent tous les ans quelque comédie de Térence Cette année les *Adelphes* ont eu leur tour. A la seconde représentation, disent les journaux, ont assisté l'archevêque d'Yorck, le duc de Bedford, le docteur Vincent, et le jeune Roscius. C'est pour ce dernier qu'ont été tous les honneurs de la journée. Dès qu'il a paru dans la salle, le public l'a couvert d'applaudissemens, et on l'a fait placer, avec la société, dans la loge du roi.

La *Société d'agriculture de Bath* a tenu, le dix décembre dernier, sa séance annuelle. On a décerné pour la première fois la médaille d'or, dite *médaille*

*de Bedford*, à M. *Arthur* Young, pour son *Essai sur la nature et la propriété des engrais.*

Le même jour, 10 décembre, anniversaire de la fondation de l'*Académie royale des Beaux-Arts*, à Londres, cette Société a tenu également une séance générale pour la nomination de ses officiers, pour l'année 1805; M. B. West a été réélu président. La Société a décerné une médaille d'argent à M. W. Tallemack, comme ayant présenté le meilleur modèle de figure académique.

## Hollande.

Il existe en Hollande plusieurs Sociétés qui s'occupent de poésie, et qui proposent de temps en temps des prix relatifs aux Beaux-Arts. Telles sont, par exemple, celle de la Haye, qui s'appelle *Digt-lievende Genootschap*, Société des amateurs de la poésie, fondée en 1789. — Celle de Rotterdam, *Digt-en Letter-lievende Genootschap*, Société des amateurs de poésies et de belles-lettres, avec la devise : *Studium scientiarum genitrix.* — Celle de Leyde, *Taal-en Digt-lievende Genootschap*, Société des belles-lettres et de poésie. — Celle d'Amsterdam, *Digt-en Letter-lievende Genootschap*, Société de poésie et de belles-lettres, fondée en 1780. — Enfin celle de Gouda, *Kamer der Rhetorykers*, chambre des rhétoriciens, fondée en 1437, et renouvelée en 1785.

## Allemagne.

Le médailleur Abramson a frappé une médaille en honneur du célèbre Herder. On voit sur l'un des côtés l'effigie de cet écrivain, et sur l'autre un temple antique, avec la statue de Diane d'Éphèse, symbole de la nature; devant le temple sont deux griffons, qui

tiennent la roue de Némésis. Voici la légende : FACUNDUS MAGNAE MATRIS CASTUSQUE SACERDOS. M. le conseiller Boettiger passe pour l'auteur de cette légende.

La célèbre actrice, madame WILLMAN, s'est engagée pour un an au *théâtre de la cour de* CASSEL; son traitement est de 400 ducats. Elle a réformé beaucoup d'anciens opéras, en y introduisant de nouveaux airs. Il faut avouer que bien souvent ce changement est favorable aux opéras de Mozart, de Paër et de Winter; aussi la salle est-elle toujours remplie. Mme. Willman est une excellente cantatrice; elle a tous les suffrages des vrais connoisseurs; mais le regret d'avoir perdu une autre excellente actrice, madame Hassloch, est cause que les habitués de ce spectacle ne rendent pas assez de justice à son talent.

On s'occupe en ce moment, au même théâtre, des répétitions du grand opéra qui a pour titre : *Marie Montalban*. Le compositeur WINTER, qui est de retour de l'Angleterre, a passé quelque temps à Cassel; il s'est occupé à composer quelques opéras destinés pour Londres. En voici les titres : *Castor et Pollux*, *Proserpine et Télémaque*. Ce dernier a déjà été exécuté par la *Société de Prague*. On y a trouvé plus de pompe que de vrai génie.

Le célèbre IFFLAND a passé par la ville de Cassel; mais le temps ne lui a pas permis de jouer.

Il y a, dans la même ville, une espèce de professeur dramaturge, M. VILIERS, qui donne un Cours de déclamation, sous le nom de *Cours dramatique*. Tragédie, comédie, farce, vaudeville, opéra-comique, tout est de son ressort, et ses cours sont assez suivis par les dames.

Le goût que les Parisiens ont montré il y a quelque temps pour tout ce qui rappelle le nom d'Ossian,

passe actuellement en Allemagne, ou plutôt il y règne depuis long-temps. Les poésies d'Ossian y ont été pour ainsi dire naturalisées par d'excellentes traductions. Un artiste qui jouit en Allemagne d'une grande réputation, M. Ruhl à Cassel, s'occupe dans ce moment d'un ouvrage qui représentera les scènes les plus intéressantes des poésies d'Ossian. Ces dessins, dans le goût de ceux de Flaxman, sont d'un véritable intérêt pour l'amateur des arts. M. Ruhl a habillé son héros dans l'ancien costume romain, tel qu'on pourroit supposer avec vraisemblance que les Ecossais l'ont porté au temps d'Ossian. Fingal est d'une très-grande beauté. L'ouvrage entier paroîtra en trois livraisons. On y joindra un texte qui sera rédigé par un habile antiquaire, qui s'occupe depuis long-temps de l'histoire et des antiquités des peuples du Nord dans le moyen-âge. M. Ruhl annonce qu'il auroit une vraie obligation à celui qui pourroit lui indiquer un poëme pareil à celui d'Ossian, qui présentât des situations intéressantes et dignes d'occuper les loisirs d'un artiste.

M. *Georges* Voss, libraire à Leipsick, a fait annoncer une excellente copie des deux gravures faites d'après les dessins de M. Isabey, et représentant l'empereur et l'impératrice des Français en grand costume du couronnement. En moins d'une semaine, il s'est fait des demandes pour plus de 84,000 exemplaires.

Le magistrat d'Augsbourg vient de punir exemplairement un des plus effrontés contrefacteurs de l'Allemagne : on espère que son châtiment servira à réprimer cet odieux brigandage. M. Gœnner, auteur du *Droit politique Allemand*, ayant appris que l'imprimeur Kranzfelder avoit eu l'audace de contrefaire son ouvrage, est venu demander justice en per-

sonne. Le magistrat a sur le champ confisqué toute l'édition, au nombre de 1,500 exemplaires, et a de plus condamné le contrefacteur à une amende considérable.

M. *Henri-Louis* de LEHMEN, seigneur de Bischofswenda en Saxe, a déposé au Collége de Santé à Dresde, une centaine de rixdalers en billets de caisse, qui seront donnés à celui des médecins de la Saxe qui saura prouver qu'il a vacciné le plus d'individus, à compter du 19 mai de cette année, jusqu'en 1807. Ceux des médecins qui voudront concourir, remettront au collége, une liste qui contiendra l'indication des individus vaccinés, ainsi qu'un détail du traitement. Elle indiquera le nom, le prénom, l'âge, le domicile des vaccinés, ainsi que le nom et l'état des parens; plus, le jour où ils ont été vaccinés. Celui à qui le prix sera adjugé sera encore tenu de faire certifier sa liste par la police de son canton. Le prix sera distribué, au plus tard, le 14 juin 1807.

L'intérêt que DRESDE prend à tout ce qui contribue aux progrès des sciences et des arts, s'augmente tous les jours; plusieurs Sociétés s'y sont formées, et viennent d'être augmentées par une institution de lecture, qui est en grand ce que nos cabinets littéraires de Paris sont en petit. Cet établissement, quoiqu'il existât déjà avant, peut être compté parmi les nouveaux, puisqu'il a changé entièrement de plan. C'est actuellement un musée qui exige une surveillance particulière, ce qui fait que l'entrée, qui autrefois étoit libre, ne peut être accordée que moyennant une légère rétribution. On y trouve, outre les ouvrages périodiques allemands et français, plusieurs journaux anglais, tels que *the Oracle*, *the monthly Magazine*, *the literary Journal*, *the Repertory of Arts by* NICHOLSON, etc.:

on vient d'ajouter aux journaux français, déjà existans, les journaux suivans : le *Journal des Débats*, les *Nouvelles politiques*, autrefois la *Gazette de Leyde*, le *Moniteur*, les *Archives littéraires*, la *Décade philosophique*, le *Journal du Commerce*, et le *Magazin Encyclopédique*. Le nombre des journaux politiques allemands se monte à 21, celui des journaux littéraires à 12, celui des gazettes des différens états de l'Allemagne à 60 ; le nombre des journaux français est de 11, celui des Anglais de 4, et on s'occupe dans ce moment à se procurer les meilleurs journaux d'Italie. On trouve encore dans ce cabinet tous les livres nouveaux, des relations de voyages, des brochures et d'autres nouveautés. On a assigné une place particulière aux dictionnaires, grammaires et lexiques des différentes langues d'Europe, ainsi qu'aux cartes géographiques. Dans une grande salle à côté, on trouve des instrumens de musique, des objets d'art, des instrumens mécaniques. le tout à l'usage des abonnés. Le directeur de ce musée est M. Arnolds.

L'électeur de Bavière redouble de zèle pour les arts et les lettres. Il ne s'est pas contenté d'avoir réformé une foule de monastères, qu'il a remplacé par des Écoles publiques, il vient encore d'élever, dans ses nouvelles possessions en Souabe, trois Universités. Il existoit déjà dans ces provinces des Écoles latines ; mais elles étoient insuffisantes pour former un homme de lettres, et trop savantes pour le simple artisan. L'électeur a donné ordre que ces Écoles fussent supprimées, et qu'on y substituât des Écoles publiques pour le peuple, et trois Universités à Ulm, Dillingen et Kempten. Ces Universités seront ouvertes pour la première fois le 1er. novembre : on y admettra des Élèves des différentes confessions chrétiennes. Il y a des ministres des trois cultes qui enseignent aux Élèves les principes

de la religion. L'inspection générale, composée de savans Protestans et Catholiques, est immédiatement sous la direction de l'Instruction publique établie à Munich.

Le même comité a ordonné, le 20 août, que ceux des Élèves qui se vouent à l'état de professeurs, soient tenus de subir un examen de philologie, et de donner des preuves de leurs connoissances dans cette partie. Il a ordonné de plus qu'il sera formé un Cours d'études académiques de 4 ans, et qu'aucun Elève ne pourra visiter une Université étrangère, s'il ne prouve avoir suivi ce Cours. Ce terme pourra cependant être raccourci, suivant les connoissances que l'Élève se sera déjà acquises. Ceux qui ne se conformeront pas à ce réglement, ne seront pas exempts du service militaire; ils ne pourront jamais être employés dans leur patrie.

Le ci-devant vicaire de la cathédrale de Würzbourg, M. Ogg, a fait part au Comité électoral d'une nouvelle invention, moyennant laquelle toutes sortes de moulins peuvent être mis en mouvemens, sans qu'on ait besoin d'eau fluviale. Il s'est offert d'exécuter une pareille machine, si l'on vouloit lui donner un privilége exclusif pour 20 ans.

## Prusse.

Le docteur Goldfuss s'apprête à se mettre en route pour l'Afrique, dont il veut visiter la partie méridionale. Ce voyage, dont S. M. le roi de Prusse fait tous les frais, doit durer trois ans. Le docteur passera la première année au Cap; la seconde, il parcourra le pays des Caffres; et la troisième, il compte s'enfoncer chez les Namaquas et les Hugonanas, dans l'intérieur de l'Afrique.

Il s'est établi à Berlin une Société dont le but est d'envoyer tous les ans des missionnaires en Afrique, et surtout dans la partie de l'Afrique habitée par les Nègres, afin d'y répandre, avec les lumières du christianisme, quelque teinture de nos arts et des semences d'une plus douce civilisation. Deux missionnaires sont déjà partis pour les côtes de la Guinée.

Un amateur de l'astronomie a déposé chez M. Bode, astronome, la somme de 20 frédérics d'or, pour la découverte la plus importante, le meilleur mémoire, ou la solution d'un problème difficile, relatif aux sciences astronomiques, qui lui sera remis ou adressé avant la fin d'août 1805. Les mémoires écrits en langue allemande ou française, seront adressés avant ce terme à M. Bode, astronome royal, et membre de l'Académie des Sciences à Berlin.

L'*Académie royale des Sciences*, à Berlin, a tenu, le 25 janvier, une séance extraordinaire pour célébrer l'anniversaire de naissance de l'immortel monarque Frédéric. Le conseiller privé *de Muller* y a fait lecture d'un essai sur le plan d'une *Histoire du grand Frédéric*. Il seroit difficile de peindre la profonde émotion qui s'étoit emparée de toute l'assemblée, au souvenir de toutes les actions qui composent la vie de ce roi, aussi sage administrateur que grand capitaine. On désire généralement que M. de Muller ne s'en tienne point à un simple essai.

M J. G. Meil, né à Altenbourg le 23 octobre 1732, directeur de l'Académie royale des Arts de Berlin, est mort dans cette ville le 2 février. On a de lui un *Opuscule sur les Ecoles de dessin*. Il a été imprimé dans les mémoires de l'Académie des Beaux-Arts et des sciences mécaniques de cette ville.

Le théâtre ne nous offre d'autres nouveautés qu'une imitation de *M. Musard*, qui a été fort applaudie. On a traduit le titre de cette pièce en Allemand, *Der Müssling.*

## Pologne prussienne.

La *Société des Amis des Sciences*, à Varsovie, a tenu une séance le 24 mai. L'évêque Albertrandi a lu un discours sur les mots de Maximien, dans Julius Capitolinus : « *Ego quanto major fuero tanto plus laborabo.* » M. *Stanislas* Soltik a prononcé ensuite l'*éloge de feu Joseph* Osinsky, *membre de la Société.* M. *Alexandre* Potocky a lu un *Mémoire sur l'agriculture, considérée comme la base de l'ordre social.* M. Potulicki a luun *Mémoire sur le succin,* et l'évêque Albertrandi quelques fragmens de son ouvrage manuscrit, *sur les monnoies romaines, de l'époque des seize premiers empereurs, qui se trouvent dans la collection du feu roi Stanislas Auguste de Pologne.* M. L. Osinski a terminé la séance par une *Ode à la bienfaisance.*

## Autriche.

Le voyage que l'Aëronaute Robertson a fait à Vienne, le 8 octobre, et où il est parvenu à un degré de 700 toises, est remarquable par l'heureux essai qu'il a fait d'attacher un grand voile à un autre ballon dont le mouvement étoit indépendant du sien. Cette invention l'a mis en état de donner à son ballon une direction oblique, différente de quinze degrés de celles que le vent lui auroit fait prendre; il a encore fait l'observation que l'électricité atmosphérique cessoit toujours quand il planoit au-dessus d'une forêt.

L'archimandrite Anthimus Gazes rapporte, à l'occasion d'un voyage qu'il a fait en Grèce, qu'on a découvert dans la Thessalie deux bustes de marbre d'Aristote et d'Anacréon, une statue de Cérès, plusieurs colonnes de marbre, une médaille de Lysimaque, et un monument de 16 pieds géométriques de profondeur. Il a également trouvé pendant son voyage, et apporté à Vienne un commentaire manuscrit de *Nicephorus* sur les antiphones grecques.

L'*Héritier Scrupuleux* (Der Gewissenhafte Erbe), pièce qui a été jouée sur le théâtre de la cour, à Vienne, est entièrement tombée. Une autre pièce, *la Bonne Humeur* (Die Gute Laune), donnée sur le théâtre de la ville, a subi le même sort. On a encore joué sur ce dernier théâtre avec peu de succès, le Château de Monténero; musique de Dalayrac.

Le médailleur et graveur en chef de la monnoie de Prague, *Antoine* Guillemard, a fait frapper deux médailles en l'honneur de la présence de S. M. l'Empereur François II et de son altesse impériale l'archiduc Charles, à Prague. On voit sur la première l'effigie de l'empereur avec cette légende: Franz II, Roem. Kais. Kon. zu. Hun. und Boehm. Erzh. zu Oest. C'est-à-dire, *François II, roi de Hongrie et de Bohême, duc d'Autriche.* Sur l'autre côte, l'Empereur à cheval est en face de son armée: dans le fond est le camp; la médaille a pour légende: Im Frieden mild; zum Kampfe stets gerüstet; ce qui veut dire, *doux en temps de paix, toujours prêt pour la guerre*: on lit dans l'exergue: Uibungslager bey Prag, 1804 (camp d'exercice près de Prague 1804).—L'autre médaille représente l'effigie du prince Charles: sa tête est couverte d'un casque, orné du lion de Bohême, qui porte une couronne de chêne: on lit autour, Car. Lud. Aust.

Boh. servator *(Charles Louis, Sauveur de l'Autriche et de la Bohême)*. De l'autre côté, on voit sur une table la couronne de Bohême avec le sceptre, ainsi que les armes du royaume de Bohême ; derrière la table sont des armures entassées, symbole de la paix, ce qui est encore indiqué par un arc-en-ciel, une colombe, ayant une branche de laurier dans son bec, prend son vol vers les armures ; dans le fond, on aperçoit des arbres fruitiers en fleur, ainsi que des champs fertiles, au-dessous on lit : Virtute bellica, sapientia civica, pax reducta. *La Paix ramenée par la Vertu guerrière et la Sagesse civique.*

## Suède.

Un jeune candidat en théologie, *Charles-Ulric* Broocmann, qui s'est déjà distingué par deux bonnes dissertations, l'une *sur les poètes suédois*, imprimée à Upsal, 1801, et l'autre, *De publica educatione*, *ibid.*, a entrepris un voyage par ordre du roi ; ce voyage a principalement pour but de visiter les écoles et autres établissemens publics. M. Broocmann a été à Berlin, où il a visité les écoles : il se rendra de là à Léipsick.

## Danemarck.

L'adjudant général de Ries vient d'inventer un instrument qu'il appelle *topognomon*, à l'aide duquel on peut s'orienter dans la nuit la plus obscure, et déterminer la position d'un objet éclairé.

M. le professeur Portal, membre de l'Institut national de France, et M. Reil, de Halle, ont été nommés

membres correspondans de l'Académie des sciences de Copenhague.

Le célèbre chevalier Canova ayant envoyé de Rome, à l'*Académie de peinture, sculpture et architecture de Copenhague*, un *buste* de *Persée*, vient d'être nommé membre ordinaire de cette société.

Dans une séance de l'*Académie royale des sciences*, M. le professeur Schow a donné lecture d'un morceau intéressant à la louange de feu le cardinal Borgia. Il y a développé l'esprit particulier qui animoit ce prélat illustre, ainsi que ses efforts pour contribuer aux progrès des belles-lettres, et de la science des antiquités. Le discours de M. Schow a été couvert d'applaudissemens, et sera l'un des matériaux les plus précieux dont pourra se servir l'écrivain qui voudra nous donner la biographie du cardinal.

## Russie.

Le vice-amiral de Tchitchagoff a fait remettre à l'Académie impériale des sciences à Pétersbourg, par l'académicien Gourieff, l'énoncé d'une question, sur la résistance des fluides, et son application à l'architecture navale pour la solution de laquelle le département de la marine destine un prix de mille ducats d'Hollande.

En communiquant le programme à l'Académie, l'intention de M. le vice-amiral et collègue du ministre des forces navales, a été que l'Académie prît la peine de le publier, de recevoir les mémoires et de les examiner conjointement avec le département de la marine.

L'Académie a accepté avec plaisir la proposition de concourir à un but aussi utile aux progrès des sciences; et désirant seconder les vues généreuses du département

ment de la marine, elle a arrêté de publier le programme, conçu en ces termes :

*Prix proposé par le département de la marine, le premier juillet* 1804.

« Des deux théories de la résistance des fluides, proposées et appliquées à l'architecture navale par don G. Juan et M. Romme dans l'examen maritime et l'art de la marine, corriger l'une ou l'autre, par exemple celle de don Juan, et la perfectionner au point, que les résultats qu'on en déduit, ne diffèrent plus des résultats obtenus par les expériences, que d'une quantité si petite, qu'on puisse la négliger dans la pratique, sans commettre une erreur sensible ; ou bien, et s'il est impossible de corriger ces théories, en établir une nouvelle qui conduise à des conclusions douées de l'exactitude mentionnée, et en faire l'application à l'architecture navale ; ou bien enfin, et s'il est impossible d'établir une pareille théorie, déduire au moins des expériences, une formule semblable à celles qui ont été données par MM. Bossut et Prony, et telle qu'elle soit, non seulement plus conforme aux expériences que les formules mentionnées, mais qu'elle conduise le plus près que possible aux conclusions tirées des expériences, en appliquant de même cette formule à l'architecture navale. Pour la solution satisfaisante de ce problème, le département de la marine a destiné un prix de mille ducats de Hollande, et fixé un terme de deux ans, à compter de la date de ce programme. Passé ce terme, les mémoires adressés à l'Académie ne seront plus reçus, attendu que ce temps est suffisant pour les nouvelles expériences que la solution de cette question rendra indispensablement nécessaires. Les Mémoires envoyés à l'Académie doivent être écrits d'un caractère distinct et lisible, soit en

langues française, anglaise ou russe. » *Signé* à l'original.

Paul Tchitchagof.

En publiant ainsi la question du département de la marine, l'Académie invite les savans, qui voudront concourir, d'adresser leurs Mémoires à son secrétaire perpétuel, avant le premier juillet 1806, et francs de port, aussi loin que les réglemens des bureaux de poste de leur pays le permettront. On observera du reste le mode usité de mettre une devise sur les Mémoires, et d'y joindre un billet cachété à la même devise, et qui contiendra le nom, les qualités et la demeure de l'auteur. Les Mémoires seront examinés avant l'expiration du terme du concours, par le département de la marine et par l'Académie. Cette dernière publiera le jugement qui en aura été porté, et le département de la marine couronnera, par le paiement du prix, les travaux de l'auteur qui aura satisfait aux conditions du programme.

Voici quel est le sujet du prix proposé par l'*Académie impériale des sciences de* Pétersbourg, pour l'année 1806.

Il est peu d'objets de physique qui, par rapport à tout ce qu'ils présentent de calculable, aient été examinés avec plus de succès que la lumière ; mais la nature même de cet être merveilleux nous est encore peu connue, et peut-être l'ignorons-nous tout à fait. Depuis bien du temps, on a, sur ce sujet, deux hypothèses également célèbres par les grands noms de leurs auteurs : celle de Newton qui fait consister la lumière en émanations matérielles des corps lumineux mêmes ; et celle d'Euler, qui la fait naître des vibrations d'un fluide élastique particulier, produites par l'action de ces mêmes corps. Le fondateur de la chymie moderne,

l'illustre Lavoisier, a donné sur la lumière une troisième hypothèse qui porte : qu'il existe dans la nature une matière toute particulière qui est la cause productrice de la sensation que nous désignons sous le nom de clarté ou de lumière; que la matière de la lumière est assujétie aux affinités chymiques, en vertu desquelles elle est susceptible de se combiner avec d'autres corps, de s'y fixer, de s'en dégager et de produire en eux de sensibles modifications; que par l'effet de sa grande affinité avec l'oxigène, elle le réduit, en concours avec le calorique, à cet état aériforme, sous lequel il entre dans la composition de l'air atmosphérique; et que le feu qui se manifeste dans la combustion des corps, résulte de la décomposition du gaz oxigène de l'air atmosphérique, opérée par le combustible, selon les loix des affinités, en vertu desquelles l'oxigène, qui fait la base de ce gaz, étant absorbé par le corps qui brûle, le calorique et la matière de la lumière deviennent libres et se dégagent. Quelque incertaine et sujette à des difficultés, que puisse paroître encore l'existence d'une matière de la lumière et la réalité de ses affinités, sur lesquelles l'illustre auteur même de l'hypothèse ne s'est énoncé qu'avec une réserve vraiment digne d'un si grand scrutateur de la nature : il est pourtant hors de doute que cette belle idée, qui ne manque pas de tout appui de l'expérience, offre un genre de recherches le plus intéressant pour les progrès de la philosophie naturelle. S'il existe une matière de la lumière, si elle est soumise à des affinités chymiques et répandue tout autour de nous; elle pourroit bien, par les combinaisons dans lesquelles elle s'engage avec d'autres corps, avoir des influences marquées sur eux et sur plusieurs phénomènes naturels : l'avancement de nos connoissances, à l'égard de cette matière, nous fourniroit par conséquent des ré-

sultats qui, en éclairant un des ressorts cachés de la nature, jeteroient un nouveau jour peut-être sur nombre de ses opérations. En considération de ces raisons, l'Académie Impériale a jugé avantageux, à l'avancement des sciences, de proposer publiquement un prix de cinq cents roubles, qui sera décerné au physicien qui aura fait et qui lui aura communiqué : *la série la plus instructive d'expériences nouvelles sur la lumière, considérée comme matière; sur les propriétés qu'on sera en droit de lui attribuer; sur les affinités qu'elle paroîtra avoir avec d'autres corps, soit organiques, soit non organiques, et sur les modifications et phénomènes qui se manifestent dans ces substances, en vertu des combinaisons dans lesquelles la matière de la lumière s'est engagée avec elles.*

Sans faire ici l'historique ni des objections qu'on a opposées à cette hypothèse, ni des recherches qu'on a déjà faites pour dévoiler, dans différentes modifications des corps et des phénomènes naturels, les traces de l'action des affinités chymiques de la lumière, l'Académie observe que ces recherches ne s'étendroient peut-être pas inutilement au feu galvanique, dont l'éclat éblouissant, dans les grandes piles de volta et sur des substances charbonneuses, imite en quelque façon celui de la lumière solaire. Au reste l'Académie se contente d'énoncer généralement le sujet du prix, afin que les savans qui voudront s'en occuper, ne soient gênés en aucune manière, dans les points de vue, sous lesquels ils pourroient être portés à envisager et à traiter une matière d'un accès aussi difficile, à peine encore entamée et pourtant si digne d'être approfondie en faveur des progrès de la science naturelle.

L'Académie invite les savans de toutes les nations,

sans en exclure ses membres honoraires et correspondans, à travailler sur cette matière. Il n'y a que les académiciens mêmes, appelés à faire la fonction de juges, qu'elle croit devoir exclure du concours.

Les savans qui voudront concourir pour ce prix, ne mettront point leurs noms à leurs ouvrages, mais seulement une sentence ou devise, et ils ajouteront à leurs Mémoires un billet cacheté qui portera au dehors la même devise, et au dedans le nom, la qualité et la demeure de l'auteur. On n'ouvrira que le billet de la pièce qui aura remporté le prix; les autres seront brûlés, sans avoir été décachetés.

Les Mémoires, écrits d'un caractère lisible, soit en russe, en français, en anglais, en allemand ou en latin, seront adressés au secrétaire perpétuel de l'académie, qui délivrera à la personne qui lui aura été indiquée par l'auteur, un récépissé marqué de la devise et du numéro dont il aura collé la pièce.

Les Mémoires seront reçus jusqu'au premier mai 1806 exclusivement, et l'auteur de celui qui, au jugement de l'Académie, aura mérité le prix, sera proclamé dans l'assemblée publique qui se tiendra au mois de juillet de la même année.

Le mémoire couronné est une propriété de l'Académie, et l'auteur ne sauroit le faire imprimer sans la permission formelle. Les autres pièces de concours peuvent être redemandées au secrétaire, qui les délivrera, ici à St.-Pétersbourg, aux personnes qui se présenteront chez lui avec une procuration de l'auteur.

Les grands de la Russie se distinguent toujours par leurs donations faites aux écoles et aux universités. Le lieutenant-général Urussoff vient de donner à l'université de Moscou un cabinet très-considérable de mi-

néraux, et une belle collection de mosaïques; le même a donné au Gymnase du Gouvernement à *Porchow* sa propre bibliothéque, ainsi qu'une riche collection de minéraux russes. D'un autre côté on a vu le neveu de feu le comte de Besborodko, M. de Sudjenkoff, déposer au ministre, chargé des sciences et des arts, une somme de 40,000 roubles, pour l'établissement de quelques écoles dans sa patrie, la petite Russie.

Martin Godefroy *Hermann*, auteur du Manuel de la *Mythologie* d'*Homère* et d'*Hésiode*, et de celle de *Lyrique*, etc., un des meilleurs ouvrages qui ait paru dans cette partie, part pour Saint-Pétersbourg avec son épouse, qui a été appelée près de l'école de jeunes demoiselles; le traitement est de 500 roubles par an.

L'Académie de cette ville vient d'acheter et de payer 5,000 roubles, le cabinet de conchyliologie du célèbre Chemnitz, professeur d'histoire naturelle à Copenhague.

M. Bergmann, pasteur livonien, qui vient de se faire connoître d'une manière avantageuse, par la relation de ses voyages et de son séjour de plusieurs années parmi les Kalmoucks, partira dans quelques semaines pour entreprendre un nouveau voyage chez les peuples très-peu connus qui habitent la Haute-Asie. On est d'autant plus en droit de se promettre d'heureux fruits de cette nouvelle entreprise, que M. Bergmann possède fort bien la langue de la plupart des peuples qu'il doit visiter.

Le conseiller d'état Demidow, si connu par ses grandes donations aux universités de la Russie, vient de donner à l'*université de Moscou* une orgue de la valeur de 17,000 roubles; cet orgue a été exposé dans le grand salon d'audience; on l'a touché le 30 Auguste,

anniversaire de sa majesté l'Empereur. Feu M. le professeur Irellmann a prononcé un discours en latin à cette solennité. L'université a célébré Janvier par un jubilé qui a été extrêmement solennel. Il est certain que l'Académie chirurgicale sera transférée à Saint-Pétersbourg.

## ITALIE.

M. le chevalier CALCAGNI, de NAPLES, a trouvé une médaille appartenante à la ville de *Petra*, en Sicile, avec la légende ΠΕΤΡΕΙΝων. Cette médaille représente d'un côté une tête d'Hercule, de l'autre une femme debout, appuyée avec le coude sur une petite colonne. M. le chevalier Calcagni imprime à présent un grand ouvrage sur les *monnoies des anciens rois et princes* de Sicile. Il répandra une nouvelle lumière sur cette matière intéressante.

Le savant antiquaire, M. le chevalier LANDOLINI, à Syracuse, dont on lit un si bel éloge dans les *voyages* de BARTEL et de SEUME, et qui s'est occupé depuis long-temps à faire des fouilles en différens endroits, vient d'être recompensé de son zèle par la découverte d'une très-belle *Vénus anadyomène*, parfaitement conservée.

On vient d'imprimer une dissertation à ROME sur la *Prison Tullième;* c'est l'avocat Leonardo Adonii qui en est l'auteur; il l'a fait paroître sous les auspices du célèbre cardinal Borgia. Elle est intitulée *Richercha intorno al sito preciso del carcere Tulliano dell avocato* Leonardo Adonii *Romano gia professore di S. Scrittura nella universita del collegio romano, dedicate all eminente principe il signore card. Stefano Borgia. Roma stamperia Luigii Salrioni*, *in*-4°. Cet ouvrage est rempli d'idées neuves, et dont

le but est de prouver que la prison Tullienne n'est pas la même que la prison Mammertine, contre l'opinion de M. Cancellieri.

M. Petrini, sous la direction duquel s'exécutent les fouilles dans les environs d'*Ostie*, a découvert depuis peu une statue représentant le Tibre assis, que le S. P. a fait acheter 5000 sequins.

Le célèbre Canova travaille à la statue assise de S. A. I. madame, Mère de l'Empereur.

La préfecture des études du Collége romain, vacante par la mort du cardinal Borgia, a été donnée, par S. S., au cardinal *Lorenzo* Litta.

On travaille à dégager de la terre l'arc de Constantin, ainsi qu'on l'a fait pour celui de Septime-Sévère. Dans une excavation des thermes de Dioclétien, on vient de trouver une tête de Vénus qui a été jugée d'un très-grand prix.

Le duc de Laurenzano vient d'être enterré avec une pompe vraiment royale. La famille avoit fait composer une messe de *Requiem* par Paesiello; mais ce genre est trop étranger au talent de ce compositeur, et sa musique n'a pas paru digne d'un si grand compositeur.

## Espagne.

La société *royale économique* de Madrid, assistée de la *Junta* des dames qui en fait partie, a célébré, le 9 du mois de janvier, l'ouverture solennelle de l'*Institution des Sourds-Muets*, établie aux frais de majesté, sous la direction de cette société. Son éminence le duc de Osuna a ouvert la séance par la lecture d'un discours vivement applaudi. On a procédé ensuite à l'examen du jeune Machado, âgé de 11 ans, et sourd-muet de naissance. Il est élève du capitaine d'in-

fanterie don Lofras y Bazan, directeur général de cet établissement. Cet enfant a répondu de la manière la plus satisfaisante à toutes les questions qui lui ont été adressées. Par un des articles du réglement, la maison, outre ses élèves gratuits, prendra des pensionnaires à 450 réaux par mois. Rien ne sera négligé pour porter cet utile établissement au point de perfection où il est arrivé chez les autres peuples, spécialement en France. Nous devons nous rappeler que le premier inventeur de l'enseignement des sourds-muets a pris naissance en Espagne.

## Archipel.

Selon les gazettes allemandes, on apprend par des lettres de Corfou, du 7 décembre, que le vice-consul anglais est parvenu, à l'aide de deux célèbres nageurs de Calimno, et après un travail de deux ans, à retirer du fond de la mer la collection précieuse d'objets d'arts de l'ancienne grèce, que le lord Elgin avoit faite pendant son séjour à Constantinople, et qui avoit coulé à fond en 1802, dans les parages de Cérigo.

## FRANCE. — Départemens.

La *Société libre d'émulation de* Rouen a proposé à ses membres résidens et à ses associés correspondans différens sujets; chaque membre résident est obligé d'en choisir un et de le traiter dans un temps donné, à moins qu'il ne désigne un autre sujet qu'il a choisi lui-même, et dont il s'occupe réellement. Voici les sujets proposés à la société.

1. Quelle a été l'influence des découvertes de la chymie moderne sur l'art de guérir, comparé à l'ancienne méthode?

2. Quels sont les symptômes caractéristiques de la maladie appelée *fièvre jaune?*

Long-temps fixée au centre de l'Amérique, elle paroît menacer l'Europe. Quels moyens conviendroit-il d'employer pour l'empêcher de s'introduire parmi nous, ou pour arrêter ses ravages si elle y pénétroit?

3. Indiquer les principales causes d'insalubrité dans les grandes villes. Quels seroient les moyens d'y remédier, dans les hospices, dans les prisons, dans les ateliers, et généralement dans tous les lieux où il se forme de grands rassemblemens?

4. Les maladies vermineuses qui attaquent les enfans jusqu'à l'âge de douze ans, sont-elles plus communes dans le département de la Seine-Inférieure que dans les départemens limitrophes? Quelles pourroient être les causes de cette affection particulière, et quels seroient les meilleurs moyens curatifs?

5. Quels ont été, jusqu'à ce jour, les progrès de la vaccine dans le département de la Seine-Inférieure? Quels en ont été les résultats?

6. Quelle a été l'influence de la chymie moderne sur la pratique des arts dans le département?

7. Démontrer les avantages qui résulteroient, pour le progrès de l'industrie et pour l'intérêt même des teinturiers, de joindre la théorie à la pratique de leur art.

8. Balancer les avantages et les inconvéniens de l'éducation publique et de l'éducation domestique et privée. Laquelle est préférable?

9. De quelle manière conviendrait-il de graduer l'instruction de l'enfance et de la jeunesse?

10. La durée des saisons est-elle toujours la même pour une année quelconque, et l'inégalité étant reconnue, est-elle fixe ou variable?

11. Quels peuvent être les inconvéniens et les avan-

tages, sous les rapports politiques, civils et astronomiques, de l'abolition ou de la conservation du nouveau calendrier ?

12. Quelle est la principale cause de la non exécution du système métrique ?

Quels sont les meilleurs moyens de familiariser le peuple avec ce système ?

13. Sous quel rapport le XVIII^e^ siècle est-il inférieur, égal ou supérieur à celui qui l'a précédé?

14. Quelle influence a, sur l'imagination et sur les mœurs du peuple, l'effusion du sang des animaux qu'il voit massacrer tous les jours, et particulièrement dans les villes ?

Si c'est un mal, quels sont les moyens d'y remédier?

Et comme il est naturel, en suivant les règles de l'analogie, d'appliquer les mêmes principes et les mêmes raisonnemens aux supplices des criminels, en abrogeant les supplices actuels, au moins ceux où le sang des hommes est répandu, quel seroit le moyen le plus efficace de venger la société outragée, et de contenir les scélérats par la terreur salutaire de l'exemple?

15. Quel étoit l'état de la littérature française lorsque Malherbe commença à écrire? Quel rang lui assignent, parmi nos poëtes, le mérite de ses ouvrages et le temps où il les composa?

16. Quelle a été l'influence du génie de Corneille sur la littérature française et sur le caractère national?

17. Quelle a été l'influence des écrits de Voltaire sur la poésie, la littérature et la philosophie du XVIII^e^. siècle ?

18. Quelle a été l'influence de la révolution sur l'éloquence et la poésie françaises?

19. Quels sont les historiens français qui, dans la

manière d'écrire l'histoire, ont le plus approché de celle de Tite-Live ou de Tacite?

20. Quelle a été l'influence réciproque de la littérature sur les sciences exactes, et des sciences exactes sur la littérature?

21. Examen critique du quatrième livre de l'Énéïde, traduit par Delille.

22. Examen critique de quelques morceaux du Paradis perdu, de Milton, traduit par le même.

23. Eloge historique du Poussin, peintre de l'école française, né aux Andelys, département de l'Eure, .....

24. Eloge de Thouret, membre de l'assemblée constituante, mort, en l'an 2, victime de la révolution?

25. Quelles sont les parties de la littérature, tant ancienne que moderne, dans lequel les femmes ont le plus excellé?

26. Quelles sont les variations qu'a subi la déclamation théâtrale, parmi les modernes, depuis la renaissance des lettres?

27. L'art dramatique a-t-il plus d'influence en France sur le caractère national que le caractère national n'en a eu sur l'art dramatique?

28. Quelles sont les causes qui occasionnent la submersion et la perte totale des terrains et prairies situées le long de la Seine, depuis la Mailleraye jusqu'à son embouchure?

Quels sont les moyens de prévenir ces affouillemens journaliers, d'où résultent les alluvions et bancs de sable qui nuisent à la navigation?

29. Indiquer les meilleurs engrais à employer sur un terrain, eu égard, 1°. à la nature du sol; 2°. à sa dernière production; 3°. à l'espèce de semence qu'il est destiné à recevoir.

30. Déterminer, par des plans d'un genre simple et de facile exécution, sans une grande dépense, le meilleur placement et orientement, la meilleure distribution relative des divers bâtimens d'un corps de ferme, de tous les accessoires qui doivent y être joints pour satisfaire à toutes les conditions d'une bonne exploitation rurale; ce qui comprend la facilité de tout surveiller et de tout faire avec le moins de bras, le moins de perte de temps, le moins de risques, le moins de frais et le moins de consommation possible, et de même pour deux habitations villageoises, l'une destinée à une famille vivant de son travail journalier, et l'autre au cultivateur d'une petite propriété.

Indiquer la meilleure manière de construire les bâtimens dans les campagnes, sous les rapports de la solidité, de la salubrité et de l'aménagement.

31. Quelles sont les dispositions les plus avantageuses pour préserver de l'inondation les bâtimens ruraux, situés dans les îles et sur le bord des rivières sujettes à des crues ou à des débordemens?

32. Décrire succintement les principaux édifices de Rouen, sous le rapport de l'architecture.

33. Seroit-il avantageux d'établir pour le département, et principalement pour la ville de Rouen, une école pratique d'arts et métiers? Indiquer les moyens les plus économiques de former et de soutenir cet établissement.

34. Le diamètre du piston pour les pompes déterminé, quel doit être celui des tuyaux d'aspiration?

Lequel le est plus avantageux du Piston de cuivre à nu ou de celui de cuir?

35. Les fuseaux en bois de lanternes d'engrenage pourroient-ils être utilement remplacés par des fuseaux de verre ou de tout autre matière?

36. Comparer l'imprimerie dans son état actuel avec

l'imprimerie dans l'état où elle étoit avant la révolution.

Quels sont les avantages des nouveaux procédés stéréotypes?

A quelle époque l'imprimerie a-t-elle commencé à Rouen? Morin y imprimoit-il en 1443, comme une ancienne chronique l'a, dit-on, avancé.

## PARIS.

L'*Académie de Législation*, auparavant quai Voltaire, hôtel Labriffe, et transférée rue de la Harpe, ancien collége d'Harcourt. Elle a tenu sa séance générale le 20 ventôse.

Voici quel a été l'ordre de lecture.

1°. Lecture du procès-verbal de la précédente séance.

2°. Présentation des candidats.

3°. Discours d'ouverture des séances du corps académique, par M. le conseiller d'état REGNAULT (de Saint-Jean-d'Angély), grand procureur-impérial.

4°. Analyse de la correspondance, par M. l'administrateur général de l'Académie, J.-T. BRUGUIÈRE (du Gard.)

5°. Rapport sur les travaux particuliers de MM. les élèves depuis la rentrée des études de l'an 13, par M. ACHARD, leur président.

6°. Thèse latine par MM. les élèves Sauzey, Clerget et Wilmin, sur une question de droit romain, suivant les cours de MM. LANJUINAIS, sénateur, et SALIVET, docteur en droit, professeurs à l'Académie.

7°. Discours sur les avantages sociaux du cérémonial, par M. de SOBRY, ancien avocat, membre de l'Académie.

8°. Exercice entre MM. Parquin, Goupil-Préfeln,

Brugiere et Lachèze, élèves suivant le cours de M. Gallais, professeur de logique, de morale et d'éloquence, sur cette question : Si la philosophie a été favorable ou contraire aux progrès de la morale, de la législation et des beaux-arts.

M. le conseiller d'état, préfet du département de la Seine, a fait déposer au *Cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale* deux médailles frappées chacune en argent et en or pour les fêtes célébrées à l'Hôtel-de-Ville de Paris à l'occasion du couronnement.

L'une a deux pouces et cinq lignes de diamètre ; elle offre d'un côté la tête de l'Empereur couronné de lauriers, avec la légende Neapolio Imperator. Le revers offre l'Empereur assis sur une chaise curule, placé sur une estrade peu élevée ; il est couronné de laurier, vêtu du paludament, et tient dans sa gauche un long sceptre terminé par un globe sur lequel est l'aigle impérial, ayant les ailes éployées et tenant la foudre dans ses griffes. Devant lui est la ville de Paris sous la figure d'une femme, en vêtement long, et coiffée d'une couronne murale ; elle étend ses deux mains vers l'Empereur. Derrière elle, à la droite du champ de la médaille, on aperçoit une barque qui est conduite par un génie. Dans la partie supérieure du champ, on voit, entre l'Empereur et la figure de la ville de Paris, une étoile à cinq pointes, au centre de laquelle est la lettre N ; au-dessus est placée la légende : Tutela praesens. Dans l'exergue on lit : Epulum solemne Imperatoris in curia urbana. frim. a. xiii. Ce revers a été gravé par M. *Jeuffroy* sur les dessins de M. *Prudhon*. Le coin de la tête a été gravé par M. *Galle*.

L'autre médaille est du diamètre de 15 lignes. Elle offre d'un côté les têtes conjuguées de l'Empereur

couronné de laurier, et de l'Impératrice coiffée du diadème, et ornée d'un collier d'étoiles à cinq pointes. Les deux noms NAPOLEON, JOSEPHINE, placés à gauche et à droite dans le champ, forment toute la légende.

Le revers offre l'aigle impérial ayant les ailes éployées, mais se reposant et tenant dans ses griffes des branches de laurier, d'olivier et de chêne; la légende qui occupe la partie supérieure du champ est composée de ces mots : FIXA PERENNIS IN ALTO SEDES. Dans l'exergue on lit : FÊTES DU COURONNEMENT, DONNÉES A L'HOTEL-DE-VILLE AN XIII.

Les deux côtés de cette médaille sont gravés par M. BRENEL.

*L'Académie de médecine* de Paris a renouvelé son administration dans la séance générale du 30 pluviôse. Elle a nommé pour son président M. le docteur *Bourru*, doyen de l'ancienne faculté de Paris; et pour directeur M. *Guillotin*, docteur-régent et professeur de la même faculté. Les autres administrateurs sont MM. les docteurs *Descemet*, vice-président; *Memmet*, vice-directeur; R. *Chamseru*, secrétaire; *Fabré*, secrétaire-adjoint; *Ledru*, trésorier; *Bonnet*, architecte. M. le docteur *Desessarts*, de l'Institut, a été nommé président de la commission annuelle chargée de la direction des travaux académiques. Les autres commissaires sont MM. les docteurs *Delaporte*, *Legallois*, *Pagès* et *Léveillé*.

M. ALIBERT vient de recevoir de M. Lameyran, médecin en chef de l'hôpital de VERSAILLES, le pied d'une femme morte à soixante ans, dont les ongles sont extraordinairement prolongés. Celui du pouce est surtout beaucoup plus développé que les autres; il est recourbé sur lui-même, s'étend sur toute la surface du pied, et ressemble parfaitement à la corne d'un bélier; il en a la forme et la dureté. M. Alibert vient

vient de faire dessiner ce pied extraordinaire, et se propose de le faire paroître dans son grand ouvrage sur les maladies de la peau, dont les ongles sont regardés comme un appendice.

M. Regnier, ingénieur-machiniste, a inventé un méridien qui peut être placé agréablement sur une croisée d'appartement, et qui frappe sur un timbre à l'heure de midi. Il est tellement construit qu'il peut demeurer exposé à l'air libre sans couverture, et que son mécanisme en petit fait partir un rouage assez grand pour sonner midi, sur une grosse cloche. Il pourroit, par conséquent, servir dans les paroisses de campagne. Le mécanisme consiste en une armature à quart de cercle qui porte une loupe, et une plaque en bronze garnie dans le plan du méridien, d'un fil de crin noir, lequel, s'il se rompt, laisse échapper la détente d'un marteau qui, par ce moyen, frappe sur le timbre. Au moindre rayon du soleil, le crin se crispe et casse. Il faut même pour cela un rayon moins brillant que celui qui fait paroître distinctement l'ombre d'un style sur un cadran solaire. Ce mécanisme peut servir indistinctement dans tous les pays.

Parmi le grand nombre des faits que l'illustre M. Humboldt a recueillis dans son voyage, en voici un des plus curieux qu'il vient de procurer à l'Institut national. Plusieurs volcans de la Cordillière des Andes, lancent par intervalles des éruptions boueuses, mêlées de grandes masses d'eau douce, et ce qui est extrêmement remarquable, une multitude infinie de *poissons*. Le volcan d'Imbaburu, entre autres, en jeta une fois un si grand nombre près de la ville d'Ibarra, que leur putréfaction occasionna des maladies. Ce phénomène, tout étonnant qu'il est, n'est pas même extraordinaire; il est au contraire assez

fréquent, et l'autorité publique en a conservé les époques d'une manière authentique, avec celles des tremblemens de terre. Ce qui est surtout singulier, c'est de voir que ces poissons ne sont nullement endommagés, quoique leur corps soit extrêmement mou, ils ne paroissent pas même avoir été exposés à une forte chaleur. Des Indiens assurent qu'ils arrivent quelquefois encore vivans au pied de la montagne. Tantôt ces animaux sont lancés par les bouches du cratère, tantôt ils sont vomis par des fentes latérales; mais toujours à 12 ou 1300 toises au-dessus des plaines environnantes.

Un rapport de MM. Bertholet et Guiton, fait à la *Classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut*, le 22 pluviose dernier, sur les cheminées et poëles de M. *Curaudeau*, est extrêmement avantageux à ces constructions. Il en résulte,

1°. Qu'elles garantissent de la fumée;

2°. Qu'elles économisent le bois et donnent plus de chaleur, en tirant parti de tous les principes qui peuvent la produire;

3°. Que les tuyaux de tôle, employés de préférence dans cette construction pour la conduite de la chaleur, réunissent à l'avantage de la transmettre promptement, celui de s'emboîter facilement, outre que le bas prix de la tôle rend la construction moins chère;

4°. Que ces tuyaux peuvent être placés derrière une glace, et y produire leur effet sans lui nuire. Les cheminées de M. Curaudeau conservent à l'extérieur leur forme ordinaire. M. Bertholet, rapporteur, en a conclu que ces constructions offroient des avantages réels; et, sur son exposé, la classe a adopté ses conclusions.

La *Classe des beaux-arts de l'*Institut a ouvert les concours pour les grands prix. Le jeudi 9 ventose on a commencé les concours d'essai pour le grand prix de gravure en pierres fines. Le premier consistoit en une esquisse sur un sujet donné. Cette esquisse a dû être faite dans le jour. Lundi 13, second concours, consistant en une figure modelée d'après nature. Il a été accordé six jours pour ce concours. Dimanche 19, la classe des beaux-arts a jugé les esquisses, et le lendemain, à 7 heures du matin, elle a donné le sujet du prix aux concurrens qu'elle avoit admis au concours définitif. Ils sont entrés en loge le même jour. Ils ont jusqu'au mercredi soir 30 prairial, pour la gravure sur pierre fine du sujet donné. Les concurrens ont dû se faire inscrire chez le concierge des écoles de peinture et de sculpture.

La séance publique extraordinaire de la *classe de la langue et de la littérature française* de l'Institut, tenue le 15 ventose, avoit pour objet la réception de M. Lacretelle, nommé depuis deux ans, mais qui n'avoit point encore rempli cette formalité, renouvelée de l'ancien usage de l'Académie française, et que cette seule classe de l'Institut s'est imposée depuis la réforme de l'an IX.

La séance s'est ouverte par la lecture du discours du récipiendaire. La voix foible de M. Lacretelle lui ayant fait craindre de n'être pas entendu, M. Regnault de Saint Jean d'Angely a lu à sa place. Le principal sujet de ce discours étoit l'éloge de La Harpe, à qui M. Lacretelle succède. M. Morellet, président de la classe, a répondu : L'usage veut que cette réponse ait deux sujets; un second éloge du mort et un éloge du vivant, qui est là pour l'entendre. Plusieurs endroits de ce discours ont été vivement applaudis.

M. Suard, secrétaire perpétuel, a fait un rapport sur le prix décerné par la *classe à l'éloge du grammairien philosophe Dumarsais.* Il a lu plusieurs passages du discours couronné. L'auteur, M. Degerando, correspondant de la troisième classe de l'Institut, et secrétaire général du ministère de l'intérieur, a reçu le prix des mains du président, qui a fait ensuite un rapport sur *la manière dont les titres d'établissemens et les registres de l'ancienne Académie française ont été conservés.*

M. Arnaud en a fait un autre, au nom d'une commission, sur la question de savoir *si la classe publiera des mémoires comme les trois autres*, ou si elle n'en publiera pas. La commission est d'avis qu'elle publie des mémoires, et la classe a adopté les conclusions du rapport.

M. Collin d'Harleville a terminé la séance par la lecture d'un dialogue en vers entre un poëte et son ami. Le fond du sujet est l'*indépendance d'un homme de lettres.* Ce morceau plein d'esprit, de naturel, de bon sens et de grâce, est un des plus agréables que M. Collin ait lu dans les séances de l'Institut. Il a été couvert d'applaudissemens.

La mort de M. l'abbé Garnier, membre de la Classe de Littérature ancienne, est une perte pour la littérature.

M. de Lalande nous a adressé à ce sujet la lettre suivante :

J'étois un de ses plus anciens amis, c'est à moi à jeter les premières fleurs sur sa tombe.

Jean-Jacques Garnier naquit à Goron, dans le Maine, le 18 mars 1729.

Il avoit si bien profité dans ses études, qu'étant venu

à Paris sans argent, il fut, dès le premier jour, accueilli et employé au collége d'Harcourt.

En 1760, il fut nommé au collége de France, comme coadjuteur de M. l'abbé Sallier, qui connoissoit son mérite.

En 1768, il fut nommé inspecteur du collége, en survivance de Vatry, qui étoit devenu infirme.

En 1770, il donna le neuvième volume in-4°. de l'Histoire de France de Velly et Villaret. Il commença à l'année 1469. En 1786, il donna le quinzième, qui finit en à 1563. On trouve dans sa partie beaucoup plus d'érudition que dans celles de ses prédécesseurs.

Le volume suivant étoit fini; mais dans un temps où l'on déclamoit contre les rois, il ne voulut pas publier des faits qui étoient contre la royauté.

Le collége de France lui a eu la plus grande obligation; c'est à lui que l'on dut, en 1772, la régénération, la perfection, la construction de cette célèbre école.

Il fut obligé de quitter en 1793, à cause du serment qu'on exigeoit. Il n'avoit presque rien. Il fut accueilli par M. et Me. de Mesme, à Bougival, et il y est resté jusqu'à sa mort.

Comme il avoit une grande collection de livres, il me proposa de les déposer chez moi, pour ne pas payer un loyer. Je représentai avec chaleur au ministre que le gouvernement ne pouvoit laisser sans ressource un homme de ce mérite, et il eut une pension. Il fut ensuite nommé de l'Institut, avec les anciens membres de l'Académie des inscriptions, dont les mémoires attestent combien M. Garnier y avoit été utile. Il me dit alors qu'il avoit beaucoup de mémoires à donner, et j'espère qu'ils ne seront pas perdus.

L'éloge que fera de lui le secrétaire, fera mieux connoître ce savant académicien. Je finis en rendant témoignage à son caractère obligeant, à sa générosité, à son

désintéressement, à sa douceur. Ses anciens domestiques le chérissoient : il étoit aimé de tout le monde.

DE LALANDE.

---

# THÉATRES.

## *THÉATRE FRANÇAIS.*

### *Le Tyran domestique*, ou *l'Intérieur d'une famille*

Cette comédie en 5 actes et en vers de M. DUVAL, a obtenu un succès qui lui avoit été contesté à la première représentation. Quelques défauts sont rachetés par des situations vraiment dramatiques, et le fond de l'ouvrage méritoit plus d'égards qu'on n'en avoit montré d'abord. Aucun tyran n'est plus à craindre qu'un tyran domestique. Il n'est point de moyen de se soustraire à ses violences. Une femme qui se plaint de son mari, des enfans qui murmurent contre leur père, des valets qui parlent mal de leur maître, font retomber le blâme sur eux-mêmes. On croit plutôt aux torts des inférieurs qu'à l'injustice du supérieur. Aussi doit-on savoir gré à celui qui attaque ce vice odieux et plus commun que l'on ne pense.

*Valmont*, riche financier, tyrannise toute sa maison, contraint les inclinations de ses enfans, brusque et contrarie sa femme, et s'emporte contre ses domestiques. Avec ces défauts, il a un bon cœur, de la générosité, et déploie dans le monde toute l'amabilité qui lui manque dans l'intérieur de sa famille. Sa femme, qui a toujours supporté ses caprices avec la plus grande douceur, n'en est pas plus heureuse. Un frère qu'elle

avoit en Amérique, revient et apprend tous ces détails : il se rend chez son beau-frère, ne se fait connoître qu'à madame Valmont, et lui fait voir la nécessité d'un coup d'éclat qui mette son époux à la raison. Après une scène où Valmont a déployé toute la violence de son caractère, où honteux de ses emportemens il ordonne à ses enfans, qui versoient des larmes, de paroître gais devant les étrangers qui surviennent, il reste seul. Bientôt il apprend que sa femme et ses enfans sont sortis. La nuit avance ; il n'en a pas de nouvelles : l'inquiétude le prend ; enfin il reçoit une lettre qui lui apprend qu'après avoir long-temps souffert, on le quitte. Ses domestiques eux-mêmes lui déclarent qu'ils ne veulent plus le servir ; que sa femme seule les retenoit par sa douceur. Valmont attéré réfléchit sur sa conduite, se décide à quitter des lieux où tout lui rappelle un temps plus fortuné. Son violent chagrin fait juger son repentir sincère ; sa femme et ses enfans reparoissent ; son beau-frère, qui avoit tout conduit, se fait reconnoître, et Valmont, pour première preuve de son changement, marie sa fille selon son goût, et laisse son fils choisir l'état qui lui plaît.

Quelques épisodes développent encore le caractère principal, entre autre le tableau du ménage de Dupré, cousin de Valmont, qui fait un contraste frappant avec le sien.

Le style est un peu négligé dans quelques endroits. Le plus grand défaut de l'ouvrage est d'être un peu trop sérieux pour une comédie ; du reste il est bien conduit et très intéressant. Il est très-bien joué ; *Fleury*, foible dans le commencement de son rôle, a joué la fin avec le plus grand talent.

## THÉATRE LOUVOIS.

*Bertrand et Raton*, ou *l'Intrigant et sa dupe*, comédie en 5 actes et en prose.

Cet ouvrage est bien au-dessous de tous ceux de PICARD. Il nous présente un intrigant dupant un sot, et dupé lui-même par le valet de son rival, auquel il a la sottise de se confier. Les détails sont tellement oiseux et si peu amusans, qu'il est inutile de les analyser. Le peu d'intérêt qu'il y a dans la pièce, ne commence qu'à la fin du troisième acte. Le jeu des acteurs n'a pas contribué à faire réussir la pièce.

## THÉATRE FAVART.

*Julie*, ou *le Pot de Fleurs*.

Le *Pot de Fleurs* est fort utile dans cette pièce, puisque c'est lui qui noue l'intrigue. Il tombe sur l'épaule d'un jeune officier que *Julie* a vue au bal, et qu'elle aime, selon l'usage, quoique son oncle l'ait promise à *Verseuil*, son ami. L'officier irrité, ne voyant personne à la fenêtre, monte, veut tuer un valet, et ne s'appaise qu'en revoyant Julie. Reconnaissance, sermens d'être l'un à l'autre. On entend quelque bruit, Julie s'enfuit, et l'officier resté seul, voit arriver un homme d'un âge mûr, qu'il prend pour l'oncle, et à qui il demande Julie; il lui donne même son porte feuille qui renferme des papiers importans. Ce prétendu oncle n'est autre que Verseuil, son rival, aussi raisonnable, aussi généreux que l'autre est étourdi. Loin d'abuser de la confiance de son rival, il sort pour travailler à son bonheur. Bientôt le véritable

oncle survient; il est pris à son tour pour le rival : de là naît un quiproquo assez comique, mais moins naturel que le premier. Tout s'explique à l'arrivée de Verseuil, et les jeunes-gens sont unis.

Les caractères de Julie et de l'officier sont trop forcés pour être agréables. On a voulu faire de l'une une ingénue, mais elle est d'une franchise qui vise à la grossièreté, et elle dit trop cruement qu'elle aime les militaires, que son amant est bel homme, qu'il a une belle taille, etc. Ce n'est pas là-dessus qu'on fondoit autrefois l'amour des héroïnes de comédie, et une jeune personne auroit rougi de paroître faire attention à ces choses-là. Mais aujourd'hui que le superficiel est à la mode, on se laisse prendre par les yeux plutôt que par le cœur.

Le militaire pouvoit être représenté comme un étourdi, une mauvaise tête : mais on en a fait un crâne qui veut tuer tout le monde, s'assied pendant que l'oncle de Julie est debout, prend de très-grandes libertés avec celle-ci pendant qu'ils sont seuls ensemble. En un mot les convenances de la société sont loin d'être observées dans cet ouvrage. Il a eu un de ces succès faits d'avance. La musique n'avoit rien de neuf, et à l'exception d'une chanson militaire chantée par *Elleviou*, on n'a remarqué aucun morceau. L'auteur des paroles a gardé l'anonyme. La musique est de MM. Fay et Spontini.

## *L'Intrigue aux Fenêtres.*

On ne doit pas juger à la rigueur une pièce faite pour le carnaval. Celle-ci a du mouvement, de la gaîté, une charmante musique; elle a parfaitement réussi. Le titre étoit original, et il est très-bien rempli. En effet la décoration représente la façade d'une

maison, dont on distingue tous les appartemens par les fenêtres, et où le public voit tout ce qui se passe. L'intrigue n'est pas très-neuve; il s'agit d'un enlèvement projeté par un jeune militaire, et que veut empêcher un vieux capitaine, père de la demoiselle qu'on veut enlever. Le moyen le plus original est celui qu'emploie le jeune-homme pour connoître la maison où loge sa maîtresse. Il fait crier au feu par une vingtaine de porte-faix. Tout le monde se met aux fenêtres, et il profite de cela pour observer la disposition des appartemens, et dresser son plan d'attaque. Les incidens perdroient à être détaillés. La pièce est un de ces imbroglios dont la surprise fait tout le mérite.

Les paroles sont de MM. Bouilli et Dupati; la musique de M. Nicolo.

## *Théatre du Vaudeville.*

### *La Laitière de Bercy.*

Cette pièce est vraiment un mélodrame. On a été fort étonné de trouver au Vaudeville un pareil sujet; c'est une contre-épreuve de la *Forteresse du Danube*, qui attire en ce moment la foule au théâtre de la Porte Saint-Martin, et de *Léonore* ou l'*Amour Conjugal* joué à Feydeau. Un certain *Constantin de Renneville* s'est avisé de faire des vers contre la cour. On le met à la Bastille : c'est tout simple. Mais sa jeune épouse veut le tirer de sa prison; et, déguisée en laitière, elle demeure à Bercy, et va vendre du lait à la porte de la Bastille. Un geolier devient amoureux d'elle; et comme il ne sait pas lire, il prie Constantin de lui lire les lettres que lui écrit *Clerine :* c'est le nom de la laitière. Celui-ci reconnoît la main de son épouse, répond, et le geolier se charge, sans s'en douter, de la corres-

pondance. Colbert, à qui les auteurs font dans leur pièce quitter le ministère, arrive là et reconnoît Clerine; on ne sait dans quelle intention il vient lui raconter son histoire, et s'en va ensuite sans dire quel est son projet; mais il éveille des soupçons, on croit qu'il veut nuire à Clerine. Cependant Constantin veut revoir son épouse; il donne cinquante louis au geolier pour occuper sa place pendant une heure, dans sa prison; il revêt lui-même les habits du geolier, et vient auprès de sa Clerine; mais l'heure sonne, il faut se séparer; un invalide de la Bastille vient chercher le geolier; Colbert survient, se nomme, et annonce la grâce de Renneville, qui ne s'en étonne pas, attendu, dit-il :

> Que l'on peut bien donner la vie,
> Quand on a l'immortalité.

Le style des couplets est presque toujours précieux, exagéré, et ensuite froid et sans couleur. On y reconnoît deux touches bien différentes. Les auteurs sont MM. Sevrin et Chazet.

# LIVRES DIVERS (1).

## Sciences physiques.

Journal *de Physique, de Chymie, d'Histoire naturelle et des Arts, avec des planches en taille-douce* ; par J. C. Delamétherie. — Frimaire et Nivose an XIII. Paris, chez *Courcier*, imprimeur-libraire, quai des Augustins, nº. 71. Tome LX.

Les articles contenus dans le cahier du mois de frimaire, sont les suivans.

*Sur les hydrates de cuivre*, par le professeur Proust. — *Sur les mines d'argent rouge*, par le même. — *Recherches faites par M.* Proust, *sur l'étamage du cuivre, la vaisselle d'étain et la poterie vernissée.* — *Extrait d'une lettre du profes.* Proust *à J. C. de la Métherie, sur le miel et la fermentation.* — *Sur les variations du magnétisme terrestre à différentes latitudes;* par MM. Humboldt et Biot. Ce mémoire intéressant a été lu à l'Institut; on y démontre l'accroissement de la force magnétique en allant de l'équateur au pole. — *Du cerium*; nouveau métal découvert par deux chimistes Suédois, MM. Hisinger et Benbelius. — *Mémoire sur quelques faits zoologiques applicables à la théorie du globe*, lu à la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut; par F. Peron. Ce mémoire a aussi été inséré dans les annales du musée d'histoire naturelle.

(1) Les articles marqués d'une * sont ceux dont on donnera un extrait.

Les articles contenus dans le cahier du mois de nivose, sont les suivans :

*Discours préliminaire*, par J. C. Delamétherie. L'auteur y trace une excellente *histoire de l'Astronomie ; — du Fluide lumineux ; — du Feu et de la Chaleur ; — du Magnétisme ; — de l'Electricité ; — du Galvanisme ; — de l'Aérostation ; — de la Météorologie ; — de la Connoissance des Êtres organisés par leurs caractères extérieurs ; — de la Botanique ; — de la Physiologie ; — de la Vaccine ; — de la Minéralogie ; — de la Geologie ; — des Fossilles ; — des Volcans ; — de la Chymie des Minéraux ; — de la Chymie des Végétaux ; — de la Chymie des Animaux ; — des Arts ; — de l'Agriculture pendant l'année* 1804. Le numéro est terminé par des *Observations météorologiques*, faites par M. Bouvard, astronome.

Essai *d'un apprenti Philosophe sur quelques anciens problèmes de physique, d'astronomie, de géométrie, de métaphysique et de morale ;* par Hourcastremé. 1 vol. in-8°. 5 fr. et 6 fr. franc de port par la poste. — Paris, à la librairie économique, rue de la Harpe, n°. 117.

## Hydraulique.

*Recherches physico-mathématiques sur la théorie des eaux courantes ;* par R. Prony, membre de l'Institut, directeur de l'École des Ponts et Chaussées. — Paris, de l'imprimerie impériale. An XII, 1804.

Convaincu du besoin d'une théorie physico-mathématique des fluides, fondée sur les principes rigoureux de la méchanique, enrichie et vérifiée par les expé-

riences, et dont l'application n'exigeât pas des calculs difficiles, M. Prony a cru devoir exposer ici plus particulièrement les principaux points de sa théorie, que cependant il a déjà discutés dans différens ouvrages imprimés ou déposés en manuscrit à l'école des ponts et chaussées. Entre les phénomènes du mouvement des fluides, qu'il récapitule sommairement dans son introduction, les mouvemens qui ont lieu dans les tuyaux et les lits naturels ou factices, sont l'objet spécial de ses *recherches physico-mathématiques*. Il nous apprend que depuis vingt ou trente ans seulement on a commencé à appliquer à ces sortes de recherches les résultats d'expériences directes et précises, combinées avec une saine théorie, quoique depuis plus d'un siècle il ait paru quantité d'ouvrages relatifs à l'hydraulique. On doit aux Italiens surtout de vastes collections sur cette matière et sur celles qui y sont analogues ; mais au milieu de beaucoup de faits importans, de préceptes et de détails, pratiques très-utiles, l'auteur y a cherché vainement des idées applicables au sujet qui l'occupe aujourd'hui. Il s'étonne et il regrette que le célèbre Euler ait omis de traiter la théorie des fluides, et de faire connoître, au moins sous une forme purement hypothétique, comment il envisageoit l'effet des résistances. Les volumes de 1769, de 1770 et de 1771 de l'académie de Pétersbourg, contiennent néanmoins quelques-uns de ses mémoires dont l'objet a quelque analogie avec celui dont il est question. Les premières déterminations qui ont paru dignes d'attention à M. Prony, sur le mouvement de l'eau dans les canaux, sont celles de feu M. Chezy, son prédécesseur dans la direction de l'école des ponts et chaussées. Cet habile ingénieur travailloit avec Perronet, en 1775, au projet du canal de l'Yvette. Peu d'années après cette époque, M. Dubuat, officier du génie militaire, publia ses

*Principes sur l'hydraulique*, dont une seconde édition parut en 1786.

L'auteur des *Recherches* convient que cet ouvrage de M. Dubuat lui a été fort utile, en ce qu'il réunit tout ce qui concerne l'hydraulique expérimentale, avec un grand nombre d'applications aux objets de pratique; il ne connoit rien à cet égard de plus exact et de plus complet. Au surplus, il rapporte et discute sa formule fondamentale d'un usage plus sûr et plus étendu que celle de M. Chézy; il loue aussi celle de MM. Coulomb, membre de l'Institut, et Girard, ingénieur en chef des ponts et chaussées; il y a fait dans ses *Recherches* plusieurs observations auxquelles il renvoie.

« C'est dans cet état de la science, dit M. Prony, » que chargé de divers examens relatifs aux canaux, » j'ai entrepris de ramener les solutions de plusieurs » problèmes importans qu'on peut se proposer sur les » eaux courantes, à des principes qui offrissent toute » la rigueur et la facilité, dans l'application, que com- » portent nos connoissances actuelles, tant théoriques » qu'expérimentales. J'ai en conséquence rassemblé » les meilleures expériences publiées jusqu'à ce jour » sur le mouvement de l'eau dans les tuyaux de con- » duite et les canaux naturels et factices. Le nombre » de celles qui m'ont paru propres, vu leur régularité » et leur accord, à remplir l'objet que j'avois en vue, » est de quatre-vingt-deux; cinquante-un sur les » tuyaux de conduite, et trente-un sur les canaux » découverts. »

Il falloit combiner ces données avec les principes de la physique et de la méchanique, afin d'en déduire des résultats généraux; mais avant de considérer les choses sous ce point de vue, il a cru devoir, pour jeter un plus grand jour sur sa théorie, la faire précéder de

quelques recherches sur la dynamique des corps solides, dont il trace d'abord une idée.

Il passe ensuite aux questions qui se rapportent au mouvement de l'eau. Les trois derniers paragraphes de ses *recherches* sont entièrement consacrés aux applications pratiques des principes établis dans le cours de l'ouvrage, en commençant par les tuyaux de conduite, et s'arrêtant ensuite successivement aux canaux à pente uniforme et aux canaux à pente variable. Cinq tableaux très-étendus et très-détaillés sont comme les pièces justificatives de toutes les propositions que contient l'ouvrage. Outre ces cinq tableaux de résultats et deux tables ordonnées par rapport aux vitesses, on y trouve encore deux tables à double entrée; l'une ordonnée par rapport aux diamètres et aux dépenses des tuyaux, et l'autre relative aux sections transversalles des canaux. Ces neuf tableaux, ou tables, ont été calculés par M. Gouilly, ingénieur, et par MM. Vallée et Vauttirer, élèves de l'école des ponts et chaussées. L'introduction est terminée par l'explication des méthodes de correction d'anomalies de M. de Laplace. Au reste on verra, par le résumé que M. Prony donne de son travail dans cette introduction, de quelle utilité peuvent être, pour la formation et l'examen des projets les plus importans, les recherches auxquelles il s'est livré. On doit les juger d'autant plus dignes de confiance, qu'elles sont fondées sur un nombre considérable d'excellentes expériences combinées ensemble; et comme ces expériences sont comprises entre des limites qui renferment tous les cas de pratique, un résultat, calculé par les formules particulières à l'auteur, se trouve toujours comme environné et appuyé de résultats d'observations qui lui servent de vérification et de garantie. G.

Astronomie.

## Astronomie.

Traité *de la Sphère et du Calendrier*, par M. Rivard, professeur de Philosophie en l'Université de Paris, au collége de Beauvais; sixième édition, revue et augmentée par *Jérôme* De Lalande, membre de l'Institut national. 1 vol. in-8°., 3 francs et 3 fr. 50 cent. franc de port par la poste. — Paris, à la librairie économique, n°. 117.

Le traité de la Sphère et du Calendrier, que Rivard publia en 1743 et 1774, a été très-utile dans les colléges; il est recommandable par sa clarté, comme tous les ouvrages de cet auteur. Ce livre est encore aujourd'hui très-recherché; M. De Lalande en publia une édition qui parut en 1798. Celle-ci est à peu près conforme à la précédente, excepté qu'on y trouve beaucoup d'additions. C'est ainsi que M. De Lalande a ajouté un article sur l'équation du temps, et une table des arcs sémi-diurnes. C'est par ces additions que cet ouvrage sera d'une parfaite utilité.

## Botanique.

Les Liliacées, par P. J. Redouté, peintre du Muséum national d'histoire naturelle. — Paris, chez l'auteur, rue de l'Oratoire, hôtel d'Angevilliers; et chez *Treuttel et Würtz*, rue de Lille. An XIII. — 1805. Dix-huitième livraison.

La famille des liliacées est très-nombreuse. M. Redouté en a déjà publié 102. Nous en sommes aujourd'hui à la cent troisième, qui représente le Lis superbe, *Lilium superbum*. C'est cette belle plante appelée vulgairement *Lys martagon*, dont on a plusieurs variétés. Les autres sont le Lis de Philadel-

PHIE, *Lilium Philadelphicum* ; — le LIS A LA FLEUR PENDANTE, *Lilium penduliflorum* ; plante nouvelle, originaire d'Amérique, et cultivée dans le jardin de M. Cels. — HÉMÉROCALLE BLEUE, *Hemerocallis cærulea* ; autre plante inconnue à Linnéus, et que Wildenow, dans ses *Species*, appelle *Hemerocallis Japonica*. — Le BALISIER FLASQUE, *Canna flaccida*, de Salisbury, et que Wildenow, dans ses *Species*, appelle *Canna glauca*. — La COMMELINE TUBÉREUSE, *Commelina tuberosa*.

Cette livraison est très-remarquable par la beauté des plantes qu'elle contient et leur superbe exécution.

A. L. M.

SYSTÈME *des Plantes, contenant les classes, ordres, genres et espèces, les caractères naturels et essentiels des genres, les phrases caractéristiques des espèces, la citation des meilleures figures, le climat et le lieu natal des plantes ; l'époque de leur floraison ; leurs propriétés et leurs usages dans l'économie rurale et la médecine* ; extrait et traduit des ouvrages de Linné, par M. J.-M. MOUTON-FONTENILLE, de l'Académie, de la Société d'Agriculture, d'Histoire naturelle, et Arts utiles de Lyon, et de plusieurs Sociétés littéraires et d'Agriculture. — 5 vol, in-8°. A Lyon, chez *Bruyset* aîné et *Baynant*. An XII — 1804. An XIII — 1805.

M. Mouton-Fontenille consacre sa vie au progrès de l'histoire naturelle, et spécialement à la botanique, après nous avoir enrichi d'un excellent tableau des systèmes de botanique généraux et particuliers, et d'un dictionnaire des termes techniques de cette belle science. Il vient de publier le Système des Plantes, également pour en favoriser l'étude et la connoissance.

L'introduction de cet utile ouvrage offre le plan d'après lequel ce système a été conçu et exécuté. Aux tables synoptiques succèdent les caractères génériques ; les caractères essentiels naturels, et les caractères spécifiques, ou le signalement des espèces. Au-dessous de la phrase spécifique, on trouve le synonime de G. Bauhin en latin et traduit en francais. A cet article succède immédiatement l'indication par ordre chronologique, d'après une marche uniforme et simple, des figures des botanistes tant anciens que modernes, des lieux où naissent chaque plante, de l'époque de la floraison, des signes d'usage concernant la durée de chaque végétal, des noms pharmaceutiques latins et français, des parties des plantes officinales usitées, telles que les feuilles, fleurs, racines, écorces, semences, etc. ; de leurs qualités, de leurs principes, des maladies dans lesquelles on les emploie, des usages économiques auxquels elles peuvent servir.

Trois objets exposés à la suite de la Cryptogamie présentent le tableau des ordres naturels de Linnéus ; ceux de la méthode naturelle de Jussieu et du système de Ludwig. Suivent douze autres tables qui rendent les recherches extrêmement faciles sous tous les rapports du système.

Ce discours préliminaire traite encore de la traduction, de la ponctuation, de la synonimie, et de la disposition typographique. « Nous avons prouvé dans » un de nos ouvrages, dit M. Mouton-Fontenille, » que les traductions françaises de Linnéus étoient » vicieuses et fautives. » J'ai également critiqué avec vigueur un de ces entrepreneurs, qui s'est rendu à mes observations, et n'a pas continué son travail inexact.

« Nous osons, dit-il, nous flatter que l'ouvrage

» que nous publions aujourd'hui, par la fidélité de » la traduction, l'exactitude dans la citation des sy- » nonimes et la ponctuation, la proscription de tous » les mots francisés, l'élégance de la disposition ty- » pographique, la netteté des caractères, la correction » pénible et soignée des épreuves, ne démentira pas » la célébrité des presses dont il sort ; il sera dis- » tingué de cette foule d'élémens, d'abrégés, de » manuels, de vocabulaires, de traités, de lettres, » de philosophies, de dictionnaires de botanique, » qui paroissent journellement, sans aucune uti ité » réelle pour la science, se succédent avec rapidité, » et sont oubliés de même. »

Sans déprécier les écrivains qui traitent de l'histoire naturelle, je certifie que le Système de botanique, dont il est ici question, présente des élémens de botanique qui méritent l'accueil favorable de toutes les personnes qui aiment cette belle partie de la science de la nature.

Dans la table alphabétique des auteurs de botanique cités dans le Système des plantes, on trouve des jugemens impartiaux sur chaque écrivain; ceux relatifs à quelques auteurs vivans, et qui regardent MM. Delarbre, Desfontaines, Gilbert, Gouan, Hoffman, Jacquin, Jussieu, Lamarck, Peyrille, Thouin, Thuilier, Thunberg, Ventenat, Villars, sont tracés avec autant de vérité que de précision.

WILLLEMET.

## MÉDECINE.

DU TÉTANOS *traumatique*; ouvrage qui, au jugement de la Société de Médecine de Paris, a mérité, à son auteur, le prix d'encouragement décerné par cette compagnie, dans sa séance publique du mois de ger-

minal au XI ; par FOURNIER , docteur en Médecine et en Chirurgie. Prix : 1 f. pour Paris, et 2 f. 50 c. franc de port par la poste. — Paris , à la librairie économique , rue de la Harpe , n°. 117.

JOURNAL *de Médecine , Chirurgie, Pharmacie* , etc., par MM. CORVISART , premier médecin de l'Empereur ; LEROUX , médecin ordinaire de S. A. I. le prince Louis ; et BOYER , premier chirurgien de l'Empereur ; tous trois professeurs à l'Ecole de Médecine de Paris. — Paris , chez *Migneret* , imprimeur , rue du Sépulcre, n°. 28. an XIII. T. IX. Mois de nivose et pluviose.

Les principaux articles contenus dans le cahier du mois de nivose , sont les suivans :

*Observation sur une tumeur placée au-dessous du sternum* , recueillie à la clinique interne de l'Ecole de Médecine de Paris. — *Observation sur une apoplexie accompagnée d'accès d'épilepsie* , par M. MATUSSIÈRE. — *Autre observation analogue à la précédente* , par M. MONTÈGRE , docteur en médecine. — *Epidémie d'affections bilieuses ou gastriques* , observées dans le département du Finistère pendant l'année 1804, par M. PÉRUSEL. — *Observations sur la luxation du corps des vertèbres* , par G. DUPUYTREM , chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu. — *Remarques sur l'induration blanche des organes* , par G. L. BAYLE , docteur en médecine , aide d'anatomie à l'Ecole de Médecine. — *Observations sur le rob* de Sureau , par STEINACHER , pharmacien de Paris. — *Constitution médicale* ou *Résumé des maladies observées à la clinique de l'École de Medecine , et à l'hôpital de la Charité* , pendant les mois de messidor , thermidor et fructidor

an XII.— *Constitutions météorologique et médicale observées à Lille à la clinique interne de l'hôpital Saint-Sauveur et à l'Hôtel-Dieu y réuni*, pendant les mois de septembre, octobre et novembre 1804, par M. Dourlen, médecin. — Le reste est consacré à des extraits d'ouvrages et des nouvelles médicales.

Les principaux articles contenus dans le cahier du mois de pluviose, sont les suivans :

*Notice sur la maladie de Malaga et d'Alicante, d'après la correspondance des Commissaires des relations commerciales de la France, adressée à S. E. le Ministre de la marine et des colonies* ; par M. Keraudren, médecin consultant près le Ministère de la marine et des colonies. — *Observation sur un Epynctide*, par M. Matussière, docteur médecin. — *Observation sur une chute de l'avant-bras*, par P. C. Celliez, docteur en médecine. — *Note sur l'anatomie pathologique*, lue à la séance de la Société de l'École de Médecine, le 6 nivose an XIII, par R. T. Laennec, membre de la Société de l'École de Médecine de Montpellier. — *Mémoire sur les femmes multimammes*, par M. le professeur Percy. — *Nouvelles littéraires, contenant un Précis de la doctrine de l'inflammation*, par J. M. Scavini. — *Suite des notices des dissertations soutenues à l'Ecole de Médecine de Paris*, par M. Nysten. Ces dissertations dont on rend compte, ne sont qu'au nombre de deux. La première est une *Dissertation sur la fièvre quarte*, par L. Q. Benand, et la seconde une *Dissertation sur les luxations spontanées du fémur*, par J. Barras de Broc. — *Notice sur l'art d'accoucher*, par G. G. Stein, professeur à l'Université de Marpourg; traduit de l'allemand par Briot. — *Bibliographie médicinale.* — *Bulletin de l'Ecole de Médecine de Paris et de la Société établie dans son sein*, N°. V.

*Nouveaux *Élémens de Thérapeutique et de Matière médicale, suivis d'un nouvel Essai sur l'Art de formuler*; par J. L. Alibert, médecin de l'Hôpital Saint-Louis, membre de la Société de l'École et de celle de Médecine de Paris, de l'Académie Royale de Madrid, de celle des Sciences de Turin, du Collége Royal de Médecine de Stockholm, etc. Deux gros volumes in-8°., avec une très-belle planche en taille-douce. — A Paris, chez *Crapart, Caille* et *Ravier*, libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n°. 12.

Cet important ouvrage est destiné à devenir classique; nous nous empresserons d'en donner un extrait dans l'un de nos prochains numéros.

Description *des Maladies de la peau, observées à l'Hôpital Saint-Louis, et Exposition des meilleures méthodes suivies pour leur traitement;* par J. L. Alibert, médecin de cet Hôpital, et membre de la Société de l'École de Médecine de Paris, de l'Académie Royale de Madrid, de l'Académie des Sciences de Turin, du Collége Royal de Médecine de Stockholm, etc. Ouvrage publié par livraisons, grand in-folio, avec figures coloriées; imprimé, sur papier vélin, avec les beaux caractères de *Crapelet*.

Il règne une confusion extrême dans les ouvrages publiés jusqu'à ce jour sur les maladies de la peau: aucune matière en médecine, ne reclame plus de réformes, parce qu'aucune n'a été infectée de plus d'erreurs. Presque tous les auteurs qui se sont occupés de ce sujet important, se sont attachés à reproduire avec une érudition, parfois aussi fastidieuse que su-

perflue, ce qu'on avoit écrit avant eux, au lieu de procéder à des recherches nouvelles (1). Tantôt ils ont omis de tracer les symptômes les plus essentiels; tantôt ils ont négligé ce qui est relatif au début, à la marche, ou à l'issue de chaque affection. Souvent c'est la même dénomination qui est imposée à différentes maladies; souvent c'est la même maladie qui reçoit différentes dénominations; en sorte que le praticien reste constamment dans l'incertitude sur les méthodes curatives qu'il convient d'adopter.

Que falloit-il faire pour débrouiller ce chaos? il falloit profiter des méthodes de l'histoire naturelle, et décrire les hôpitaux comme les Botanistes décrivent les jardins. Les figures seules peuvent peindre ce que les paroles ne peuvent exprimer. Par ce secours aussi utile que merveilleux, la tradition des faits se conserve dans son entier, et le médecin observateur peut transmettre à autrui jusqu'à sa propre expérience. C'est le manque de figures qui a rendu presque nulles les recherches des Grecs, des Latins et des Arabes sur cette intéressante matière.

Les fonctions que le médecin Alibert remplit à l'hôpital Saint-Louis (1), l'ont mis à même de réparer cette vaste lacune de son art. Témoin journalier de ces

(1) M. Willan, médecin anglais, a commencé un ouvrage intéressant sur les maladies cutanées; mais la plupart des figures dessinées dans une trop petite proportion, ne donnent aucune idée exacte des caractères physiques qu'il s'est proposé de faire connoître.

(2) Aucun hôpital en Europe n'est plus propre au traitement des maladies chroniques, et spécialement des maladies cutanées, que l'Hôpital Saint-Louis, par son heureuse exposition, par l'air salubre qui l'environne, et surtout par la régularité de la construction de ses salles. « Cet hôpital, dit » Duhamel, auroit dû servir de modèle pour tous ceux qu'on

infirmités déplorables, elles sont devenues pour lui l'objet de l'étude la plus attentive comme la plus passionnée. Pour donner même un plus grand caractère d'intérêt à son ouvrage, il a mis à contribution les ressources des autres établissemens de l'Europe, en faisant transporter à Paris divers échantillons d'exanthèmes chroniques, dont les caractères distinctifs se conservent quelque temps après la mort; tels sont ceux de la lèpre, de l'éléphantiasis, de la pélagre, de la plique Polonaise, etc. Toutes ces affections ont été figurées avec la plus étonnante vérité par le double artifice du pinceau et du burin; et les artistes habiles qui secondent l'auteur, ont déployé dans l'exécution de leur travail, le luxe le plus savant, le plus magnifique et le plus recherché. Rien n'a été négligé enfin, pour faire de cette collection importante un monument durable pour la science, et un hommage utile à l'humanité.

Cet ouvrage sera composé de douze livraisons. Le prix de chaque fascicule est de 50 francs. Il en paroîtra régulièrement une livraison tous les quatre mois. La première sera distribuée le premier floréal prochain, an XIII. On pourra voir les épreuves chez le libraire *Barrois*. Il y aura une remise de dix francs par livraison pour ceux qui auront souscrit avant le premier floréal.

On souscrit à Paris, chez *Barrois* l'aîné et fils, libraires, rue de Savoie, n°. 23; *Crapart*, *Caille* et *Ravier*, libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n°. 12; et chez *Méquignon* l'aîné, libraire de l'École et de la Société de Médecine, rue de l'École de Médecine, n°. 3.

» a construits depuis ce temps. Plus on examine en détail » ce beau bâtiment, plus on reconnoît l'étendue du génie de » celui qui l'a projeté : on n'y trouve rien à désirer. »

Mémoires *sur les fièvres de mauvais caractère du Levant et des Antilles*, avec *un Aperçu physique et médical du Sayd*, et un *Essai sur la topographie de Sainte-Lucie*, *dédiés à l'empereur;* par J.-Fr. X. Pugnet, membre de la légion d'honneur, docteur en médecine, médecin de l'armée d'Egypte, chargé du service de santé à Sainte-Lucie; membre de la Société de Médecine de Lyon, associé de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de cette même ville; correspondant de la Société de Médecine de Paris; de la Société médicale et de la Société de Médecine-pratique de Montpellier. — A Lyon, chez *Reymann* et compagnie, libraires, rue St. Dominique, n°. 63; et à Paris, chez *Brunot*, libraire, rue de Grenelle-Saint-Honoré; et chez la veuve *Périsse*, libraire, quai des Augustins. — An XII — 1804. *in*-8°. de 396 pages. Prix : 4 liv.

C'est une collection d'excellens mémoires sur divers points de physique, de topographie et de médecine. La notice que je vais en donner suffira pour la faire rechercher des amateurs.

1°. *Aperçu physique et médical de la haute Egypte.*

Dans cette dissertation, le docteur Pugnet offre le tableau physique et moral du Sayd ou de la haute Egypte, qu'il décrit avec des détails très-instructifs. La distribution des montagnes, des vallées, la nature de leurs principes inorganiques; la température qui est la plus habituelle; l'action des vents, du soleil sur les rochers, les terres calcaires et quartzeuses, sur les corps organisés; le cours du Nil, ses élévations, ses débordemens, et la qualité de ses eaux dans les différentes saisons; les productions des vallées en comes-

tibles, en substances médicamenteuses, en boisson, en animaux terrestres et aquatiques; le nombre, la population, le caractère, les mœurs, les occupations des habitans de la haute Egypte; leur régime diététique et médical, forment ce tableau, dans lequel il paroît n'avoir rien omis de ce qui étoit accessible à son œil observateur.

Le docteur Pugnet a rappelé ensuite tous ces objets à l'inspection, à l'observation et au jugement du médecin, non par des théories vagues, mais par les lumières positives que lui donnoient les rapports, et l'examen scrupuleux des malades qu'il traitoit. D'après ces connoissances, il a indiqué les maladies propres à ce climat, maladies qui sont presque inévitables, mais qu'il assure être moins variées et moins multipliées que celles qui s'observent en Europe.

2°. *Examen de deux questions : la peste est-elle endémique en Egypte? est-il possible de la bannir de cette contrée?*

Le docteur Pugnet résout affirmativement la première question, au moins quant à la majeure partie de la basse Egypte, où toutes les causes qui peuvent donner naissance à cette fièvre pernicieuse se ressemblent, par la nature et la distribution du sol et des eaux; par la succession rapide et presque inévitable d'une chaleur brûlante, et d'un frais humide en vingt-quatre heures; par l'aridité des vents, la stagnation des eaux; mais surtout par l'insouciance, la paresse, et la soumission aveugle de ses habitans au fatalisme.

3°. *Observations pratiques sur l'épidémie qui a régné dans l'armée française en Syrie, an VII.*

L'alkali volatil est, suivant le docteur Pugnet, de tous les moyens propres à exciter l'organe cutané, celui qui agit de la manière la plus prompte et la

plus sûre contre cette contagion ; il a, en outre, des propriétés toniques et anti-septiques décidées ; aussi ce médecin n'en a point discontinué l'emploi.

4°. *Histoire de la contagion pestilentielle qui s'est développée à Damiette pendant le cours du premier été de l'an VIII.*

5°. *Notes sur la peste observée au Caire en l'an IX.*

6°. *Essai médical sur le dem-el-mouia.*

*Dem-el-mouia*, dit Prosper Alpin, est un mot composé, qui, dans la langue arabe, signifie *sang et eau*. On l'applique à une maladie régnante en Egypte, comme si l'on eût voulu exprimer, en la nommant, qu'elle a sa cause dans l'altération de ces deux humeurs chez le sujet qui en est atteint.

Dans ses différens mémoires, le docteur Pugnet a appuyé ses propres observations de celles des meilleurs auteurs qui ont écrit sur les fièvres pernicieuses ; il a su profiter des savans écrits de Prosper Alpin, qui asi bien traité des maladies de l'Egypte. Toutes ces dissertations sont écrites avec la netteté et la précision que le style médical prescrit.

7°. *Essai sur la topographie de l'île de Sainte-Lucie.*

« Le sol de Sainte-Lucie, dit le docteur Pugnet, » vu dans la plupart de ses points, offre à l'extérieur » une couche plus ou moins épaisse de terre végétale, » de ce sédiment gras que fournit la décomposition » locale des plantes abandonnées ; au dessous est une » argile, tantôt pure, grasse et excellente pour terrer » le sucre, tantôt mélangée, friable et propre à la vé- » gétation ; plus profondément, on reconnoît le tuf qui » est en général feuilleté et très-poreux ; sous le tuf » est presque toujours étendu un lit de sable, de débris » de coquillages, de fragmens, de madrepores et de

» cailloux ; il ne se compose en quelques endroits que » de sable et de madrepores : les madrepores se trou- » vent partout sur le bord de la mer et dans le fond » des vallées, sur le sommet des montagnes et dans » le plus bas sein de la terre. Ce n'est qu'après avoir » fouillé au dessous de ces quatre couches successives » qu'on arrive au roc fondamental ; ce roc est très- » dur, sa couleur est gris de fer ; il résulte d'un mé- » lange de quartz, de feldspath et de schorl ; les Ca- » raïbes le taillent et en font des haches à poignée » pour creuser leurs pirogues. »

La terre libérale et fertile de Sainte-Lucie offre des productions végétales utiles en nombre indéfini. Le docteur Pugnet les distingue en vivres de terre ; plantes potagères ; fruits ; bois durs pour les ouvrages de menuiserie ; bois durs pour les ouvrages de construction et charpente ; plantes et bois de haies, au nombre de treize ; bois mous, dont la plupart servent à l'entretien des foyers.

8°. *Observations et recherches sur les fièvres malignes et insidieuses des Antilles.*

Ce dernier article traite de la fièvre jaune, qui a régné dans ces derniers temps avec tant d'intensité et de malignité en Espagne et en Italie.

Ce Recueil mérite l'attention et l'accueil des médecins.

WILLEMET.

HISTOIRE *raisonnée des maladies observées à Naples pendant le cours entier de l'année* 1764 ; par Michel SARCONE, médecin, directeur de l'hôpital du régiment suisse de Jauch ; traduite de l'italien par A. Ph. BELLAY, docteur en médecine, ancien médecin

des armées des Alpes et d'Italie. — A Lyon, chez *Reymann* et compagnie. 1805. *in*-8°. 2 vol.

L'histoire des maladies de Naples présente un ouvrage de médecine-pratique, qui doit être sans doute bien accueilli dans un moment où l'art de conserver les hommes fait des nobles efforts vers la perfection, et où l'on a secoué le joug de vaines théories, pour ne s'en rapporter qu'aux produits sensibles de l'observation.

Le nom du docteur Sarcone est un éloge. Il est inutile de faire celui de son livre, il a été jugé par tous les savans de l'Europe, et notamment par ceux du Nord, qui, avant nous, ont pris connoissance des maladies de Naples, par la traduction allemande qu'on a faite de ce précieux ouvrage.

L'histoire raisonnée des maladies de Naples est divisée en deux parties; la première comprend l'histoire des maladies qui ont régné à Naples depuis le mois de janvier 1764 jusqu'au mois d'avril de la même année. A cette époque commence l'épidémie funeste qu'on ne vit se terminer que vers la fin de l'automne; cet intervalle est le sujet de la seconde partie. W.

## Métaphysique.

OEuvres *de Condillac*, revues, corrigées par l'auteur, imprimées sur les manuscrits autographes, et augmentées de la Langue des Calculs, ouvrage posthume. — Paris, de l'imprimerie de *Ch. Houel*. An VI. — 1798.

Cet ouvrage postume, du célèbre Condillac, fait le vingt-troisième de la collection.

PARADOXES *de Condillac*, ou *Réflexions sur la Langue des Calculs*, ouvrage posthume de cet auteur. — Prix : 1 fr. 50 cent. pour Paris, 1 fr. 75 c. pour les départemens. A Paris, à la librairie économique, ancien collége d'Harcourt, rue de la Harpe, n°. 117. An XIII. — 1805.

Le même, in-12, 1 fr. pour Paris, et 1 fr. 50 cent. franc de port par la poste.

Le même, in 8°., papier d'Angoulême, 2 fr. 50 c. et 3 fr. franc de port par la poste.

Le même, in-8°, grand raisin vélin, dont il n'a été tiré que 50 exemplaires pour compléter le même nombre des œuvres de Condillac, imprimées de ce format, 5 fr. pour Paris et 6 fr., franc de port, par la poste.

Cet ouvrage, qui, sous le titre de Paradoxes, n'est que le développement de l'ouvrage intitulé la *Langue des Calculs*, est une suite presque nécessaire des œuvres de Condillac, in-12 et in-8°. de divers papiers qui se trouvent chez le même libraire. La Langue des Calculs se vend séparément, in-8°. et in-12, 4 fr. broché, et 5 fr., franc de port, par la poste.

## CLYPTOGRAPHIE.

PIERRES *gravées, égyptiennes, étrusques, grecques, romaines, et modernes, parthiques*, du cabinet de M. Dudevant-Villeneuve, de Bordeaux.

C'est le catalogue d'une collection de 300 pierres, parmi lesquelles on trouve quelques pierres antiques fort curieuses, que M. Dudevant a promis de faire graver; il a joint à ce recueil la gravure de quatre pierres : le triomphe d'Amphitrite. — Des enfans jouant ensemble avec un masque de Sylène. — Un faune tenant un vase

et suivi d'une Panthère. — Hercule terrassant un centaure. A. L. M.

## Technologie.

Annales *des Arts et Manufactures*, ou *Mémoires technologiques sur les découvertes modernes concernant les Arts, les Manufactures, l'Agriculture et le Commerce:* par R. Oreilly, membre de plusieurs académies. — Paris, de l'imprimerie des Annales, rue J. J. Rousseau, n°. 11. Tome XX.

Voici les articles contenus dans ce numéro :

Sur le commerce et l'industrie de Rhin-et-Moselle; par M. Boucqueau, préfet. — Sur les machines à cylindres employées à l'impression des toiles, des papiers et des étoffes. La figure de ces cylindres est peinte aux détails que l'auteur de ce journal en donne. — Description d'une nouvelle lampe hydrostatique à double courant d'air. Cette lampe est celle de M. Girard : on en a peint la figure. — Sur les teintures qu'on retire des différentes espèces de *lycopodium*; ces procédés ont été imaginés par M. Vertring, qui a aussi fait beaucoup d'expériences sur les propriétés territoriales des Lichens. — Art de fabriquer les cartes à jouer. — Sur le poliment des glaces et sur le tain. — Sucre de beterave. — Description d'une nouvelle méthode de chauffer les serres par la vapeur. Une planche est jointe à cette description.

Le numéro 59 (même tome XX) renferme les mémoires suivans :

Moyen de procurer au cuivre rouge la couleur, le grain et la dureté de l'acier. — Sur l'emploi de l'indigo dans la teinture. — Mémoire sur le blanchissage domestique à la vapeur. — Description d'une carde à coton telle qu'on les construit en Allemagne. — Moyen d'empêcher

d'empêcher les cheminées de fumer. — Suite du mémoire sur la manière de suppléer à l'action sur les vaisseaux et au halage sur les bateaux. — Sur la manière de suppléer à l'action du vent sur les vaisseaux, et au halage des bateaux.

Frammento *di Polibi sulla Pirsia degli Antichi, tradotte ed illustrato da* Onofrio Garguilli, *professore emerito della lingua greca, con una diatriba del medesimo.* Napoli 1803.

Casaubon, dans une de ses lettres écrites à Witten (Epist. 1065, édit. all.), donna une description de la *Pyrsia* (Πυρσία), et il promit de publier un commentaire sur le fragment de Polybe, où il en est question; mais il n'a pas tenu sa promesse. Le jésuite Requeno a aussi parlé de ces espèces de signaux dans son ouvrage intitulé la *Telegraphia*. A l'époque de l'invention du télégraphe, les antiquaires ont de nouveau examiné le passage de Polybe. L'auteur de l'Opuscule que nous citons prouve l'utilité des *Pyrsiæ*, et il pense qu'on pourroit les rétablir dans les ports de l'Italie. Mais nous croyons que le télégraphe exige moins de frais, et doit être préféré à la *Pyrsia;* il a aussi une grande supériorité pour la vîtesse avec laquelle on peut faire parvenir les nouvelles d'un lieu à un autre.

## Commerce.

Essai *sur la Comptabilité commerciale et toute autre, tenue en partie double, suivant une méthode expéditive et sûre, démontrée rigoureusement;* par F. M. J. de B., propriétaire dans le Haut Rhin. Prix : 6 fr. 7 fr. 25 cent. franc de port par la poste. — A Paris, chez *Labitte*, libraire, rue du Bacq; *Treuttel* et *Wurtz*, libraires, rue de Lille,

ancien hôtel Lauraguais ; *Le Febvre*, imprimeur, rue de Lille, n°. 688, près la rue des Saints-Pères. 1805.

Il n'est pas exactement vrai que le commerce ne demande que liberté et protection, la probité est aussi une des bases de la prospérité d'un grand commerce national, parce que, mère de la confiance, elle produit dans les affaires de négoce un mouvement plus uniforme, plus sûr et plus rapide.

C'est d'après ce principe que M. de B., l'auteur de cet essai, ne regardant pas comme fixé l'art de la tenue des livres, s'est occupé de le perfectionner par une méthode plus facile, plus expéditive et plus sûre, démontrée rigoureusement.

Il commence par discuter les méthodes antérieures à celle qu'il propose, et surtout celle de M. Jones, qu'on appelle la méthode anglaise, et celle de M. de Grange, professeur en matière de commerce à Bordeaux.

Plusieurs personnes très-versées dans toutes les sortes de comptabilité, estiment que M. de B. a fort heureusement atteint le but qu'il s'étoit proposé, et ce succès seroit d'autant plus recommandable, que cet auteur ne sembloit jamais devoir être appelé à professer en telle matière.

Notre ancienne et constante amitié pour lui se plaît à révéler que la plus grande partie de sa vie fut vouée aux fonctions de la magistrature, et qu'il a joui de la juste réputation de très-bon magistrat. Ses charges furent supprimées par une suite du nouvel ordre de choses, et sa fortune reçut un grand échec, qu'en bon père de famille il a cru de son devoir de chercher à réparer.

Récemment, comme il le dit lui même, il se trouva

porté dans la carrière du commerce par son association à une entreprise, dont l'objet est de naturaliser en France une industrie anglaise, dans la fabrication d'une marchandise d'un usage général, et plût à Dieu que notre caractère national puisse se tourner à multiplier de tels exemples, et à faire avec intelligence à l'impérieuse, mais très-habile Angleterre, la guerre d'industrie la plus infatigable.

M. de B. jeté par hasard dans une sphère toute nouvelle pour lui, propose au commerce de France une méthode de comptabilité commerciale, plus claire que la méthode italienne, plus complète que celle de M. de Grange, et plus exacte que celle de M. Jones.

Sa méthode est irrévocablement fixée dans les limites de trois formules algébriques générales et constantes, auxquelles on peut invariablement réduire le mode de solution de chacun des trois problèmes particuliers les plus intéressans pour le commerce, savoir : de tirer un bilan 1°. du journal, 2°. des comptes courans, et 3°. du grand livre, qui aboutissent tous au problème général de trouver $x$, ou le résultat du bilan d'un commerçant ou comptable quelconque, à quoi se réduit toute la science elle-même, quelque soit la méthode par laquelle on veuille la cultiver. Par celle que l'auteur de cet essai a trouvée et appliquée à la tenue des livres de commerce, un banqueroutier ne pourroit plus s'esquiver sous le masque de simple failli, puisque cette méthode nouvelle est par elle-même un antidote spécifique contre les banqueroutes, qu'elle met infailliblement à découvert, et sous ce rapport très-politique, cet essai seroit déjà digne de la protection du gouvernement, et la méthode de M. de B mériteroit d'être spécialement nommée méthode française, puisqu'elle établit l'impossibilité de faire banqueroute, et que sous l'influence d'un gouvernement ferme et bon, les

négocians n'auront plus à craindre les faillites frauduleuses; qu'avec bien plus de sécurité ils pourront donner à leurs opérations un plus libre essor; que la profession qu'ils exercent deviendra de plus en plus honorable, et qu'agens d'une grande nation, ils seront même forcés de se rappeler incessamment que l'honneur et la probité sont des qualités indispensables dans le commerce, et que la plus indispensable de leurs obligations, c'est de faire respecter et chérir partout le nom français.

M. A. de P.

## Economie.

IVe., Ve. et VIe. Cahiers de la troisième année de la Bibliothèque-Physico-Économique *instructive et amusante, à l'usage des villes et des campagnes*, publiée par cahiers, avec des planches, le premier de chaque mois, à commencer du premier brumaire an XI, par une Société de Savans, d'Artistes et d'Agronomes, et rédigée par C. S. Sonnini, de la Société impériale d'Agriculture, etc.

Ces trois cahiers, de 216 pages, avec des planches, contiennent entre autres articles intéressans et utiles : *Culture de la Julienne comme plante utile*, par M. Sonnini; — *Moyens sûrs et peu coûteux de détruire les Souris et les Mulots qui endommagent les blés après les semailles; — Moyen de préserver les Choux des chenilles qui les dévorent, et de préserver de la pluie les Grains, à l'époque de la moisson; — Meilleure méthode d'employer les Fumiers; — Manière de préparer, avec le suc de Raisin, un Sirop qui peut remplacer le sirop de sucre; — Pratiques nouvelles pour obtenir du lait en plus grande abondance; — Manière de rendre plus facile la*

*manipulation du pain fait avec la farine de blé mouillé ; — Machine pour réduire en poudre les Ecorces et les Racines ; communiquée par* M. Parmentier ; — *Moyen de conserver les Pommes de Terre pendant plusieurs années ; — Toile imperméable ; — Manière d'améliorer la fabrication, la forme et la qualité des Chandelles et des Bougies ; — Onguent éprouvé pour les maux et la foiblesse des yeux ; — Procédé nouveau pour teindre le Coton en rouge, etc.*

Le prix de l'abonnement de cette troisième année est, comme pour chacune des deux premières, de 10 francs pour les douze cahiers, que l'on reçoit mois par mois, francs de port par la poste. La lettre d'avis et l'argent doivent être affranchis et adressés à F. *Buisson*, libraire, rue Hautefeuille, n°. 20, à Paris.

## Beaux-Arts.

Tombeaux *antiques* trouvés à St.-Médard d'Eyran, à deux lieues et demie sud-est de Bordeaux, dessinés gravés et publiés par MM. Lacour, père et fils, avec l'explication des sujets.

Ces tombeaux sont ceux dont nous avons donné une courte description dans le tome premier de ce journal (1). Ils seront dessinés et gravés avec fidélité. En donner la gravure au trait pour servir d'objet de comparaison ; fixer l'époque de la sculpture des deux tombeaux ; en décrire les sujets, et déterminer le degré de mérite, de la composition et de l'exécution, sous le rapport de l'art : tel est le projet que MM. Lacour, père et fils, ont conçu pour la gravure et le texte de

(1) Année 1805, pag. 182.

cet ouvrage. Mais comme une telle entreprise demande beaucoup de temps et entraîne de grandes dépenses, ils viennent proposer à leurs concitoyens de se réunir à eux par une souscription qui puisse au moins couvrir leurs frais; s'il y a quelque gloire pour leur ville à recueillir, et faire connoître ces titres honorables de son antiquité, que ce soit plutôt l'effet d'une espèce de vœu de famille que tous les habitans partagent, que celui d'un zèle particulier.

Cet ouvrage sera composé de six gravures principales; deux seront destinées pour les grands bas-reliefs; leur dimension sera de 20 pouces de large, sur 11 de haut, sans y comprendre la marge; deux autres représenteront les sujets des deux bouts de chaque tombeau; même proportion pour la hauteur, sur 16 pouces de large : la cinquième gravure aura pour objet le plan des fondemens découverts et qui sont existans dans le champ où étoient les tombeaux; et la sixième, de faire connoître la composition du bas-relief antique cité par GRONOVIUS.

Au texte sera joint le rapport fait à l'Académie des Sciences et Arts de cette ville par deux de ses membres, MM. Caila et Lacour, ce dernier y ayant été autorisé par une délibération de ladite Académie.

Le prix de la souscription sera de 12 francs. — On paiera 6 francs en souscrivant, et les 6 francs restant en recevant l'ouvrage. Chez *Bergeret*, libraire, fossés de l'Intendance, n°. 22, et chez *Thiron*, libraire, fossés du Chapeau-Rouge, près la Bourse, n°. 3, et à Paris chez M. *Delance* au bureau du Magasin Encyclopédique.

*Nota.* Dès que la souscription couvrira les frais, elle sera fermée, et l'ouvrage, dont on indiquera incessamment l'époque de la livraison, se paiera 20 fr. par les non-souscripteurs.

* Recherches *sur l'Art Statuaire*, considéré chez les anciens et les modernes, ou *Mémoire* sur cette question, proposée par l'Institut national de France : « Quelles ont été les causes de la perfection de la » sculpture antique, et quels seroient les moyens » d'y atteindre ?» Ouvrage couronné par l'institut national, le 15 vendémiaire an IX. — 1 vol. *in*-8°. de 560 pages, se vend chez madame veuve *Nyon*, rue du Jardinet, et chez l'auteur, rue de l'Echiquier, n°. 12. — Prix, 6 fr. broché, et 7 fr. 75 c. franc de port par la poste. — Papier vélin 12 fr. et 13 fr. 75 c. franc de port.

Cet ouvrage a été imprimé sur l'invitation officielle de l'Institut national.

Annales *du Musée et de l'Ecole moderne des Beaux-Arts.* Recueil de gravure au trait d'après les principaux ouvrages de Peinture, Sculpture, ou projets d'architecture qui, chaque année, ont remporté le prix ; rédigé par Landon, peintre. — Paris, chez l'auteur, quai Bonaparte. 16, 17, 18e. livraison.

Ces livraisons contiennent le Serment des Horaces, tableau de la galerie du Sénat, par David. — Melpomène, statue antique de la galerie du Musée. — Le Pape Victor III confirme l'institution de l'ordre des Chartreux, tableau de la galerie du Sénat, par E. Lesueur. — Jacob béni par Isaac, tableau de la galerie du Musée ; par Salomon Coning. — St.-Bruno revêt plusieurs personnes de l'habit de Chartreux, tableau de la galerie du Sénat ; par E. Lesueur. — Domitien, statue antique de la galerie du Musée. — L'Amour dérobe le foudre de Jupiter, tableau du Musée de Ver-

sailles ; par Eustache Lesueur. — Facade de l'hôtel de Salm. — Réconciliation de Marie de Médicis avec son fils, tableau de la galerie du Luxembourg ; par Rubens. — Prédication du docteur Raimond, tableau de la galerie du Sénat ; par E. Lesueur. — La mort de St.-Joseph ; par Lagrénée jeune. — Diane sur son char, tableau du Musée de Versailles.

## Idéologie.

Essai *sur la Décomposition de la pensée ;* par P. C***. — 1 vol. in-8°., 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port par la poste ; à Paris, à la librairie économique, rue de la Harpe, n°. 117,

## Chronologie.

Le *double Almanach*, ou *Concordance des années de l'ère des Français*, depuis le 14 vendémiaire an II, conformément à la loi dudit jour (5 octobre 1805) jusqu'au premier vendémiaire an XIV, avec les années du Calendrien Grégorien, depuis 1794 jusqu'à la fin de 1805. — 1 vol. in-18 40 cent., et 50 c. franc de port par la poste. — Paris, à la librairie Economique, rue de la Harpe, n°. 117.

La *grande Période*, ou *le Retour de l'Age d'or ;* ouvrage où l'on démontre la diminution imperceptible des écarts annuels du soleil, de la disparité des saisons, les causes périodiques du déluge et de l'âge d'or, des désastres passés et du bonheur à venir, au physique ainsi qu'au moral, et où l'on donne le germe du plan de Gouvernement le plus analogue et le mieux assorti au caractère de l'homme ; par

M. Delormel, ancien professeur en l'Université, avec cette épigraphe :

> Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
> Virg. Eg. 4. v. 5.

troisième édition, revue et corrigée. — Paris, chez l'auteur, rue Hautefeuille, n°. 1, de 451 pages.

## Morale.

Dernier *don de Lavater à ses amis.* — Paris, chez *Treuttel* et *Würtz*, libraires. XIII—1805, in-12, de 71 pages.

Ces pensées sont en petit nombres ; elles n'ont pas une tournure vive et piquante ; mais elles peuvent donner d'excellentes règles de conduite : d'ailleurs, tout ce qui vient du vertueux Lavater est bon à recueillir. A. L. M.

## Histoire.

Cérémonies *et fêtes du Sacre et du Couronnement de leurs majestés impériales Napoléon* Ier. *et son auguste épouse.* — In-8°. Prix, pour Paris, 1 f., et 1 fr. 20 c. franc de port par la poste. — A Paris, à la librairie Economique, rue de la Harpe, n°. 117.

## Voyage.

Efterretninger *om Undervisningens, Literaturens og Religionsvæsenets Tilstand i Frankrige ud en for Paris, samlede paa en Reise i departementerne i Aaret* 1799 *af Mag. Bœrge* Thorlacius. C'est-à-dire, Notice *sur l'état de la Littérature, de l'Instruction publique et de la Religion dans la France, en exceptant la ville de Paris ; recueillie pendant un voyage dans les*

*départemens, fait en* 1799; par M. *Boerge* THORLACIUS. Copenhague, chez *Kristensen*, 1801, 101 pages in-8°.

Les départemens que l'auteur a visité en 1799, et dont il parle dans ce petit ouvrage, sont ceux de la *Haute-Saône*, des *Vosges*, de la *Meurthe*, de la *Moselle*, du *Haut* et du *Bas-Rhin*, et le département du *Doubs*. M. THORLACIUS fait l'éloge des habitans de ces départemens, sous le rapport de la pureté des mœurs et de l'industrie; il ne trouve en eux de répréhensible que l'usage immodéré du vin. L'ouvrage est en général fort bien écrit, et se fait remarquer par la vivacité et le piquant de son style. Une indication sommaire des chapitres suffira pour en donner à nos lecteurs un aperçu. Dans le premier chapitre, M. Thorlacius traite de l'organisation des écoles primaires et centrales, telles qu'elles existoient alors; dans le deuxième chapitre, il parle de l'état des sciences et des monumens littéraires dans les départemens que nous avons indiqués. Il communique ses observations sur l'ancien et le nouveau mode d'instruction; il parle des sociétés littéraires qui se sont formées depuis la révolution dans les départemens, et particulièrement de celles de Nancy, de Strasbourg et de Besançon; il fait l'éloge des savans qu'il a vus; il parle de l'origine et de l'organisation des bibliothéques des écoles centrales, des monumens qui se trouvent dans les Vosges, d'un aqueduc près de Besançon, d'un autre près de Metz, des cabinets de médailles, et particulièrement de celui de Besançon, des anciens édifices gothiques, de la cathédrale de Strasbourg, du mausolée du maréchal de Saxe, dans l'église de St.-Thomas, à Strasbourg; du Musée de Nancy, etc. etc. Dans le troisième chapitre, M. Thorlacius s'occupe de l'état

religieux de ces départemens. Il y parle des prêtres sermentés et non sermentés, distinction qui alors existoit encore; du concile assemblé à Paris en 1797, du calendrier républicain, des décadis, des théophilantropes, des fêtes républicaines, de l'harmonie qui règne dans les deux départemens du Rhin, entre les protestans de la confession d'Augsbourg, et ceux de la confession Helvétique; il parle avec intérêt de M. *Oberlin*, pasteur protestant de Waldersbach, dans le ban de la Roche (1), lequel, au plus fort de la terreur, trouva moyen de continuer la célébration du service divin, et d'y donner à ses paroissiens les instructions morales et religieuses qui, chez les protestans, sont l'objet principal des assemblées religieuses. Ce moyen étoit l'établissement d'un club, dont le maître d'école fut élu président. Le pasteur demandoit la parole, et le discours qu'il prononçoit dans chaque assemblée, étoit un sermon. M. Thorlacius termine son ouvrage par quelques observations sur les frères Moraves, les Anabaptistes, les Juifs, etc.

## Voyage *de MM. Alexandre de* Humboldt *et Aimé* Bonpland.

### Prospectus.

Le voyage que MM. *Alexandre* de Humboldt et *Aimé* Bonpland ont entrepris dans l'intérieur de l'Amérique, excite un intérêt général; il est en effet peu de contrées aussi dignes de l'attention et des recherches des hommes instruits, et peu de voyageurs ont réuni à

(1) Voyez sur cette contrée intéressante, ce que nous en avons dit dans le Magasin Enyclop. ann. II, t. 1, p. 453, et la notice que vient de donner M. Schweighæuser dans les Archives littéraires, n°. XIV, t. V, p. 285.

l'esprit d'observation, aux connoissances et aux talens multipliés que possèdent MM. de Humboldt et Bonpland, autant d'ardeur pour les progrès des sciences, autant de courage et de bonheur dans l'exécution du plan qu'ils s'étoient formé.

Chargés par eux des éditions de leurs ouvrages, et en attendant que M. de Humboldt donne lui-même, avec le Prospectus général des ouvrages qui formeront l'ensemble de son voyage, l'indication de l'ordre successif dans lequel ils paroîtront (1), et la notice de tous les dessins qu'il a rapportés en Europe, nous devons répondre aux questions qui sont faites journellement, tant aux auteurs qu'à nous-mêmes, et annoncer au public l'époque à laquelle il commencera à jouir des travaux de ces illustres voyageurs.

Telle a été l'infatigable activité de M. de Humboldt, que la plupart de ses dessins et de ses cartes, et ses manuscrits même, ne demandent qu'une légère révision pour qu'ils puissent être publiés. Mais les nombres et les mesures étant, pour ainsi dire, la base de tout raisonnement physique; il a voulu, avant tout, vérifier tous ses calculs (2), et sacrifier le désir d'une publication plus prompte au mérite d'une plus grande exactitude.

(1) MM. de Humboldt et Bonpland, unis par les liens de l'amitié la plus étroite, ayant partagé toutes les fatigues et tous les dangers de ce voyage, sont convenus que toutes leurs publications porteront les deux noms à la fois. La préface de chaque ouvrage annoncera auquel des deux est due spécialement telle ou telle partie.

(2) M. de Humboldt a présenté à l'examen du bureau des longitudes, une partie de ses observations astronomiques sur les distances lunaires et les éclipses des satellites de Jupiter; et M. Prony, qui déploie en toute occasion le zèle le plus beau pour l'avancement des connoissances utiles, a bien

Les voyageurs ont assez généralement refondu toutes leurs observations, quel qu'en fût l'objet, dans le corps même de leur voyage. M. de Humboldt a cru devoir suivre une autre marche, et traiter séparément des objets qui sont de nature différente. Il s'est déterminé, en conséquence, à faire précéder, par des recueils détachés qui renfermeront ce qui appartient plus particulièrement à l'astronomie, à la géologie, à la botanique, à la zoologie, etc. son *voyage* proprement dit, qui embrassera tout ce qui tient à la physique générale, à l'origine des peuples, à leurs mœurs, à leur culture intellectuelle, à leur bien-être, aux antiquités, au commerce et à l'économie politique. Sur cette partie de ses observations, et sur l'historique de son voyage, il ne publiera dans ce moment qu'un abrégé sous le titre de : RELATION *abrégée d'un voyage aux tropiques exécuté dans l'intérieur du nouveau continent pendant les années* 1799, 1800, 1801, 1802 et 1803. Cette disposition accélérera la jouissance du public, et facilitera à un plus grand nombre le moyen d'acquérir ce qui exigera une moindre avance à la fois. D'ailleurs il n'est pas agréable d'être arrêté au milieu d'un récit, tantôt par le détail d'une observation astronomique, tantôt par la description d'une plante ou d'un animal inconnu.

Il publiera en même temps ses observations astronomiques, et les tableaux des mesures barométriques et géodésiques, sous le titre de RECUEIL *d'observa-*

voulu se charger de faire calculer, d'après la formule de M. LAPLACE, 500 hauteurs barométriques.

Les observations de M. de HUMBOLDT sur l'inclinaison et l'intensité des forces magnétiques paroîtront dans un ouvrage particulier qu'il rédige avec M. BIOT, qui y discutera un grand nombre d'observations faites par d'autres voyageurs.

*tions astronomiques et des mesures exécutées dans le nouveau continent ;* et comme, dans son *voyage*, il se borne lorsqu'il aura une hauteur à indiquer, à l'énoncer sans dire si elle a été trouvée barométriquement, ou si elle se fonde sur des mesures géodésiques, c'est à ce *Recueil d'observations astronomiques* que devront recourir ceux qui voudront rechercher l'exactitude du moyen employé pour déterminer la hauteur.

M. de Humboldt réunit ensuite dans un seul ouvrage tous les phénomènes, pour ainsi dire, que présentent l'atmosphère et le sol dans les régions équinoxiales. Cet ouvrage, qui est le résultat de toutes les recherches auxquelles ce savant s'est livré pendant cinq années de voyages dans les deux hémisphères, a pour titre : Essai *sur la géographie des plantes, ou Tableau physique des régions équinoxiales, fondé sur des observations et des mesures faites depuis le* 10ᵉ. *de latitude australe jusqu'au* 10°. *de latitude boréale, en* 1799, 1800, 1801, 1802 et 1803. Une planche du format de grand-aigle, représente une coupe qui passe par la cîme du Chimborazo, en partant des côtes de la mer du Sud jusqu'aux côtes du Brésil ; elle indique la progression de la végétation depuis l'intérieur de la terre qui recèle des plantes cryptogames, jusques aux neiges perpétuelles qui sont le terme de toute végétation. L'on y distingue la végétation des palmiers et des scitaminées, celle des fougères en arbres, des quinquina, des graminées. Le nom de chaque plante est inscrit à la hauteur à laquelle elle se trouve d'après les mesures déterminées par M. de Humboldt. Quatorze échelles, placées aux deux côtés du tableau, traitent de la composition chimique de l'air, de sa température, de son état hygroscopique et cyanométrique, des phénomènes électri-

ques, de la réfraction horizontale, du décroissement de la gravitation, de la culture du sol, de la hauteur à laquelle vivent les différentes espèces d'animaux des tropiques, etc. C'est sans doute le tableau physique le plus général que l'on ait essayé de former sur aucune partie du globe.

Nous imprimons en même temps les deux ouvrages suivans qui appartiennent à l'histoire naturelle descriptive ; l'un de botanique, l'autre de zoologie.

L'herbier que ces voyageurs ont rapporté du Mexique, des Cordillières des Andes, de l'Orénoque, du Rio-Negro et de la rivière des Amazones, est un des plus riches en plantes exotiques qui jamais ait été transporté en Europe. Ayant vécu long-temps dans des pays qu'aucun botaniste n'avoit visités avant eux, on conçoit combien il doit se trouver de genres nouveaux et d'espèces nouvelles parmi les 6,300 espèces qu'ils ont recueillies sous les tropiques du nouveau continent. S'ils ne vouloient publier qu'à la fois la description systématique de tous ces végétaux, ils emploieroient plusieurs années à s'assurer de ce qui est vraiment neuf, ou ils s'exposeroient à publier, sous de nouveaux noms, des plantes déjà connues. Il a donc paru préférable de faire paroître, sans s'assujettir à un ordre suivi, les desseins des nouveaux genres et des nouvelles espèces qu'ils ont pu suffisamment déterminer, et de faire suivre plus tard un ouvrage sans planches, qui contiennent les diagnoses de toutes les espèces systématiquement rangées. C'est dans ces vues qu'ils publient les PLANTES ÉQUINOXIALES *recueillies au Mexique, dans l'île de Cuba, dans les provinces de Caracas, de Camana et de Barcelonne, aux Andes de la Nouvelle-Grenade, de Quito et du Pérou, et sur les bords du Rio-Negro, de l'Orénoque et de la rivière des Amazones.* Les

planches du premier et du second cahier sont déjà gravées (1).

MM. de Humboldt et Bonpland n'ont pas été moins heureux en découvertes intéressantes sur la zoologie et l'anatomie comparée. Ils ont rapporté, en grand nombre, des descriptions d'animaux inconnus jusqu'à présent, de singes, d'oiseaux, de poissons, d'amphibies (par exemple l'axalotl des lacs du Mexique, animal problématique, voisin des protées). M. de Humboldt a dessiné beaucoup d'objets d'anatomie comparée sur le crocodile, le lamentin, le paresseux, le lama, et le larynx des singes et des oiseaux. Il a rapporté une collection de crânes d'Indiens, Mexicains, Péruviens et des habitans de l'Orénoque, et ces dessins ne sont pas moins intéressans pour l'histoire des différentes races de notre espèce que pour l'anatomie. Ces matériaux, parmi lesquels on remarquera une notice sur les dents d'éléphant fossiles qu'il a trouvées à 2,600 mètres d'élévation au-dessus de la mer, paroîtront par cahiers sous le titre de RECUEIL D'OBSERVATIONS *de zoologie et d'anatomie comparée, faites dans un voyage aux tropiques.* Le premier cahier, qui est à l'impression, est entièrement de M. de Humboldt.

Pendant que ces divers ouvrages se publieront, ce savant fera achever la gravure de l'*Atlas géologique de la Cordillière des Andes et du Mexique* (contenant des profils fondés sur des mesures de hauteur); de l'*Essai sur la pasigraphie géologique* (ou Essai sur la manière de représenter les phénomènes de la

(5) Si d'autres travaux ne les arrêtent, ces voyageurs publieront aussi la monographie du genre *mélastoma* avec des planches coloriées, ainsi que les graminées et la cryptogamie des tropiques. Ces deux ouvrages sont déjà très-avancés.

stratification

stratification des rochers par des signes très-simples, et de l'*Atlas géographique* qui contiendra la carte de la rivière de la Madelaine, en quatre planches ; celle de l'Orénoque, du Rio-Negro et du Cassiquiaré ; et la carte générale du royaume de la Nouvelle-Espagne : celle-ci sera accompagnée d'une statistique du pays. M. de Humboldt a dessiné lui-même toutes ces cartes en se fondant sur ses propres observations astronomiques, et sur un grand nombre de pièces intéressantes dont il a pu disposer.

Il mettra en même temps la dernière main au *premier volume de son voyage* ; il faut ajouter aux objets que nous avons indiqués plus haut, comme devant y être principalement traités, des observations sur l'influence du climat, relativement à l'organisation en général ; des considérations sur l'ancienne culture de ces régions, et des notices détaillées sur le régime et le produit des mines. Un volume de gravures in-folio offrira plusieurs vues des Cordillières, et des dessins précieux sur les antiquités mexicaines et péruviennes, tels que les arabesques élégantes qui couvrent les ruines d'anciens palais, plusieurs énormes pyramides bien orientées et construites en briques ; des statues et des monumens chronologiques qui présentent des rapprochemens très-piquans avec ce que l'on connoît des antiquités de l'Indostan. Plusieurs de ces planches sont déjà gravées avec un très-grand soin.

M. de Humboldt publiant ces divers ouvrages à la fois en allemand et en français, les deux éditions devront être regardées comme originales. On prépare sous les yeux de l'auteur une traduction anglaise.

Les *Plantes équinoxiales* rédigées par M. Bonpland, ne paroîtront qu'en français : une grande partie du texte étant en latin, elles se trouvent par

là, comme les excellens ouvrages de MM. Ventenat et Redouté, à la portée de toute l'Europe savante.

Nous devons ajouter que nous sommes chargés par M. de Humboldt de déclarer que les cinq ouvrages que nous imprimons dans ce moment, sont les premiers et les seuls qu'il ait publiés depuis son départ d'Europe en 1799, et qu'il n'a aucune part aux relations de ses voyages qui ont été annoncées depuis peu dans plusieurs langues.

Les ouvrages de MM. Alexandre de Humboldt et Bonpland, qui vont être publiés prochainement, sont:

RELATION *abrégée d'un Voyage aux Tropiques, exécuté dans l'intérieur du nouveau continent, pendant les années* 1799, 1800, 1801, 1802 *et* 1803, in-4°. papier jésus ordinaire et vélin. (Elle paroîtra en juillet prochain.)

RECUEIL *d'Observations astronomiques et de Mesures exécutées dans le nouveau continent;* même format et papier. (Il paroîtra dans le courant de 1805).

ESSAI *sur la Géographie des Plantes*, ou TABLEAU *physique des Regions équinoxiales, fondé sur des observations et des mesures faites depuis le* 10° *de latitude australe jusqu'au* 10° *de latitude boréale, en* 1799, 1800, 1801, 1802 *et* 1803, in-4.° papier jésus, avec une planche de grand-aigle; le même, papier vélin, la planche enluminée. (Il paroîtra en juin prochain).

PLANTES ÉQUINOXIALES, *recueillies au Mexique, dans l'île de Cuba, dans les provinces de Caracas, de Cumana et de Barcelonne, aux Andes de la Nouvelle-Grenade, de Quito et du Pérou, et sur les bords du Rio-Negro, de l'Orénoque et de la rivière des Amazones;* avec des planches gravées par *Sel-*

*lier*, in-f°. papier jésus-vélin. (Le premier cahier paroîtra au mois d'avril.)

Recueil *d'Observations de Zoologie et d'Anatomie comparée, faites dans un voyage aux Tropiques;* in-4°., papier jésus ordinaire et vélin, avec planches noires et coloriées, gravées par *Bouquet*. (Le premier cahier paroîtra en mai.)

Tous ces ouvrages porteront le titre général de *Voyage de* MM. *Alexandre* de Humboldt et *Aimé* Bonpland, de manière qu'ils formeront collection. Tous seront imprimés dans le même format, excepté les *Plantes Equinoxiales*, qui ont exigé un format plus grand pour le développement des figures.

Les journaux feront connoître successivement le prix et la mise en vente de ces divers ouvrages.

Pour fournir aux amis des sciences les moyens de faciliter une entreprise aussi importante, nous avons cru devoir leur proposer la voie de la souscription. Toute personne qui s'engagera à prendre *les cinq ouvrages* que nous annonçons, et qui, avant le 31 mai 1805, fera parvenir aux éditeurs la somme de 100 fr., recevra pour cette somme un exemplaire sur papier ordinaire des trois ouvrages suivans : 1°. Relation abrégée; 2°. Recueil d'observations, etc.; 3°. Essai sur la géographie des plantes, avec la planche en noir; 4°. un exemplaire, sur papier vélin, de la première livraison des Observations de zoologie, contenant sept planches, dont une coloriée : et 5°. un exemplaire, aussi sur papier vélin, des deux premières livraisons des Plantes équinoxiales, contenant ensemble douze planches. Pour recevoir ces cinq ouvrages en papier vélin, on paiera 150 fr. Quoique le prix de ces divers ouvrages ne puisse pas encore être déterminé avec précision, on peut être assuré qu'il

sera, pour la totalité, au moins de 15 pour 100 plus fort que la somme de 100 fr. Cette même remise de 15 pour 100 sera accordée aux souscripteurs sur les cahiers suivans des Plantes équinoxiales et des Observations de zoologie. LEVRAULT et SCHOEL.

## BIBLIOGRAPHIE.

G. FISCHER's, *Beschreibung typographischer seltenheiten und seltner handschriften nebst beytraegen zur erfindungsgeschichte der Buchdruckerkunst sechste lieferung.* C'est-à-dire, DESCRIPTION *de Raretés typographiques et de Manuscrits curieux, accompagnée de supplémens à l'Histoire de l'Invention de l'Imprimerie;* par G. FISCHER. Sixième livraison, avec deux planches.—Nuremberg, 1804.

Nous avons rendu compte des premières livraisons de cet intéressant ouvrage à mesure qu'elles ont paru. Le talent que M. FISCHER a pour la Bibliographie, est généralement reconnu, et les savans ont su apprécier ses recherches sur l'origine de l'Imprimerie, aussi bien que ses dissertations sur l'Histoire naturelle. Nous allons rendre compte de cette sixième livraison, qui est la dernière et complète le volume. On y trouve la *Suite de la notice sur les ouvrages élémentaires imprimés dans le quinzième siècle.* Cette notice roule principalement sur quelques éditions du Donat. L'auteur a déjà parlé de plusieurs éditions de cet auteur dans ses *Monumens typographiques*, publiés à Mayence, an 10. Pendant son séjour à Paris, en parcourant les manuscrits de la Bibliothèque nationale, il en a découvert une autre remarquable par la forme de ses caractères. On voit à la fin de ce Donat ce qui suit : *Explicit Donatus. Arte nova imprimendi. Seu caracteri-*

*zandi. Per Petrum de* Gerrnszheym. *In urbe Moguntina, cum suis capitalibus absquæ calami exaratione effigiatus. — Sur les doubles colonnes dans les anciens livres. — Sur un Calendrier de l'an* 1457. — *Descriptions de plusieurs impressions de Mayence.* L'auteur rapporte plusieurs *Bulles du pape Léon X*, et d'autres indulgences aussi intéressantes par le contenu que par la typographie. Un *Almanach de cabinet de l'an* 1496, *de Mayence*; et un autre *de l'an* 1484, *de Nuremberg*, sont très-curieux par leurs formes. — *Diplome imprimé de l'an* 1499 — *Litteræ invitatoriæ Jacobi Archiepiscopi Moguntini de subsidio dando in Fol. patente* 1507 (*Impr. per Joh.* Schoffer). Ce dernier ouvrage est curieux par la beauté de l'impression. M. Fischer rapporte encore plusieurs autres diplomes, dont le plus curieux est *Copia indulgentiarum de institutione festi beatæ Mariæ anni* 1468, in-folio. Manque le nom de l'imprimeur et du lieu de l'impression; M. Fischer n'a pu découvrir ni l'un ni l'autre. — *Sur un moyen de reconnoître l'antiquité d'un diplome, par les signes qui sont dans le papier.* Une planche, que l'auteur a jointe à son ouvrage, montre plusieurs de ces marques. — *Sur un ancien diplome imprimé avec des caractères découpés dans des lames de cuivre.* Ce diplome, communiqué à l'auteur par M. Kindlinger, est de l'an 1342.

C.... L....

Dictionnaire *portatif de Bibliographie, contenant plus de* 17,000 *articles de livres rares, curieux, estimés et recherchés, avec les marques connues pour distinguer les éditions originales des contrefactions, et des notes instructives sur le mérite et la rareté de certains livres, etc.; suivi du catalogue*

*des éditions, cum notis variorum, ad usum Delphini, et de celles imprimées par les Aldes, les Elzevirs, Baskerville, etc. Ouvrage indispensable aux gens de lettres, amateurs de livres, bibliothécaires, et particulièrement aux libraires ou à ceux qui se destinent à l'être;* par F. J. Fournier — A Paris, chez *Fournier* frères, imprimeurs-libraires, rue des Rats, n°. 5. 1805.

Depuis long-temps on a songé à donner aux bibliomanes des ouvrages qui leur indiquent la rareté des livres. Tel fut le but de la *Bibliographie instructive* de Debure : ensuite on a voulu faire connoître les prix de ces ouvrages. Osmond publia son *Dictionnaire bibliographique*, avec les prix des grands catalogues. De nombreuses et riches bibliothèques, telles que celles de MM. de Lavallière, Camus, de Limare, etc., etc., ont rempli le même but. Un commis de M. Barrois avoit comparé ces prix et fait un travail considérable, qu'il comptoit livrer à l'impression; mais la mort l'a prévenu. Enfin le libraire Cailleau a publié un *Dictionnaire bibliographique*, 5 vol.; c'est l'oracle des amateurs ignorans, mais il fourmille de fautes et de bévues, ainsi que les savans bibliographes Mercier-Saint-Léger, Chardon-la-Rochette et Barbier l'ont fait voir plusieurs fois dans ce journal. Un ouvrage de cette nature manquoit donc encore, et pour qu'il fût d'un usage commode et portatif pour les ventes et pour les voyages, il étoit à désirer qu'il fut en un volume; c'est ce qu'à très-bien senti M. Fournier, et ce qu'il a exécuté.

Le titre de son ouvrage est suffisamment explicatif, et nous nous bornerions à une simple annonce, si le livre en lui-même n'exigeoit pas quelques observations. A le considérer sous le rapport du format et

sous celui de la partie typographique, on le jugera fort commode et très-bien entendu ; mais sa rédaction ne nous paroît pas offrir le même degré d'intérêt. D'abord, le vice principal est dans l'ordre alphabétique, que cependant on a cru devoir adopter comme le plus facile et le plus expéditif pour les lecteurs.

Et en effet, en se restreignant aux auteurs connus, M. Fournier ne s'est-il pas vu forcé de rejeter tous les anonymes utiles ou curieux, dignes d'enrichir un recueil comme le sien? La rédaction, par ordre de matières, étoit donc la seule convenable : sans nuire à la forme resserrée et portative qu'on a voulue, elle fournissoit de plus nombreux matériaux ; le cadre restoit le même, mais le tableau devenoit plus varié. Seulement alors, il auroit fallu s'arrêter aux ouvrages les plus rares, les meilleurs et les plus nécessaires. Ce que nous venons de dire, sur ce qu'on pourroit appeler le matériel du livre, se juge du premier abord ; quant à ce qui en constitue la partie scientifique, il demande un examen plus sérieux et plus approfondi. Nous n'avons pu y jeter qu'un coup-d'œil très-rapide, et déjà cependant nous y avons remarqué beaucoup d'objets déplacés par leur peu d'importance et des omissions très-considérables. Pour nous borner à celles-ci, nous dirons qu'on auroit dû mettre au nombre des livres extrêmement rares, *le vrai régime du gouvernement des bergers et bergères*, par le rustique Jehan de Brie, *le bon berger*. — Paris, 1542, in-12. Il a été écrit sous Charles V, en 1379, et publié à la date que nous indiquons. On n'en connoît d'autre exemplaire que celui de la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris. Sans parler de la manière judicieuse dont il est rédigé, il est encore intéressant pour la palæographie de notre langue ; la naïveté du style en rend la lecture agréable : telle est l'idée qu'en donne le sénateur Gré-

goire, dans son docte *Essai sur l'Agriculture*, que tous les bibliographes doivent consulter. Ne voulant pas nous arrêter aux productions typographiques des siècles précédens, et passant à une époque plus rapprochée, nous dirons sur l'article WINCKELMANN, qu'on a oublié l'excellente édition allemande de son Histoire de l'Art, et qu'au lieu de citer ses *lettres sur Herculanum*, on lui attribue le traité *de l'Usage des Statues chez les Anciens*, qui est du marquis GUASCO. Le *Lexicon universæ rei numæriæ veterum*, etc., *de Joann. Christoph. Rasche*, 1785, 13 volumes in-8°., y compris les deux de supplément, est indiqué comme en un seul volume, et attribué à M. HEYNE, qui y a seulement mis une préface de 9 pages. Après avoir mentionné les *Anecdota græca* de M. D'ANSSE DE VILLOISON, pourquoi n'y avoir pas joint son *Homeri Illias recensita*, etc. *Venetiis*, 1788, in fol., et son édition de *Longus*. Paris, 1778, in-8°. On cherche *Georg.* ZOEGA *de origine et situ obeliscorum*, etc. *Romæ*, 1797, in-fol. *La Flore de Malmaison*, par M. VENTENAT est indiquée, et on a omis les superbes Liliacées de M. REDOUTÉ, qui méritoient bien d'être annoncées : les ouvrages sont tantôt au nom de l'auteur, tantôt à celui du traducteur, tantôt au titre du livre, quoique l'auteur y soit nommé. Les anonymes morts ne sont pas indiqués, les anonymes vivans le sont quelquefois; ce qui est contraire à toutes les règles de bienséance et des procédés. Le dictionnaire est terminé par les catalogues des éditions des imprimeurs les plus célèbres, ainsi que des collections des *ad usum Delphini* et des *Variorum*. Ce qui nous étonne, c'est que jusqu'ici on n'ait pas encore songé à joindre à tous ces recueils le catalogue des éditions de *Robert Etienne*, l'ancien qui a travaillé avec tant de perfection et d'exactitude. On rapporte que, non content de ses

corrections, il poussoit l'amour de son art jusqu'à exposer ses épreuves en public, et qu'il récompensoit largement tous ceux qui lui faisoient apercevoir quelque faute. Nous pensons donc que le catalogue, non seulement des éditions de cet imprimeur, tout aussi célèbre que les Aldes et les Elzevirs, mais même de celles de tous les Etienne, ne seroit point déplacé dans une bibliographie; nous conseillons toutefois de le faire avec choix. Celui de Robert est sorti de ses presses, in-8°., 1546, et l'autre a été imprimé in 12 à Amsterdam en 1683.

Voici bien des erreurs sans doute; malgré cela, ce livre sera utile, parce qu'il est portatif et commode, et qu'il peut être d'un usage journalier; il doit être dans les éditions qui se succéderont sans doute, augmenté du double, car il peut être en un seul tome sans que ce soit un petit volume; et, avec des soins, l'estimable libraire qui l'a entrepris en fera un ouvrage essentiellement utile. Mais le mérite de littérature de ces sortes de productions, s'il y en a un, est l'exactitude, et nous avons dû prévenir de ne pas avoir toujours une confiance aveugle dans celui-ci. L'impression est soignée et fait honneur à l'auteur, qui tient une place honorable parmi les bons imprimeurs de Paris.

Nous finirons cet article par instruire le lecteur que ce dictionnaire avoit déjà paru sous ce titre : *Essai portatif de Bibliographie, rédigé et imprimé par un libraire-imprimeur de* 18 *ans*, Fr. Ign. Fournier, *pour son instruction particulière*, etc. — Paris l'an IV. — 1796, in-8°. Cette première édition n'a été tirée qu'à 25 exemplaires; il n'en existe qu'un seul dans le commerce.

G.....E.

Dictionnaire *de Poche, latin et français*, ou *Nomenclature générale et manuelle des mots de la langue latine, avec leur interprétation française; contenant les mots de la bonne latinité, ceux du moyen-âge, ceux qui sont dérivés du grec, les mots radicaux, les noms de ville, de mythologie, de plantes, les termes d'agriculture, d'arts et métiers, etc.*, à l'usage de ceux qui veulent lire ou traduire les auteurs latins; par J. B. l'Ecuy, docteur de Sorbonne, ancien abbé général de Prémontré, chanoine honoraire de l'église de Paris, avec cette épigraphe :

In tenui labor. (Virg. Géorg. IV. v. 6.)

De l'imprimerie de Crapelet. — Paris, XIII-1805, 1 vol. oblong de près de 700 pages, petit texte neuf à deux colonnes, br. 4 fr. 50 c.

On s'est appliqué dans tous les temps à faciliter l'étude des langues. Les mots qui les composent en étant comme la clef, il devient nécessaire de bien connoître tous ceux d'une langue qu'on veut apprendre. Les nomenclatures abrégées et portatives offrent pour cela de grands et prompts secours. La découverte de l'imprimerie les a multipliés chez les modernes. On doit aux Anglais d'avoir renouvellé et répandu le goût pour ces livres essentiellement élémentaires. L'un des plus anciens et le plus complet, depuis la renaissance des lettres, est le *Nomenclator d'Adrien junior*, dont Christophe Plantin donna une troisième édition en 1583, petit in-8°. Il paroît avoir servi de type à ceux qui ont paru depuis. On connoît celui du P. *Pomey*, jésuite, sous le titre d'*Indiculus universalis*, que l'abbé Dinouart a publié de nouveau en

1756, in-12, dans un ordre mieux entendu, et avec des corrections et des augmentations sensibles. Il déclare dans sa préface avoir consulté avec fruit le *Nomenclator* de *Junius*, dont nous venons de parler. Sous plusieurs rapports, cette édition est un manuel utile pour l'intelligence de la langue latine, la seule dont il soit ici question. Mais ces différens vocabulaires ont l'inconvénient d'être rédigés par ordre de matières, c'est-à-dire, de présenter successivement les noms des puissances célestes et de leurs attributs, de l'homme et de ses différentes qualités intellectuelles et physiques de la nature et de ses diverses productions; ceux de la plupart des choses usuelles de la vie, ceux des produits de l'industrie humaine, etc. En 1754, il a été publié à Paris un *Vocabulaire universel latin-français*, etc., petit in-8°., par un anonyme (1) qui a évité ce défaut, en adoptant l'ordre alphabétique. M. d'Ecuy nous semble avoir pris ce dernier pour guide, soit pour la forme, soit pour la rédaction. Mais ayant particulièrement en vue les jeunes élèves, il a apporté plus de soin dans l'exposition des mots, surtout des verbes et des noms dont il indique la nature et le genre, avantage qui manque aux vocabulaires précédens. Il s'est arrêté à une interprétation précise, juste et courte, et souvent même a surpassé en cela l'anonyme, sans s'écarter du plan de celui-ci; il a mis néanmoins plus de sévérité dans le choix de certains termes, mais comme lui il ne s'est pas borné aux mots de la belle et pure latinité. Il a inséré ceux employés dans les différens âges, et a voulu, qu'à l'aide de son petit lexique, on pût lire Grégoire de Tours et nos anciens chroniqueurs, aussi bien que

(1) Ce dictionnaire est de M. Chompré, qui a donné plusieurs ouvrages utiles pour l'éducation. A. L. M.

Virgile et Phèdre. Le lecteur est déjà prévenu, par le titre même, que la géographie et la mythologie lui ont fourni des matériaux. L'auteur auroit dû peut-être donner plus d'étendue à ces deux parties. Il s'est également restreint pour ce qui concerne la botanique, les sciences, arts et métiers, etc. Rien cependant n'a été oublié de ce qu'on a cru nécessaire. Mais en cherchant à n'être diffus, ni trop resserré, on s'est imposé la tâche de recueillir le plus de mots possible : car, comme le dit l'auteur très-judicieusement : « La » quantité est un des premiers mérites de ces répertoires, parce qu'alors ils se prêtent à un plus grand » nombre de recherches. »

Nous ajouterons encore volontiers avec lui : « Qu'avec » les premiers élémens de la langue latine et une intelligence ordinaire, ce livre suffit pour pouvoir bien » entendre, en général, les auteurs latins, et que, » sous le rapport de la commodité et de la modicité » du prix, il convient et au premier âge, et à tous » les membres de la société que leur goût ou leur » situation portent à s'occuper du latin. » Quoique la la nomenclature de M. l'Ecuy ne soit, comme il l'insinue lui-même, qu'une compilation, il n'en a pas moins de droit à la reconnoissance publique. On lui doit même des éloges pour avoir mieux fait que ses prédécesseurs ; et nous assurons d'ailleurs qu'on ne peut mieux faire ces sortes de livres. Cet ouvrage n'est pas le seul titre littéraire de M. l'Ecuy. Ce studieux ecclésiastique est déjà connu par un *Dictionnaire universel*, *historique*, *biographique*, etc., dont nous avons rendu compte dans ce journal.

J. L. Guillaume.

Astronomie.

Traité de la Sphère et du Calendrier; par M. *Rivard*. Sixième édition revue et augmentée par Jérôme *de Lalande*. 133

Botanique.

Les Liliacées, par P. J. *Redouté*. 18^e. livraison. 193

Système des Plantes, etc., extrait et traduit des ouvrages de Linné; par M. J.-M. *Mouton-Fontenille*. 194

Médecine.

Du Tétanos traumatique; par *Fournier*, D. M. 196

Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc.; par MM. *Corvisart*, *Leroux* et *Boyer*. Mois de nivose et pluviose. 197

Nouveaux Elémens de Thérapeutique de matière medicale, et suivis d'un nouvel Essai sur l'Art de formuler; par J. L. *Alibert*. 199

Description des Maladies de la peau, observées à l'Hôpital Saint-Louis, et Exposition des meilleures méthodes suivies pour leur traitement; par le même. *Ibid.*

Mémoires sur les Fièvres de mauvais caractères du Levant et des Antilles, etc.; par J. F. X. *Pugnet*. 202

Histoire raisonnée des Maladies observées à Naples pendant le cours entier de l'année 1764; par Michel *Sarcone*. 205

Métaphysique.

OEuvres de *Condillac*. 206

Paradoxes de *Condillac*. 207

Glyptographie.

Pierres gravées égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et modernes, parthiques, du cabinet de M. *Dudevant-Villeneuve*. *Ibid.*

Technologie.

Annales des Arts et Manufactures; par R. *Oreilly*. 208

Frammento di Polibi sulla Pirsia degli Antichi tradotto ed illustrato da Onofrio *Garguilli*. 209

Commerce.

Essai sur la Comptabilité commerciale et toute autre; par F. M. J. *de B.* *Ibid.*

Economie.

IV^e, V^e et VI^e Cahiers de la troisième année de la Bibliothèque-Physico-Economique, instructive et amusante, à l'usage des villes et des campagnes, publiée par une Société de Savans, d'Artistes et d'Agronomes, et rédigée par C. S. *Sonnini*. 213

Beaux-Arts.

Tombeaux antiques trouvés à Saint-Médard d'Eyran, dessinés, gravés et publiés par MM. *Laçour*, père et fils. 213

Recherches sur l'Art Statuaire, considéré chez les Anciens et les Modernes. 215

Annales du Musée et de l'Ecole moderne des Beaux-Arts; par *Landon*. 18^e. livraison. *Ibid.*

Idéologie.

Essai sur la Décomposition de la pensée; par P. C^{**}. 216

Chronologie.

Le double Almanach. *Ibid.*

La grande Période, par M. *Delormel*. *Ibid.*

Morale.

Dernier don de Lavater à ses amis. 217

Histoire.

Cérémonies et fêtes du Sacre et du Couronnement de LL. MM. Impériales Napoléon I^er. et son auguste épouse. *Ibid.*

Voyages.

Notice sur l'état de la littérature, de l'instruction publique et de la religion dans la France, en exceptant la ville de Paris, recueillie pendant un voyage dans les départemens, fait en 1799, par M. *Boerge Thorlacius* (en danois). *Ibid.*

Voyage de MM. Alexandre *de Humboldt* et Aimé *Bonpland*. 219

Bibliographie.

Description de Raretés typographiques et de Manuscrits curieux; par G. *Fischer*. 6^e. livraison. 228

Dictionnaire portatif de Bibliographie, par F. J. *Fournier*. 229

Dictionnaire de poche, latin et français; par J. B. *l'Ecuy*. 234

Desgenettes, Desault, Desfontaines, Dumeril, Fontanes, Fourcroy, Geoffroy, Hallé, Haüy, Hermann, Labouisse, Lacépède, Lagrange, Lalande, Lamarck, Langlès, Lebrun, l'Heritier, Lévellé, Marron, Mentelle, Morellet, Noel, Oberlin, Sainte-Croix, Schweighæuser, Sicard, Silvestre de Sacy, Suard, Traullé, Van-Mons, Ventenat, Visconti, Villoison, Usteri, Willemet, Winckler, et d'autres Savans ou Littérateurs estimables.

On y insère les Mémoires les plus importans sur toutes les parties des Arts et des Sciences; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie également les Découvertes ingénieuses, les Inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des Expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les Séances des Sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'Arts et de Sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des Notices sur la Vie et les Ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin les Nouvelles littéraires de toute espèce.

La correspondance que le Rédacteur entretient avec plusieurs Savans étrangers, et principalement en Allemagne, lui procure beaucoup de Notices qu'on ne trouve point ailleurs.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, chez Delance, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny,

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Honget. / chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. / chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Bolle, *Gerard Street*
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

*Il faut affranchir les lettres.*

Avril, 1805 — Germinal, An XIII.

# MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

# JOURNAL DES SCIENCES,

## DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'INSTITUT, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque Impériale, Professeur d'Archéologie, Membre de l'Académie de Goettingue, etc. etc.

SMITHSONIAN INSTITUTION NATURAL HISTORY

Prix de ce Journal, tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port :

pour trois mois, ..... 9 francs.
pour six mois, ..... 18 francs.
pour un an, ..... 36 francs.

Les hommes les plus célèbres dans chaque partie des Sciences et de la Littérature, se sont plû à coopérer à cette entreprise utile, et la collection des neuf années du *Magasin Encyclopédique* est devenue précieuse, en ce qu'elle présente une réunion de Mémoires intéressans, qui ne se trouvent point ailleurs, et dont les Auteurs jouissent d'une grande réputation. On y trouve, en effet, des Dissertations, des Mémoires, ou des Opuscules de MM. ALIBERT, BARBIER, BARBIER DU BOCCAGE, BARTHELEMY, BAST, BICHAT, CAILLARD, CAVANILLES, CHARDON LA ROCHETTE, CUVIER, DAUBENTON, DELILLE,

*Table des Articles contenus dans ce Numéro.*


STATISTIQUE.

Théorie élémentaire de la Statistique; par D. F. *Donnant.* 257

BEAUX-ARTS.

Lettre de M. Beer à M. Millin, relative à une Notice sur les Beaux-Arts et leurs Ecoles, par S. A. E. Monseigneur Char.-Théodore-Maric, baron de *Dalberg*; traduite de l'allemand. 265

HISTOIRE NATURELLE.

Considérations sur les Êtres organisés; par J. C. *de Lamétherie.* 271

BIOGRAPHIE.

Notice sur Daniel Chodowiczky; par madame H. *de H.* née *de Kl.* 282

Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. Bouchaud; par *Dacier.* 318

Notice historique sur la vie et les ouvrages de Klopstok; par le même. 358

POÉSIE DRAMATIQUE.

*Guillaume Tell*, tragédie; par M. *Schiller* (en allemand). 290

POÉSIE.

Le Poëme de la Navigation, par J. *Esmenard.* 295

L'Enfer, traduction du Dante; par M. *Carrion de Nisas.* 383

THÉRAPEUTIQUE.

Nouveaux Élémens de Thérapeutique et de Matière médicale, suivis d'un nouvel Essai sur l'Art de formuler; par J. L. *Alibert.* 333

HISTOIRE.

Examen critique des anciens Historiens d'Alexandre-le-Grand; 2e. édition. 2e. extrait. 344

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Nouvelles de Hollande. 390
— d'Allemagne. 398
— de la Monarchie autrichienne. 404
— de Hongrie. 406
— de Prusse. 408
— de Pologne. 409
— de Dannemarck. 410
— d'Amérique. *Ibid.*
— de France. 413
— de Paris. 414

THÉATRES.

La Prise de Jéricho. 422
Début de mademoiselle Amalric au Théâtre français. *Ibid.*
Le Vaisseau, *ou* Forbin et Delville. 423
L'Espoir de la Faveur. *Ibid.*
Arlequin, tyran domestique. 424

LIVRES DIVERS.

Sciences physiques.

Journal de Physique, de Chymie, d'Histoire naturelle et des Arts; par J. C. *Delamétherie.* Mois de de Ventose an XIII. 427

Anthropologie.

De l'Unité du genre humain et de ses variétés; par Frédéric *Blumenbach.* 42

Entomologie.

Tableau des Aranéides; par C. A. *Walckenaer.* *Ibid*

Minéralogie.

Minéralogie synoptique; par L. E. F. *Héricart de Thury* et L. C. *Houry* 43

Médecine.

Nouvelle Orthopédie; par P. F. F. *Desbordeaux.* *Ibid*

# STATISTIQUE.

*Théorie élémentaire de la Statistique; par D. F. Donnant.* — Paris, chez *Obré*, 1805. 96 pages *in*-8°.

Il étoit essentiel de tracer la théorie d'une science qui, depuis le milieu du siècle passé, a acquis un si haut degré d'importance, qu'elle a fixé l'attention de tous les gouvernemens. Composée d'une réunion des notions les plus diverses, d'abstractions et d'expériences de tout genre, la statistique a besoin de règles qui puissent fixer le cadre dans lequel doivent être renfermées et classées les matières qui sont de son domaine. Ce travail, qui en apparence auroit dû précéder le perfectionnement de la science, n'a pu être entrepris, ainsi que la plupart des théories, que lorsque celle-ci étoit déjà toute formée, et que, présentant un ensemble lié dans toutes ses parties, elle a pu être séparée d'avec les diverses autres études politiques.

Quoiqu'au premier aspect ce travail paroisse facile, il ne l'est point en effet. Non-seulement il exige des recherches multipliées et la connoissance particulière de tous les ouvrages écrits depuis plusieurs siècles sur la situation politique des états, mais encore cette force de raisonnement si nécessaire pour parvenir à des abstrac-

tions et pour peser des résultats généraux ; cet esprit d'analyse, sans lequel il n'est pas possible de bien diviser et de bien classer les idées ; et cette clarté des principes et des vues qu'on ne sauroit trop exiger dans un ouvrage théorique. Il exige encore une espèce de pratique dans cette science, qu'on ne parvient à bien connoître qu'à force de s'occuper de ses plus petits détails, d'essayer et de construire tous les genres de calculs qu'elle emploie, et de rechercher dans les effets les plus compliqués, et souvent les plus éloignés, les causes cachées qui les ont produits.

Un publiciste allemand, le professeur Achenwall, a le premier entrepris de tracer les règles de la statistique, en même temps qu'il a publié une description politique de tous les états d'Europe. Son exemple a été suivi depuis par M. Schloetzer, l'un des savans les plus distingués de la célèbre Université de Goettingue, et dont les nombreux écrits politiques ont exercé en Allemagne une influence marquée sur les parties les plus essentielles de l'administration. Il a mis au jour depuis peu une *Théorie de la statistique*, destinée principalement à servir de canevas aux étudians qui suivent ses Cours. M. Donnant, qui s'occupe depuis long-temps de cette science importante, nous en donne aujourd'hui le premier traité théorique écrit dans notre langue, et joint à ce mérite celui d'être resté fidèle aux principes de ses prédécesseurs, et d'avoir plus particulièrement adapté les règles qu'ils établis-

sent à la position politique de la France, et à l'esprit du gouvernement régénérateur auquel ses destinées sont confiées. Son ouvrage, intéressant sous beaucoup de rapports, mérite l'accueil qu'il a reçu d'un public qui ne se laisse pas surprendre par d'injustes censures, et qui sait bien que dans un premier essai de ce genre, l'on ne peut pas épuiser toute la science et atteindre d'un seul jet le plus haut degré de perfection. Nous nous permettrons, avant d'en donner l'analyse, de faire quelques observations générales et préliminaires.

On dispute depuis long-temps à la statistique le titre de *science*. Son nom même, à entendre quelques grammairiens, devoit être banni d'une langue qui est pourtant habituée à emprunter des idiômes anciens les dénominations des choses et inventions nouvelles. Il suffisoit, selon eux, pour la proscrire, que cette étude nous fut venue de l'étranger, et surtout d'une nation qu'ils regardent avec dédain, parce que dans le siècle de Louis XIV la belle littérature y étoit encore dans l'enfance. Ils ne sentent pas que les sciences sont devenues l'apanage de tous les peuples policés; que sous ce rapport, l'Europe forme une vaste république liée dans toutes ses parties par un désir général d'étendre les connoissances; et que dès lors l'échange des lumières est tout aussi nécessaire que l'échange des produits physiques. Mais si l'ignorance et l'entêtement de quelques esprits routiniers luttent contre la vérité, accompagnée de l'expérience, la

triomphe de celle-ci n'en est que plus brillant, et son empire plus affermi. Rien de plus naturel que des divisions nouvelles, lorsque le domaine d'une science a acquis trop d'étendue pour pouvoir être embrassé d'un seul coup-d'œil. L'intelligence humaine s'est emparée de tout ce qui peut être atteint par les sens, et même là où ces guides fidèles l'abandonnent, son ardent désir de savoir l'entraîne avec force dans un monde idéal, où ses essors ont souvent produit les plus heureuses découvertes. Tout nous appartient aujourd'hui; nous avons su arracher à la nature ses secrets les plus cachés. Le lychen méprisé, que nous foulons sous nos pas, nous le connoissons autant que le chêne superbe qui ombrage nos habitations champêtres, et nous déterminons avec la même précision la ligne courbe d'un caillou, lancé par le bras foible d'un enfant, et l'immense orbite de tant de corps célestes, qu'une impulsion toute puissante fait rouler depuis des myriades d'années dans les régions incommensurables de l'espace. Mais il n'appartient plus aujourd'hui à un seul homme d'embrasser, comme Aristote, toute l'étendue des connoissances de son siècle. Notre savoir s'est tellement accru, que nous ne verrons plus naître un second Leibnitz, qui cultivera à la fois la philosophie, la jurisprudence, les mathématiques, l'histoire et la théologie. Cependant ce qui diminue, sous ce rapport, la gloire des individus, donne plus d'éclat à celle de l'espèce. De combien ne sommes-nous pas su-

périeurs aux anciens par cette généralisation et cet ensemble de nos connoissances? Ils n'avoient que des notions isolées et sans cohérence, tandis que nous avons des sciences qui tendent toutes vers un but commun, la prospérité du genre humain, et qui, liées étroitement entre elles, présentent l'ensemble le plus majestueux.

Mais à mesure que nos connoissances se sont diversifiées et étendues, le besoin de les classer et d'y établir un certain ordre s'est fait sentir; et c'est ainsi que se sont formées peu à peu une foule de nouvelles sciences, branches et rameaux multipliés d'une tige commune. Chez les anciens, les idées politiques n'avoient jamais été réunies dans un seul corps scientifique, quoique plusieurs de leurs plus grands penseurs eussent émis des systèmes par lesquels ils voulurent tracer les modèles d'états bien organisés. Dans le moyen âge où toutes les sciences étoient couvertes de la rouille gothique, et où les états n'étoient que l'effet d'une force agissant au gré du hasard, il ne pouvoit point y exister de politique. Ce n'est que depuis la renaissance des lettres et des arts en Italie, depuis qu'on a vu se former des associations politiques basées sur le vrai intérêt général, depuis que par des combinaisons bien calculées il s'est établi des rapports intérieurs et extérieurs chez les principaux peuples de l'Europe, que nous voyons les esprits méditer des préceptes et des théories politiques, et que nous voyons peu à peu naître une science nouvelle, qui a opéré les changemens les plus salu-

taires, après nous avoir peu à peu mené à la découverte des plus importantes vérités. Cette doctrine, connue sous le nom de politique, devoit s'agrandir et s'étendre avec l'augmentation des ressources et des rapports des états ; et aujourd'hui, elle se compose de l'histoire politique, du droit public et des gens, de la diplomatie, de l'économie politique et de la statistique. Chacune de ces doctrines intéressantes a une théorie, un but, des règles et des résultats particuliers. Ainsi séparées les unes d'avec les autres, leur étude est singulièrement facilitée, et avec leur aide il est possible aux gouvernans, non-seulement de connoître dans tous ses détails la machine compliquée qu'ils doivent mettre en mouvement, mais encore de la perfectionner et d'en assurer la consistance et la durée.

La Statistique, qui est *la science qui traite de la nature et des forces politiques des états* n'est point nouvelle quant à son existence, mais seulement quant à sa forme scientifique. Dans tous les temps les gouvernemens de peuples policés avoient eu besoin de connoître au juste leurs ressources ; car sans cette connoissance il ne pouvoit y avoir dans l'état ni ordre, ni administration. Le dénombrement de la population, le recensement des terres et des bestiaux, l'évaluation du produit des impôts et des revenus, et la confection de tableaux sur les productions physiques et industrielles étoient en usage chez les Egyptiens, les Perses, les Grecs, les Carthaginois et les Romains. Ces derniers surtout

avoient apporté dans l'administration du plus immense empire, des soins de tout genre ; l'arithmétique politique ne leur étoit pas inconnue ; les listes des censeurs, dès les premiers temps de la république, étoient dressées d'après ces principes. L'état des naissances et des décès résultoit des dyptiques tenus par les prêtres des temples de Junon-Lucine et de Vénus-Libitina, et dans la suite les Empereurs avoient chargé des employés particuliers (*tabellarii*) de tenir les registres de population à la campagne.

Plusieurs lois de la compilation du droit romain, et notamment celle 68. *ff. ad legem falcid.* contiennent des preuves non-équivoques d'excellens calculs politiques. Une foule d'autres ordonnances et édits nous démontrent combien étoit grande l'attention que ces princes vouaient à toutes les parties de l'administration, et principalement aux moyens d'avoir toujours sous les yeux des états de situation des nombreuses provinces soumises à l'aigle romaine.

Il en est de même des préceptes de l'économie politique dont les plus importans étoient déjà connus des peuples les plus anciens. Mais les rapports tant intérieurs qu'extérieurs de ces peuples n'ayant jamais été si compliqués que ceux des états d'aujourd'hui, ils n'étoient de beaucoup près aussi intéressés que nous à étendre ces doctrines, à les élaborer et à les mettre en pratique.

Il est nécessaire de séparer la statistique d'avec deux sciences, la *géographie* et l'*économie poli-*

*tique ;* elle avoit été long-temps confondue avec la première, et l'on paroît aujourd'hui vouloir la confondre avec l'autre. Jusqu'à nos jours, les traités de géographie étoient en même temps des traités de statistique, parce que cette dernière étude n'avoit point été assez étendue pour pouvoir former une science à part. Mais le but principal de la géographie n'étant pas la description politique des pays, mais celle purement physique, il étoit essentiel d'en séparer la statistique pour empêcher que cette première ne devint un mélange colossal des notions les plus hétérogènes. D'ailleurs, les livres élémentaires de géographie pourront toujours contenir en même temps les principales données de la statistique, afin de présenter à l'enseignement une masse d'idées plus agréablement variée. La statistique, d'un autre côté, sera obligée d'emprunter de la géographie tout ce qui dans l'état physique d'un pays est d'une importance politique. Il est tout aussi facile d'établir les limites qui existent entre l'économie politique et la statistique. Si la première enseigne par quels moyens on peut parvenir à élever un état au plus haut degré de vraie prospérité ; la seconde nous montre l'art d'examiner les états tels qu'ils sont, d'en présenter un tableau exact, et de tirer de son examen des inductions, que l'économie politique doit ensuite appliquer. Toutes les deux forment la plus belle apologie des opérations d'un bon gouvernement, l'une lorsqu'elle nous fait apercevoir la concordance qui existe entre ces opérations et

les préceptes qu'elle donne, l'autre en nous offrant des résultats qui entraînent après eux la conviction des sages dispositions par lesquelles ils ont été produits.

Les objets dont la statistique s'occupe dans l'examen d'un état, et qui doivent tous avoir un certain degré d'importance politique, peuvent être rangés sous trois grandes rubriques :

1°. Matières fondamentales dont l'état se compose (*les hommes et le pays*);

2°. Liaison de ces matières (*forme politique de l'état*);

3°. Mode de leur emploi pour atteindre les divers buts politiques (*administration, relations, intérêts*, etc).

En commençant par l'examen du pays, on fait attention à sa grandeur, à son extension, et surtout à sa position géographique, à son climat, sa nature et son sol, et à ses frontières, qui constituent les relations commerciales et politiques. Les hommes sont à considérer par rapport à leur nombre et par rapport à leurs qualités tant physiques que morales.

Cette dernière considération est la plus importante; elle nous donne la valeur politique des hommes, laquelle peut être envisagée sous trois rapports différens :

1°. *Sous le rapport militaire :* ici la proportion la plus juste, qui ne devroit pas être dépassée, est que, sur cent à cent deux têtes, on peut prendre deux soldats. Sur cent individus, on compte,

d'après le terme moyen en Europe, quarante-huit mâles, dont dix en état de porter les armes.

2°. *Sous le rapport économique :* le terme moyen du produit du travail des hommes, en Europe, est que chacun peut nourrir par son travail trois personnes adultes, lui-même y compris.

3°. *Sous le rapport financier :* on examine ici sur quelle somme l'état peut compter auprès de chaque individu. D'après la proportion moyenne, les gouvernemens peuvent envisager chacun de leurs sujets comme un capital ambulant de 400 fr.

Quant au dénombrement des hommes, les moyens pour y parvenir sont ou indirects, comme les rôles de certaines contributions qui frappent tous les habitans, les calculs par feux, lieues carrées, etc., ou directs, qui consistent dans les listes faites et tenues par ordre du gouvernement, et dont le but principal est de s'assurer de l'état de la population. Les registres des églises en usage en France avant la révolution, le sont encore dans tous les autres états chrétiens de l'Europe ; ils sont d'une origine assez moderne. Le synode de Séez les introduisit en France en 1524 : ils le furent en Angleterre, sous Henri VIII, en 1537. Aujourd'hui on les a beaucoup perfectionnés, et ceux de la Suède et de la Prusse passent pour être les meilleurs. Mais les registres de l'état civil, établis en France depuis 1792, et tenus par des officiers civils, sont supérieurs à tous les autres modes, et rendent possibles les dénombremens les plus rapides et les plus généraux.

Les résultats tirés de ces registres forment la

base de l'arithmétique politique sur laquelle *John* Graunt, major des milices de Londres, mort en 1672, nous a donné le premier traité sous le titre, *Natural and political observations made on the Bills of mortality*, imprimé à Londres en 1665. Plusieurs écrivains Anglais se sont occupés, dans les mêmes temps, de ces sortes de calculs, pour les appliquer au système des finances et du commerce de leur pays. On trouve, *dans les mémoires de l'Académie des Sciences*, depuis l'année 1725 jusqu'en 1730, d'excellentes dissertations sur cette matière importante. Dans la suite, un savant allemand, Sussmilch, a publié à Berlin en 1741, sous le titre *de l'Ordre divin dans les mutations du genre humain*, l'ouvrage le plus étendu et le plus riche en observations que nous ayons, sur l'arithmétique politique: ouvrage dont on a fait successivement cinq éditions, et dont le rédacteur des intéressantes *Annales de Statique* nous a donné un extrait succinct.

Une foule d'auteurs, et nommément Duséjour, Moheau, Pfeffel, Condorcet, Kerseboom, Delaplace, Duvillar, Muret, etc., ont depuis écrit sur le même sujet: c'est ainsi qu'on est parvenu à faire les découvertes les plus importantes sur les rapports qui existent entre les naissances et les décès, les nouveaux-nés et les vivans, le nombre des individus de chaque sexe et celui des mariages, la mortalité et les divers âges de la vie.

Dans l'examen des qualités des hommes, la statistique considère surtout quelle est leur constitution physique et morale, leur frugalité et leur amour

du travail et de l'industrie, quels sont leurs usages et leurs mœurs et à quel point ils sont éclairés. De là elle passe aux productions tant physiques qu'industrielles, et à l'état du commerce; ensuite elle s'arrête au gouvernement, à la division des divers emplois et fonctions, et aux principes généraux qui le dirigent; puis elle présente le tableau de toutes les parties de l'administration, et finit par celui des relations et des intérêts politiques de l'état dont elle a fait la description.

Le traité théorique de M. Donnant est précédé d'une introduction, dans laquelle l'auteur démontre l'utilité de la statistique en général, cite les différentes définitions qui en ont été données, et fait l'énumération des diverses études avec lesquelles elle a des rapports, mais qui ne doivent point être confondues avec elle. Ces idées sont développées plus au long dans le traité même. L'auteur commence par défendre la statistique contre tous ceux qui refusent de la reconnoître comme une science distincte: il réfute victorieusement leurs objections, et prouve qu'on doit regarder cette étude comme une des plus utiles parmi celles qui ont fait depuis quelque temps des progrès si brillans et si rapides chez les diverses nations de l'Europe. Il parle ensuise des secours que la statistique emprunte de l'arithmétique politique, de l'origine de cette dern'ère, des auteurs qui s'en sont occupés, et de quelques-uns des principaux résultats que ces calculs ont produits. Les ouvrages de *William* Petty, inspecteur général d'Irlande, sous Jacques II, et mort en 1687, méritent d'être

spécialement cités. Cet anglais, qui unissoit à des connoissances universelles une infatigable activité d'esprit, publia en 1667 son intéressant *Traité des Taxes et des Contributions*, dans lequel il se sert des calculs de population pour mettre ses idées en évidence. Cet ouvrage fut suivi par une série de dissertations qui ont été recueillies et publiées sous le titre d'Essais d'arithmétique politique, et par une foule d'autres traités non moins importans (1).

Le savant *Hermann* Conring, son contemporain, a fait usage de ces calculs dans plusieurs de ses ouvrages politiques; et depuis, l'astronome Halley et *Sir Charles* d'Avenant ont beaucoup étendu le domaine de cette science (2).

(1) Ce *William* Petty ne doit pas être confondu avec deux de ses compatriotes avec lesquels il l'a souvent été. Le premier, *William* Petty *d'Innertemple*, a écrit un Traité intitulé : *The ancient Right of the commons of England asserted, or a discourse proving by records and the best historians that the commons of England were ever an essential part of the government. London*, 1680; traduit en français sous le titre : *Défense des droits des Communes d'Angleterre.* Les *Miscellanea parliamentaria*, imprimés à Londres dans la même année, sont aussi de lui. Le second, *John* Pettus, s'est fait connoître par un ouvrage sur les Constitutions du Parlement, et par plusieurs Traités sur les mines d'Angleterre. William Petty a écrit, outre les Traités sus-mentionnés, beaucoup d'autres, dont les plus remarquables sont : le *Traité de la proportion double*; l'*Anatomie politique de l'Irlande*; le *Verbum Sapienti*; *Britannia languens*, etc.

(2) Le premier par ses *Tables for shewing the value of annuities for lives. London*, 1686; et le second principalement par son *Discourse on the public revenues and on the*

En France, M. de Vauban, par son ouvrage intitulé *Dîme royale*, publié en 1703, avoit fixé l'attention publique sur l'importance des dénombremens et des calculs politiques. On peut regarder les états faits par les intendans des provinces pour l'instruction du duc de Bourgogne, comme l'origine de la statistique dans ce pays.

Connue déjà, dans le milieu du 17e siècle, en Allemagne, par les écrits de Conring, qui inventa la dénomination de *statistique*, le grand Frédéric l'introduisit, le siècle suivant, dans l'administration de ses états; et c'est de là que date le goût que tous les gouvernemens éclairés en ont pris depuis.

Après avoir donné l'étymologie du mot statistique, et prouvé que les auteurs qui le dérivent du mot latin *statera* (balance) se sont trompés, l'auteur trace la ligne de démarcation qui existe entre la statistique et la géographie, et démontre clairement que les compilateurs des géographies ont tort de revendiquer pour cette étude, qui ne s'occupe que de la description de l'état physique d'un pays, tout ce qui tient à l'organisation politique des hommes qui l'habitent. Il divise la statistique, 1°. en *politique* ou *analytique*, qui offre les tableaux généraux et comparatifs des états

*trade of England.* Lond. 1698; et son *Essay upon the probable method of making a people gainers in the ballance of trade.* Lond. 1677. Ces deux ouvrages se trouvent dans la Collection des OEuvres politiques de cet auteur faite par *Charles* Whitworth, Londres, 1771. 5 vol. *in*-8°.

d'une partie du monde; 2°. en *spéciale* ou *particulière*, qui comprend les recherches sur l'état d'un seul pays; 3°. en statistique *intérieure*, qui s'occupe du détail de chaque division d'un pays en particulier. Peut-être pourroit-on plutôt désigner la première division par le nom de statistique *générale*, au lieu de la nommer *politique* ou *analytique*, en ce que toute description statistique, tant générale que particulière d'un pays, est à la fois et *politique*, quant au point de vue sous lequel elle envisage ses ressources et ses rapports, et *analytique*, quant à la méthode dans les recherches et la marche des examens qui doivent mener aux résultats généraux. La statistique spéciale comprend proprement l'intérieure, qui en est une simple sous-division.

L'exposé de cette division est suivi par les tableaux des matières qui appartiennent à chaque branche de la statistique. Ces tableaux, que l'auteur compose de classes, dans lesquelles doivent être rangés les objets de même nature, sont très-complets, et réunissent tous les points dont la connoissance est d'une certaine importance dans l'état. Le cadre de la statistique intérieure surtout présente la plus grande abondance des matériaux; mais il est à craindre qu'on ne parvienne jamais à se procurer les renseignemens exacts sur un grand nombre de ces articles. En effet, comment déterminer la situation du commerce interlope, les émolumens des différentes professions, le bénéfice que présentent le commerce, les arts et les métiers, le restant du produit net du cultiva-

teur, etc. D'autres objets renfermés dans ces cadres sont peut-être propres à figurer plutôt sur les états de situation destinés aux différens ministères, que sur des tableaux de statistique. Cette étude s'occupe à la vérité de faire l'inventaire d'un état, mais elle n'y porte que les choses qui sont d'une importance politique reconnue; une foule d'autres, bien que l'administrateur soit intéressé à les connoître au juste, ne sont point du ressort de la statistique.

L'auteur prouve ensuite qu'elle est une science nouvelle qui n'a que 50 ans d'existence, et qu'elle mérite le rang que les statisticiens lui ont assigné parmi les autres sciences (3). Il dépeint après, avec les couleurs les plus vives, les avantages que les individus retirent de cette étude, et l'influence qu'elle exerce sur la prospérité des états, et termine son traité par un coup-d'œil rapide sur les principaux auteurs qui ont cultivé avec succès la statistique. Il convient de nommer d'abord les écrivains des 16$^{e}$ et 17$^{e}$ siècles qui nous ont donné

(3) Nous ne pouvons nous dispenser ici de citer l'intéressant discours sur la *Statistique*, que le célèbre publiciste M. Koch, actuellement membre du Tribunat, a prononcé à la séance publique de l'Académie de Législation du 1$^{er}$. pluviose de l'an XI, et dans lequel il a tracé un tableau succinct de l'origine et des progrès de cette étude; et d'observer que ce savant distingué a donné les premiers cours de Statistique en France, en sa qualité de professeur de Droit public à l'Université de Strasbourg, connue de tout temps pour les excellentes études en Droit, Politique et Diplomatie qu'y faisoit la nombreuse jeunesse qui s'y rassembloit de toutes les parties de l'Europe.

des

des descriptions des états Européens, tels que les italiens Sansovino (4) et Botero (5), et *Pierre* d'Avity, gentilhomme de la chambre de Louis XIII (6). La première description détaillée de la France est due à Limnaeus (7), professeur de Strasbourg, du 17e. siècle, et la publication, depuis 1620, des descriptions politiques des états, sous le titre de républiques, aux Elzevirs, fameux imprimeurs d'Amsterdam. Le savant Conring introduisit l'étude de la statistique dans l'université d'Helmstett, et son exemple fut suivi dans presque toutes les universités allemandes. Depuis Achenwall, qui a composé le premier traité théorique sur la statistique, un grand nombre de savans de la même nation, et notamment MM. Toze, Meusel, Gatterer et Schloetzer, en ont donné des livres élémentaires; et ces efforts, pour créer de bonnes théories, prouvent suffisament que les Allemands, loin de se contenter des calculs secs et des notices détachées de cette étude, y ont au contraire apporté la pensée et le raisonnement. Nous ajouterons à la liste des statisticiens cités par l'auteur, le professeur Grellmann, pour l'Allemagne (8), Entick, Wen-

(4) Del governo ed amministrazione dei diversi regni e republiche. Venezia. 1562.

(5) Relazioni universali. Vicenza. 1595.

(6) Des Etats, Empires et Principautés du monde. Paris, 1616.

(7) Notitia regni Franciæ, 1655, 2 vol. *in*-4°.

(8) La mort vient d'enlever aux sciences cet estimable savant à la fleur de l'âge. Après avoir occupé avec distinction une chaire d'Histoire moderne et de Statistique à l'Univer-

DEBORN et BAERT, pour l'Angleterre, M. BOURGOING, pour l'Espagne, et CATTEAU, pour la Suède.

La diction de M. Donnant est simple et claire: ses idées sont exposées avec précision, et mises à la portée de tout le monde. Son ouvrage réunit en général toutes les qualités propres à réveiller chez nous le goût de la statistique et des autres études politiques qui méritent, sous tant de rapports d'être relevées, de la décadence dans laquelle elles sont tombées depuis le commencement de la révolution.

J. G. D. ARNÔLD.

sité de Goettingue, il s'étoit rendu à Moscou, où l'empereur de Russie l'avoit appelé pour y professer les mêmes sciences, et là il mourut dès le premier mois de son arrivée. Ses ouvrages de Statistique sur l'Allemagne sont ce qu'il y a de mieux sur ce pays.

# BEAUX-ARTS.

## *Lettre à M. Millin, Membre de l'Institut, etc., Rédacteur du Magasin Encyclopédique* (1).

J'ai reçu, mon estimable ami, l'envoi que vous me faites du morceau de littérature composé par le chancelier de l'empire germanique, M. de Dalberg, et vous remercie bien sincèrement de la confiance littéraire que vous m'accordez, en me chargeant de le traduire en français; c'est avec une satisfaction bien vive que je me rendrai l'interprète d'un prince non moins illustre par ses talens et sa vaste érudition, que par sa naissance et par son rang; puisqu'en payant ce tribut au savant distingué sur lequel l'Institut des sciences et arts a fixé son choix pour remplacer le célèbre auteur de la Messiade, je servirai à la fois et la gloire

(1) J'ai donné dans le N°. I de ce Journal pour l'année 1805 (p. 192), une liste des ouvrages de S. A. E. Monseigneur de Dalberg, Archi-Chancelier de l'Empire. J'ai pensé que la traduction d'un écrit de ce prince aimable et lettré seroit agréable aux lecteurs français, parce qu'elle leur donneroit une idée de ses talens et de son goût pour les arts et pour tout ce qui tient à la culture de l'esprit. Et comme mes travaux ne me permettoient pas de m'occuper de cette traduction, j'ai prié M. Berr, jeune littérateur, plein de zèle et d'instruction, de vouloir bien s'en charger. Je publie aujourd'hui cette traduction avec la lettre qu'il a eu la bonté de m'adresser à ce sujet. A. L. M.

nationale, et celle d'un peuple dont nous commençons à apprécier le mérite et les avantages. M. de Dalberg, comme l'on sait, ne se contente pas d'honorer froidement les sciences, les lettres et les arts, et de s'en déclarer le protecteur ; il les cultive lui-même avec une légitime ambition et un succès incontestable, et s'il y attache un prix réel, il faut convenir que la liste des bons ouvrages qu'il a composés, peut rivaliser en nombre avec celle des dignités dont il est revêtu. Tous ceux qui ont eu l'avantage de se rencontrer avec lui pendant le séjour qu'il fit dans cette capitale, n'ont pu oublier la grâce, l'urbanité, la délicatesse d'usages et de sentiment qui l'ont constamment distingué ; il seroit difficile de dire où son départ a laissé les plus vifs regrets, si c'est parmi ses nouveaux confrères, dont il est si digne de partager les travaux, ou parmi les membres du gouvernement, qui, ainsi que son immortel chef, ont su apprécier ce prince remarquable et lui rendre justice. L'essai que vous m'avez demandé de traduire, inséré dans un journal allemand, *die Horen*, rédigé par le célèbre SCHILLER, ne me semble pas indigne d'être mis à côté des autres productions de M. de Dalberg : ce sont des réflexions sur la théorie des beaux-arts, pensées avec finesse, et exprimées avec élégance et précision; l'auteur regarde comme un seul tout inséparable, les différentes qualités nécessaires aux grands artistes ; il croit qu'il n'est possible de produire des chefs-d'œuvres, d'imprimer à ses ouvrages le sceau de la perfection, qu'en réu-

nissant la triple harmonie de la beauté extérieure, de la beauté morale et de la beauté intellectuelle. J'ignore si ce n'est qu'une erreur développée avec talent ; mais dans ce cas elle ennoblit les beaux-arts, relève l'espèce humaine, et honore l'âme de celui qui l'a conçue : heureux les peuples gouvernés par des princes dont les sciences ont étendu l'esprit, dont les arts ont amolli le cœur, et qui ne voient de grand, de beau et d'utile que dans l'union salutaire du génie et de la vertu ? Dans ce morceau M. le baron de Dalberg a employé plusieurs expressions et des tours familiers aux auteurs allemands, accoutumés à écrire sur l'æsthétique (2), mais qu'il devenoit difficile de rendre heureusement en français ; j'ignore si j'ai réussi. Je pense, mon cher Millin, que cet esquisse figurera avec avantage dans votre journal, dont les services rendus dans des jours difficiles pour les sciences et les arts, ne sont pas encore oubliés, auquel vous ajoutez, depuis quelque temps, un nouvel intérêt, et qui va rendre de nouveaux services en nous familiarisant avec une littérature étrangère qu'on nous reproche, avec quelque raison peut-être, de ne pas connoître assez et de négliger. MICHEL BERR.

(2) Ce mot adopté depuis long-temps en Allemagne pour désigner l'*art de sentir et de juger*, s'introduit depuis peu avec raison dans la langue française. Diderot est le premier auteur français qui l'ait employé. Il est dérivé du mot grec αἴσθησις, sensation. On verra que le petit Traité de M. le Baron de Dalberg contient sur ce sujet une suite de propositions ingénieuses et heureusement exprimées. A. L. M.

*Notice sur les Beaux-Arts et leurs Ecoles, par son Altesse Electorale Monseigneur* Charles-Théodore-Marie, Baron de Dalberg, *Electeur Archi-Chancelier de l'Empire d'Allemagne, Associé étranger de l'Institut des Arts et des Sciences.*

Celui qui veut établir des écoles d'où sortent de grands artistes, doit toujours s'élever vers ces lois éternelles et générales d'après lesquelles le créateur forma le cœur humain d'une manière si bienfaisante ; plaire, voilà le but, le moyen et le mobile dans la formation de tous les chefs-d'œuvres des arts ; le génie, la main et la volonté de l'artiste doivent être dirigés de manière à procurer un jour à ses ouvrages le droit de plaire dans tous les temps et tous les lieux ; de bonnes écoles pour les arts forment seules ces artistes qui imprégnent à leurs productions le cachet de la perfection, et qui par là enchaînent le suffrage de tous les hommes que n'aveuglent pas les préjugés, la passion, ou la grossièreté des sens.

L'artiste ingénieux doit bien se persuader que ses ouvrages n'obtiendront des suffrages universels et constans, que lorsqu'il aura su réunir la triple harmonie de la beauté extérieure, de l'attrait du génie, de l'agrément et de la moralité.

C'est dans la pureté, la proportion, la variété et le fini, que consiste la beauté extérieure. —

L'attrait tout-puissant du génie se fait sentir là où l'on remarque la vérité, la précision et la simplicité dans le tout, et la proportion dans les diverses parties qui le composent. — On trouve enfin l'agrément moral dans ce qui est utile et bienfaisant, dans ce qui ennoblit l'espèce humaine et contribue à son bonheur; que l'artiste s'efforce donc de réunir autant qu'il est possible ces différentes qualités, et c'est pour lui faire atteindre ce but que de bonnes écoles doivent être instituées. — Qu'il s'efforce d'éviter tout ce qui pourroit déplaire avec raison. — Dans les arts, le déplaisir est produit par la réunion désagréable de ce qui choque les sens, révolte l'esprit et répugne à la moralité. — L'artiste choque les sens par tout ce qui est difforme et imparfait. — Il révolte l'esprit par tout ce qui est mensonger, équivoque, confus et désordonné. — Enfin, il répugne à la moralité par tout ce qui est méchant, haineux, corrupteur et destructif. — Que dans ses productions l'artiste évite avec soin tous ces défauts, et que de bonnes écoles le préviennent contre chacun de ces écueils. — Ces principes sont applicables à tous les arts, et doivent servir à toutes les écoles de guide et de direction.

L'artiste qui ne s'accoutumera pas de bonne heure à représenter la beauté extérieure d'une main exercée, légère et sûre, ne sera jamais un artiste distingué; il deviendra plutôt un barbouilleur qu'un peintre; comme musicien, inhabile à conduire les sons avec adresse, il chante

sans pureté ; orateur incorrect, ses discours durs et dépourvus de rhythme ne trouveront pas d'oreilles attentives ; et comme poëte, ses peintures les plus animées perdront de leur prix par de grossiers défauts contre le nombre et l'harmonie du style. — Mais en vain l'artiste sera-t-il parvenu à peindre avec fidélité la beauté extérieure ; si son propre génie n'est pour rien dans ses productions, il ne sera jamais un grand artiste ; comme musicien, il pourra exécuter avec précision ; comme peintre, copier avec exactitude ; comme écrivain, traduire avec élégance ; mais le sublime de l'art, le don de créer et d'inventer, ne sera jamais atteint par lui. — Supposez ensuite des artistes qui ne soient pas convaincus de la haute dignité de leur art, et qui ne rougissent pas de se prostituer sans pudeur, pour d'indignes mercenaires du vice, ceux-là presque tous profaneront leur sanctuaire, la corruption des mœurs du siècle sera augmentée par leur exemple. Dans des peintures licencieuses, de lascives poésies, des descriptions séductrices, ils embelliront le vice des charmes magiques de l'art, et dans plus d'un cœur innocent, ils développeront avec force le germe de la corruption ; leurs ouvrages, qui ne recueilleront jamais les suffrages universels, seront réservés pour le blâme et le mépris des hommes honnêtes.

Le jeune artiste apprendra à bien représenter la beauté extérieure, en s'efforçant à former ses ouvrages avec le plus de pureté imaginable. Dans chaque trait de pinceau, dans chaque mélange

de couleurs il doit éviter avec soin tout ce qui n'est pas nécessaire, et rechercher ce qui est utile ; la pureté du musicien est dans le juste rapport de ses sons avec les tons d'une gamme ou d'un clavecin bien accordé, comme celle de l'écrivain consiste dans l'observation des règles de la syntaxe.

La proportion est pour l'artiste qui forme des figures, dans l'exactitude du dessin, dans les rapports des contours et des surfaces de tous les objets extérieurs qu'il doit représenter ; elle est pour le musicien, dans le rapport des sons et des accords ; pour l'écrivain, dans le rhythme et la prosodie ; la beauté de la proportion se fait aussi sentir dans l'harmonie facile à saisir de ce nombre *un*, *deux*, *trois*. La nature et les arts créateurs, l'architecture, la musique dans ses préceptes d'harmonie, la prosodie du poëte restent invariablement attachés à ce principe d'une justesse incontestable: la variété, pour le même artiste, est dans la douce courbature des lignes excentriques et bien arrondies du contour, dans la couche délicate des surfaces, dans les demi-teintes brisées du peintre ; elle est pour le musicien, dans l'usage convenable des demi-tons et des dissonnances; pour l'écrivain, dans le rhythme et les rapports variés de la prosodie.

L'artiste-élève doit s'efforcer de rendre toutes les parties de son ouvrage aussi exactes et achevées qu'il est possible ; c'est ainsi qu'il s'accoutumera à la perfection.

Un ouvrage de l'art n'est vrai et exempt de

blâme que quand il est achevé. — Un tel ouvrage est un ensemble, et la plus petite négligence dans l'exécution des parties nuit à sa perfection.

Une bonne école pour ces arts donne aux jeunes artistes cette utile persuasion, qu'on ne peut parvenir à bien représenter la beauté extérieure que peu à peu et après des soins incalculables ; car elle consiste dans un nombre infini de parties élémentaires, qui toutes demandent à être exécutées avec pureté, proportion et variété ; mais alors aussi quels effets certains et énergiques ? Le mouvement de l'étincelle électrique n'est pas plus prompt que l'effet de la beauté parfaite sur l'esprit et le cœur. Qui jamais aperçut un portrait de Füger, entendit la voix de la Mara, ou lut une stance de l'*Obéron* de Wieland, sans être aussitôt pénétré de joie et de plaisir. — Mais l'artiste a atteint l'aptitude qui lui est nécessaire, quand sa main, comme peintre et comme statuaire, sa voix comme chanteur, et comme écrivain son goût et son oreille, ont acquis la facilité nécessaire pour classer, choisir et former avec précision chacune des parties élémentaires dont se compose l'ensemble de la perfection dont il doit produire l'image. Atteindre et conserver cette faculté par un exercice continuel ; voilà pour chaque artiste l'occupation de sa vie entière. Cette faculté s'éteint là où elle n'est pas continuellement exercée ; c'est dans de bonnes écoles, et dans la première jeunesse qu'elle s'acquiert facilement, parce que

dans cet âge tendre, la forme des parties élémentaires s'imprime aisément dans la mémoire encore fraîche et vigoureuse, et parce qu'alors encore la main et tous les autres instrumens extérieurs sont agiles et flexibles.

Les principes de tout ce qui est agréable à l'esprit, sont des préceptes que doit suivre l'artiste qui, dans ses ouvrages, veut plaire à l'âme méditative de l'amateur distingué des arts. Chaque esprit pensant s'arrête avec une douce prédilection sur l'ouvrage où il voit avec précision les rapports qui distinguent l'objet même que cet ouvrage représente. — La loi éternelle du vrai est observée dans l'ouvrage d'un artiste, quand il représente l'objet qu'il veut peindre tel même que nous l'offriroit la nature, s'il paroissoit soudain et entouré de tous les objets relatifs, et avec le concours de toutes les circonstances présumables. C'est ainsi que peignoit le Titien, c'est ainsi que Pergolèse, dans son chef-d'œuvre du *Stabat*, exprima la passion souffrante par une suite de sons plaintifs: de même aussi dans la *Serva padrona*, il rendit par ses modulations l'expression la plus vraie d'une humeur enjouée; et c'est ainsi que Gessner et Thompson dépeignoient la belle nature. — L'artiste a atteint la précision et la ressemblance, quand il a donné à chaque partie de son ouvrage le vrai caractère qui lui convient, quand il a choisi justement les traits qui distinguent le plus l'objet d'avec tous les autres. C'est ainsi que Raphael peignoit, que Gluck et Benda composoient, et c'est avec cette

précision, cette exactitude que SHAKESPEAR dépeignoit tour à tour les contrées et les temps. — L'ouvrage d'un artiste est simple et uniforme, quand il représente un seul objet dans un seul temps et dans le même endroit ; quand il ne distrait pas l'amateur des arts par la diversité des choses, et qu'il ne détruit pas le plaisir qu'on éprouve à considérer tous les rapports de l'objet avec constance et pénétration. C'est de cette manière, par exemple, qu'on remarque cette unité si précieuse dans le *jugement dernier* de MICHEL-ANGE, dans l'énergie du style musical de PALESTRINA, de HAENDEL et de BACH, qui, dans leurs compositions, ne prirent jamais qu'un seul thème musical pour type de leurs accords. Les poëtes et les orateurs observent aussi cette unité dans leurs chefs-d'œuvres, et sans elle aucun ouvrage ne peut obtenir une juste célébrité. — Les parties d'un ouvrage doivent être unies entre elles, ou bien elles ne forment pas un ensemble qui ait de la consistance ; et l'amateur cherche alors vainement et avec dépit cette force d'union qui devroit caractériser l'ouvrage. C'est par là surtout que les tableaux du POUSSIN se font citer comme modèles ; et dans tous les chefs-d'œuvres de musiciens, des poëtes, des orateurs, ce principe est consacré.—Tout doit avoir un but utile ou pour soi-même, ou pour ses semblables. Voilà un principe général, et c'est de cet esprit que doit être animée une école de l'art qui veut remplir sa destination.

Les productions de l'artiste sont bienfaisantes

par elles-mêmes, quand, presqu'en se jouant et comme spontanément, elles réjouissent et délectent le cœur. Une peinture de fleurs de Van Huysum, une symphonie de Pléyel, une chanson gracieuse de Matthison, répandent une douce sérénité dans l'âme de l'amant des arts, qui retourne alors vers d'austères devoirs avec des forces rajeunies. — Mais les arts deviennent aussi des instrumens puissans d'utilité nationale, quand ils éternisent, par exemple dans des monumens publics, le souvenir des hommes illustres; quand réunies, la poésie et la musique, dans des hymnes sublimes, élèvent l'âme vers une fervente adoration de la divinité, ou bien quand l'éloquence, du haut de la chaire, ouvre les cœurs aux préceptes de la vertu, ou que devant le siége de la justice elle fait entendre une voix tutélaire en faveur de l'innocence.

Les arts sont ennoblis, quand ils arrachent l'homme à la grossière domination des sens, à la dureté du froid égoïsme; quand ils donnent simultanément à la vertu les grâces attrayantes de la beauté extérieure, comme à celle-ci la noblesse douce et céleste de l'innocence. Ils deviennent le véhicule du bonheur des peuples, quand les muses, animées d'un noble feu, n'ouvrent la bouche que pour proférer des paroles de sagesse; quand elles s'efforcent à venir au-devant des besoins moraux du siècle; lorsque dans des temps de corruption, de foiblesse et d'endurcissement, elles élèvent la voix pour soutenir l'honneur et la dignité de la morale foulée

aux pieds ; lorsqu'elles cherchent à amollir les cœurs dans les temps d'une barbare férocité.

Que dans chacune de ces écoles des maîtres distingués parlent avec chaleur à leurs élèves du haut prix et de la dignité de leur art ; il en naîtra dans leur âme un noble élan qui soutiendra la continuité de leurs efforts ; un génie hardi et pur respirera désormais dans leurs ouvrages. Qu'en un mot le maître inculque toujours à son élève, qu'alors seulement ses ouvrages plairont avec raison dans tous les lieux et tous les temps, quand l'objet en sera déterminé par l'amour du bien ; lorsque la raison, qui éprouve tout, aura choisi les moyens, et qu'une main exercée et habile les aura employés de la manière la plus gracieuse. L'âme humaine porte encore l'empreinte de sa céleste origine, lorsqu'elle n'est pas égarée par la passion, et le préjugé, lorsqu'aucune imperfection des sens ne l'arrête dans la manifestation de son élan intérieur et pur ; alors elle tend vers l'infini ; alors ce qui lui plaît le plus est aussi ce qui, avec le moins d'étendue et le plus de force, excite en elle le sentiment le plus vif, produit la connoissance la plus précise, et l'approche le plus possible de cette perfection infinie, imaginable, avec les liens terrestres qui l'enchaînent. C'est de cette essence de l'âme que découlent toutes les lois du goût et du plaisir moral ; elles sont éternelles et générales ; le principe sur lequel elles sont fondées, doit être aussi le guide de toutes les écoles des arts. C'est quand un ardent

amour pour l'art s'éveille et se conserve dans l'âme des élèves, que l'enseignement atteint véritablement son but. Quelques considérations sur la dignité de l'art, un coup-d'œil sur leurs principaux chefs-d'œuvres les plus beaux et les plus immortels, suffisent pour conduire à cet enthousiasme.

Les efforts des élèves doivent être encouragés par des suffrages sages et utiles, et jamais surtout il ne faut laisser fatiguer leurs facultés intellectuelles par un travail excessif. C'est de son propre mouvement que l'élève doit être assidu; alors seulement il est vraiment épris de son art. Ce trait est caractéristique et ne trompe jamais. — Le jeune artiste doit être dirigé de manière à ce que son premier soin soit toujours de considérer, dans son tout et dans ses moindres parties, l'ouvrage dont il doit produire un modèle. S'il n'en remarque que la beauté extérieure, s'il ne sait en apprécier ni l'ensemble, ni le mérite intellectuel et moral, il pourra devenir un artiste mécaniquement habile; mais l'art, dans son essence rationnelle, lui sera toujours étranger.

Aucune faute, même la plus légère, ne doit être tolérée dans l'exécution; mieux vaut recommencer dix fois, jusqu'à ce qu'enfin la perfection soit atteinte. L'agilité n'est que le fruit d'un exercice longuement répété. La main, comme tout autre organe, s'engourdit facilement, et s'accoutume alors à tracer involontairement des difformités. L'indulgence des maîtres

pour l'exécution imparfaite de leurs élèves, est la cause de ce que tant d'artistes médiocres sortent de ces écoles.

Ces considérations sont applicables à tous les arts. Ce ne sont pas seulement les arts imitatifs; ce n'est pas seulement la musique, l'éloquence, la poésie; mais aussi l'art important de l'architecture, l'art précieux de l'acteur, celui si agréable du danseur dramatique, créé par Noverre; tous ceux inventés déjà ou qui le seront encore, doivent réunir la triple harmonie de l'utilité morale, de l'agrément intellectuel, et de la beauté extérieure, ou bien ils ne méritent pas le titre de beaux-arts.

C'est dans ces écoles que la jeunesse apprend à décorer ce qui est beau et vrai des dehors séduisans de la beauté. Ce but est conforme à l'esprit général qui anime la création. C'est ainsi que brillent dans le firmament le soleil et les étoiles. Tel est aussi le globe immense que nous habitons. Les plantes et les animaux, dans les parties intérieures qui les composent, existent d'après les lois conséquentes et invariables du vrai et du beau; les dehors en sont décorés par les fleurs, les feuilles, et tous les charmes et l'éclat de la beauté. La destination de l'homme, pris isolément, est de s'ennoblir lui-même, de développer en lui tous les germes du beau, du grand et de l'utile. Le but du bonheur social est aussi celui des membres de la société. L'homme ne trouve le bonheur que d'accord avec lui-même, lorsque

que son esprit n'a pas de reproche à faire à son cœur égaré ; lorsque son cœur ne résiste point avec véhémence aux préceptes froids et sévères de son esprit. Les beaux-arts enchaînent à la fois le cœur et la tête ; ils arrachent l'homme à la rudesse animale des sens, à la sécheresse d'une pensée indéfiniment abstraite, en joignant les formes ravissantes de la beauté au mérite solide du beau et de l'utile. — Il est dans la vie de paisibles momens, où les idées et les principes s'élèvent avec facilité dans l'imagination de l'homme ; presque toujours ils servent ensuite à le diriger, lorsque dans de pressantes circonstances il lui faut se résoudre et agir.

Oui, les chef-d'œuvres des arts produisent et enflamment l'amour de la vérité, en montrant réunis le vrai, le touchant et le beau. Que de germes d'héroïsme développés par la lecture d'Homère ! Que de sagesse et de raison la lecture d'Horace ne peut-elle pas inspirer ! Dans combien de cœurs ardens la flamme d'une pure ferveur n'a-t-elle pas été excitée par les images sublimes du *Psalmiste !* Et combien de caractères âpres et féroces n'ont-ils pas été adoucis par les modulations enchanteresses de la musique !

C'est à tort qu'on a prétendu que les beaux-arts énervoient l'âme. Alexandre, César et Frédéric en étoient les amans passionnés, et c'est au sein de la civilisation que les Grecs et les Romains triomphèrent des barbares. C'est uniquement par de bonnes écoles que les arts peuvent être répandus et conservés. Sans doute les

génies supérieurs ne sont créés que par la nature seule. Mais il est vrai de dire que, pour la plupart des ouvrages vulgaires, il faut moins des génies créateurs, que des artistes exercés et habiles.

Souvent, il est vrai, les arts fleurissent et s'élèvent, sans que de salutaires institutions garantissent leur durée. Alors ils ne sont presque toujours, pour une nation, que le passage brillant, mais éphémère, d'un état de rudesse à un affaissement total; et bientôt aussi les arts sont profanés par l'abus funeste qu'on en fait, et par la corruption déplorable des mœurs. Il est vrai, sans doute, que l'art, et l'éclat qu'il jette, ne sont et ne peuvent être tout; que la vertu, pour elle-même et pour elle seule, mérite nos hommages; que la sagesse porte en elle-même un prix inestimable; et que seule, la beauté n'est souvent qu'un appas trompeur et dangereux; mais il est vrai, sans doute encore, que la perfection n'existe qu'alors que la vertu, la vérité et la beauté se trouvent réunies à la fois dans les ouvrages de la nature ou de l'art. Monarques sages et habiles, pères de la patrie, voulez-vous faire briller à la fois dans vos états ces trois divinités, et maintenir d'une manière noble les beaux-arts, ces fleurs brillantes de l'humanité !... établissez de bonnes écoles pour les arts.

# HISTOIRE NATURELLE.

*Considérations sur les Êtres organisés, par J. C. de Lamétherie ;*

Namque eadem cœlum, mare, terras, flumina, solem.
Significant, eadem fruges, arbusta, animantes.

Lucretius.

2 vol. *in*-8°. A Paris, chez *Courcier*, quai des Augustins.

La philosophie a pour but d'embrasser les systèmes entiers des connoissances humaines. Pour y parvenir, elle est obligée de s'attacher principalement aux résultats généraux. Elle les compare, les discute, et en cherche les rapports les plus prochains.

L'auteur s'est proposé, dans ses divers travaux, cette tâche difficile. Son premier ouvrage, publié en 1777, en 1 vol. *in*-12, sous le titre d'*Essai sur les principes de la philosophie naturelle*, contient un abrégé de toute sa doctrine. Il publia, en 1787, une nouvelle édition de cet ouvrage, en 2 vol. *in*-8°., où il donne un plus grand développement de ses principes.

Il y a établi que toutes nos connoissances peuvent se rapporter à quatre grandes classes : 1°. Le sentiment; 2°. la mémoire; 3°. l'analogie; 4°. les témoignages des hommes.

Le sentiment seul emporte certitude, que l'auteur exprime par *maximum*, telles sont les vérités mathématiques....

Les autres classes de nos connoissances se tiennent seulement dans l'ordre des probabilités. L'auteur a exprimé les degrés de ces probabilités par les séries des nombres naturels. Le plus grand degré de ces probabilités est *maximum*, moins un, et le degré le plus foible sera exprimé par l'unité.

La philosophie pourra un jour assigner le degré de probabilité de chacune de nos connoissances; il sera surtout essentiel, dit l'auteur, de déterminer les probabilités des diverses analogies sur lesquelles reposent nos connoissances physiques qui ne sont pas fondées sur des faits.

L'auteur considérant ensuite que tous les êtres qui existent sur notre globe, peuvent se diviser en deux grandes classes, les *inorganiques*, et les *organiques*, se propose de les examiner chacun en détail. Il commença par les derniers, dans un ouvrage imprimé en 1780, sous le titre de *Vues Philosophiques*. Son but fut d'y prouver que l'organisation animale et végétale avoient les rapports les plus prochains.

En 1785, dans son *Essai analytique sur l'air pur et les différentes espèces d'air* (dont il donna une seconde édition en 1788), il exposa sa manière d'envisager les différentes espèces de gaz ou fluides acriformes.

Il s'occupa ensuite des êtres inorganiques

dans ses notes sur la *Sciagraphie de Bergman*, qu'il publia en 1792.

Mais il donna un plus grand développement à ces idées dans *sa Théorie de la Terre*, dont la première édition, en 3 vol. *in*-8°., parut en 1795, et la seconde, en 5 vol., deux ans après. C'est dans cet ouvrage fondamental qu'il développa ses principes sur les minéraux, sur la géogonie et la cosmogonie.

Il reprit ses recherches sur les êtres organisés; et dans son ouvrage sur l'homme *considéré moralement*, etc., il exposa les rapports qui paroissent exister entre les mœurs de l'homme et celles des animaux.

Enfin, dans le nouvel ouvrage que nous annonçons, qui est un développement de ses *vues physiologiques*, etc., il expose que tous les êtres organisés sont formés sur un seul et même plan; ensorte qu'on peut, par des transitions insensibles, passer du végétal le plus simple à l'animal le plus parfait.

Bichat a démontré qu'on devoit rapporter l'organisation animale à quelques systèmes généraux d'organes. L'auteur suit la même marche. Voici les principaux systèmes qu'il admet dans l'économie animale.

Système du tissu cellulaire;
Système des membranes séreuses;
Système des membranes muqueuses;
Système des membranes fibreuses;
Système des membranes fibro-séreuses;
Système des membranes fibro-muqueuses;

Système des membranes séro-muqueuses ;
Système des membranes des kistes,
Système des membranes des cicatrices ;
Système épidermoïde ;
Système pileux ;
Système dermoïde ;
Système dermoïde colorant ;
Système osseux ;
Système cartilagineux ;
Système musculaire ;
Système glanduleux :
Système exhalant ;
Système inhalant ou absorbant ;
Système des forces vitales ,
Système des organes de la nutrition ;
Système des organes de la respiration ;
Système des organes de la circulation ;
Système des organes de la reproduction ;
Système des organes externes de la sensibilité ;
Système des organes internes de la sensibilité.

L'auteur développe la nature de chacun de ces systèmes dans les diverses classes d'animaux. Il entre à cet égard dans des détails anatomiques , où les bornes d'un journal ne nous permettent pas de le suivre.

L'auteur a cherché à appliquer les mêmes principes à l'anatomie végétale. « Frappé , dit-il, » des difficultés qui ont retardé les progrès de » nos connoissances dans cette partie , j'ai aban- » donné la marche qu'on avoit suivie jusques » ici , et je me suis contenté de constater les » diverses fonctions des différentes parties des » végétaux. Il m'a paru qu'on devoit diviser le » corps des végétaux , comme on a divisé les

» corps des animaux, en divers systèmes. Voici » ceux que j'ai cru y reconnoître. »

*Système du tissu cellulaire.*

Le corps des végétaux est, ainsi que celui des animaux, uniquement composé d'un tissu cellulaire plus ou moins délié.

L'auteur a cru reconnoître, dans quelques parties des végétaux, des lames régulières comme chez les animaux. Les prolongemens médullaires, dit-il, dans les chênes et dans plusieurs autres arbres, sont formés de lames rectangulaires, et les siliques des plantes légumineuses sont formées de lames rhomboïdales.

*Système des membranes séreuses.*

On trouve chez les végétaux des membranes analogues aux membranes séreuses des animaux, telles sont les membranes qui séparent les lobes des oranges, des citrons.

*Système des membranes muqueuses.*

L'auteur appelle membranes muqueuses des végétaux, celles qui secrètent les sucs muqueux, tels que le corps muqueux, le sucre...; ces membranes se trouvent dans les différentes parties des végétaux.

*Système des membranes fibreuses.*

Les membranes fibreuses végétales sont composées de fibres, comme les membranes fibreuses animales; telles sont les couches corticales,

celles du tilleul dont on fait des cordes, celles du chanvre, du lin...

L'auteur admet encore, dans les végétaux, des membranes *fibro-séreuses*, *fibro-muqueuses*, *séro-muqueuses*, qui sont composées de deux des précédentes.

*Système des membranes des cicatrices.*

Telles sont les membranes qui forment le bourrelet des cicatrices des végétaux.

*Système des membranes des gales.*

On trouve chez les végétaux des gales qui sont formées d'une membrane plus ou moins étendue, composant une poche, laquelle contient un suc épanché, comme les tissus des animaux.

*Système épidermoïde.*

Un épiderme couvre le corps des végétaux comme celui des animaux. L'épiderme végétal est composé de membranes plus ou moins fines, tel est l'épiderme du bouleau, du cerisier...

Des glandes que l'auteur appelle épidermoïdales existent sous cet épiderme.

*Système pileux.*

Les végétaux sont la plupart couverts de poils qui ont un bulbe à leurs racines.

Ces poils secrètent des liqueurs comme dans la glaciale, le rossolis... et servent à la transpiration.

*Système dermoïde.*

Le derme, ou la peau des végétaux, forme un système particulier, comme chez les animaux.

*Système dermoïde colorant.*

Il y a un principe colorant chez les végétaux comme chez les animaux.

*Système des trachées, ou vaisseaux spiraux.*

En déchirant les feuilles, les corolles, les jeunes tiges des végétaux... on y aperçoit des vaisseaux spiraux trachées, composés comme un ressort à boudin.

Ils ont une grande excitabilité.

*Système médullaire.*

Dans le centre des végétaux on trouve une partie médullaire qui est plus ou moins abondante : elle se prolonge dans les autres parties.

Elle varie chez les monocotyledones et les dicotyledones.

*Système fibreux.*

Le système fibreux du végétal comprend ses divers vaisseaux où circulent les liqueurs. Ces vaisseaux sont très-visibles dans les grands arbres, tels que le chêne, le châtaignier .... Ils sont formés de petites lames souples, élastiques, très-irritables. Ces vaisseaux sont remplis de valvules, comme les vaisseaux lymphatiques des animaux.

L'auteur distingue deux ordres principaux de ces vaisseaux ; les uns sont très-grands, et forment ce qu'on appelle les couches annuelles. Ce sont les vaisseaux séveux, artériels et veineux.

Les autres sont beaucoup plus petits; ce sont les vaisseaux du suc propre, les vaisseaux lymphatiques, ceux des glandes...

*Système glanduleux.*

Les glandes des végétaux ressemblent à celles des animaux.

*Système exhalant.*

Il y a chez les animaux une transpiration abondante, soit à leur surface extérieure, soit dans leurs grandes cavités. Ce qui suppose un double ordre de vaisseaux exhalant, les extérieurs et les intérieurs.

*Système exhalant ou absorbant.*

Ce système est également double, puisque les végétaux absorbent, soit à leur surface extérieure, soit dans leurs grandes cavités.

*Système moteur.*

Plusieurs végétaux ont des mouvemens très-sensibles, et il n'est pas douteux qu'ils n'en aient tous. Cependant ils n'ont ni muscles, ni nerfs. L'auteur suppose que ces mouvemens s'exécutent par le moyen des trachées, qui, comme nous l'avons dit, sont capables de se contracter avec force.

Il recherche ensuite quelles sont les principales fonctions des êtres organisés, et il fait voir qu'on retrouve les mêmes ch z les végétaux que chez les animaux. Il rapporte ces fonctions à sept principaux systèmes d'organes particuliers.

*Système des forces vitales.*

On connoît peu encore le système des forces vitales des animaux et des végétaux. L'auteur a recherché la cause de ces forces dans l'action galvanique de leurs diverses parties, lesquelles, comme les autres corps, s'électrisent en se touchant. Les poissons, dits électriques, donnent des commotions électriques très-fortes, parce que leur corps est comme la bouteille de Leyde. Les nerfs et les muscles sont dans des états différens d'électricité.

Le corps de tous les animaux est composé également de deux substances, qui ont différente électricité. Lorsqu'on les touche, la même chose arrive que lorsqu'on touche la torpille.

Toutes les sensations produisent les mêmes effets que l'attouchement.

Les mêmes causes constituent les forces vitales des végétaux. La partie médullaire et la partie fibreuse se galvanisent par l'attachement, et elles ont des électricités différentes. Les trachées et les membranes qui composent les vaisseaux des végétaux, sont contractées par cette électricité.

*Du système de la nutrition.*

Les êtres organisés font des pertes continuelles. Il faut donc que ces parties soient réparées : c'est ce qu'opère la nutrition. Les animaux et les végétaux ont des organes propres à cette fonction essentielle.

Trois choses sont nécessaires pour la nutrition.

1°. Le changement de la matière inorganique, en matière organique ;

2°. Les parties similaires vont se déposer vers les parties similaires ;

3°. Enfin il faut que ces parties contractent de l'adhérence ; ce qui s'opère par la crystallisation.

*Système des organes de la respiration.*

Nul être vivant ne paroît pouvoir exister sans respirer. Les organes nécessaires à la respiration sont de quatre espèces :

Le poumon ;

Les branchies ;

Les trachées ;

Les vaisseaux absorbans.

Les végétaux paroissent respirer principalement par les vaisseaux absorbans.

*Du système de la circulation.*

La vie des êtres organisés ne s'entretient que par la circulation de leurs liqueurs ; et comme ces liqueurs varient, il y a divers ordres de vaisseaux et chez l'animal et chez le végétal ;

vaisseaux sanguins ou séveux, vaisseaux lymphatiques, vaisseaux des organes secrétoires.

*Du système de la reproduction.*

Les individus jouissent, mais les espèces se perpétuent par la reproduction. Les êtres organisés ont deux manières de se reproduire.

1°. Par gemmes ou bourgeons. On coupe un polype, une conferve, on détache une feuille d'opuntia... : l'un et l'autre se reproduisent.

2°. Mais la manière la plus générale dont ces êtres se reproduisent, est par l'union des sexes. L'individu mâle et l'individu femelle ont chacun une liqueur reproductive qui se mélangent ; elles se combinent, crystallisent, et le résultat de cette crysallistation, dit l'auteur, est le petit embryon. C'est ce qui reste à démontrer.

*Système des organes de la sensibilité.*

Enfin les êtres organisés ont de la sensibilité, qui ne peut s'exercer que par des organes particuliers.

Nous avons donné un exposé fidèle du système de l'auteur ; il y a quelques idées qui peuvent paroître trop hasardées ; mais on ne sauroit disconvenir qu'il y en a aussi d'excellentes, et dignes d'un homme qui tient un rang distingué dans les sciences. On ne voudroit pas adopter toutes ses opinions; mais le plus honnête homme ne peut rien risquer à garantir toutes ses intentions, c'est s'honorer soi-même que de pouvoir se dire son ami, et je fais profession de l'être. A. L. M.

# BIOGRAPHIE.

## *Notice sur Daniel Chodowiezky.*

En rappelant la mémoire de *Daniel* Chodowiezky, artiste célèbre et respectable, j'aime à croire que tous ceux qui lui ressemblent m'en sauront gré.

Daniel Chodowiezky étoit né à Dantzick, d'une famille d'origine française; il perdit son père dans un âge bien tendre, et resta à la charge d'une mère, dont la santé défaillante et la situation peu aisée, ne lui permettoient pas de soigner l'éducation de son fils autant qu'elle l'auroit voulu.

Le jeune Chodowiezky montroit dès son enfance du goût pour le dessin, mais il étoit impossible de lui avoir des maîtres, et de lui laisser le temps nécessaire pour cultiver un talent naissant. Il fut employé dans une maison de commerce, il avoit douze ans alors. Occupé depuis six heures du matin jusqu'à onze heures du soir, il n'avoit point de temps à lui, et il fallut renoncer au dessin. Cette contrainte néanmoins ne lui donna point de répugnance pour ses devoirs, qu'il remplit avec l'exactitude et le zèle d'un bon sujet.

Sa situation devint plus pénible de jour en jour, par rapport à sa mère. Il la voyoit s'affoiblir, et manquer des secours nécessaires pour

adoucir ses souffrances. L'état de sa santé étoit des plus tristes, et il n'étoit pas possible à son fils de lui procurer le moindre soulagement; garçon chez un épicier, il ne gagnoit absolument que sa nourriture et son logement; il gémissoit de ne pouvoir rien faire pour celle à qui il devoit et l'existence et les bons sentimens qu'elle lui avoit inspirés. Il rêvoit sans cesse aux moyens de gagner de l'argent pour la soulager, et il fit tant qu'il réussit. C'est ainsi que les parens recueillent délicieusement le fruit de leurs soins tendres et constans, et c'est ainsi que rien n'est perdu de ce que l'on a fait pour le bien; sans ces sentimens de piété, de droiture et de vertu que cette bonne mère avoit inspirés à son fils, jamais sa reconnoissance n'auroit été aussi vive et aussi ingénieuse.

Un jour le jeune Chodowiezky allant en ville, s'arrêta devant la boutique d'un marchand d'Estampes; il vit qu'on vendoit des estampes et des dessins à un prix qui lui parut considérable. Dans ce moment une idée confuse se présenta rapidement à son esprit, l'espoir s'y mêla aussitôt; il n'en fallut pas davantage pour faire naître un projet. Cette confiance naïve, si propre à la jeunesse, qui nous rend aveugle pour la longueur du chemin, et ne nous fait envisager que le but, cette assurance qui souvent n'est qu'une heureuse présomption, prêta au jeune homme toute l'énergie, tout le feu qu'il lui falloit pour n'être pas effrayé par les difficultés. Quelques légères épargnes suffirent pour acheter

des crayons, du papier, un modèle. Chodowiezky fut obligé de contraindre son impatience jusqu'à minuit. Le magazin fermé, le chef endormi, le jeune dessinateur se met à l'ouvrage : il travaille sans relâche jusqu'à quatre heures du matin ; alors la nature épuisée exigeant le sommeil, il se coucha, et jouit du repos délicieux que le ciel accorde à une âme satisfaite d'elle-même. Le lendemain il remplit ses devoirs avec exactitude; la nuit arrivée il se remit à l'ouvrage, et il continua ce genre de vie jusqu'à ce qu'il eût atteint dans le dessin un certain degré de facilité qui n'appartient qu'aux véritables artistes. Une constitution forte et belle, une vie réglée, et le secours du ciel, qui prête des forces surnaturelles aux efforts de la vertu, mirent le jeune Chodowiezki en état de continuer à passer les nuits au travail, sans altérer sa santé.

Il avoit réussi à faire un assez joli dessin, il trouva à le vendre; et quoique le prix fût au-dessous de sa valeur, il en ressentit un plaisir mêlé de fierté, un sentiment que la découverte d'un trésor n'auroit pu faire naître en lui. Avec quelle douce satisfaction il contempla ce salaire d'un travail si pénible et si constant! quelle fut sa joie, lorsqu'il eut employé cette somme d'argent à acheter un présent pour sa mère! Cette excellente femme, en comblant le jeune homme de bénédictions, rendit grâces au ciel de lui avoir donné un fils tel que lui.

Après avoir fait plusieurs ouvrages semblables, dans lesquels se déployoit le germe d'un veri-

table

table talent, Chodowiezky se trouva en état de quitter son épicier, et de prendre des leçons de gravure. Ses progrès furent rapides, son zèle infatigable suffit à tout. Bientôt il se mit à peindre, il s'appliqua à l'émail, et composa un tableau rempli de mérite, c'étoit la *passion de Jésus-Christ* en douze parties. Il a conservé ce tableau jusqu'à la fin de sa vie; j'aimois à le contempler chez lui, c'est une miniature, mais d'un fini, d'une grâce, d'une énergie admirables; le sentiment ainsi que le travail en sont exquis. Ce tableau lui valut sa réputation; lorsqu'il fut exposé, tout le monde voulut le voir et en connoître l'auteur; et cet artiste, si jeune, si modeste, se doutant si peu de son mérite, obtint un hommage d'autant plus doux, que ses motifs avoient été plus vertueux, et que l'ambition n'étoit pour rien dans ses efforts.

Peu de temps après, la mort tragique de l'infortuné *Calas* fit une sensation générale. Chodowiezky voulut rendre hommage à la mémoire de cette intéressante victime, et ayant eu des portraits originaux de Calas et de sa famille, il composa *les adieux de Calas à sa famille*, ouvrage qui eut un succès complet; il s'en vendit jusqu'à la dernière feuille. J'ai vu la planche qu'on avoit usée à force de l'imprimer, de manière qu'il n'étoit plus possible d'en distinguer quelque chose. La vente avantageuse de cette estampe procura à Daniel Chodowiezky un premier fonds pour s'établir. Il monta une maison, épousa une femme vertueuse et très-intéressante, et il

fut aussi bon époux, aussi tendre père, qu'il avoit été fils reconnoissant et sensible. Sa réputation étant faite, il eut beaucoup d'occupation; la plupart de ses ouvrages consistent en estampes en taille-douce, telles qu'on les trouve dans les romans, dans les livres d'histoire, etc.; et ce genre, tout frivole qu'il est, acquit par Daniel Chodowiezky un charme, une dignité qu'il n'avoit point eu jusqu'alors. Il y a dans ses gravures de l'expression, de la vérité, de l'effet, de l'âme enfin. Ses groupes sont composés avec goût, et d'une manière piquante, et comme il étudioit beaucoup l'histoire et les costumes, il y a dans ses ouvrages autant de variété que de mérite historique. C'est surtout dans les figures très-petites qu'il excelloit; on y trouve une expression, une tournure, un fini piquant et gracieux qui n'appartiennent qu'à lui. J'aurois mieux aimé pour sa gloire, qu'il ne se fût point contenté d'un *genre*, et qu'il eût été grand peintre, tel qu'il auroit pu l'être; mais ce que les arts y ont perdu, l'humanité en a fait son profit, car le fruit d'un travail si assidu, si répété, étoit employé au soulagement des malheureux.

Chodowiezky ne se contentoit point d'avoir pourvu à l'existence de toute sa famille, il s'étoit fait une loi de ne jamais renvoyer un pauvre de chez lui les mains vides. Il ne se contentoit point d'avoir donné à un malheureux des secours momentanés, il s'informoit de sa situation; et si les rapports qu'on lui en faisoit étoient satis-

faisans, alors il pouvoit compter sur un appui solide et constant. Cette charité avoit d'autant plus de prix, que c'étoient l'activité et la tempérance de Chodowiezky qui lui avoient fourni les moyens de satisfaire aux désirs de son cœur généreux.

J'ai eu l'avantage de connoître dès l'âge le plus tendre cet homme respectable, j'ai joui du bonheur de l'avoir pour ami. Je l'ai vu constamment laborieux, doux et gai. Assis à l'ouvrage, il causoit avec l'aisance et la grâce d'un homme de la société, et sa conversation étoit d'un intérêt extrême. Que de ressources il avoit dans son cœur, dans son esprit et dans ses connoissances! Son égalité, sa gaîté étoient le fruit d'une conscience pure, d'une santé robuste, d'une vie douce et régulière. Il n'avoit jamais plus de cinq heures de sommeil et de trois heures de repos; tout le reste de la journée étoit consacré à l'étude et au travail.

On a de lui plusieurs ouvrages peints à l'huile, où il y a beaucoup de mérite; ses estampes les plus estimées sont les *Adieux de Calas*, *la Mort de Kleist*, et le *général Ziethen assis devant son roi*. Il a travaillé beaucoup pour la *Messiade* et la *Physiognomie* du respectable Lavater. Les estampes qu'il a faites pour la traduction du *Candide*, de Voltaire, sont charmantes; il y a une originalité vraiment piquante, et qui a quelque analogie avec l'esprit de ce grand écrivain. Le célèbre acteur allemand *Brokmann*, ayant paru sur la scène à Berlin, Chodowiezky le dessina dans

plusieurs scènes de Hamlet, il grava ces dessins, qui firent une sensation générale par leur vérité, ainsi que par leur énergie. Il a fait un très-grand nombre d'estampes et de dessins (1); sa réputation étoit très-brillante, et les étrangers de toutes les nations, particulièrement les Français et les Polonais, venoient le voir avec empressement. Il les recevoit avec sa simplicité, son aménité naturelles; et quoiqu'il fut très-aimable, il ne se dérangeoit pas de son travail. On lui avoit donné le nom de *Hogarth* allemand ; il n'aimoit point qu'on l'appelât ainsi. Quoiqu'il eût du goût pour la satyre, et qu'il y eût assez de sel dans ses ouvrages, il ne fit jamais de carricatures.

J'ai vu mon vénérable ami poursuivre sans relâche un genre de vie aussi actif jusqu'à l'âge de soixante-seize ans. Ce fut quelques mois avant sa mort, qu'une attaque d'apoplexie le mit hors d'état de travailler, et nous inspira des craintes pour sa vie. Son seul regret étoit de ne plus pouvoir suivre ses occupations; il faisoit encore des efforts, et je conserve précieusement un dernier ouvrage de lui, qui a précédé sa mort de très-peu de temps. Jamais personne n'a eu une fin plus douce, c'est bien là la manière dont le juste se prépare au repos.

(1) On peut voir dans le *Dictionnaire des Artistes du Baron* DE HEINECKEN ; dans les *Miscellaneen artistischen Inhalts* de M. MEUSEL, tom. I, n°. I, 51 ; Dans le *Manuel des Amateurs de l'Art* de M. HUBERT, École allemande, au tome I, p. 165, le Catalogue des Gravures de CHODOWIECKY. A. L. M.

Chodowiezky avoit parcouru avec gloire une pénible carrière ; il avoit recueilli le fruit de ses travaux, sa famille lui devoit une existence douce et aisée, les bénédictions de l'infortune le suivoient au tombeau; ses talens, sa droiture, lui avoient acquis une estime générale, et il jouissoit intérieurement d'une gloire plus douce encore, du sentiment de bienfaits qui n'étoient connus que du ciel et de lui, et que sa mort seule a fait découvrir. Jusqu'au dernier soupir, il conserva sa douce sérénité; il distingua encore ceux qu'il aimoit, et il prit congé de nous comme si ce n'étoit que pour peu de temps.

Mad. H. DE H., *née* DE KL.

# POÉSIE DRAMATIQUE.

*Guillaume Tell, tragédie, par M. Schiller.* Léipsig, 1805.

Dans ce moment, les tragédies de M. Schiller jouissent d'une haute réputation, et excitent toujours une espèce d'enthousiasme; plusieurs ont été traduites en français, et même mises sur notre scène. Le nouveau drame qu'il vient de publier, est intitulé *Guillaume Tell.* Le public, qui attendoit cette pièce avec impatience, n'a pas été frustré dans son attente. M. Schiller n'a pas jugé à propos de mettre en œuvre les chœurs qu'il a employés dans sa dernière tragédie, intitulée la *Fiancée de Messine*, publiée en 1804, quoiqu'il dise dans la préface de cet ouvrage qu'ils sont d'une grande ressource pour la scène, et qu'ils peuvent faire le même effet dans la tragédie moderne, qu'ils ont produit dans la tragédie ancienne. Il y a cependant des chœurs dans Guillaume Tell; mais ce ne sont pas des chœurs comme ceux de la Fiancée de Messine, qui prononcent, comme ceux d'Euripide, de longs et beaux discours, mêlés de principes de morale. Les personnages qui composent les chœurs de Guillaume Tell, sont plus ou moins intéressés à l'action générale. Ils

sont émus des mêmes passions que le héros principal.

Cette pièce peut être comptée parmi les drames historiques; ce genre ne sauroit être soumis aux règles prescrites, et avoir les qualités qui constituent la perfection d'un ouvrage dramatique, parce qu'il embrasse souvent la vie entière d'un homme; qu'il nous représente de grands événemens politiques, qui manquent absolument de cette unité d'action, de cet ensemble, sans lesquels un drame n'est plus qu'un poëme dialogué. Cependant, quoique la nécessité de l'unité de l'action soit établie sur la nature même de ces ouvrages, puisque l'esprit humain ne peut pas embrasser deux actions à la fois, on ne peut nier qu'il reste encore de grandes ressources au génie du poëte; il peut faire entrer tant de beautés dans son drame historique, qu'elles racheteront le défaut de l'unité, et qu'elles produiront par là un plus grand effet qu'une tragédie composée dans les règles.

Que n'a-t-on pas écrit contre le *Dom Carlos* de M. Schiller! De qu'elle manière ne l'a-t-on pas traitée, cette belle production! On lui a reproché, avec raison, un dénouement trop difficile, amené avec peine à travers une foule d'épisodes; trop d'incidens (1)... : et cepen-

(1) Cette pièce a été traduite en français par M. Lamartellière, avec d'autres pièces de M. Schiller; et M. *Adrien* Lezai en a donné particulièrement une traduction.

dant cet ouvrage est un de nos chefs-d'œuvres dans ce genre. Combien de beautés sublimes font disparoître ces taches ; des beautés du premier ordre font aisément pardonner des défauts contre les règles. Celui qui nieroit ce principe, doit condamner la plupart des tragédies de Shakespear ; il doit rejeter le drame historique, le plus parfait qui existe dans l'opinion des Allemands, le *Goetz von Berlichingen*, de M. Goethe.

M. Schiller auroit peut-être mieux fait d'appeler son drame la *Délivrance des Suisses*, que *Guillaume Tell*, quoique ce dernier y joue le rôle principal. Le caractère de Tell est supérieurement bien tracé ; il est noble, grand, sublime, mais le sujet est beaucoup trop simple pour ce caractère gigantesque ; ce qui fait que l'harmonie est troublée. Le caractère du fils est inimitable ; cette fierté, je dirai même cette férocité du jeune âge, cet enthousiasme pour la liberté lui siéent parfaitement bien : le caractère de la femme de Tell est encore bien tracé : les compagnons et les partisans de Tell sont des agriculteurs et des bergers, tous enthousiasmés pour la liberté. Il n'y a que *Gessler*, le vieux et moribond *Attinghausen*, et le jeune et fougueux *Rudenz*, qui fassent un peu diversion à la triste monotonie qui règne entre les agriculteurs. Gessler meurt dans le quatrième acte ; l'action principale du héros est donc consommée, mais il nous reste encore le cinquième

acte ; il prouve combien l'action devient traînante, froide et insipide, quand le héros a déjà porté le coup décisif ; on y voit paroître le meurtrier de l'empereur Albrecht, *Jean de Souabe.* Le dialogue entre Tell, vengeur d'un peuple opprimé, et Jean de Souabe, meurtrier de son légitime Empereur, est d'un grand effet : on y reconnoît en un mot le génie de Schiller ; les sentimens grands et nobles de Tell, la terreur et le désespoir de Jean, sont parfaitement bien exprimés. Mais ce cinquième acte est un ouvrage à part, qui n'a pas la moindre connexion avec les actes précédens. Le spectateur, le lecteur ne prennent aucun intérêt à un personnage qui n'est pas compris dans l'action générale, et encore moins à un vil assassin ; caractère révoltant et exécrable. Un autre défaut de cette pièce, c'est qu'il n'y a aucun rôle de femme ; la déclaration d'amour de *Rudenz* à *Berthe* est très-foible, et l'auteur auroit mieux fait de l'omettre. La versification de cette pièce est en général très-bonne : un poëte médiocre auroit fait parler Tell dans un style déclamatoire ; M. Schiller a bien su éviter ces travers ; mais la description poétique du second orage, faite par un nautonier, rappelle un peu trop le *roi Léar* de Shakespear. Le monologue de Tell, dans le quatrième acte, mérite notre entière attention. Mais cette pièce ne nous présente aucun de ces passages qui expriment avec énergie la fougue des passions dont le cœur est la proie.

Cette pièce n'a pas encore été jouée; elle paroît avoir été faite pour le grand théâtre de *Berlin :* M. Schiller semble avoir trop compté sur la pompe de l'exécution; mais cette pompe n'en déguisera pas les défauts, et ce n'étoit pas là le lieu de captiver l'imagination aux frais de la raison.

# POÉSIE.

*Le Poëme de la* NAVIGATION, *par J.* ESMENARD. 2 vol. *in*-8°. Prix, 9 fr. et 12 fr. par la poste. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, Imprimeurs-Libraires, rue des Bons-Enfans, n°. 6.

J'AI déjà dit ce que je pensois de ces sortes d'ouvrages, où, sous un titre IMMENSE, le poëte s'abandonne aux caprices de son imagination, et trompe souvent, par ses combinaisons et ses écarts, l'attente du lecteur. Peut-être y a-t-il autant de mal-adresse que d'imprudence à choisir des sujets aussi vagues, aussi vastes, aussi indéfinis, et presque inépuisables. Plus votre muse produit de merveilles, plus on devient exigeant envers elle. Je sais bien que RACINE, fils, plaidant pour lui-même, avoit trouvé une sorte d'excuse dans la comparaison suivante: « Quiconque accuseroit de » pareils ouvrages d'uniformité, ressembleroit à » un homme qui, en sortant d'une galerie pleine » de tableaux, diroit qu'il s'est ennuyé, parce » qu'il n'a vu que de la peinture. » Plaisante défense en vérité! Est-ce que les poëmes ne seront plus qu'*une galerie de tableaux?* Qu'on nous offre les belles scènes de la nature décrites en beaux vers, j'y consens: ces tableaux renferment d'agréables souvenirs et de douces images; surtout

quand la partie dramatique n'est pas oubliée. Mais comment la réunir et la fondre avec cette foule de préceptes qu'on est obligé de donner ? Il est vrai que voilà ce dont on s'occupe le moins aujourd'hui. Y a-t-il rien de moins didactique que ces descriptions éternelles, que ces nomenclatures bannales qu'on se permet sans cesse ? *Etrange sujet que celui où le poëte ne peut entrer, qu'il rappelle à tous momens et qu'il évite toujours, dont il reproduit sans cesse les noms et dont il écarte la chose:* cette condamnation du poëme de la *Pitié*, prononcée par M. Roederer, est l'histoire de tous les poëmes du même genre : ils ne sont qu'une amplification magnifique ; tout leur convient. S'agit-il d'un voyage ! les Pyrénées, les Alpes, les sources du Nil ; tout ce qu'on apercevra ; tout ce qu'on devinera ; toutes les histoires connues ; toutes celles qu'on peut créer ; tout paroît au poëte facile à conquérir, tout lui devient nécessaire. Mais quel embarras au milieu de tant richesses, et quelle perspective !

> Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.
>
> Boileau.

Que devient-on quand on ne trouve plus de limites ; quand on ne rencontre que des *bornes infidèles? On peut bien*, a dit M. Carion de Nisas, *interrompre un pareil ouvrage, jamais on ne peut le finir :* mot excellent, qui en rappelle un autre très-heureux : *ce n'est plus alors un poëme qu'on entreprend, c'est une encyclopédie.*

Quand on a un peu réfléchi sur les inconvéniens d'un pareil genre ; quand on sait combien il fut ridiculisé dans le grand siècle, et quels étaient ses partisans ; quand on a lu les critiques de M. Clément de Dijon, et les vers que je vais rapporter : un auteur.....

S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face :
Il me promène après de terrasse en terrasse.
Ici s'offre un perron ; là règne un corridor :
Là, le balcon s'enferme en un balustre d'or.
Il compte les plafonds, les ronds et les ovales :
*Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.*
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin.

Boileau.

On s'étonne, on a du regret de voir M. Esmenard s'exercer dans un genre équivoque, qu'il n'eut pas dû défendre, et moins encore autoriser par son exemple. C'étoit bien assez, et même trop, qu'on pût citer contre ceux qui le combattent, les succès d'Hésiode et de Lucrece.

Cependant que le choix du genre ne nous empêche pas de rendre justice aux beautés de détails du poëme que M. Esmenard nous présente. Ce poëme étoit attendu avec impatience, par les juges éclairés qui, sur divers fragmens, avoient espéré qu'il feroit époque dans la poésie française ; par l'envie toujours implacable envers le mérite célèbre ; et par la vengeance, qui avait à faire expier à M. Esmenard des censures aussi piquantes que spirituelles, insérées dans le *Mercure de France*.

— Tel est le sort des critiques. On ne leur pardonne pas d'être justes : envain ils conservent les égards et la politesse qu'on se doit entre gens de lettres ; leur empire est exécré ; le zèle qu'ils montrent à défendre la cause du goût est une offense ; leur franchise s'appelle jalousie, et leurs conseils sont transformés en outrages : tant il est difficile de satisfaire la vanité. C'est un tort, dira-t-on, et ce n'est pas ainsi que les auteurs peuvent atteindre à la perfection.... Vraiment oui : mais lequel d'entre eux ne croit pas être parfait?

M. Esmenard, qui a été critique, en connoît les devoirs ; il est trop instruit, il a trop de talent, pour être blessé des remarques qu'on pourra lui faire ; il sait bien que ce n'est pas pour déprécier son ouvrage qu'on désire y voir plus de perfection. Non, je ne crains point de sa part des murmures ; les esprits médiocres sont les seuls qui se fâchent. Le génie n'est point effrayé à l'aspect de ses fautes ; il sait qu'il peut les corriger. Mais il n'en est pas de même de certains auteurs, de certains *poëmes*, qui, frappés d'impuissance après avoir joui d'une malheureuse fécondité, redoutent le miroir véridique qui doit les représenter tels qu'ils sont, et tels qu'ils seront toujours. Leur colère l'atteste..... Quant à moi, je ris de les voir s'agiter et se plaindre, afin de prouver la vérité de ce vers philosophique :

L'Univers est borné, l'orgueil est sans limites.
HELVÉTIUS.

Et comment n'échapperoit-il pas des négligences dans une longue composition? Il n'appartient qu'à Racine d'être presque à l'abri de tout reproche. D'ailleurs,

> Dans un jardin toute fleur n'est pas rose.
>
> SENECÉ.

En y entrant, on peut désirer un plus grand nombre de rosiers, sans vouloir pour cela détruire le jardin.

Nous ne donnerons pas un sommaire entier de chaque chant; nous allons seulement offrir à nos lecteurs une idée de ce qu'ils renferment. L'auteur consacre les trois premiers, au tableau de l'enfance de cet art, qui nous a rendu maîtres d'un élément redoutable et perfide. Il parle de l'ancienne AEgypte, des Phéniciens, de la Grèce, du voyage des Argonautes, de l'invention des voiles, des Persans; des guerres de Rome et de Carthage, que l'existence des flottes rendit plus terribles et plus cruelles.

Ici s'ouvre une nouvelle route. Le commerce et les arts se perfectionnent par la facilité des communications. On fait des découvertes. CHRISTOPHE COLOMB rencontre un monde inconnu (Haïti). Ses succès font naître l'émulation chez tous les peuples; les Portugais arrivent aux Indes, comme les Espagnols avoient trouvé l'Amérique. Le *poëte* (et ce nom lui est justement acquis), le poëte décrit la tactique navale, et rappelle les sanglantes rivalités de la France et

de l'Angleterre. Il n'oublie point de relever la gloire de la nation qui l'a vu naître; il ne sait point sacrifier par une complaisance déplacée le courage et l'honneur de sa patrie, au courage, à l'honneur de sa rivale. — Enfin, M. Esmenard termine son poëme par l'analyse de ce que la navigation doit aux progrès des autres sciences et de ce que les sciences doivent aux périlleuses recherches des navigateurs, tels que Cook et Lapeyrouse. Je dois ici confesser mon étonnement d'avoir aperçu parmi les noms des Wallis, des Biron, des Bougainville, d'Anson, de Surville, celui de Saint-Preux. Quand on cite des traits historiques, au milieu des souvenirs de l'admiration et de la reconnoissance, devoit-on admettre un personnage d'un roman très-célèbre sans doute, mais très-pernicieux?

Voilà à-peu-près l'ensemble et la marche de ce poëme, dans lequel M. Esmenard a placé de brillans épisodes. Ici, le narré de l'ingénieuse création de Dédale; là une imitation du *Premier Navigateur* de Gessner, qui est loin cependant d'avoir le charme et la grâce de l'original.

Il est temps de faire connoître cet ouvrage par des citations.

Dans ces murs ennemis demeurée en ôtage,
Une jeune beauté, *digne prix du courage*,
Livrée à Scipion par des bras inhumains,
Attend à ses genoux l'arrêt de ses destins;

Il

Il hésite et frémit : sur son char de conquête,
Suppliante et captive une femme l'*arrête* ;
Elma tremble et triomphe : elle prie, et son cœur
*Redoute en l'implorant la pitié du vainqueur.*
Sur les lys de son front une rose égarée
Peint avec *le désir la pudeur éplorée* :
Ainsi rougit l'Aurore au matin d'un beau jour,
Quand par l'heure inflexible arrachée à l'Amour,
Les yeux encor chargés d'une volupté pure,
Elle ouvre l'Orient au roi de la nature.

Voilà certainement une peinture agréable ; mais a-t-elle les couleurs qui lui conviennent ? Scipion sachant vaincre promptement cette sorte d'amour volage, qui ne laisse pas ordinairement beaucoup de délicatesse dans l'âme des guerriers, pouvoit-il être *arrêté sur son char de victoire* par une femme ? D'ailleurs une amante n'éprouve pas en présence d'un étranger le *désir* mêlé à la *pudeur ;* elle ne sent que la crainte. Le reste de la tirade est d'une grâce achevée ; le voici :

Le trouble du héros a frappé ses guerriers ;
L'envie à ses côtés, sur ses nouveaux lauriers,
Au nom de la victoire irritant son *ivresse*,
Épioit de son cœur la première foiblesse.

Superbe vers.

Tout-à-coup un jeune homme égaré, frémissant,
Brave des légions l'appareil menaçant,
Perce les flots du peuple inondant les portiques,
Et malgré le rempart de soldats et de piques,

Qui défend du héros le redoutable aspect,
Entre, éperdu d'amour et muet de respect.
Elma qui l'aperçoit, Elma faible et plaintive
Laisse *échapper un cri* de sa bouche naïve ;
Et le vainqueur jaloux, qu'ont ému ses attraits,
Par ce *cri qu'elle étouffe* apprend tous ses secrets.
Quelque-temps d'un œil morne il observe ses larmes ;
Ses farouches soldats, appuyés sur leurs armes,
N'attendent qu'un regard pour venger son affront.
L'éclair de la colère a sillonné son front ;
Il pâlit : mais bientôt une plus douce flâme
Fait briller dans ses yeux les vertus de son âme ;
Amoureux et romain, dans ces nobles travaux
Il triomphe de lui comme de ses rivaux.

Ce morceau n'annonce-t-il pas un génie supérieur ? Et si l'auteur remarque que les mots *amour* et *triomphe* sont répetés deux fois ; qu'on ne peut guère *étouffer* un cri, lorsque déjà il s'est *échappé*, et qu'enfin le dernier vers est une imitation trop visible de CORNEILLE, qui a mis dans la bouche d'Auguste, ce mot :

Je suis maître de moi comme de l'univers,

et qu'il fasse disparoître ces taches légères, ce qu'il peut faire aisément ; il aura écrit un épisode qui ne seroit désavoué par aucun de nos grands poëtes.

J'avouerai encore que M. Esmenard s'est pardonné trop facilement quelques réminiscences ; on l'en a déjà averti. Je ne répéterai point ce qu'on lui a dit à ce sujet dans deux excellentes

critiques qui ont paru, l'une dans le *Journal des Débats*, et l'autre dans celui *de Paris*. Il sera plus utile de lui faire apercevoir quelques négligences dont on n'a point parlé, et qu'il corrigera sûrement dans une seconde édition. Il dit du foible amant de Cléopâtre, du malheureux Antoine, vaincu par Octave :

Il fuit, il avilit sa cause et ses revers.

Fort bien :

.....

Sa fuite enfin s'arrête aux bords égyptiens.

Je savois bien qu'on pouvoit dire *il arrête sa fuite ;* mais *sa fuite s'arrête* est peut-être trop hardi. Sans doute l'auteur me répondra par ce vers de Racine :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Soit, je ne désapprouve pas l'audace dans un poëte quand il n'en mésuse point ; cependant je ne voudrois pas tolérer tout ce qu'elle feroit hasarder, et je ne puis pardonner le genre de naufrage que je trouve dans les vers suivans :

Et Venise naissante
Recueillit avec elle au sein de ses remparts
*Le naufrage sanglant du commerce et des arts.*

Peut-on dire encore ?

.... Le soleil, poursuivant sa carrière
Dans ces douze palais, *siéges* de la lumière,
Sous des signes divers avoit réglé le jour.

Je respire enfin. Je vais transcrire d'agréables passages et les offrir à l'admiration des lecteurs. Je l'espère : malgré l'espèce de désuétude où les belles-lettres sont tombées ; malgré la prépondérance des sciences abstraites sur les œuvres des enfans d'Apollon, on n'est pas indifférent à une belle poésie.

Qui n'aime pas les vers a l'esprit sec et lourd.
VOLTAIRE.

Non, je n'en doute point, il n'est pas un seul des abonnés du *Magasin* qui n'aime ce bel art.

Qui charme en les chantant les peines de la vie.
BÉRENGER.

Et M. Esmenard n'est pas fait pour les en dégoûter. Il regrette de n'avoir pas trouvé en Amérique

Ces fragiles trésors
Qui fleurissent pour nous jusqu'au sein des montagnes.
O combien leur émail, luxe de nos campagnes,
Embelliroit encor la terre du Soleil !
Que j'aimerois à voir un colibri vermeil
Caresser l'anémone aux feux du jour éclose,
Ou suspendre son vol aux feuilles d'une rose !
Toi qui servois jadis mes *timides* amours,
Douce fleur, dont Vénus couronne ses atours,
En ces *climats* ardens mon œil te cherche encore !
Eh ! qui peut oublier la fille de l'Aurore ?
Mais, comme la beauté dont tu pares le sein,
Tu fuis l'astre brûlant qui sous un ciel d'airain
Embrâse les vapeurs de l'onde matinale,
Et flétrit d'un regard ta couleur virginale.

Tes sœurs, qui du Caucase ont bravé les frimats,
Redoutent comme toi les feux de ces *climats*;
Je n'y vois point fleurir sur sa tige élancée
Le lys, roi des jardins; la *timide* pensée,
Chère aux amis absens, aux *amans* malheureux,
N'y réclame jamais un souvenir pour eux;
Sur la couche enflâmée où languit l'amaranthe,
La jonquille s'éteint; et Clytie expirante,
Des feux qu'elle adoroit brûlée en un moment,
D'un regard douloureux n'y suit plus son *amant*.

En général les auteurs déclinent vers la fin de leurs ouvrages. Au contraire, M. Esmenard s'élève en avançant dans sa marche. On a eu raison de trouver les quatre derniers livres supérieurs aux quatre premiers. La versification, les pensées et le fond des choses; tout l'emporte sur la première moitié de ce poëme. En ouvrant le second volume voici le but du cinquième chant.

Oui, je reviens encore au spectacle des flots;
Un charme douloureux m'attache à ces tableaux:
Leur sombre majesté dans mon âme oppressée
Attendrit les regrets, élève la pensée,
Mobile comme l'onde au sein des vastes mers;
Que de fois, du sommet de ces rocs entr'ouverts,
Dont les flancs caverneux semblent vomir l'orage,
Contemplant à mes pieds les débris du naufrage,
Sur un tronc dépouillé de ses rameaux mouvans,
Au cri des alcyons, au murmure des vents,
Pleurant de mes beaux jours l'illusion ravie,
La tempête m'*offrit* l'image de ma vie!

Et quand des flots calmés le miroir *onduleux*,
D'un soleil bienfaisant réfléchissoit les feux,
Quand l'*onde* étoit sans trouble et l'Auster sans haleine,
Le fragile canot, qui sur l'humide plaine
Dans ce calme trompeur élancé loin du port,
A la foi du zéphir abandonnoit son sort,
Errant sur mille écueils sans crainte et sans défense,
A mon cœur agité rappeloit mon enfance,
Et d'un âge trop court les souvenirs touchans.
Sans doute il est plus doux de féconder les champs.
Je connois tes bienfaits, divine agriculture!
Seul art dont les présens soient ceux de la nature!
L'homme te doit des jours purs comme tes trésors,
Des plaisirs sans dangers, des succès sans remords.

Heureusement ou malheureusement j'ai rencontré une espèce d'antithèse; sans cela je ne sais point où j'aurois pu terminer ma citation. Le plaisir de transcrire m'entraînoit; mais je veux conserver un peu d'espace pour rapporter en entier les infortunes d'un voyageur; je choisis cette histoire, quoiqu'elle fasse naître des larmes, parce qu'elle prouvera le talent de M. Esmenard pour un genre qui plaît au cœur, et qui l'emporte de beaucoup sur le genre appelé *descriptif*.

Le brave Emmanuel, dont la noble valeur
Du grand nom de Souza relevoit la splendeur,
Ramenoit, triomphant, des climats de l'Aurore,
Son plus rare trésor, la belle Éléonore.
Une fille, deux fils, gages de leurs amours,
Sembloient dans l'avenir en prolonger le cours.

Jadis, aux mers de l'Inde, aux champs de la victoire,
Leur jeune ambition chercha l'or et la gloire ;
Ils en étoient comblés : mais du moins une fois
L'Indus fut gouverné par d'équitables lois,
Et chérit du vainqueur l'honorable opulence.
O qu'il est doux d'aller aux lieux de sa naissance,
Après un long exil, jouir de ses travaux !
« Idole de mon cœur, s'écrioit le héros,
» Notre vie est un jour troublé par mille orages ;
« A peine un souffle heureux dissipe les nuages,
» La lumière s'éclipse et trahit nos désirs :
» Ah ! jouissons au moins d'une heure de plaisirs !
» Pourvu que sous le toit qu'ont habité mes pères,
» Quand les vents siffleront sur les ondes amères,
» Je caresse mes fils assis sur tes genoux ;
» Ou que, cédant encore à des transports plus doux,
» Quelquefois sur ton sein mon innocente ivresse
» Retrouve un seul instant d'amour et de jeunesse,
» Je rends grâce au destin qui combla tous mes vœux.
» L'or, qui fit tant de maux, fera quelques heureux ;
» Nos faciles bienfaits préviendront l'infortune :
» Plus de tristes combats, plus de gloire importune ;
» O maîtresse adorée ! oublions nos douleurs ;
» Viens couronner ton front et de myrte et de fleurs ;
» Viens, la rive t'appelle et les roses sont prêtes. »
Il disoit ; et déjà, près du cap des tempêtes,
Son fragile vaisseau fendoit les flots émus :
Tout-à-coup, bouillonnant sur des rocs inconnus,
Le sombre azur des mers au loin blanchit d'écume ;
Sous le ciel le plus doux le tonnerre s'allume ;
Un rideau nébuleux s'étend sur l'horizon,
Il noircit, il s'élève, et soudain l'aquilon
Des vagues à grand bruit soulève la furie :
Le gouvernail se rompt, l'air siffle, le mât crie,

Et le vaisseau, penché sur ses flancs entr'ouverts,
S'enfonce et disparoît dans le gouffre des mers.
Mais l'onde rend sa proie à la rive jalouse :
Emmanuel, ses fils, sa noble et tendre épouse,
Victimes qu'attendoit un plus horrible sort,
Par un affreux prodige échappent à la mort.
Du fond de ses forêts accouru vers la plage,
Un Cafre impitoyable accueillit leur naufrage.
Avec un art perfide imitant la douleur,
Il égara leurs pas et trahit leur malheur.
Tandis que du sommeil la douceur passagère,
(Foible et dernier plaisir permis à la misère),
Se glissoit dans leurs sens accablés et surpris,
Le barbare, enlevant tous ces tristes débris (1),
Que la mer respecta dans sa fureur soudaine,
Fuit, chargé de son crime ; et laisse sur l'arène,
Tout nus, sans alimens, sans guide, sans appuis,
Par sa fausse pitié ces malheureux séduits.
Quel réveil, Dieu puissant ! une terre inconnue
Et le ciel enflammé s'offrent seuls à leur vue !
O toi qui fis parler le spectre d'Ugolin,
Qui nous montras ses fils, épuisés par la faim,
Collant leur bouche avide à ses mains paternelles,
Et voulant de leurs corps nourrir ses dents cruelles,
Lui-même de ses bras leur offrant les lambeaux ;
O peintre de l'enfer, prête-moi tes pinceaux !
Du moins, dans les accès de sa faim dévorante,
Ugolin sous ses yeux n'avoit pas son amante.
Souza n'a plus qu'un fils : le plus jeune et sa sœur
Expirans, et baignés d'une froide sueur,

(1) Pour ne pas couper le narré de cette histoire touchante, je demanderai, en note, à M. Esmenard, si des vêtemens sont des *débris*.

N'entendent plus les cris de son âme indignée.
Léonore auprès d'eux, vaincue et résignée,
Sent les traits de la mort dans son sein pénétrer ;
Mais ses yeux affoiblis craignent de rencontrer
Les perfides mortels errans sur ces rivages.
Sa beauté, qui l'expose à leurs désirs sauvages,
Aux portes du trépas redouble ses tourmens :
C'en est fait ; la pudeur, en ces affreux momens,
Dans le sable embrasé creuse un dernier asile.
Léonore y descend ; et sa vertu tranquille,
Des Cafres ravisseurs bravant l'atrocité,
Ne livre que sa tête à leur férocité.
Fuis, malheureux Souza ! fuis, Léonore expire !
O qui peindra jamais son effroi, son délire,
Son désespoir muet, son immobile horreur !
Tout-à-coup, transporté d'une ardente fureur,
Il saisit dans ses bras le seul fils qui lui reste ;
Il court en frémissant loin de ce bord funeste ;
Au milieu des forêts il va finir ses jours ;
Trop certain d'y trouver, au fond des antres sourds,
Un tigre moins perfide en sa rage effrénée,
Que l'homme du désert et la mer mutinée.

Amans infortunés ! déplorables époux !
Puissent mes foibles vers, malgré le temps jaloux,
Appris par tous les cœurs qui sentent la nature,
De vos mânes plaintifs *appaiser le murmure*.

Le discours que Louis XVI adresse à Lapeyrouse, avant son départ, est très-beau. Je ne puis résister au plaisir de le faire connoître.

« Vous allez, lui dit-il, aux yeux de nos rivaux,
» Porter le nom Français chez des peuples nouveaux ;

» Je veux qu'on leur en laisse un souvenir auguste :
» C'est peu d'être puissant ; soyez bon ; soyez juste.
» Je hais le triste orgueil de ces lauriers cruels
» Qu'ont arrosé les pleurs et le sang des mortels.
« Adieu : le sort jaloux peut tromper la prudence :
» Mais je suis satisfait si dans ce globe immense,
» Instruit par vos leçons, par vos soins généreux,
» Un seul homme devient plus sage ou plus heureux. »
Tel fut l'adieu touchant de son cœur magnanime.
O de nos temps affreux, mémorable victime !
Monarque infortuné, digne d'un autre sort ;
Méconnu dans ta vie, immortel par ta mort.

Lapeyrouse va s'éloigner du rivage ; il soupire.

Trois fois les matelots crurent que l'aquilon
Dans le calme des vents mugissoit sur leurs têtes :
Trois fois l'oiseau plaintif, messager des tempêtes,
Au sommet de ses rocs s'offrit à leur regard,
Et de son cri sinistre effraye leur départ.
Eh ! qui prêt à chercher sur les ondes émues,
De la terre et des flots les bornes inconnues,
N'a pas senti son cœur, en ce moment fatal,
Frémir, et s'attacher au rivage natal !
Le plus brave guerrier, quand la parque jalouse
Le ravit lentement à l'amour d'une épouse,
N'aborde point sans crainte et sans être agité
La nuit de l'avenir et de l'éternité.

Je dois dire une chose qui fait honneur à M. Esmenard ; il parle de cette île découverte par,

Cet heureux Bougainville,

Qui, noble favori de Mars et de Vénus,
Ouvrit à nos Français sur des flots inconnus
Un asyle plus doux que l'antique Cythère ;
Otaïti, l'Eden du nouvel hémisphère,
Beaux lieux, où de l'amour sans voile et sans bandeau
L'innocence hardie allume son flambeau.

M. Esmenard remarque lui-même que le chantre des *Jardins* a dit plus heuresement :

Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence.

Cette franchise est bien estimable, et l'on ne m'aurait pas pardonné de ne l'avoir pas loué de l'hommage qu'il rend à son rival.

J'ai beaucoup cité, je voudrois citer encore ; je comparerois l'orage qu'éprouve *Nicé* à celui qu'a décrit St.-Lambert dans les *Saisons*, et la construction d'un vaisseau dans les chantiers de la Hollande, avec la peinture sublime qu'a fait *Lefranc* d'un pareil spectacle. En général, les vers de l'auteur sont nombreux et poétiques : les couleurs y sont sagement employées ; mais peut-être M. Esmenard a-t-il un peu trop sacrifié au goût moderne. On trouverait à reprendre beaucoup d'épithètes oiseuses, d'inversions forcées, quelques images déplacées, une harmonie plus sonore et retentissante que douce et gracieuse : ces fautes enfin qui placent Voltaire a une si grande distance de Racine.

Le sublime est toujours voisin de la nature.
François de Neufchâteau.

Les notes sont très-instructives et puisées à de bonnes sources. Comme l'*art de s'enquérir n'est pas le fait d'un ignorant :* suivant l'expression de MONTAIGNE; on s'aperçoit que M. Esmenard a su étudier, voir et sentir par lui-même, et qu'il n'a pas toujours été à la *quête* des idées *d'autrui*. Cependant il n'a pas toujours agi avec la même liberté, du moins la chose est probable. Quand il marche sans guide, il ne s'égare point. Mais ses principes sont erronnés dès qu'il se rend l'écho de messieurs les *descriptifs*. Sa préface me semble contenir quelques rapprochemens condamnables et de faux préceptes.

Il est, de plus, fâcheux qu'elle commence d'une manière si *éclatante*. Le poëte n'a-t-il pas senti le besoin d'être modeste en prenant la plume? Est-ce dans le vestibule d'un palais qu'un grand affiche toute sa morgue? En outre, malgré son *bonheur* et son *génie*, le crétois Epimenide n'obtiendroit point parmi nous le même honneur que dans la Grèce. D'abord parce que son poëme devoit être assez médiocre; ensuite, parce que nous sommes plus riches que les Grecs dans ce genre. Enfin, étoit-ce à M. Esmenard à se plaindre? Il ne prévoyoit pas sans doute les éloges flatteurs qu'il obtiendroit, et cette récompense qui devoit honorer son talent et la reconnoissance d'un peuple illustre.

C'est avec beaucoup d'habileté que l'auteur démontre les causes de la décadence de la poésie. » Deux hommes, dit-il, justement célèbres par

» l'étendue et la finesse de leur esprit.....
» FONTENELLE et LAMOTHE avoient l'un et l'autre
» fait plus de vers que RACINE; et, quand ils
» affectèrent de reconnoître la supériorité de la
» prose, on dut les soupçonner de n'avoir pas
» eu le choix des succès. » DUCLOS, qui avoit mis à la mode cette phrase ridicule : *C'est beau comme de la prose;* DIDEROT, qui a fait des vers si pitoyables et quelques-uns atroces; d'ALEMBERT, qui mit au jour un sixain impie, et VOLTAIRE lui-même, qui *offrit le scandale unique d'un grand poëte ennemi de la religion*, après avoir répondu plaisamment à l'un d'entre eux, qui s'excusoit de l'interrompre : *Je ne fais que de la vile prose.* VOLTAIRE encouragea par ses éloges et par ses complaisances un parti qui, « dès qu'il
» se fut emparé des sociétés dominantes et des
» corps littéraires, donna facilement des lois à
» l'opinion, et la décadence des arts fut rapide.
» L'esprit de la philosophie moderne n'est pas
» celui de Platon; il tend par sa nature à resser-
» rer sans cesse le champ de l'imagination : c'est
» pour ainsi dire enchaîner la poésie au milieu
» de ses domaines. »

De là, par une transition adroite et bien ménagée, l'auteur arrive à la renaissance de la poésie descriptive; de cette poésie qui « ne peut
» être considérée comme un genre à part, et
» qui ne sera jamais, dit M. de CHATEAUBRIAND,
» élevée par les législateurs du goût au rang des
» genres reconnus comme seuls véritables. » *Cet arrêt*, s'écrie M. Esmenard, *paroîtra dur aux*

*littérateurs anglais, qui font un cas particulier de la poésie descriptive.* Et qu'importe que les anglais n'approuvent pas un *arrêt* dicté par le goût ? Sera-ce nous faire repentir de notre sévérité que de citer la *Nature Champêtre* de Marnésia ou la *Peinture* de Lemière, ou l'*Agriculture* de Rosset ? Quand ces poëmes seroient achevés, quand ils renfermeroient des beautés d'un ordre supérieur, on se contenteroit de les admirer sans que ce genre fut meilleur.

Les Allemands sont plus avancés sous ce rapport que les Anglais. Un d'eux, le fabuliste Lessing, a fort bien dit : *Le poëte didactique n'est poëte que lorsqu'il cesse d'enseigner.* Qu'ajouter à ces mots ? Les anciens, plus sages que nous, ne faisoient de ce genre qu'une partie épisodique de leurs poëmes. Aussi la scène des passions humaines, mêlée à la peinture des objets matériels, touchoit davantage le cœur et satisfaisoit l'esprit. Ils savoient bien que les émotions et les *inventions* conviennent davantage que les descriptions à la poésie. C'est par ces moyens qu'elle nous attache et nous égaie ; c'est le sentiment d'un grand poëte ; la poésie, dit-il,

> Se soutient par la fable et vit de fictions.
> Boileau.

Quand Homere a peint les *jardins d'Alcinoüs ;* Ovide, la *Vallée de Tempé ;* Arioste, *l'Isle d'Alcine ;* Le Tasse, *celle d'Armide ;* Milton, le *jardin d'Eden*, etc. ces poëtes ont rassemblé dans

un petit espace, dans un coin du tableau, les beautés et les richesses que la nature offre éparses à ses admirateurs. Ils n'ont pas fait un ouvrage isolé de ces peintures agréables; mais ces peintures ont ajouté un nouveau charme à leurs compositions, et une douce variété. Qui n'a point admiré au Louvre, cette année, les tableaux de M. Richard? On alloit tour à tour contempler son *vert-vert*, *François Ier.* et *Charles VII.* Je suppose que d'autres peintres d'un talent aussi estimable, n'eussent offert à nos regards que des fleurs et des fruits : sans doute on auroit admiré les imitations de leur pinceau; mais voilà tout. Les objets matériels ne nous causent d'autre impression que celle de la surprise, quand ils ne sont que fictifs. Un paysage est froid, s'il ne présente que des arbres, des ruisseaux et des masures. Pour remuer nos cœurs, il faut toujours nous montrer l'homme, nous le faire voir en spectacle, en action : c'est par là qu'a su nous ravir Raphael; c'est par là qu'ont su nous séduire, l'ami des graces, le Corrège; et l'honneur de l'école française, le Poussin. Nous le répéterons avec plaisir : tout ce que nous venons de dire est contre le genre adopté par M. Esmenard, mais non pas contre la manière dont il l'a traité. D'après ce que nous avons éprouvé à la lecture de ce poëme; d'après l'enthousiasme qu'il a fait naître, nous croyons que le vœu de ce critique qui souhaitoit que le vaisseau de M. Esmenard ne rencontrât ni *écueils*, *ni tempête*, ni *calme plat*, a été exaucé. Cer-

tainement la mémoire de l'auteur ne sera pas *inhonorée ;* terme dont il se sert en parlant de Lapeyrouse.

Les vents ont dispersé ta cendre inhonorée.

A la vérité, DU BELLAY a employé cette expression :

Mon nom, du vil peuple inconnu,
N'ira sous terre *inhonoré ;*
Les sœurs du mont deux fois cornu
M'ont d'un sépulcre décoré
Qui ne craint point les aquilons puissans,
Ni le long cours des siècles renaissans.

Nous avons cité en entier cette strophe, parce que les deux derniers vers sont très-beaux, et nous ont rappelé un ouvrage de M. LEBRUN, qui, dans une ode, a si bien traduit *l'exegi monumentum* d'HORACE.

Pour revenir à M. ESMENARD ; nous ne l'approuvons pas, et il a trop de talent pour vouloir imiter ces créateurs ridicules, qui, non contens de rétablir les vieux termes doués d'un caractère qui les fait regretter (et il en est plusieurs), s'amusent à composer sans cesse de nouvelles expressions. J'ai lu dans une notice sur RONSARD, une distinction judicieuse et vraie : *Il y a deux époques dans les langues où l'on cherche à créer des mots ; c'est lorsqu'elles commencent à se former, ou lorsqu'elles sont perfectionnées. Dans le premier cas, la langue s'enrichit ;*

*s'enrichit ; dans le dernier, elle se corrompt.* Prenons-y garde, et que notre ambition ne nous perde pas. Nous dirons à tous les partisans de la *néologie :*

> Vous seroit-il égal de nous parler français?
> .....
> La langue que parloient Racine et Fénelon
> Nous suffiroit encor si vous le trouviez bon.
>
> J. Berchoux.

M. Delille, dont l'exemple est si dangereux, parce qu'il est séduisant, a répété dans sa traduction de l'*Enéide*, le *fleuve infréquenté*, la *rive infréquentée.* Il se peut, et je ne nie pas qu'on ne doive point s'astreindre à ne se servir que des mots consacrés par Labruyère, La Fontaine et Boileau ; mais combien il faut être discret dans son audace. La langue française, telle qu'elle est aujourd'hui, est loin d'être pauvre ; elle est peut-être trop riche ; on lui a trop donné : en effet, elle n'est *imployable*, dit Montaigne, à aucun des genres nobles ou gracieux, doux ou véhémens auquel on voudra l'essayer, l'assouplir, quand on le fera avec ce goût et cette sagesse qui doivent être les inséparables compagnes du génie.

*Aug.* de L.

---

# BIOGRAPHIE.

*Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. Bouchaud, par M. Dacier, Secrétaire-perpétuel; lue dans la séance publique du vendredi 1^er^. germinal an* XIII. (Classe d'Histoire et de Littérature ancienne).

M. *Mathieu-Antoine* Bouchaud, dont nous regrettons la perte encore récente, étoit né à Paris le 16 avril 1719, d'une famille honorable, alliée à celle du célèbre Gassendi, dont il étoit arrière-neveu du côté maternel. Il attachoit beaucoup de prix à cette parenté, qu'on pourroit appeler philosophique : il en parloit avec plaisir à ses amis ; et il n'a peut-être jamais dit à personne, sans nécessité, que depuis plus d'un siècle sa famille étoit inscrite sur le catalogue de la noblesse.

Il avoit environ seize ans et il venoit d'achever son cours d'études, lorsqu'il perdit son père, avocat aux conseils, très-estimé de ses confrères et du public, et qu'il se trouva le maître de sa destinée dans un âge où, pour l'ordinaire, on est peu capable de se diriger soi-même, et où l'on a le plus de besoin d'avoir un bon guide. Les principes et les exemples qu'il avoit reçus dans la maison paternelle, sa tendre affection pour sa mère, dont il étoit la consolation et l'appui,

la passion de s'instruire, le préservèrent des écueils si redoutables à cet âge ; et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, firent passer sa raison, de l'enfance à la maturité de l'âge viril, sans qu'elle éprouvât, ni les agitations, ni la fougue, ni les écarts de la jeunesse.

Après qu'il eut employé quelque temps à étudier sans objet déterminé, et sans autre but que d'apprendre et de satisfaire sa curiosité, deux proches parens de sa mère, tous les deux professeurs en droit, désirant lui faire parcourir la même carrière et espérant qu'il s'y distingueroit, réussirent, par leurs conseils, à fixer sa vocation encore incertaine, et le décidèrent à se livrer à l'étude de la Jurisprudence. Leur espoir ne fut point trompé : M. Bouchaud ne tarda pas à se faire remarquer dans les écoles ; il subit avec applaudissement toutes les épreuves, sortit vainqueur de tous les concours, et fut reçu docteur aggrégé de la faculté des Droits, en 1747.

D'Alembert et Diderot s'occupoient alors avec cette ardeur infatigable qui présage et assure le succès, à rassembler les élémens de l'Encyclopédie, de cet immense répertoire des connoissances humaines, qui devoit les renfermer toutes, marquer le point où elles étoient parvenues au milieu du dix-huitième siècle, et en empêcher la rétrogradation ; entreprise la plus vaste et la plus importante qu'on ait peut-être jamais conçue, et dont le résultat, malgré les imperfections et les défauts nombreux de l'exécution, est le monument le plus utile et le plus superbe

que le génie ait encore élevé à la gloire et au bonheur de l'espèce humaine. Une pareille entreprise demandoit un grand nombre de coopérateurs dignes d'y être associés : d'Alembert, camarade et ami de collége de M. Bouchaud, jeta les yeux sur lui pour la composition des articles relatifs à la jurisprudence et au droit canonique. C'étoit lui proposer un moyen avantageux de jouir promptement et presque sans peine du fruit de ses études : il se chargea avec plaisir d'un travail qui lui étoit familier, qui étoit dans son goût, qui l'associoit à des hommes célèbres ; et il fit les articles *Concile*, *Décret de Gratien*, *Décrétales* et *Fausses Décrétales*. Il étoit loin de prévoir qu'en travaillant pour être utile, pour acquérir quelque renommée, il travailloit contre sa tranquillité et contre sa fortune ; qu'il attiroit sur lui la persécution, et qu'il s'excluoit peut-être pour toujours des places de professeur, qui étoient l'objet de l'ambition et de tous les vœux des docteurs aggrégés. Il ne connut le danger auquel il s'étoit exposé, qu'après l'impression de l'ouvrage, et lorsqu'il n'étoit plus temps de l'éviter. Il en fut averti par la rumeur publique : le tocsin sonné au parlement retentit jusqu'au fond des écoles de droit : le soulèvement contre lui y fut général : les docteurs ses confrères, pour se débarrasser d'un concurrent redoutable, crièrent au *novateur*, à l'*encyclopédiste*, et allèrent presque jusqu'à refuser de communiquer avec lui. En vain déclara-t-il qu'il ne donneroit point d'autres

articles ; en vain défia-t-il, et assurément avec beaucoup de raison, ses ennemis de trouver la moindre teinte de philosophie dans ceux qu'il avoit donnés ; en vain protesta-t-il de la pureté de ses intentions ; en vain eut-il la foiblesse de promettre par écrit, ainsi qu'on lui en imposa la loi, de renoncer à ce qu'on appeloit la philosophie, et de rompre les liaisons qu'il avoit contractées, par le moyen de d'Alembert, avec le baron d'Holbac, Diderot, J.-J. Rousseau, Helvétius, Duclos et autres partisans de cette philosophie : il ne réussit qu'à se procurer une tranquillité précaire et incertaine, et ne put obtenir le pardon de sa prétendue faute, ni détruire les soupçons élevés contre lui.

Il s'étoit d'ailleurs rendu coupable d'un autre délit qui n'étoit pas moins grave, et qui ne demandoit pas une moindre animadversion. Ses relations avec les *Encyclopédistes* l'avoient conduit assez fréquemment à l'opéra ; et il avoit eu le malheur d'être sensible à la mélodie de la musique italienne, dont on entendoit alors en France les accens pour la première fois : il avoit même osé se déclarer hautement pour cette musique, et prendre parti dans la fameuse dispute entre *le coin de la Reine*, où se rassembloient les amateurs qui la protégeoient et ne vouloient plus entendre de musique française ; et *le coin du Roi*, qui fermoit les oreilles aux accords de la musique italienne, et vouloit renvoyer promptement cette dangereuse étrangère au-delà des Monts. Les concurrens de M. Bou-

chaud, soutenus par les nombreux et puissans ennemis de l'Encyclopédie et par la multitude des partisans de la musique française, ne manquèrent pas de tirer de là une nouvelle preuve que le docteur aggrégé étoit un de ces esprits novateurs et audacieux auxquels on ne devoit confier aucune partie de l'enseignement public. D'après ces dispositions, que partageoient la plupart des premiers magistrats, on ne sera point étonné que M. Bouchaud, malgré son mérite reconnu, ait combattu en vain pendant quinze ans pour conquérir une chaire de Droit. Chaque fois qu'il en vaquoit une, il la disputoit au concours : les professeurs qui en étoient les juges, rendant hommage à la supériorité de ses connoissances, lui promettoient la couronne, si l'autorité ne les empêchoit pas de la poser sur sa tête; et chaque fois, le parlement, averti par la jalousie et par la haine, lui donnoit l'exclusion et lui faisoit préférer des rivaux qui ne le valoient pas.

Victime de ces préventions et de ces injustices, qui le privoient d'une place à laquelle il avoit des droits incontestables, puisqu'elle devoit appartenir au plus digne, M. Bouchaud s'en consoloit avec les lettres. Il savoit l'italien et l'anglais ; et pour se distraire à la fois et des contrariétés qu'il éprouvoit et de la gravité de ses études ordinaires, il traduisit plusieurs drames du célèbre *Apostolo Zeno*, dont il composa 2 vol. *in*-12, qui parurent en 1758; il se permit même, quelque temps après (en 1764), de don-

ner la traduction d'un roman anglais intitulé : *Histoire de Julie Mandeville.* Ces ouvrages légers n'étoient pour lui, comme je viens de le dire, qu'un délassement auquel il n'abandonnoit que quelques momens de loisir, et qui ne le détournoit point de ses travaux plus importans : ainsi, dans l'intervalle entre l'un et l'autre, il publia (en 1763) un *Essai sur la Poésie rythmique*, qui eut un succès mérité, et dont l'académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, bon juge en pareille matière, voulut bien accepter la dédicace. Cet essai fut bientôt suivi d'un *Traité de l'impôt du Vingtième sur les successions, et de l'impôt sur les marchandises chez les Romains ;* ouvrage plein de savoir, et qui suppose des recherches profondes sur les taxes de tout genre sous lesquelles les empereurs faisoient gémir les peuples soumis à leur puissance, et dont l'académie consentit pareillement à recevoir l'hommage.

M. Bouchaud s'avançoit ainsi à grands pas vers le temple où il devoit être purifié, et trouver la fin des tribulations auxquelles il étoit en proie depuis plusieurs années ; il étoit sous les portiques ; ses vœux sollicitoient l'entrée de l'enceinte : la mort de M. Hardion, arrivée en 1766, lui en fit ouvrir les portes. L'envie et la malveillance tentèrent, par leurs cris calomnieux, de l'en faire repousser : mais l'académie, qui ne jugeoit les hommes que d'après leurs œuvres ; qui n'improuvoit dans l'Encyclopédie que ce qu'il pouvoit y avoir de nuisible ou de

mauvais ; qui étoit étrangère aux querelles sur la musique, et sur laquelle aucune autre autorité que celle du mérite et de la justice n'exerçoit d'influence, méprisa ces ridicules clameurs dont elle avoit reconnu la fausseté, et admit M. Bouchaud parmi ses membres. La considération dont jouissoit cette compagnie, et la haute idée qu'on avoit de la pureté de ses principes religieux et moraux, imposèrent silence à la calomnie et dissipèrent jusqu'à l'ombre des soupçons qui avoient jusqu'alors plané sur la t te du nouvel académicien. Une chaire de droit vaqua presqu'au même moment. Les obstacles avoient disparu : la faculté pouvoit impunément être juste. Il concourut, il triompha ; et eut la satisfaction d'être le sixième professeur en droit de sa famille du côté maternel ; exemple sinon unique, du moins bien rare pour des places auxquelles on ne parvenoit que par le concours.

M. Bouchaud ne pouvoit être effrayé de la double tâche à laquelle il s'assujettissoit : il avoit pris soin de se faire d'avance un fonds considérable de richesses littéraires ; et il étoit sûr de le rendre inépuisable, en l'alimentant chaque jour des produits de son travail. Aussi accepta-t-il avec joie la chaire du Droit de la nature et des gens, créée au Collége-Royal de France en 1774, à laquelle il fut nommé par le roi au moment de la création ; et quoiqu'il ait toujours rempli avec une exactitude rigoureuse les devoirs que lui imposoient ces deux chaires, l'académie n'a jamais eu de membre plus em-

pressé à lui payer le tribut de ses veilles et de ses travaux. Il y débuta par un mémoire sur les sociétés que formèrent les publicains pour la levée des impôts chez les Romains. A ce mémoire devoit en être joint un second sur le même sujet, qu'il soumit pareillement à l'académie et qui contenoit des recherches encore plus curieuses et plus piquantes : mais averti par ses confrères que ces recherches pouvoient donner de nouvelles idées et fournir à la cupidité fiscale de nouveaux moyens de vexer le peuple, et reconnoissant que l'histoire peut aussi avoir ses mystères, et que l'historien ne doit pas plus se permettre de révéler ceux qui peuvent être dangereux que le chimiste de divulguer la composition des poisons, il supprima ce mémoire et se renferma dans l'histoire de la jurisprudence considérée dans son origine, dans ses progrès et dans ses révolutions.

Il s'attacha d'abord à l'examen des édits des magistrats romains, qui sont la principale source de la jurisprudence ; il les commenta, les éclaircit, les expliqua dans une longue suite de mémoires très-étendus, et dont chacun est un traité complet sur les édits qui en sont l'objet. Avant lui Heineccius avoit fouillé cette mine féconde ; mais il s'en falloit beaucoup qu'il ne l'eût entièrement épuisée ; et on ne peut nier que M. Bouchaud ne l'ait suivie jusque dans les moindres ramifications, et n'ait considérablement ajouté aux travaux de ce savant jurisconsulte.

M. Bouchaud communiqua encore à l'Acadé-

mie un assez grand nombre d'autres mémoires dont l'objet est presque toujours l'interprétation de quelques anciennes lois romaines qui avoient besoin d'éclaircissemens ; et tous sont remarquables par les savans développemens que l'auteur sait donner à son sujet, qu'il envisage sous toutes les faces, et qu'il discute avec beaucoup de sagacité. En général, si la critique peut relever quelque défaut dans les ouvrages de M. Bouchaud, c'est plutôt la surabondance des détails et des preuves que l'omission de quelque partie ou de quelque considération nécessaires. Tous ces différens mémoires ont été lus dans les séances de l'Académie, et plusieurs sont imprimés dans son recueil. Cette compagnie ayant été détruite avant l'impression des autres, l'auteur en a fait hommage à l'Institut dont il étoit devenu membre en l'an VI, et la plupart ont été publiés dans la collection des mémoires de la classe des sciences morales et politiques à laquelle il appartenoit. Sa famille veillera sans doute à ce que le public ne soit pas privé des autres, non plus que de quelques ouvrages manuscrits qu'il a laissés dans ses portefeuilles.

Quelque occupation que donnassent à M. Bouchaud ses travaux académiques, et les deux chaires qu'il avoit à remplir, et dont les devoirs lui enlevoient chaque jour une grande partie de son temps, l'emploi qu'il savoit faire du reste, et sa facilité pour le travail, lui permirent de donner encore au public quelques ouvrages particuliers qui furent favorablement accueillis, et

qu'on ne peut consulter sans en retirer quelque fruit. C'est ainsi qu'il publia en 1777 sa *Théorie des traités de commerce entre les nations*, théorie sage, dans laquelle il démontre que ces sortes de traités, dictés ordinairement par l'ambition aveugle et la cupidité mercantile, devroient au contraire, pour les véritables intérêts et le bonheur des peuples, être fondés sur la justice et sur des avantages balancés et réciproques ; ce qui n'empêcha néanmoins pas la France de conclure, très-peu d'années après, avec son éternelle rivale, un traité dans des principes diamétralement opposés, et dont les suites devoient être l'anéantissement presque total de son commerce et de ses manufactures.

Il fit aussi paroître en 1784, sous le titre modeste de *Recherches historiques sur la police des Romains, concernant les grands chemins, les rues et les marchés*, un ouvrage intéressant qui prouve combien la connoissance des lois romaines lui étoit familière, et dans lequel il en indique un grand nombre, dont plusieurs articles pourroient encore être établis avec succès pour maintenir la tranquillité et le bon ordre chez les peuples modernes.

Tant de travaux et de services attirèrent sur lui l'attention bienveillante du gouvernement ; le roi, pour l'en récompenser, lui accorda, de son propre mouvement, en 1785, un brevet de conseiller d'état, conçu dans les termes les plus flatteurs et les plus honorables. M. Bouchaud n'avoit point encore publié son *Commentaire sur*

*les lois des douze Tables*, celui de tous ses ouvrages qui a dû lui coûter le plus de soins et de veilles, qui suppose le plus d'érudition et de critique, qui lui assure le plus de droits à l'estime et à la reconnoissance publiques, qui enfin est son principal titre à la gloire. Ce Commentaire parut, pour la première fois, en 1787, et a été réimprimé en l'an 11 (1803) aux frais et par la munificence du gouvernement, avec des additions considérables et des changemens importans, dont quinze années d'études et de méditations nouvelles firent reconnoître la nécessité à l'auteur pour le complément et la perfection de son ouvrage.

Les lois qui en sont l'objet, sont, après celles de Moïse, les plus anciennes qui soient parvenues jusqu'à nous; mais avec cette différence que les lois juives, écrites dans une langue qui est demeurée la même, et étroitement liées à la religion dont elles font partie, et qui subsiste encore, se sont conservées tout entières, et forment un corps invariable et indestructible comme elle; tandis que les lois des douze Tables n'ayant point de sanction de la divinité, étant écrites dans un style devenu presque inintelligible plusieurs siècles avant la destruction de la république, tombèrent insensiblement en désuétude, par les changemens survenus dans la langue et dans les mœurs; et quoique les Romains les regardassent encore du temps de Cicéron comme la source de leur droit public et privé, quoiqu'ils les fissent apprendre par cœur

à leurs enfans, quoique plusieurs jurisconsultes habiles se fussent dès-lors appliqués à les interpréter, elles avoient cessé de former un corps, et avoient même presque entièrement disparu, ainsi que les anciens commentaires, long-temps avant la chute de l'Empire.

A la renaissance du droit romain en France, et surtout lorsqu'on sentit que pour en éclaircir les textes, il étoit nécessaire d'employer la critique, et de remonter aux lois plus anciennes, quelques jurisconsultes portèrent leur attention sur celles des douze Tables. Mais comment parvenir à en rassembler les fragmens défigurés et épars dans un grand nombre d'auteurs, et dans les compilations de Justinien ? Comment distinguer le véritable texte, et le séparer de l'alliage qu'avoient pu y mettre ceux qui l'avoient conservé ? Comment rapprocher les articles et les rétablir dans leur ordre primitif ? Ces difficultés ne les arrêtèrent point ; ils en surmontèrent une partie, et tracèrent ainsi au savant Jacques Godefroy la route qui devoit le conduire au but. L'honneur de l'atteindre lui étoit réservé : ce qu'ils n'avoient, pour ainsi dire, qu'entrevu, il l'a saisi ; ce qu'ils n'avoient qu'ébauché, il l'a terminé ; il a découvert un grand nombre de fragmens qui leur étoient échappés, les a joints aux leurs, les a tous dégagés de ce qu'ils pouvoient avoir d'étranger, les a restitués aux Tables auxquelles ils devoient appartenir ; et s'il n'a pas entièrement relevé de ses ruines cet ancien édifice, il a du moins donné une idée juste

de ses différentes parties et de l'ordre dans lequel elles étoient disposées.

C'est sur ce fond déjà riche que M. Bouchaud a travaillé ; et il l'a encore enrichi au-delà de ce qu'on pouvoit espérer. Il commence par tracer l'histoire du code des XII Tables, en remontant à leur origine primitive qu'il trouve presque toujours dans la Grèce : il examine chacun des fragmens qui nous en restent : en établit, autant qu'il est possible, au moyen des plus anciennes inscriptions, le langage et l'orthographe antiques ; discute les différentes interprétations qu'on en a données ; pèse toutes les opinions ; fortifie par une critique judicieuse et savante celles qu'il adopte, ou en propose de nouvelles avec autant d'érudition que de modestie et de sagesse. Il fait voir les changemens successifs que ces lois éprouvèrent jusqu'à leur abrogation, et l'influence qu'elles ont eues sur les lois qu'on leur substitua. Il suit pareillement les variations de celles-ci : il montre combien, à leur tour, elles ont influé sur la jurisprudence de siècles très-postérieurs à ceux où elles ont été faites ; et fait remarquer, jusques dans les temps modernes, un grand nombre d'usages qui découlent originairement de la loi des XII Tables. En un mot, il n'omet rien de ce qui peut avoir quelque rapport avec son objet principal, et traite souvent à fond des points très-importans de la législation romaine ; tel que celui que concerne la loi *Voconia*, par laquelle les femmes furent exclues du droit de succéder que leur

avoit accordé le code des XII Tables. M. Bouchaud termine son travail par un grand mémoire sur l'édit perpétuel qui est encore une des principales sources de la jurisprudence romaine; de sorte qu'aucun autre ouvrage ne présente des notions aussi complètes, et peut-être aussi exactes, sur l'origine et l'histoire de cette jurisprudence. On peut même avancer, sans crainte, que les plus habiles jurisconsultes peuvent encore y puiser de l'instruction, et les amateurs de l'histoire une foule de détails intéressans sur le gouvernement, les mœurs, les usages des Romains, et sur leur vie civile et domestique. Cet ouvrage a donc ajouté à nos lumières sur l'antiquité, et principalement sur la législation des anciens peuples qui ont été nos instituteurs et nos maîtres dans la science difficile de gouverner les hommes et de conserver les sociétés, comme ils l'ont été dans presque tous les genres.

M. Bouchaud a rempli une longue et honorable carrière; et il en a dû la douceur et la prolongation à son amour constant pour l'étude, à la modération de son âme, à une manière de vivre régulière et toujours la même, et surtout à son union avec mademoiselle Defer, qu'il avoit épousée en 1772, et qui, par ses soins touchans et assidus, a su, en quelque sorte, le préserver des ravages du temps, lui alléger le poids des années et écarter de lui les ennuis et les infirmités, triste et ordinaire apanage de la vieillesse. Il venoit d'achever la seconde édition de son commentaire sur les lois des

XII Tables ; il s'occupoit, avec la même ardeur que dans la force de l'âge, de la composition de quelques mémoires qu'il se proposoit d'offrir à la classe, lorsqu'à la suite d'une indisposition qui paroissoit n'avoir rien d'inquiétant, il s'éteignit sans douleur, et vraisemblablement à son insçu, le 11 pluviose an 12 (1 février 1804), étant âgé de près de 85 ans.

M. Bouchaud étoit un de ces savans laborieux et modestes dont l'étude est la seule affaire et le seul plaisir ; qui n'ont d'autre passion que d'acquérir des connoissances, d'autre ambition que de les répandre ; qui préfèrent la réputation d'hommes utiles à celle d'hommes amusans, et dont les ouvrages peu connus de la multitude, peu vantés, parce qu'ils sont moins agréables que solides, mais estimés par les bons esprits qui cherchent l'instruction, perpétuent honorablement la mémoire et forment autour de la république des lettres un rempart qui la met pour toujours à l'abri des invasions de l'ignorance et de la barbarie.

---

## THÉRAPEUTIQUE.

# THÉRAPEUTIQUE.

*Nouveaux Élémens de Thérapeutique et de Matière médicale, suivis d'un nouvel Essai sur l'Art de formuler, par J. L. Alibert, médecin de l'Hôpital Saint-Louis, membre de plusieurs Sociétés savantes.* — 2 gros vol. *in*-8°. Prix, 13 francs 20 cent., et 17 fr. franc de port. A Paris, chez *Crapart, Caille* et *Ravier*, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n°. 12.

De toutes les sciences dont la réunion constitue l'art de guérir, nulle n'est moins connue que la matière médicale, et nulle ne mérite autant d'être approfondie; il n'en est même aucune qui ait un rapport plus immédiat avec la thérapeutique ou le traitement des maladies, et dont l'oubli puisse être aussi préjudiciable à l'humanité.

L'intérêt de la science exigeoit qu'une tâche aussi importante fut dignement remplie. Le docteur Alibert a présenté l'utilité de ce travail; il s'est senti fort de son zèle, et l'incertitude du succès aura cédé devant l'espoir de la réussite; mais nous, juges sévères et impartiaux, nous osons lui promettre plus que la gloire de l'entreprise.

Pour faire partager cette opinion à nos lecteurs, il suffira de donner de cet ouvrage un aperçu conforme à l'esprit de l'auteur. Nous regretterons de ne pouvoir reproduire, dans une analyse faite à la hâte, les grâces et l'élégance de son style, auquel peu d'écrivains ont pu s'élever, et qui n'est ici qu'un mérite accessoire. « C'est, dit-il, une loi inhérente à l'économie animale, qui fait qu'elle se conserve et qu'elle résiste » aux causes destructives qui la menacent, autant » que le permet sa propre énergie, et dont l'exposition doit être le point de vue d'où le médecin doit partir pour descendre ensuite aux » applications particulières. Cette loi conservatrice soutient l'homme contre les atteintes auxquelles l'expose son organisation physique. Le » but du médecin doit donc être analogue à celui de la nature ; il doit bien se pénétrer de » cette maxime fondamentale, que ce n'est point » par la suppression des mouvemens trop rapides, trop foibles ou trop inégaux, qu'on » vient à bout d'opérer la guérison, mais bien » par la régularisation de ces mêmes mouvemens.

» D'autres données ou considérations sont encore nécessaires pour la juste application des » moyens thérapeutiques. Le médecin doit calculer l'influence réciproque des causes morbifiques et des mouvemens vitaux qui tendent » à les détruire, étudier l'intensité des causes, » l'importance des parties affectées; suivre dans » l'application des moyens les divers temps de

» l'affection ; observer le tempérament, la sen-
» sibilité individuelle, les répugnances, les ap-
» pétits, les habitudes, le régime ordinaire, l'âge,
» le sexe, les saisons, les climats. »

Telles sont les bases de la thérapeutique considérée dans son action physique ; mais on doit, avec le docteur Alibert, lui reconnoître un côté moral. « En effet, c'est encore un des devoirs
» du médecin d'étudier l'homme malade, dans ses
» phénomènes intellectuels comme dans ses phé-
» nomènes physiques ; il doit s'introduire dans le
» cœur humain pour y découvrir les désirs, les
» passions, les besoins, les sollicitudes, les cha-
» grins, les attachemens, les espérances, pour
» y agir sur les sensations et les idées, pour
» examiner enfin ce que peuvent, sur l'écono-
» mie animale, tous les genres de sentiment et
» de pensée. »

L'étude approfondie, quoique rapide, de chacun de ces principes généraux, forme autant de corollaires particuliers, dont on ne peut avoir une connoissance exacte qu'en se familiarisant avec les idées ingénieuses de l'auteur. C'est un enchaînement de faits, d'observations et de réflexions également heureuses.

Passant ensuite aux bases fondamentales de la thérapeutique, il indique la sensibilité et l'irritabilité considérées dans notre organisation, comme un centre commun auquel viennent se rattacher toutes les vérités de la science de l'homme, et d'où doivent émaner tous nos modes de traitement.

« Cette doctrine, qui fut constamment profes-
» sée avec gloire dans la savante école de Mont-
» pellier, a été reproduite par le professeur
» CHAUSSIER dans celle de Paris, devenue si
» célèbre en si peu d'années. C'est lui qui, le
» premier, a fortement insisté sur cette vérité
» immuable, « *que l'altération des forces vitales*
» *constitue les genres, les espèces des maladies,*
» *dont toutes les différences consistent essentiel-*
» *lement dans les degrés, la nature et le siége*
» *de l'altération; que leur excitement porté à*
» *un certain point, et soutenu pendant quelque*
» *temps, produit les coctions, les crises, les so-*
» *lutions des maladies, et forme les forces mé-*
» *dicatrices du médecin.* »

La thérapeuthique doit en outre prendre un point d'appui sur la *pyhsiologie* et la *pathologie;* elle doit éviter l'abus des remèdes, procéder dans ses recherches avec un doute philosophique, réformer son langage, adopter une marche analytique, rejeter enfin les hypothèses.

A ces traits il est aisé de reconnoître un esprit observateur, qui n'a pas pour but unique de suivre la science dans ses progrès, mais bien encore d'en reculer les *limites.*

La 1ere. PARTIE contient les fondemens de la thérapeutique. L'art si difficile d'administrer les médicamens, doit être basé sur une connoissance très-approfondie des forces vitales, la sensibilité et la motilité, qui président aux phénomènes pathologiques, aussi bien qu'à

l'exercice le plus régulier de nos fonctions ; mais outre cette sensibilité générale qui unit les différens systèmes de l'économie animale , chacun de ces systèmes est doué d'une sensibilité particulière , qui n'est vivement excitée que par telle ou telle substance. C'est ainsi que l'estomac , le canal intestinal , les voies urinaires , les nerfs , etc. , sont spécialement accessibles aux atteintes de certains médicamens.

Les notions acquises de nos jours sur cette sensibilité générale et particulière , permettent d'en faire un judicieux usage pour classer les médicamens ; telle est aussi la méthode adoptée par le docteur Alibert dans ce Cours de Thérapeutique et de Matière médicale.

Dans le *chapitre* 1^er^. , il traite des médicamens qui agissent d'une manière spéciale sur le système des voies digestives. Il considère d'abord leur action sur la contractilité insensible ou fibriliaire du conduit intestinal , suivant qu'ils sont tirés du règne animal , végétal ou minéral.

Dans la 2^e^. *section* , il examine leur action sur la contractilité sensible ou musculaire de l'estomac et des intestins.

La 3^e^. *section* embrasse l'histoire des médicamens destinés à combattre les altérations des forces vitales , produites par la présence des vers ou des poisons dans le canal alimentaire.

Le 2^e^. *chapitre* , qui termine le 1^er^. volume , est consacré aux médicamens qui agissent d'une manière indirecte ou sympathique sur les voies urinaires.

Dans le *chapitre* suivant, il traite de ceux dont l'action a lieu sur le système de la respiration. Les uns tendent à le débarrasser des matières qui le surchargent, les autres agissent par le secours des appareils pneumatiques. Certains médicamens sont destinés à rétablir les propriétés vitales des organes respiratoires, quand leur exercice est suspendu par les phénomènes des asphixies, de la submersion, de la strangulation, ou par l'influence délétère des gaz méphitiques. D'autres, enfin, doivent modérer l'excès de la chaleur animale, dont le foyer principal est aux poumons.

Le 4e. *chapitre* comprend l'examen des moyens curatifs spécialement dirigés sur le système circulatoire, et considérés 1°. dans la circulation à sang noir : ces moyens sont la phlébotomie, l'application des sangsues, les scarifications. 2°. Dans la circulation à sang rouge, on a recours à l'artèréotomie.

L'étude des médicamens qui ont une action spéciale sur le système dermoïde, considéré comme organe absorbant, exhalant et sensible, forme l'objet du *chapitre* 5e. Au système dermoïde considéré comme organe sensible, se rattachent les phénomènes des épispastiques, de l'électricité, du galvanisme, du mesmérisme, du perkinisme, de l'aimant, des bains, des effets que peuvent produire les poisons extérieurs sur les propriétés vitales de ce système, et des moyens d'y rémédier.

La IIe. PARTIE de l'ouvrage a pour objet les fonctions de relation, considérées comme objet spécial de la thérapeuthique. Il examine les médicamens qui agissent, d'une manière particulière, sur les forces vitales du système nerveux, généralement et successivement comme organe de la vision, de l'audition, de l'odorat et du goût.

L'examen des fonctions de reproduction, forme la matière de la IIIe. PARTIE, dans laquelle il suit l'action des médicamens selon que leurs effets ont lieu sur l'appareil génital de l'homme, ou sur celui de la femme (1).

L'auteur donne ensuite un nouvel essai sur l'*Art de formuler*. Si nous analysons le nouvel essai sur l'Art de formuler, qui forme le complément de ce Cours, nous verrons que le docteur Alibert a suivi la méthode la plus adaptée à l'état actuel des connoissances physiologiques. Une première partie est consacrée à l'exposi-

(1) Un grand nombre d'articles sont remarquables par le soin avec lequel ils sont présentés; tels sont ceux du quinquina, du fer, du sel ammoniac, etc.; ce sont autant de traités particuliers, à l'histoire desquels on a procédé par la voie rigoureuse de l'analyse, de l'observation et de l'expérience. Des substances qui jusqu'ici n'avoient été considérées que d'une manière imparfaite, ou dont la science n'avoit retiré aucun avantage, ont reçu un développement nécessaire. Dans ses réflexions sur la gélatine, proposée comme fébrifuge, l'auteur se montre au niveau des découvertes les plus récentes; mais prouve qu'il s'est tenu en garde contre le prestige toujours trop séduisant de la nouveauté.

tion des principes généraux ; dans la seconde, il s'occupe des formules particulières qui agissent sur les propriétés vitales des différens systèmes du corps humain.

Il prélude, dans une première section, par des considérations générales sur l'Art de formuler, qu'il définit l'art de combiner ensemble les propriétés des diverses substances médicamenteuses, pour en assurer, accroître ou tempérer les effets. Il fait sentir d'abord la distance qui sépare le praticien du jongleur déhonté, qui, indiquant en quelque sorte au hasard un remède contre une maladie, la juge sans la connoître et sans tenir compte des signes ou des symptômes ; sans examen des causes et des tempéramens, etc.

Il s'attache surtout à débarrasser la thérapeutique des recettes superflues, nées spécialement du sein de l'alchimie, et dont les plus incompréhensibles passoient pour les meilleures ; il signale également les écueils de la routine et de cette prévention aveugle qui accuse les propriétés d'un médicament, et non son administration inconsidérée, des mauvais effets que celle-ci a seule produits.

Dans une 2e. *section*, il prescrit les règles fondamentales de l'Art de formuler, qui se suivent à peu près dans l'ordre suivant :

Une 1ere. *règle* consiste à examiner d'abord s'il convient d'employer des médicamens.

L'indication d'agir manifestée, il faut s'occuper de leur choix, et ne pas attribuer à l'inertie de

la nature ce qu'on doit rapporter à leur mauvaise qualité.

On ne doit prescrire de médicamens composés, qu'autant que leurs divers élémens sont susceptibles de s'allier ensemble.

On doit connoître avant tout leur action physique ou chymique sur les vaisseaux qui les contiennent.

La préférence, toute chose égale d'ailleurs, est due aux médicamens indigènes et les moins dispendieux.

Une sage réserve dans les essais d'un médicament nouveau, et une simplicité raisonnée dans les prescriptions, sont d'une égale nécessité.

Le médecin doit s'efforcer de corriger l'odeur et la saveur des médicamens qui inspirent un certain dégoût aux malades ; mais jamais au préjudice de leurs vertus.

Le choix de la formule, la forme des médicamens, l'étude des doses, qui doivent être progressives et plus ou moins énergiques, exigent encore une attention particulière.

Les dernières règles sont relatives aux modifications que doivent apporter les circonstances des causes, de la saison, le climat, l'âge, le sexe, le tempérament, l'idiosyncrasie ; enfin l'habitude.

La 3^e^. *section* renferme le mécanisme des formules. Dans la 4^e^. il traite des mesures usitées pour leur confection ; elles n'offrent l'une et l'autre que des détails qui, quoique intéressans, paroîtroient minutieux, et seroient ici déplacés.

Dans la 2e. *partie* de l'essai sur l'Art de formuler, il expose les espèces particulières de formules ; il imite en cela la marche des géomètres qui, après avoir établi des règles générales, proposent des problèmes, dont la solution nous permet d'en résoudre de nouveaux.

Dans d'autres sections, il indique successivement les prescriptions que l'art dirige particulièrement sur les propriétés vitales des voies digestives et urinaires, sur les organes de la respiration, le système dermoïde et nerveux, enfin sur le système de la génération.

Le docteur Alibert dit, en terminant, qu'il croit avoir acquis une sorte de conviction de la bonté de sa doctrine, par l'ardeur extrême avec laquelle des élèves nombreux l'ont adoptée, et par le vif intérêt que lui ont témoigné tous les esprits sages. C'est, ajoute-t-il, sur cette approbation générale que j'ai souvent mesuré la hardiesse avec laquelle j'ai fait main-basse sur une multitude d'erreurs qui s'entretenoient depuis un temps immémorial.

Pour bien faire connoître cet ouvrage, j'ai cherché à en reproduire le plan dans un cadre plus étroit ; j'ai analysé les objets qui m'ont paru susceptibles d'être présentés sous cette forme. 1°. Les prolégomènes ; 2°. la partie des fondemens de la thérapeutique ; 3°. les divisions de l'auteur, que je n'aurais pu suivre exactement dans ce travail sans dépasser mon but. Enfin, la même marche m'a guidé dans le compte que j'ai rendu du nouvel essai sur l'Art de formuler,

qu'on doit regarder comme l'application des lois générales aux cas particuliers, puisque les prescriptions sont à la thérapeutique, ce qu'est le précepte à l'exemple.

Nous n'avons pas besoin de remarquer combien la marche suivie par l'auteur est méthodique; combien l'ordre, la précision et la clarté des idées sont propres à soulager la mémoire et à faciliter l'intelligence.

L'utilité de cet ouvrage me paroît tellement évidente, que je ne doute pas que tout homme impartial qui auroit cru impossible de faire, dans l'état actuel de la science, un bon traité de matière médicale et de thérapeutique, ne revienne spontanément, après avoir lu celui-ci, de sa prévention, et ne reconnoisse lui-même son erreur. Telle est, du moins, l'impression qu'il a produite sur nous, et cet aveu est un hommage que nous rendons bien plutôt à la vérité qu'à l'estime particulière que l'auteur a su, depuis long-temps, se concilier parmi tous les bons esprits et les amis de la science.

LOUYER-VILLERMAY, D. M.

# HISTOIRE.

*Examen critique des anciens Historiens d'Alexandre-le-Grand.* Seconde édition considérablement augmentée. A Paris, de l'imprim. de *Delance* et *Lesueur*. An XIII — 1804. In-4°. de 924 pag. avec 7 planches.

Second Extrait (1).

Après avoir exposé avec clarté le caractère propre à chaque historien, et déterminé le degré de croyance qu'il mérite, après avoir surtout fait connoître les principaux historiens d'Alexandre, dont les ouvrages nous sont parvenus, et la source plus ou moins authentique dans laquelle ils ont puisé, M. de Sainte-Croix fait, aux événemens qu'il raconte, l'application de sa méthode et de sa critique. Il partage les récits des historiens en deux sections; 1°. depuis la naissance de ce prince jusqu'à la bataille d'Arbèle; 2°. depuis cette bataille jusqu'à la mort d'Alexandre.

M. de Sainte-Croix, en suivant chronologiquement les divers événemens de la vie d'Alexandre, rapporte l'opinion des historiens sur chacun des plus importans; il les confronte, il

(1) Voy. le premier Extrait, ci-dessus, pag. 26.

discute leur témoignage ; il fait voir pourquoi un récit lui parut vrai, un autre faux, un autre probable ; il recherche la cause des erreurs, et conduit comme avec un fil dans ce labyrinthe de méprises et de contradictions. Il est impossible de le suivre dans cet important travail, et de donner une analyse de son analyse ; quelques-unes de ces discussions suffiront pour faire juger de la manière dont sont traitées toutes les autres.

Quinte-Curce prétend que Tyr étant dans un péril imminent, lorsqu'Alexandre en faisoit le siége, quelques-uns de ses habitans proposèrent de renouveller les anciens sacrifices depuis longtemps interrompus, et qui consistoient à immoler à Saturne un enfant d'une famille distinguée. Cette coutume barbare avoit passé, dit-il, de Tyr aux Carthaginois, qui la conservèrent jusqu'à la destruction de leur ville.

Les derniers faits sont faux, si l'on en croyoit Plutarque, qui prétend que Gélon, ayant vaincu les Carthaginois, leur imposa la condition de ne plus offrir ces horribles sacrifices; mais il est le seul auteur qui parle de ce traité ; Justin attribue cette défense à Darius, Porphyre à Iphicrate. Diodore de Sicile, qui devoit être à portée de bien savoir ce qui concernoit Gelon, ne dit rien de ce traité.

« Il est faux que cet horrible usage ait cessé » à cette époque, dit M. de Sainte-Croix ; on » sait que Carthage immola des victimes hu- » maines, lorsqu'Agathocle vint se présenter » devant ses portes, 170 ans après la victoire

» d'Himère. Enfin, Denys d'Halicarnasse nous » assure que cet usage annuel dura tant que » cette ancienne ville subsista. Il renaquit même » lorsqu'elle fut rebâtie par Jules-César. Vaine- » ment Tibère fit mettre en croix les ministres » d'un culte si abominable, on en trouve encore » des traces aux environs de Carthage, jusqu'au » quatrième siècle de l'ère vulgaire. Les Afri- » cains ne cessèrent de sacrifier des enfans, et » les Gaulois, nos ancêtres, de sacrifier des hom- » mes, qu'en embrassant le christianisme; et un » pareil changement est un des nombreux bien- » faits que l'humanité doit à cette religion.

» Il paroit, d'après le témoignage de Quinte- » Curce, que les sacrifices humains n'étoient plus » pratiqués à Tyr long-temps avant le règne » d'Alexandre. Carthage conserva donc un usage » barbare que sa métropole avoit non-seulement » abandonné, mais encore repoussé dans un » de ces momens de péril imminent, où la su- » perstition a tant d'empire sur les hommes, » qu'elle les porte souvent à des actions aussi » criminelles qu'extravagantes. »

Le savant auteur discute de la même manière ce qui est relatif à la réponse de l'oracle de Jupiter Ammon, et à la bataille d'Arbèle. Voici comment il s'exprime sur la manière dont Plutarque a raconté cette mémorable journée. « Cet » historien, moins exact que savant, et pas- » sionné pour les anecdotes de tout genre, s'a- » muse à décrire l'armure d'Alexandre. Son » casque de fer, plus brillant que le pur argent,

» étoit, selon lui, l'ouvrage de Théophile; son
» épée, très-légère, et d'une trempe admirable,
» lui avoit été donnée par le roi de Cilium; sa
» cotte d'armes, présent magnifique de la ville
» de Rhodes, étoit de la fabrique de l'ancien
» Hélicon. Il semble que Plutarque avoit quel-
» que envie d'imiter Homère dans sa description
» des armes d'Achille. Suivant le même histo-
» rien, lorsqu'Alexandre rangeoit ses troupes
» en bataille, il montoit un cheval particulier,
» dans l'intention de ménager Bucéphale, déjà
» fort vieux, et dont il ne se servoit plus qu'au
» moment de l'action. Tantôt il nous repré-
» sente ce prince demandant à Jupiter que s'il
» est véritablement son père, il daigne être
» propice à la cause des Grecs; tantôt il nous
» montre le devin Aristandre, vêtu d'une robe
» blanche, avec une couronne d'or sur la tête,
» marchant à côté d'Alexandre, et lui faisant
» apercevoir un aigle qui plane sur sa tête, en
» signe d'une protection spéciale de Jupiter:
» autre idée puisée dans Homère. A peine le
» combat est-il commencé, que la phalange s'a-
» gite, comme les flots courroucés, et déploie
» sa cavalerie sur l'ennemi, qui ne l'attend pas,
« et s'enfuit. Les plus courageux et les plus
» fidèles des Perses se font tuer devant le char
» de Darius. Ils tombent les uns sur les autres,
» entraînent l'ennemi dans leur chute, et s'en-
» trelacent avec les chevaux; par là ils défen-
» dent l'approche de ce char: déjà il n'est plus
» possible de le faire tourner ni avancer, les

» roues étant engagées dans un tas de cadavres. » D'ailleurs, les chevaux embarrassés, et presque » couverts par ces corps morts, se cabrent, et » ne veulent plus obéir à la main de leur con- » ducteur. Darius abandonne son char et ses » armes ; alors montant sur une jument qui ve- » noit de mettre bas, il prend la fuite. Tous » ces détails ne conviennent pas à l'histoire, et » n'appartiennent qu'à la poésie. On s'aperçoit » bien que l'auteur a encore essayé d'imiter Ho- » mère, surtout dans le combat des Grecs et des » Troyens auprès du corps de Patrocle. Après » avoir parlé du danger que Parménion courut » dans cette journée, Plutarque prétend qu'on » accusa ce général d'avoir manqué d'activité et » d'énergie, soit à cause de sa vieillesse, qui le » rendoit moins entreprenant, soit par envie, » comme dit Callisthène, à l'égard d'Alexandre, » dont il ne pouvoit plus supporter l'orgueil et le » pouvoir excessif. Cette accusation de Callis- » thène est une calomnie inventée pour plaire à » Alexandre, et le justifier, en quelque sorte, » du meurtre de Parménion. Le combat auprès » du char de Darius n'est pas plus vrai que la » retraite ordonnée par Alexandre, lorsque Par- » ménion l'eut informé, pour la seconde fois, du » péril qu'il couroit. C'est encore un trait lancé » contre ce vieux général, et il part de la même » main. Enfin, tout ce morceau sur la bataille » d'Arbèle, est tiré mot à mot de l'histoire de » Callisthène, qui s'y trouve cité deux fois, et » démontre encore que le jugement porté sur son

« ouvrage

ouvrage par Polybe, et quelques autres anciens, est très-bien fondé.

M. de Sainte-Croix examine avec la même méthode tout ce qui a été raconté sur les événemens de la vie d'Alexandre, depuis la bataille d'Arbèle jusqu'à sa mort : c'est le sujet de la *troisième section.* Ici la scène change; Alexandre, corrompu par la prospérité, et par la mollesse asiatique, se livre à des débauches déshonorantes, à des cruautés qui souillent sa vie. L'auteur n'est ni son apologiste, ni son défenseur; il discute avec un jugement profond tout ce qui a été dit par ses ennemis et par ses flatteurs. Alexandre n'est point son héros; il ne cherche pas non plus à entacher sa mémoire; il ne se passionne que pour la vérité, et elle sort toujours de sa discussion; ou du moins on ne peut refuser à ses conjectures le mérite d'une extrême probabilité, quand la cause ou l'issue des événemens ne peuvent être connues d'une manière évidente; les événemens sur lesquels il s'arrête le plus, sont les marches forcées d'Alexandre à la poursuite de Bessus; l'ambassade et le discours des Scythes; la prétendue visite de la reine Thalestris; l'existence des Amazones. Il arrive à des scènes affreuses et tragiques qu'on voudroit pouvoir effacer de l'histoire d'un si grand prince; l'incendie de Persépolis; la mort de l'infortuné Philotas; du brave et respectable Parménion; celle de Clitus, le fils de celle qui l'avoit nourri, égorgé de sa propre main, égarée par l'ivresse; l'indigne traitement fait au philosophe Callis-

thène. Il examine ce que les historiens nous ont appris des honneurs divins décernés à Alexandre pendant sa vie, de ses profusions, de son luxe, des énormes dépenses de sa table, après avoir donné de si beaux exemples de modération et de frugalité.

Après l'examen de ces événemens, qui arrivèrent sans doute dans différens temps, mais que l'auteur a cru devoir réunir pour faire mieux sentir les changemens qu'un trop grand bonheur produisit dans les mœurs et dans le caractère de ce prince; il reprend la série chronologique des faits, et l'histoire de ses différentes expéditions. Après la bataille d'Arbèle, M. de Sainte-Croix avoit suivi le vainqueur jusqu'à Bactres; maintenant il raconte ses expéditions contre les Scythes de la Sogdiane; le passage de l'Indus; sa générosité envers Taxile; la défaite de Porus, qui fut une nouvelle occasion pour Alexandre de montrer sa magnanimité. Enfin la soumission de l'intérieur de l'Inde par ce prince, qui ne s'arrêta que sur la rive occidentale de l'Hydaspe, et revint en Perse après avoir fondé trente-sept villes.

M. de Sainte-Croix compare ce qui a été dit par les historiens à l'occasion de la mort de Calanus, qui se brûla volontairement sur un bûcher à la vue de toute l'armée; sur le mariage d'Alexandre avec Barsine; sur les rapines d'Harpalus; sur la condamnation de Démosthènes; sur la manière dont Alexandre appaisa la révolte des Macédoniens, dont il renvoya les vétérans dans la Grèce,

chargés de présens ; sur sa douleur après la mort d'Héphestion ; la description du bûcher de ce favori qui nous en a été laissée par Diodore, est accompagnée d'une excellente planche dans laquelle M. Quatremère de Quincy a ingénieusement représenté ce bûcher. M. de Sainte-Croix parle fort au long des circonstances de la mort d'Alexandre, d'après un fragment précieux des éphémérides, conservé par Plutarque et par Arrien ; on y suit le détail de sa maladie pendant onze jours. Ces détails prouvent qu'il ne fut point empoisonné ; la maladie qui le conduisit au tombeau fut la suite de son intempérance. M. de Sainte-Croix trace ensuite le caractère de ce prince, et décrit ses magnifiques funérailles. Cette description est encore accompagnée d'une planche dont M. Quatremère a aussi composé le dessin. Il a beaucoup mieux réussi à nous donner une idée du char funèbre qui porta le cercueil du conquérant macédonien, que n'avoit fait M. de Caylus qui, dans le *trente-unième volume des Mémoires de l'Académie*, a aussi décrit et figuré, mais beaucoup moins heureusement, le char funèbre d'Alexandre, et le bûcher d'Héphestion. M. de Sainte-Croix termine cette seconde section par le récit des honneurs divins rendus à Alexandre après sa mort.

Les sections suivantes sont consacrées à des discussions très-érudites et très-importantes, mais peu susceptibles d'analyse : nous ne pouvons que les indiquer. La *troisième* traite *du témoignage de l'écriture et des écrivains juifs sur*

Alexandre. Elle commence par quelques recherches sur l'idée que les anciens avoient de la providence. L'auteur, qui regarde les prophéties comme une histoire écrite par avance, rapporte celle d'Aggée, sur les conquêtes d'Alexandre, et sur la paix qu'il accorda aux Juifs. Il en trouve la confirmation dans le récit de Josephe; il cite ensuite les prophéties de Daniel sur les conquêtes d'Alexandre, sur sa mort et sur le partage de son empire; celle d'Ezéchiel sur la destruction de Tyr; de Jérémie, sur la conquête de la Perse; de Joel sur l'irruption des Scythes. Il termine par un examen critique de l'histoire de Josephe.

M. de Sainte-Croix traite, dans la *cinquième section*, de la *chronologie des historiens d'Alexandre*. Il fait voir d'abord l'utilité et l'importance de cette science; il en trace une courte histoire, et discute ensuite avec la sagacité qui lui est propre, les époques auxquelles on doit placer plusieurs actions de la vie du héros de Macédoine, époques importantes non-seulement pour l'histoire de ce prince, mais encore absolument essentielles pour fixer plusieurs points intéressans de l'histoire des différentes nations; nous ne pourrions qu'indiquer ces époques en les séparant des savantes discussions qui les établissent; mais M. de Sainte-Croix a pris lui-même cette peine en dressant *un canon chronologique, depuis l'avènement de Philippe au trône jusqu'à la mort d'Olympias;* ce canon est le résultat de ses infatigables et ingénieuses re-

cherches. Cet essai de chronologie prouve que l'auteur est éminemment versé dans cette science difficile, et qui exige tant de connoissances diverses; on a lieu de regretter qu'il n'ait pas achevé le beau travail qu'il avoit entrepris sur l'art de vérifier les dates avant Jésus-Christ, à la naissance duquel les Bénédictins font commencer le beau trésor d'érudition qu'ils nous ont laissé vers l'époque de la destruction de leur ordre, qui s'étoit distingué par tant d'utiles travaux.

La *sixième section* est consacrée à la *géographie des historiens d'Alexandre.* M. de Sainte-Croix trace encore brièvement l'histoire de cette science : il énonce ensuite les opinions des historiens sur plusieurs points géographiques; et il les discute en homme qui, sur cet article, est également maître de son sujet.

A ces six sections est joint un *appendice* composé de plusieurs savantes dissertations. La première *sur les historiens grecs du moyen-âge*, que l'auteur n'a pu faire entrer dans son examen général des anciens historiens : on y trouve des notices et des jugemens sur plusieurs ouvrages que beaucoup d'hommes très-savans ne connoissent que de nom. M. de Sainte-Croix conduit cette histoire littéraire jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs.

La dissertation qui suit est très-importante: c'est l'explication d'un bas-relief extrêmement remarquable trouvé en 1780 près du rivage de Laurentum, et qui appartient au prince Augustin

Chigi. Ce bas-relief, exécuté sur ce marbre que nous appelons jaune antique, et que les anciens nommoient marbre de Numidie, est en l'honneur du héros macédonien. M. Visconti, membre de l'Institut, en donne une savante explication, accompagnée du dessin.

Le style de ce bas-relief, quoique un peu négligé, est beau et facile, et sa composition simple et symétrique. Le sujet qu'il représente frappe au premier coup d'œil. Deux femmes, la tête ceinte de couronnes tourelées, sont près d'un autel qui s'élève au milieu d'elles. Des patères sont dans leurs mains, de manière que les deux figures paroissent verser des libations sur cet autel; mais comme elles sont vues de profil, la main qui tient la patère n'est pas la droite à toutes les deux; c'est précisément cette main qui reste du côté extérieur du bas-relief: de l'autre, qui touche au fond, elles soulèvent un grand bouclier circulaire sur lequel on voit sculptée une bataille.

Les deux femmes, quoique parfaitement uniformes dans leur posture et à peu près dans leur habillement, ont cependant quelque légère différence dans leur parure. La femme à droite a une tunique sans manches, et des bracelets aux bras; ses pieds sont renfermés dans une chaussure à sandales: l'autre n'a point de bras-selets; ses manches descendent jusqu'à l'avant-bras, et ses pieds sont nus. Les noms des deux femmes, qu'on lit sur les bords du bas-relief, expliquent assez cette différence. Celle des deux

dont le costume est plus simple est l'Europe, ΕΥΡΩΠΗ ; l'autre, qui étale un peu plus d'élégance et de richesse est l'Asie, ΑΣΙΑ.

L'inscription qui remplit le vide entre l'autel et le bouclier, indique le sujet représenté ; en voici le sens : *la troisième et dernière bataille donnée contre Darius dans les Arbèles.* Alexandre, à cheval, se distingue au milieu du bouclier, uniquement par sa place. La disposition de ce tableau est admirable : la variété et le mouvement des groupes n'y gênent point la composition générale ; tout y est disposé supérieurement pour ne former qu'une seule action, sans que les figures s'embarrassent et sans que les objets se confondent. Cette composition n'est pas même inférieure à celle des bas-reliefs de Trajan, qui ont servi de modèle à Raphaël pour la bataille de Constantin, chef-d'œuvre du génie pittoresque. M. Visconti pense aussi, à cause de l'excellence de ce bas-relief, qu'il n'est probablement qu'une imitation en raccourci du tableau de Philoxénus d'Erétrie, représentant la défaite de Darius, le plus beau tableau de l'antiquité. La mêlée ne se réduit presque ici qu'à un choc de cavalerie : on n'y compte que vingt-une figures d'hommes sur dix-huit de chevaux. Ceux qui ont lu dans l'histoire les différens récits de ce combat à jamais mémorable, pourront aisément se convaincre que l'artiste a été très-fidèle à la vérité ; car on sait que la cavalerie décida le gain de la bataille, qui ne fut, en grande partie, suivant Arrien, qu'une action engagée entre les cavaliers des deux partis.

Deux distiques en vers élégiaques sont tracés en haut et en bas du cadre : l'un et l'autre ne forment qu'une seule épigramme en quatre vers, en l'honneur du prince macédonien, qui lui-même est supposé parler. On apercevra sans peine, dans ces vers, la noblesse, la simplicité, l'élégance de la poésie grecque monumentale. En voici la traduction littérale :

« Les rois et leurs nations, tant que l'Océan » environnant la terre en fait vivre, ont été » épouvantés de ma lance. Fils de Philippe, je » descends de Jupiter par Hercule ; et je suis » de la race des AEacides par ma mère Olym- » pias. »

M. Visconti a commenté le texte de cette inscription dans des notes très-courtes, mais pleines d'observations savantes et curieuses.

A cette dissertation succède une note très-courte sur *les monumens qui représentent Alexandre.*

M. Barbié du Bocage est l'auteur de la belle *Carte des marches et de l'empire d'Alexandre*, qui est jointe à cet ouvrage : l'habile géographe en donne lui-même l'analyse dans une dissertation très-étendue. Il indique d'abord les cartes relatives à cette expédition, qui ont été dressées depuis celle d'Ortélius, en 1598, jusqu'à celle qui a paru en 1797 à Londres avec le *Voyage de Néarque*, par le docteur Vincent. M. Barbié du Bocage rend compte ensuite des motifs qui l'ont déterminé à différer des auteurs de ces cartes, ou à adopter leur opinion. On reconnoît

dans cette savante discussion le digne élève du célèbre d'Anville, et lui-même s'est déjà fait un nom par d'utiles et intéressans travaux.

L'ouvrage est terminé par une table très-ample et très-nécessaire pour faciliter les recherches dans un pareil trésor d'érudition.

Tout ce que nous avons dit prouve l'importance et l'utilité de l'excellent ouvrage de M. de Sainte-Croix : le seul reproche qu'on pourroit lui faire, seroit d'y avoir fait entrer beaucoup de choses qui ne paroissent pas tenir spécialement à son sujet. Ce reproche ne peut guère tomber que sur l'examen qu'il a fait des historiens grecs, depuis l'origine de l'histoire jusqu'à la prise de Constantinople. Il est certain qu'en séparant cette partie de son ouvrage, il auroit pu composer un traité particulier d'un très-grand intérêt. Au surplus, ne nous plaignons pas de cette richesse de détails ; M. de Sainte-Croix a traité cette partie de son travail avec tant de justesse et de sagacité que, loin de lui en faire un reproche, il mérite, sous ce rapport même, la reconnoissance de tous les amis des lettres.

A. L. M.

# BIOGRAPHIE.

*Notice historique sur la vie et les ouvrages de Klopstok, Associé étranger, par M. Dacier, Secrétaire perpétuel; lue dans la séance publique du vendredi 1^er^. germinal An XIII.* (Classe d'Histoire et de Littérature ancienne).

Je ne puis commencer à vous entretenir de Klopstok, sans témoigner mes regrets de ce que la nouvelle organisation de l'Institut le prive de l'avantage d'être célébré par un des membres de la classe à laquelle il étoit associé avant cette époque. C'est à ses émules, c'est à ceux qui, comme lui, savent faire résonner la lyre, et en tirer des sons harmonieux et des accords sublimes et touchans qu'il appartenoit de l'apprécier; eux seuls pouvoient en parler dignement. Et qu'on ne croie pas que j'eusse osé élever ma foible voix pour payer le tribut à sa mémoire, si nos réglemens ne m'en faisoient pas un devoir, et si le devoir n'imposoit pas silence à mon amour-propre. Au reste, si je suis assez heureux pour jeter sur sa tombe quelques fleurs dignes de lui être offertes, je le dois en grande partie au zèle dont sont animés, pour sa gloire et pour celle de l'Institut, quelques confrères versés dans la connoissance de la langue et de

la littérature allemandes, qui m'ont facilité les moyens de les cueillir, et ne m'ont, pour ainsi dire, laissé que l'embarras de les choisir, et le plaisir de les répandre.

Frédéric Gotlieb Klopstok naquit à Quedlinbourg le 2 juillet 1724. Sa première éducation n'a rien de remarquable ; et d'ailleurs, c'est la nature et non le genre d'éducation qui produit les grands hommes. Il fut d'abord élevé à la campagne, par un instituteur particulier, sous les yeux de son père, qui administroit alors le domaine prussien Friedbourg ; et à treize ans, il fut conduit au collége de Quedlinbourg, où il se livra presque exclusivement, suivant l'usage, à l'étude des langues anciennes. Il en sortit en 1740, et fut admis dans une maison d'instruction appelée *la Schul-Pforte*, célèbre par le mérite des professeurs et par la méthode d'enseignement qu'on y suivoit, où il acheva ces mêmes études, et où il commença à sentir et à manifester cet attrait irrésistible qui l'entraînoit vers la poésie. Il passa cinq années dans cet établissement, et il a conservé toute sa vie un souvenir si reconnoissant du bonheur dont il y avoit joui, que cinquante ans après l'avoir quitté, il lui offrit, comme un hommage de piété filiale, un exemplaire de la collection complète de ses œuvres. Il se rendit ensuite à l'université de Jena, où il resta environ une année occupé de l'étude de la théologie, qu'il alla continuer, en 1746, à l'université de Leipzig, et dont il s'empara plus en poëte qu'en théologien. C'est là, que signalant son entrée dans la car-

rière par un pas de géant, il conçut le projet doublement hardi de composer un poëme épique, et de le versifier dans un mètre, jusqu'alors inconnu à la langue allemande. C'est là que son génie enfanta les trois premiers chants de la Messiade, qui parurent en 1748, dans un journal imprimé à Zurich, et qui transportèrent d'admiration la Germanie entière, et lui firent espérer qu'elle avoit donné le jour à un nouvel Homère.

Si l'Épopée étoit un genre de poésie entièrement indépendant des circonstances qui en ont vu naître les modèles, le peu de succès des tentatives qui ont été faites pendant trente siècles pour imiter l'Iliade et l'Odyssée, porteroit à regarder un poëme épique comme le dernier effort, et la plus sublime conception dont l'esprit humain soit capable. Mais si, comme il semble, les temps et les lieux, la croyance des peuples et leurs institutions politiques, civiles et domestiques, influent nécessairement dans la composition d'un pareil ouvrage; si la perfection du poëme tient, en grande partie, à l'heureuse combinaison de ces divers élémens, et à l'harmonie qui règne entre la pensée du poëte et les opinions de ses contemporains; alors il n'y a plus à s'étonner que d'une chose, c'est que tant de beaux génies se soient obstinés à imiter ce qui étoit inimitable, à invoquer des muses étrangères et des dieux oubliés, à fatiguer les ressorts d'un merveilleux qui ne leur obéissoit plus. Ces muses et ces dieux, et ce merveilleux, et le chantre,

et les peuples qu'il ravissoit d'admiration, et les moyens de cette antique Épopée, formée de ces élémens inséparables, tout dort depuis trois mille ans dans le même tombeau.

Les Romains étoient encore bien voisins des Grecs ; ils leur tenoient par cet ancien système politique qui n'a fini qu'avec l'esclavage ; ils leur tenoient par cette religion sensuelle et passionnée, dont les poëtes avoient été long-temps les docteurs et les apôtres ; mais les Romains n'appartenoient déjà plus aux temps héroïques de l'Épopée. Ils y entrent comme sur une terre étrangère : dans ce monde tout merveilleux que leurs devanciers avoient créé, ils n'osent que ce que les Grecs avoient osé ; le poëte n'est plus l'arbitre de la croyance des peuples ; il lui faut obéir déjà aux principes religieux et philosophiques, dont les anciens fondateurs de la théogonie avoient à leur gré disposé ; la muse toute-puissante d'Homère se rend à regret à des invocations latines, et les cendres d'Ilium, mal réchauffées, n'inspirent au génie même de Virgile qu'une imitation froide, quoique toute remplie de beautés inimitables.

Que feront donc les modernes, si éloignés de la simplicité antique, façonnés à un tout autre système de civilisation, placés entre une religion toute grave, toute inflexible, toute métaphysique, et les tristes ressources de l'allégorie, ou d'une magie puérile et mesquine à laquelle personne ne croit, et qu'il n'est permis d'employer qu'avec le malin sourire de l'Arioste ?

Le Tasse à tout mis à contribution et a tout allié : usant tour à tour de la religion régnante et de superstitions bien ou mal accréditées, substituant aux grandes allégories sacrées des anciens les fines allégories morales des modernes ; mais ne pouvant se défendre de payer fréquemment aux dieux classiques de l'Épopée l'hommage de quelques souvenirs furtifs, il a fait un poëme constitué comme nous le sommes nous-mêmes, d'élémens tous hétérogènes. A la place de cette foi entière et complète, qui unissoit autrefois le chantre des dieux à ses auditeurs, c'est une suite de concessions que le lecteur instruit fait au poëte, c'est une convention indulgente qui procure à l'esprit des plaisirs que le cœur partage rarement ; et ces ouvrages vénérables qui faisoient partie de l'institution des peuples, se réduisent à d'aimables fictions qui les amusent.

Heureux encore le Tasse d'avoir trouvé son sujet dans des temps assez reculés, et surtout assez obscurs, pour justifier, jusqu'à un certain point, l'emploi du langage et des inventions de la poésie épique. Chaque âge peut avoir ses héros ; mais pour l'Épopée, ce n'est pas seulement des héros dont on a besoin ; il faut des temps héroïques, il faut cet horizon tout merveilleux qui disparoît au grand jour de l'histoire. En vain, Alexandre envioit la gloire poétique d'Achille ; celui qui aura son Quinte-Curce n'aura point son Homère. Voltaire prend au milieu de nous le sujet de ses chants ; Henri est un héros, les

caractères sont brillans, les événemens dignes de mémoire ; mais l'histoire est là ; c'est le bouclier de diamant qui désenchante les jardins d'Armide sous les pas de l'un de nos plus beaux génies : son éclat importun fane les plus belles fleurs du Parnasse ; nous lisons presque sans émotion des vers admirables ; et le bon roi de Sully nous arrache, malgré Voltaire et malgré nous-mêmes, au héros de la Henriade.

Tandis que l'Epopée des Grecs expiroit ainsi dans les mains des modernes, un autre Aristarque fouilloit les traditions populaires de l'Ecosse, et y recueilloit les rapsodies d'un autre Homère. Deux poëmes erses parurent dans une traduction dont on réclama long-temps les originaux avant d'en obtenir les premiers fragmens ; et certes Ossian, reproduit tout à coup sur la foi de Macpherson, étoit un objet digne de toute notre curiosité. On vit avec étonnement la peinture du caractère de ces vieux Calédoniens chez qui l'exaltation chevaleresque, la mélancolie sentimentale, et toutes les délicatesses de l'esprit et du cœur se développent spontanément, au sein de la vie sauvage, avant l'existence des arts, avant même la naissance des idées religieuses. On vit de même avec surprise dans Fingal et dans Temora la romance agrandie et améliorée, réunie à l'ode dans tout son éclat et toute sa majesté, réunion de deux genres qui, chez aucun peuple, ne sont nés à la même époque, et n'ont été créés par le même génie ; et on douta que ces poëmes fussent du temps auquel on les rap-

portoit. Mais, quelle qu'en soit l'époque, quels qu'en soient l'auteur ou les auteurs, de quelques beautés qu'ils abondent, la poésie épique n'y trouvera point un second modèle.

Si nous nous formons de l'Epopée une idée composée de la grandeur du sujet, de l'importance des événemens, de l'élévation des caractères, du merveilleux de l'action, il semble qu'il ne restoit aux modernes qu'une route à suivre pour la ramener à son antique dignité, route âpre et périlleuse que les génies les plus élevés et les plus entreprenans avoient seuls le droit de tenter. C'étoit dans nos historiens sacrés, c'étoit dans la révélation des vérités les plus accablantes pour la raison humaine, c'étoit dans le sanctuaire même du Dieu tout puissant, dont le nom seul inspire la terreur, que des esprits hardis jusqu'à la témérité, allèrent puiser des chants dignes de la religieuse vénération des chrétiens. Milton ouvre la carrière; jamais muse n'éleva si haut son vol: la chute du premier homme, la création de l'univers, l'expulsion des anges rebelles, voilà le sujet et les épisodes. Klopstok le suit et l'égale peut-être en hardiesse dans le choix de son sujet. Un Dieu incarné, un Dieu mourant de la main des hommes qu'il rachète de son sang, le Messie, en un mot, et l'ineffable mystère de la rédemption, ne glacent point son génie d'une sainte épouvante: il saisit la harpe des prophètes et en tire des sons, qu'ils ne désavoueroient peut-être pas eux-mêmes.

Il est nécessaire de remarquer que Milton et Klopstok

Klopstok appartenoient l'un et l'autre à l'église protestante. Gessner lui appartenoit aussi; Gessner qui, élevant l'idylle jusqu'aux confins de l'Epopée, a chanté les premières suites du péché et les malheurs de la première famille de ce ton simple et touchant qui fut inspiré autrefois aux historiens de Job, de Ruth et de Tobie. Tous trois étoient de ces communions chrétiennes, où la liberté de l'interprétation n'est pas réputée subversive de l'unité de la Foi. La sévère orthodoxie de la Communion romaine a d'autres principes : elle répugne aux ornemens que l'imagination ajoute à la majesté des écritures; et peu d'essais de ce genre ont échappé au blâme des esprits religieux.

Ce n'est point à nous, au reste, qu'il appartient d'examiner sous ce point de vue des productions réellement originales et marquées au coin d'un génie créateur; et nous nous garderons bien d'imiter le pieux zèle du fils de Racine, poursuivant les erreurs théologiques d'un poëte puritain avec un sérieux qui rend quelquefois ses remarques risibles. Milton doit être jugé dans ses propres opinions; et, au tribunal de la littérature, il n'est pas plus condamnable de s'être écarté des principes de l'église romaine, qu'Homère d'avoir apporté quelques changemens à la théogonie d'Hésiode. De même Klopstok sera libre de donner au Père Éternel une espèce de confident, d'admettre la pluralité des mondes, de placer des hommes innocens dans je ne sais

quelle planète située entre le ciel et la terre, d'emprunter du judaïsme des génies administrateurs qui gouvernent les différentes parties de l'univers. Mais il nous sera permis de nous demander si le fond même des sujets choisis par les deux poëtes est bien du domaine de la poésie épique, si leur grandeur n'est pas plus propre à accabler nos esprits qu'à les élever, s'il peut enfin y avoir un véritable intérêt poëtique dans une suite d'événemens amenés et consommés par une puissance irrésistible que dirige une infaillible prescience.

Avouons qu'à cet égard, comme à beaucoup d'autres, les modernes ont outre-passé les limites que les anciens avoient si sagement posées. Voyez quel goût admirable a présidé aux inventions d'Homère ! Tout est chez lui merverveilleux : ses dieux sont partout; ils se mêlent de tout; mais ses dieux sont faits comme nous, comme nous ils sont des créatures : tourmentés de nos passions, assujettis à nos foiblesses, ils semblent autant nos complices que nos maîtres, et leurs imperfections sont la mesure de l'intérêt qu'ils nous inspirent. Au-dessus d'eux, comme au-dessus de nous, règne le destin, l'inflexible destin dont nul n'ose proférer le redoutable nom. Enfoncé dans les saintes ténèbres qui environnent la première cause, il n'interviendra point visiblement dans les débats des hommes et des dieux; on ne l'invoquera point; il est sourd à nos cris; rien ne fléchira son immuable justice, et Ju-

piter même se soumettra, sans murmure, en voyant trébucher les balances d'or où sont pesés les intérêts du ciel et de la terre.

Chez nous, chez le poëte anglais surtout, quelle différence, quel inconcevable abus de de l'intervention divine! Ce ne sont pas seulement les puissances secondaires, c'est le tout-puissant lui-même, c'est Dieu en personne qu'il ose mettre en scène. Il se montre à découvert, il agit; que dis-je, il agit, il parle, il discute, il commente sa révélation et explique ses mystères. Accablés ainsi à la fois par la présence du juge suprême et par la manifestation de son inébranlable volonté, nous ne suffisons pas longtemps à tant d'admiration et à tant de crainte; nous fuyons l'éblouissant séjour de l'incorruptible innocence, pour rentrer dans le cercle de nos affections habituelles, pour chercher des êtres heureux ou malheureux comme nous, retrouver parmi eux nos émotions accoutumées, espérer, craindre, nous réjouir et pleurer avec eux : nous fuirons plutôt jusqu'aux enfers pour y contempler des passions qui excitent dans nos âmes un ébranlement sympathique; tout en le détestant, nous suivrons d'un regard curieux l'ennemi du genre humain; ses tortures nous surprendront un mouvement de pitié, son indomptable constance, un mouvement d'admiration : et Milton n'aura réussi qu'à faire de Satan le héros de son poëme.

Rendons justice à Klopstok; il y a bien moins d'écarts à lui reprocher : imitateur de Milton,

auquel il emprunte plusieurs de ses fictions et plusieurs de ses personnages, il a évité une partie des fautes de son modèle, en traitant un sujet dont le choix paroîtroit peut-être moins convenable, si on ne le jugeoit que d'après les règles de la poésie épique. Inférieur au poëte anglais en audace et en énergie, il le surpasse beaucoup par la sagesse et le goût; ses inventions sont plus circonspectes, il se conforme avec une fidélité plus religieuse à la lettre des écritures. Si la Messiade a, en commun avec le Paradis perdu, le vice radical d'un sujet pris dans les actes les plus mystérieux de la divinité, si le poëte allemand est quelquefois entraîné vers ces profondeurs ténébreuses de la métaphysique chrétienne, où la muse même de Sion voit expirer la lumière qui la dirige et le feu dont elle est embrâsée, au moins ce n'est pas dans la bouche de l'Éternel qu'il a placé les discussions de la théologie et les arguties de l'école; au moins le Tout-Puissant ne se montre jamais que dans l'appareil de sa majesté; au moins le chantre du Messie a trouvé, dans la nature humaine de Jésus, un voile qui tempère l'éclat de la Divinité; dans son abaissement, des degrés qui nous élèvent jusqu'à lui; dans ses souffrances, une source de compassion propre à fixer sur lui un intérêt qui ne s'en détourne jamais. Ce n'est plus un monde idéal, où le père et la mère des hommes sont les seuls êtres de notre nature; Dieu lui-même est homme; il est environné d'hommes comme nous; ses disciples et leur nation, ses adora-

teurs et ses juges, ses persécuteurs et ses bourreaux, tout nous rappelle à nous mêmes en nous rappelant à lui. Nous aimons ce qu'il aime, nous détestons ce qu'il hait. Les enfers font horreur; et s'il y descend un rayon de pitié, elle sera pour le malheureux Abbadona, entraîné malgré lui dans les infernales cohortes; malheureux parce qu'il fut coupable; intéressant parce qu'il se repent. Nous le suivons avec anxiété, reprochant à Satan ses fureurs, cherchant la terre pour y jouir de la vue du Christ, détournant ses regards confus de l'ami qu'il a laissé dans les phalanges célestes, et sollicitant en vain un pardon que la souveraine justice refuse à l'ange déchu, au même instant où la souveraine miséricorde le prodigue à l'homme régénéré.

La pitié! Jamais Klopstok n'a essayé en vain de l'inspirer; jamais il n'a manqué l'expression des sentimens généreux et nobles dont sa belle âme étoit remplie; et cette expression est presque toujours touchante et sublime, parce qu'à un cœur profondément sensible, il unissoit un esprit grave et religieux, et une force de méditation qui soutenoit les élans d'une imagination puissante et hardie. Amant passionné de la nature, s'il l'interroge et la décrit quelquefois avec ces soins un peu recherchés qu'on a reprochés aux écrivains de sa nation, plus souvent il la peint à grands traits et avec le genre d'enthousiasme qui lui est propre. Au-dessus d'elle, en elle, il voit toujours celui qui la tira du néant, et ne l'entrevoit jamais sans des transports de

reconnoissance et d'amour. S'il cherche une âme dans le plus petit insecte (1), c'est pour qu'il remercie son auteur du bienfait de l'existence ; et chaque hommage qu'il rend à la création est un hymne qu'il adresse au créateur.

Que l'on n'attende pas d'un esprit ainsi constitué autant de vigueur dans l'action que de profondeur dans la pensée : il hâtera moins la marche des événemens qu'il n'approfondira le pathétique des situations ; et sa Messiade sera moins un poëme épique qu'une suite de cantiques sacrés, encadrés dans le texte de l'écriture. « Dans les simples paroles de la révélation, nous dit Klopstok, » la religion est déjà un corps vigoureux et sain ; » nos catéchismes ne l'ont que trop souvent réduite à un squelette décharné : le poëte s'en » empare comme il s'emparé de la nature, et » ajoute, à ce qui soumet la raison, ce qui est » propre à toucher le cœur (2). » Telles sont à peu près ses paroles, et tel est l'esprit de sa sublime paraphrase de l'évangile.

On ne se formeroit qu'une idée imparfaite des difficultés que Klopstok eut à surmonter, si on ignoroit l'état où il trouvoit la littérature de sa nation, et surtout la langue dans laquelle il étoit condamné à exprimer ses pensées. Gottsched et son école avoient, à la vérité, déjà rendu quelques services à cette langue ; ils avoient essayé de l'épurer et de lui donner des lois ; mais

(1) Frühlingsfeyer, odes 1759.

(2) Préf. de la Messiade.

une langue n'en reçoit que du génie ; et celle-ci sortit de leurs mains traînante, verbeuse, triviale et embarrassée dans les entraves d'une grammaire qui naissoit avant la littérature, posoit les principes avant d'avoir les exemples, et se formoit des lambeaux de tout ce que les langues analogues avoient de syntaxes et de rudimens. Ce que fit Klopstok paroît être au-dessus des forces humaines, et n'a peut-être point d'exemple dans l'histoire des lettres. Non-seulement il eut le courage de réduire la langue allemande à sa pureté originaire, en la débarrassant de tous les ingrédiens étrangers qu'on y avoit introduits ; non-seulement il lui rendit le caractère homogène qu'elle avoit perdu depuis plusieurs siècles ; mais profitant de son analogie grammaticale avec les langues anciennes, il en régla les inversions sur ce modèle, il perfectionna ses constructions, et lui apprit le secret de ces compositions de mots, qui, pour y être nouvelles, ne lui étoient cependant point étrangères. Les écrivains Grecs lui en avoient fourni l'exemple ; comme eux il n'employa que des élémens indigènes ; et ce que le mauvais goût de Ronsard avoit rendu chez nous si ridicule, devint, pour la poésie allemande, une source inépuisable de beautés. Ce n'étoit pas tout ; en rendant à l'Allemagne un idiôme national, et à cet idiôme la hardiesse poétique, il falloit encore rendre au poëte sa lyre et l'harmonie de ses chants. Dédaignant et ces répétitions de consonances, et ces répétitions de lettres, et ces sy-

métriques distributions de syllabes qui constituoient l'artifice des anciennes poésies germaines; dédaignant ces retours périodiques de désinences que les modernes ont presque universellement adoptés pour marquer, par la rime, le terme d'un vers dont le rythme n'a pas réglé l'étendue; persuadé que la cadence est dans la valeur plutôt que dans le nombre des syllabes, il osa penser que l'accent de sa langue pouvoit être asservi aux règles d'une sévère prosodie. Cet accent étoit vague et indéterminé; il en démêla les principes et lui prescrivit des lois; où la quantité étoit perceptible, il se soumit à l'usage; où elle étoit indécise, il la fixa; et se sentant dès lors en état de prétendre à l'harmonie des anciens, également hardi et dans le choix de son sujet, et dans le choix de son système poétique, Klopstok, âgé à peine de vingt-quatre ans, offrit à l'Allemagne, doublement étonnée, un poëme dont le Messie étoit le héros, et dont le vers étoit l'hexamètre des Grecs et des Romains.

La Messiade fit la plus grande sensation; elle fut accueillie avec transport; et s'il fut permis à quelques bons esprits de douter que l'Allemagne eût à espérer la possession d'un poëme épique, du moins il ne fut plus douteux qu'elle n'eût acquis le premier de ses poëtes sacrés, et l'un des premiers lyriques modernes. Après ce succès, presque sans exemple, le jeune Klopstok, recherché par tous les amateurs de la littérature et de la poésie, se rendit à Zurich, sur l'invitation de plusieurs hommes dont les noms

sont chers aux lettres, tels que Bodmer, Breitinger, Gessner, qui y avoient formé une Société littéraire dont l'influence, sur la littérature allemande, avoit déjà produit les plus heureux effets. Les conseils, les lumières qu'il trouva dans cette réunion, contribuèrent à mûrir et à perfectionner son talent; et il a toujours regardé l'année qu'il passa en Suisse, au sein de l'amitié et au milieu des beautés majestueuses et pittoresques de la nature, comme une des plus belles de sa vie.

Cependant Klopstok, né sans fortune, alloit être obligé de faire diversion à la poésie : il se disposoit à regret, en quittant Zurich, à reprendre l'étude de la théologie, dont le domaine ne pouvoit plus appartenir qu'à son imagination, et à se livrer à l'instruction de quelques enfans, pour fournir à ses besoins journaliers, lorsqu'un nouveau Mécène vint lui procurer cet heureux loisir si cher aux Muses, et sans lequel on n'en obtient guère que des faveurs passagères et communes. Les premiers chants de la Messiade étoient tombés entre les mains de M. le comte de Bernstorf, au moment où il alloit quitter la France, où il étoit ministre de Dannemark, pour retourner dans son pays. Enchanté et surpris de lire, pour la première fois, des vers allemands exprimant des idées sublimes, dans un langage propre à flatter des oreilles délicates, il proposa au poëte de se rendre auprès de lui aussitôt qu'il seroit de retour à Copenhague, et lui fournit les moyens nécessaires pour faire le voyage. Klopstok partit

en 1751. En passant à Hambourg, il fit la connoissance d'une femme aimable, spirituelle et sensible, appelée Méta Moller, en qui l'enthousiasme pour le poëme se changea subitement en passion pour le poëte, sur lequel elle fit pareillement l'impression la plus vive. Un instant leur suffit pour s'aimer, se le dire, se le persuader l'un à l'autre : le mariage fut bientôt terminé, et Klopstok ne quitta Hambourg qu'après être devenu l'heureux époux de la belle Méta. Lorsqu'il fut arrivé à Copenhague, le comte de Bernstorf le reçut comme un ami, l'admit bientôt dans son intimité, et pour le mettre à l'abri désormais de toute inquiétude et lui assurer une indépendance entière, il lui fit accorder, par le roi Frédéric V, une pension plus que suffisante pour qu'il pût vivre en liberté partout où il lui plairoit de fixer sa demeure. La reconnoissance étoit le plus fort et le plus doux des liens pour une âme comme celle de Klopstok ; il devint inséparable de son généreux bienfaiteur, et ne s'éloigna de lui que pour aller, par intervalles, passer quelque temps à Hambourg au milieu de la famille de son épouse. Depuis que la mort la lui eut ravie, en 1758, ses absences furent moins fréquentes et moins longues; et lorsque le comte fut disgracié, après la mort de Frédéric V, Klopstok, au risque de perdre la pension dont il lui étoit redevable, le suivit dans sa retraite, et ne le quitta presque plus pendant ses dernières années. Il ne fut cependant point dépouillé de cette pension ; il en a joui jusqu'à la fin de sa vie, ainsi que de celle

qu'il tenoit de la munificence du Margrave, aujourd'hui l'Électeur de Bade, qui l'avoit appelé à sa Cour, et lui avoit donné cet honorable témoignage de son estime et de sa satisfaction.

Le lieu qui avoit vu naître Méta Moller, et qui possédoit sa cendre, étoit devenu la patrie de Klopstok; son cœur n'en connoissoit plus d'autre; la terre qui couvroit son épouse étoit sacrée pour lui : il revint donc après la mort du comte de Bernstorf, se fixer à Hambourg, et il y a passé, presque sans interruption, les trente dernières années de sa vie, entouré de quelques amis dont l'âme étoit au ton de la sienne, honoré et chéri de ses concitoyens, et recherché des étrangers, qui souvent accouroient de loin pour le voir et pour rendre hommage au grand poëte dont les chants avoient tant de fois charmé leur cœur et leur imagination.

Klopstok devoit beaucoup aux grecs; il leur rendit peu : sa muse n'avoit reçu les leçons des muses de la Grèce que pour apprendre d'elles à chanter plus dignement les dieux, les héros, la nature de son pays. Toujours elle est chrétienne, ou bien elle est allemande. Descend-elle du Sinaï ou du Calvaire, qu'on ne la cherche point sur l'Olympe ou sur l'Hélicon ! Vous la trouverez environnée des Nornes (3) teutoniques, s'égarant avec ces nymphes dans les ombrages sacrés du Glasor (4), et s'abreuvant à longs traits

(3) Espèce de nymphes.

(4) Forêt de Valhalla, dont les arbres portoient des rameaux d'or.

des eaux du Mimer (5). Braga est son Appollon, les Bardes, les Scaldes sont ses modèles, et la sombre Mythologie des Scandinaves a seul de l'attrait pour un esprit que le christianisme avoit profondément empreint de son caractère grave et religieux.

Dans la Messiade, il avoit lutté avec avantage contre les difficultés de son sujet; dans ses odes, il les domine toutes. C'est là que ce génie impatient des obstacles dispose à son gré et des images et des couleurs et de l'expression. Chacune de ses odes est l'élan du sentiment profond dont son âme étoit alors pénétrée : il chante son Dieu ; ce sont autant d'hymnes classiques dans sa nation, et dont plusieurs ont été adoptés par son église : il chante sa patrie, Arminius renaît dans ses chants ; le Telyn (6) des Bardes ranime l'ardeur des phalanges guerrières ; les célestes portes de Valhalla (7) se rouvrent aux héros expirans les armes à la main, et la triste Héla (8) reçoit et retient dans ses ténébreux domaines les lâches qui ont craint de mourir pour leur pays. Ailleurs Uller, le plus beau des dieux, armé de sa flèche, chaussé de ses patins, préside aux ébats de l'impatiente jeunesse, qui dispute le

(5) Fontaine de la poésie et de la sagesse.

(6) La harpe des Bardes.

(7) Demeure céleste d'Odin et des Ases.

(8) Divinité inférieure qui préside aux demeures souterraines de ceux qui n'ont pas eu le bonheur de mourir en combattant.

prix de la course sur les plaines glacées des fleuves. Le vin du Rhin est le falerne qui l'inspire ; et s'il embrasse ses amis, c'est à Wingolf (6) qu'il les trouve assemblés. Se dispose-t-il à de nouveaux chants, déjà sa muse a choisi le rythme qui réglera son ardeur impétueuse. A voir à la tête de ses odes les signes de l'harmonie dont elles vont retentir, il semble entendre le Barde accordant sa harpe ; et l'enthousiasme qui le saisit a déjà passé tout entier dans l'âme de celui qui s'apprête à l'écouter. Il cède au transport qui l'anime : ses chants se couperont-ils en strophes, imiteront-ils le désordre de la muse d'Ossian ? Il délibère, et déjà son génie l'a entraîné : c'est la course d'Uller sur le cristal des eaux ; c'est le vol de Gna (10) dans les profondeurs des cieux ; c'est l'Ebre roulant avec ses flots tumultueux la tête sanglante et la lyre d'Orphée. Rien ne l'arrête ; sa pensée soumet et la langue et le rythme, et triomphe des entraves mêmes qu'elle s'est données. Noble et sublime dans ses odes sacrées, brûlant et impétueux dans ses odes patriotiques ; combien il est sensible et touchant quand il cède à l'amour !

« Quand je serai mort, dit-il à Fanny (11), « quand mes ossemens seront tombés en pous- » sière ; quand toi-même tu auras achevé depuis

(9) Le séjour de l'amitié, présidé par la déesse *Hlyn*.

(10) La messagère de la première des Déesses, appelée *Freya*.

(11) Odes, 1748.

» long-temps de me pleurer, et que tes yeux se » seront à leur tour fermés à la lumière ; quand » ce sourire calme et serein, et ce regard qui « pénètre jusqu'à l'âme seront enveloppés des » voiles de la mort; quand elle sera perdue dans » l'abîme du passé, cette pure et noble vie que » tu caches aux yeux vulgaires, cette vie plus » digne de souvenir que les chants immortels » du poëte; quand ton cœur, hélas ! aura depuis » long-temps oublié un plus heureux que moi.... » un plus heureux ! Laisses-moi cet orgueil, non » pas un meilleur : alors viendra un jour où je » sortirai de ma tombe, un jour où tu sortiras » de la tienne; alors, ô Fanny ! il ne sera plus » au pouvoir du sort de séparer des âmes que la » nature avoit faites l'une pour l'autre. Entre la » fortune et la vertu Dieu tiendra la balance ; ce » qui ne peut compâtir ici bas fait partie là haut » des harmonies éternelles.

» Quand alors éveillée, dans l'éclat de ta jeu- » nesse, tu me verras accourir... Oh ! ne » tarde pas, n'attends point que l'ange me tende » la main pour m'amener à toi : reçois ton ami » dans tes bras, ton ami baigné des pleurs dé- » licieux de l'autre vie. Je te serre contre mon » cœur... O immortalité ! nous te goûtons toute » entière... Venez, vous qu'aucune voix ne » peut chanter, joies pures, joies inexprima- » bles comme l'est maintenant ma douleur.

» Et que ma vie s'écoule ; elle sonnera l'heure » qui nous appelle au tombeau ! Les autres sont

» dévoués aux sombres ennuis et à la profonde » mélancolie de l'amour. »

Il y avoit quarante ans que Klopstok enchantoit l'Allemagne ; nous le connoissions par quelques traductions, et il sembloit ne pas nous connoître. Entraîné par cette admiration presque exclusive, que les nations d'origine germanique professent en commun pour leur littérature respective, il étudioit les Anglais ; il imitoit Milton ; il ne trouvoit rien à imiter dans ces productions du génie où brillent les grâces italiennes, et la noble et élégante pureté française. La révolution se déclare ; aussitôt Klopstok tourne vers nous ses regards. Il voit un grand peuple s'élançant vers la liberté ; son âme généreuse s'enflamme, et nous devenons ses frères. Avec nous il espère, et chante les premières victoires que les lumières remportent sur les préjugés ; avec nous il souffre et déplore nos longs malheurs. A l'aspect des monstres exécrables qui ont déchiré le sein de leur patrie, sa muse est saisie d'une sainte fureur ; il les dévoue aux divinités infernales, et gémit sur le délire d'un peuple qui, pour suivre ceux qui l'entraînent à sa perte, immole ses premiers guides et ses impuissans vengeurs. « O » démence sans exemple ! j'ai vu, dit-il, des » générations s'entr'égorger pour savoir comment » on est heureux au-delà du tombeau ; celle-ci » s'égorge pour savoir comment on doit être » heureux en deçà. » Remercions avec lui le ciel de ce qu'il a assez vécu pour entrevoir de plus beaux jours, et de ce qu'après cinquante

ans de travaux dont la mémoire ne périra pas, le chantre de la patrie, de la religion et de la vertu, ne soit pas descendu dans la tombe sans y emporter l'espérance.

La carrière de Klopstok a été encore marquée par plusieurs ouvrages brillans ou utiles. On a de lui un discours sur la langue allemande, dont l'amélioration l'a occupé jusques dans sa vieillesse. Il a composé aussi des tragédies dont les sujets sont pris, soit dans l'histoire sacrée, soit dans celle de l'antique Germanie. La mort d'Adam a été traduite dans presque toutes les langues de l'Europe ; et sa tragédie d'Arminius, entremêlée de chants, a créé un genre nouveau qui a peut-être trop de défauts pour qu'un autre que lui puisse en faire ressortir les beautés.

Notre révolution nous a donné Klopstok ; un décret de l'assemblée constituante le mit au nombre des citoyens français, et il se glorifia de cette adoption. L'Institut national le mit ensuite au nombre de ses membres ; il avoit vivement ambitionné cet honneur, et il en témoigna sa reconnoissance par une lettre qu'on peut regarder comme un morceau de littérature ; et c'est le dernier qui soit sorti de sa plume. Il fut frappé au printemps de l'année 1802, d'une attaque d'apoplexie qui l'avertit qu'il approchoit du terme ; il a cependant vécu jusqu'au printemps suivant, et a conservé, jusqu'aux derniers momens de sa vie, les facultés de son esprit et la sérénité de son âme. Il étoit sans cesse occupé des images sublimes qu'il a créées, et qui animent

toutes

toutes ses poésies ; elles sembloient voltiger autour de lui pour le consoler et lui faire oublier ses souffrances, et il s'est endormi, entouré de ces songes célestes, le 13 mars 1803.

Sa mort a causé un deuil national en Allemagne ; deux villes voisines et rivales, Hambourg et Altona se sont réunies pour célébrer ses funérailles : le magistrat, les habitans des deux sexes, de toutes les classes et de tous les âges, l'ont accompagné jusqu'au lieu qu'il avoit choisi pour sa dernière demeure. Son cercueil, couvert de couronnes de fleurs, a été déposé, pendant qu'un chœur de jeunes filles chantoit son hymne à la résurrection, au pied du tilleul qu'il avoit planté sur le tombeau de sa première épouse, et sous la pierre sur laquelle il avoit fait graver, quarante ans auparavant, ces mots dictés par l'amour et par la douleur : *Ici Méta attend son époux.*

Cette pompe funèbre d'un grand homme, cette triste réunion des cendres de l'époux aux cendres de l'épouse auroient encore eu, sans doute, quelque chose de plus religieux et de plus touchant, si Klopstok, plus fidèle à l'engagement qu'il avoit pris avec lui-même et avec Méta, au moment où il l'avoit perdue, ne s'étoit point engagé dans les liens d'un second hymen ; s'il avoit rapporté, toute entière, à l'ombre consolée de la tendre Méta, la chaine qui les avoit unis, et que la mort n'auroit pu briser : s'il étoit arrivé seul à ce rendez-vous solennel que son cœur lui avoit autrefois donné, et où il étoit

attendu seul : on pourroit désirer, sans doute, qu'une âme si sensible, si noble, si élevée n'eût rien eu de vulgaire, et n'eût, pour ainsi dire, tenu à la terre que par la pensée ; mais Klopstok, malgré son génie, n'étoit qu'un homme ; et loin de nous l'intention de lui faire un reproche de n'avoir pas été entièrement exempt des foiblesses de l'humanité.

# POÉSIE.

## TRADUCTION DU DANTE.

## L'ENFER.

### CHANT Vᵉ.

Je m'enfonçai dans ce noir labyrinthe:
Je descendis dans un nouveau séjour,
Moins étendu que la première enceinte,
Triste demeure, impénétrable au jour,
Et que remplit le supplice et la plainte
Des cœurs rendus coupables par l'amour;
Quelle douleur saisit mon âme émue!
Lorsque jetant, autour de moi, la vue,
Je découvris tant d'objets malheureux
Que leur foiblesse engloutit dans ces lieux.
Minos armé de son urne terrible,
Dès notre abord épouvanta nos yeux;
C'est sous les traits d'un dragon monstrueux
Qu'on voit siéger ce juge incorruptible;
Son corps se roule en anneaux écailleux,
De la Gorgone il a la tête horrible.
Tout ce qui meurt comparoît devant lui,
Et là chacun se sent contraint à faire,
De ses erreurs, l'aveu triste et sincère.
A son aspect toute espérance a fui.
Ceux qu'il condamne apprennent leur sentence.
Par les replis que fait sa queue immense,
Qui, recourbée en plus ou moins de tours,
Sert à marquer les degrés du supplice,
A désigner les différens séjours
Que leur prescrit l'éternelle justice.

A chaque arrêt, sur l'heure exécuté,
Le malheureux tombe précipité.

Minos me voit : étonné de l'audace
Qui m'amenoit dans ce séjour d'horreur,
D'un ton sinistre où gronde la menace,
Où marches-tu, dit-il? crains une erreur!
Si ton désir trop curieux t'égare
Dans les détours du ténébreux Ténare,
S'il te retient, c'est pour l'éternité....

Mon guide, alors, avec sérénité
Lui répartit : Minos, que vous importe?
La volonté d'en-haut est la plus forte;
Soumettez-vous avec docilité
A ce pouvoir, à cette volonté.
C'est vainement, quand nos pas l'accomplissent,
Que de l'enfer tous les monstres frémissent,
Nous poursuivrons nos desseins entrepris.

Des cris, alors, d'épouvantables cris,
Autour de nous, s'élevant, avec rage,
D'un vif effroi frappèrent mes esprits.
Tel l'Océan, soulevé par l'orage,
En mugissant, vient frapper son rivage.

Je fus témoin d'un spectacle nouveau
Qui, dans mon cœur, a gravé son image.
Je choisirai mon plus sombre pinceau,
Pour esquisser ce lugubre tableau.

Vous avez vu, quand la triste froidure,
De son éclat dépouillant la nature,
A fait sentir ses premières rigueurs;
Au haut des airs épaissis de nuages,
Se rassembler, pour changer de rivages,
Le noir essaim des oiseaux voyageurs.

Ainsi je vis ces âmes tourmentées,

Par tourbillons, dans cet air sulphureux,
Voler, tantôt rapidement portées
Vers le sommet, près des portes des cieux,
Et dans le fond tantôt précipitées.
Là le blasphème et les rugissemens,
Du désespoir éternels alimens,
Percent l'abîme et vont frapper les nues.
Tels on entend, dans les âpres déserts,
Près du Strymon, que d'éternels hivers
Tiennent captifs, de longs cordons de grues
Pousser des cris qui remplissent les airs.
Quel fut, hélas! le crime de ces âmes?
L'amour! l'amour! — Ce funeste poison
Troubla leurs sens, égara leur raison.
Son feu volage, à d'éternelles flammes
Les ont livré. L'éternelle prison
Sur eux se ferme. « O mon guide, ô mon maître,
» Daignez parler, et m'apprendre les noms
» Des malheureux qu'en foule nous voyons
» Autour de nous s'offrir et disparoître?
» Tu vois, dit-il, auprès de nous, tu vois
» Cette ombre auguste, à la démarche altière,
» Qui se présente à tes yeux la première;
» Toute l'Asie obéit autrefois
» A son pouvoir et respecta ses loix.
» Elle est illustre, elle vit dans l'histoire,
» Elle a laissé cent monumens fameux,
» Sémiramis fut son nom glorieux,
» Mais son supplice, aussi grand que sa gloire,
» Expie ici des crimes moins connus,
» Et satisfait aux mânes de Ninus.
» Tu vois Didon: cette foible mortelle,
» A son époux, à son peuple infidelle,

» Sur un bûcher, autel du désespoir,
» Voyant partir le Troyen son idole,
» Mais oubliant Sichée, elle s'immole
» A son amour et non à son devoir.
» A ses côtés l'adroite Cléopatre
» Étale, encor, ses charmes dangereux.
» Mer d'Actium, ton mobile théâtre
» A vu l'excès de leur pouvoir honteux!
» Tu vois Hélène, Hélène dont les yeux
» Ont embrâsé la Grèce et la Phrygie,
» Fléau commun de sa double patrie.
» Tu vois, plus loin, ce guerrier indompté,
» Fils de Thétis, qui pour Iphigénie
» Sacrifia son héroïque vie.
» Tu vois Paris et sa molle beauté.
» Tu vois Tristan, d'amour noble victime....

Mais quoi! jamais pourrai-je ici nommer
Tous ces mortels dont l'amour fit le crime,
Qu'il me montra, qui peuplent cet abîme;
Qui pour souffrir semblent s'y ranimer?
Mes sens, émus de leurs cris lamentables,
A mon esprit les peignoient moins coupables,
Et je sentois tout mon cœur effrayé
Se déchirer d'horreur et de pitié.
En parcourant ces voûtes ténébreuses,
Je reconnus deux ombres amoureuses;
Leurs foibles bras s'entrelaçoient encor,
Lien coupable et qui causa leur mort!
Touchans objets, victimes malheureuses!
En butte aux coups de l'amour et du sort;
Barbare sort! quelle âme généreuse
Peut refuser à ce noir souvenir
Une pitié profonde, douloureuse?

Infortunés! dis-je, avec un soupir,
Quel châtiment, quelle agonie affreuse
Ils ont trouvé dans les bras du plaisir!

Comme l'on voit deux blanches tourterelles,
De leur amour, lorsque les tendres fruits
Ont fait dans l'air percer leurs foibles cris,
Entrelaçant et leurs becs et leurs ailes,
Voler ensemble à leur nid délaissé;
A mes accens, tel ce couple fidelle
Volant vers moi, fendoit l'ombre éternelle;
A cet aspect mon cœur étoit *brisé*.

« O vous, leur dis-je, en ma douleur profonde,
» Belle Françoise, ornement des climats
» Où, fatigué d'arroser tant d'Etats,
» Le Pô, traînant vingt fleuves sur ses pas,
» Au sein des mers précipite son onde.
» Vous, son beau-frère, ô Paul, vous tant de fois,
» Si jeune encor, vainqueur dans nos tournois,
» Le Ciel n'a fait que vous montrer au monde,
» Des plus beaux dons vous naquîtes ornés,
» Dans votre fleur vous tombez moissonnés.

» Par quelle éclipse imprévue, effroyable,
» L'astre d'amour n'a-t-il lui qu'un moment
» Et sur l'amante et sur le tendre amant?
» Daignez nous dire, ô couple trop aimable,
» Comment naquit ce profond sentiment
» Qui vous lia, qui semble inaltérable,
» Qui vit encor dans ce lieu de tourment?
» Apprenez-nous et son commencement,
» Et ses progrès et sa fin déplorable? »

« Tu n'as donc pas une âme impitoyable,
» Me dit Françoise, à tes pleurs je le vois;
» Je t'en rends grâce. Hélas! qui que tu sois,

» Puisse le Ciel, pour nous inexorable,
» Te réserver un sort plus favorable !
» De ton devoir, mieux que nous suis les loix.
» Vis plus heureux : tu veux donc que ma voix
» Te fasse encor le récit lamentable
» De nos malheurs rappelés tant de fois ;
» Les pleurs qu'on donne aux maux d'un misérable
» Semblent peut-être en alléger le poids:
» Et cependant c'est r'ouvrir la blessure
» D'un tendre cœur; les regrets superflus,
» Les souvenirs d'un bonheur qui n'est plus,
» Ne font qu'aigrir la peine qu'on endure.
» Tu vois l'objet de mon unique erreur,
» C'est mon excuse, oui je l'aimois, oui j'aime,
» J'adore encor cet époux de mon cœur.
» Le Ciel témoin d'une innocente ardeur,
» Le fut aussi de l'horreur juste, extrême,
» Que je jurai jusqu'au pied de l'autel
» A l'autre époux, à ce tyran cruel,
» Dont la fureur, d'un coup deux fois mortel,
» Trancha nos jours au sein du bonheur même.
» Entre mes bras c'est lui que je pressois,
» Lui qu'on ne peut me ravir désormais.
» Quand cet époux, quand ce frère barbare
» (Caïn l'attend dans le fond du Ténare)
» Fondit sur nous ; transportés, éperdus,
» Dans les plaisirs, dans la mort confondus,
» Lorsque notre âme et se mêle et s'égare,
» Le fer nous frappe, et nous ne craignons plus
» Qu'aucun destin aujourd'hui nous sépare.
» Nous espérions, hélas ! de plus longs jours,
» Quand nos beaux ans commencèrent leur cours,
» Qu'enfans encor, simples et sans détours,

» Assis, tous deux, sans témoins, sans alarmes,
» Au fond des bois, nous lisions les amours
» De Lancelot. Ce récit plein de charmes
» Faisoit passer dans nos sens, dans nos cœurs,
» L'ardeur brûlante et les molles langueurs
» Nous savourions, à l'envi, la peinture
» D'un feu constant et d'un tendre retour.
» Cette naïve et touchante lecture
» Devint pour nous le truchement d'amour.
» O doux instant, ô fatale journée,
» Nous en étions à cet heureux moment
» Où Lancelot, du prix le plus charmant,
» Vit sa constance à la fin couronnée,
» Quand il couvrit, sous un baiser brûlant,
» De Geneviève un sourire agaçant,
» Quand il cueillit de sa bouche enivrée,
» Tous les trésors d'une bouche adorée.
» De Lancelot imitant le transport,
» Mon jeune ami vainquit mon foible effort;
» Par un baiser sa foi me fut donnée.
» Ce seul instant, ce baiser, fit le sort
» Du malheureux et de l'infortunée
» Qui sont passés de l'amour à la mort. »

Elle se tut. Mon âme resta pleine
De ses accens. Paul, sur son sein penché,
Fondoit en pleurs et respiroit à peine;
Et moi, tremblant, pâle, l'œil attaché
Sur ce beau sang dont leur flanc est taché,
Je demeurai sans pouls et sans haleine,
Comme un mortel que la foudre a touché.

Par M. Carrion-de-Nisas.

# VARIÉTÉS, NOUVELLES

## ET

# CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

## NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

### HOLLANDE.

La *Société Batave* des Sciences à ROTTERDAM s'est réunie, le 26 d'août 1804, en séance générale. Parmi les mémoires envoyés, deux ont été jugés dignes des honneurs de l'impression, savoir : *un Mémoire sur la construction des Digues, avec des Remarques sur le passage des vaisseaux*, par J. P. VAN CAPELLE, directeur de l'école d'architecture et de navigation à Grœningue : un autre *sur la direction, l'inflexion et la réfraction de la Lumière dans le prisme*, par P. CURTEN, *membre de la Société Batave.*

La Société a ensuite proposé le prix suivant, pour le 1^er^. mars 1806.

*Les savantes recherches des chymistes français* FOURCROY *et* VAUQUELIN *sur les substances de l'Urine, ayant rendu cette matière digne de l'attention des chymistes, on désire avoir une analyse chymique satisfaisante de l'urine dans les différentes époques de plusieurs maladies.* Le Prix est une médaille d'or, de la valeur de 20 ducats.

La *Société de Littérature Hollandaise* établie à

Leyde, qui a tenu, le 14 juillet, sa séance anniversaire, n'a pas cru devoir distribuer, cette année, les prix aux mémoires envoyés, dont aucun n'a rempli ses vues. Elle a proposé les questions suivantes, pour le 1^er^. janvier 1806 :

*Fixer l'époque où l'ancienne Jurisprudence des Pays-Bas a été abolie, pour être remplacée par le Droit Bourguignon : en reste-t-il encore des traces historiques, et quelles sont-elles?*

*Examiner l'Origine et la Destination de l'ancien château ruiné dit* Valkenhof, *situé près de Nimègue, et l'importance des monumens antiques qui se trouvent dans ce canton.*

Le prix consiste, comme à l'ordinaire, en une médaille d'or de la valeur de 150 écus hollandais. Les mémoires, adressés francs de port au secrétaire perpétuel M. *Siegenbeeck*, ou bien à M. *Van Beeck Calkoen*, doivent être écrits en hollandais ou en latin

La *Société Batave* qui se nomme *Tot Nut van't Algemeen*, c'est-à-dire, *pour l'utilité publique*, a tenu sa séance publique le 14 et le 15 août. La Société a rendu son jugement sur les mémoires envoyés ; il en a été lu quatre sur cette question : *Déterminer les faits remarquables de la vie des Apôtres.* Le prix a été adjugé à M. Adriani, prédicateur à Tjallabird en Frise.

Sur la question : *Qu'est-ce que la connoissance de soi-même? de quelle utilité est-elle pour l'homme?* Il y a eu dix mémoires : le prix a été donné à M. Reddingius, prédicateur à Dronryp.

Le Prix proposé pour la solution de la question : *Donner au peuple un livre élémentaire où se trouve une description des plus simples expériences de la physique, et des productions de la nature ; déterminer l'utilité d'un pareil ouvrage pour l'agriculture,*

a été remporté par M. Uilkens, prédicateur à Eenrum en Grœningue.

La Société a trouvé que le mémoire suivant: *Description de tous les genres de métiers et de manufactures, etc.*, par G. Van der Greuve, seroit digne d'un prix. Elle a couronné ensuite le *Manuel d'économie domestique à l'usage des mères de famille*, par le prédicateur Van der Tunck, et a décerné à son auteur la médaille d'or.

La Société ayant rendu son jugement sur les mémoires cités, a proposé de nouveau, pour le 1^er^. février 1806, les questions suivantes:

1. *Vie d'un vrai Chrétien*, ou, *Voyage d'un chrétien pour l'autre vie.* Elle désire qu'on appuie principalement sur la description des différentes situations dans lesquelles un chrétien peut se trouver. Elle veut que ce mémoire soit écrit d'un style simple et clair, pour qu'on puisse le mettre entre les mains du peuple.

2. *Tableaux des félicités de la vie domestique, tirés de l'histoire;* le tout pour contribuer à affermir le bonheur domestique.

3. *Donner la description de l'utilité que les hommes peuvent tirer des productions des trois règnes de la nature.* Le terme, pour la solution de cette question, est fixé au 1^er^. février 1807, parce que la Société désire que ce sujet soit traité un peu amplement.

4. *Donner des élémens de la physique, à l'usage du peuple, propres à bannir la superstition et les préjugés.* La société désire que ce livre soit écrit dans le genre de celui que M. Helmuth a publié en 1798 à Brunswic, et qui porte pour titre: *la Physique mise à la portée de tout le monde, et propre à dissiper les erreurs de la superstition.*

Le prix destiné pour chacun de ces objets est une

médaille en or, et pour l'*accessit* une en argent. Les mémoires doivent être envoyés au secrétaire de l'Académie, sous l'adresse suivante : *An den algemeenen secretaris der Maatschappy ter Vergaderplaats van de hoofd. Bestuur, welke is in de gewezene kerk de Zon, op den Zingel, by de Blaauwburgwal te Amsterdam.* Ils devront être écrits en français, en allemand ou en hollandais.

La *Société des Sciences de* HAARLEM a tenu, le 26 mai, une séance publique. M. J. TEDING VAN BERKHOUT, président de la Société, a ouvert la séance en rendant compte des dissertations et ouvrages qui ont été envoyés sur les questions proposées par elle. Voici les questions données par cette académie à différentes époques, et qui ont été résolues.

1. *Donner l'histoire naturelle et la description des différentes familles des Baleines ; indiquer les lieux où ces animaux aiment le mieux à séjourner ; indiquer de même les moyens les plus sûrs, les moins coûteux et les plus expéditifs de les tuer et de s'en emparer.* La Société n'a reçu qu'un seul mémoire, qui a été jugé digne d'être couronné dans la prochaine séance.

2. *Quelles sont les lumières que les découvertes faites nouvellement sur l'union de l'air avec l'eau ont répandues sur la manière dont les plantes prennent l'accroissement, et quel fruit on en pourroit tirer par rapport à la culture des plantes utiles ?* Le mémoire sur cette question n'a pas rempli les vues de l'académie : elle a été renouvelée pour le 1^er^. novembre 1805.

3. *Jusqu'à quel point connoît-on, depuis les derniers progrès qu'a faits la Botanique, l'influence des différentes espèces d'engrais sur différens sols ? De quelle manière avancent-ils la culture des plantes,*

*et comment faut-il engraisser un sol sablonneux et inculte?* Cette question a été proposée de nouveau jusqu'au même terme.

4. *Sur les causes physiques qui font monter la fumée dans les cheminées, et sur une meilleure construction des cheminées pour en faciliter le passage.* Cette question n'a été traitée que très-superficiellement, et des mémoires envoyés aucun ne lui a paru mériter le prix.

Plusieurs questions que la Société avoit proposées il y a quelques années, et qui n'ont pas été résolues, ont été remises à l'ordre du jour. Le terme fixé est toujours, comme pour les précédens, le 1^er^. novembre 1805.

1. *Qu'ont prouvé les nouvelles recherches sur l'influence de l'oxygène de l'atmosphère accompagnée de lumière ou sans lumière, dans le changement qui en résulte sur les couleurs ; et quel fruit pourroit-on en tirer ?* La Société désireroit que cette question fût traitée d'une manière exacte et solide, afin que les découvertes pussent être d'une utilité générale pour les manufactures.

2. *Quel est le résultat des expériences et des recherches sur la purification de l'eau corrompue par le charbon? comment peut-on expliquer, par des principes chymiques, la manière dont cette purification s'opère, et quel fruit pourroit-on en tirer ?*

3. *Quelles sont les connoissances qu'on a sur la végétation des arbres et autres plantes ? comment pourroit-on acquérir des connoissances plus sûres et plus étendues sur cet objet ; et quel est le fruit qu'on peut tirer des recherches et expériences déjà publiées sur cet objet, pour la culture des arbres ?*

La Société a encore proposé les questions suivantes, pour le 1^er^. novembre 1805.

1. *Comme l'expérience nous prouve tous les jours que l'eau de pluie qui coule par des tuyaux de plomb ou qui est conservée dans un réservoir de ce métal, dissout à la longue beaucoup de particules de plomb, et, ainsi chargée de ces substances, devient d'une influence funeste pour la santé; qu'il est prouvé de même que les alimens conservés dans des vases de plomb acquièrent une qualité qui les rend nuisibles et même mortels,* la Société désire savoir les moyens les plus sûrs pour remédier à ce mal. Elle désire surtout qu'on insiste sur les points suivans : prouver, par des expériences et des recherches, dans quels cas l'eau reçoit le plus de substances de plomb : montrer ensuite s'il n'est pas possible d'empêcher cette influence par une préparation qu'on feroit subir au plomb. — Quels sont les moyens les plus sûrs d'empêcher que l'eau de pluie ne se corrompe dans les tuyaux de plomb ? — Qu'on indique si ce qu'on a débité, il y a quelques années, sur les effets funestes pour la santé produits par l'usage de plomber la poterie, est fondé ou non.

2. *On désire savoir si le* Pinus Sylvestris *est le seul arbre qui vient le mieux dans des terres sablonneuses, si l'engrais végétal le peut perfectionner. Y-t-il d'autres arbres ou arbustes qui puissent supporter un sol sablonneux ? Prouver si ce qu'on a dit des Pins de ces contrées a été vérifié : enfin, montrer si ces plantations sont de quelque utilité, et quel est l'engrais qui convient le mieux à cet arbre.*

3. *La diminution des saumons dans nos rivières, dont la pêche fut autrefois si lucrative, provient-elle de ce qu'on a fait un très-grand abus de cette pêche, ou de l'augmentation du nombre des oiseaux de proie; ou est-ce enfin par l'augmentation subite des mar-*

*souins, des dauphins et autres poissons de mer qui se trouvent sur nos côtes, ou dans les embouchures de nos rivières, et qui font la chasse aux saumons; quel est le moyen le plus sûr de diminuer la trop grande abondance des marsouins, et de tirer le même fruit de cette pêche?*

4. *Quels sont les principes qui déterminent l'euphonie et la prononciation des langues, et qui sont conformes en même temps aux lois de la musique; et sous quels rapports la beauté d'une langue dépend-elle de ces principes?*

Les questions suivantes sont proposées à des époques indéterminées.

1. *Déterminer, pour les Pays-Bas, l'utilité des animaux qui sont, en apparence, nuisibles, et quelles sont les précautions dont il faut se servir en les exterminant.*

2. *Déterminer s'il y a des plantes inconnues dans les Pays-Bas qui peuvent être employées dans la pharmacie, et qui peuvent tenir lieu de drogues étrangères. Les vertus et l'utilité de ces plantes,* si elles en ont, *doivent être prouvées par des expériences.*

3. *Déterminer quelles sont les plantes indigènes qui peuvent servir à une saine et bonne nourriture; et quelles sont les plantes exotiques qui pourroient être cultivées avec fruit dans notre pays.*

4. *Déterminer quelles sont les plantes indigènes qui pourroient servir dans les manufactures; et s'il y a des plantes exotiques dont l'utilité pour les manufactures est reconnue, qui puissent être cultivées avec avantage dans notre sol.*

Le prix de chacune de ces questions est une médaille en or, qui porte le sceau de la Société, ainsi que le nom de l'auteur et l'indication de l'année; ou bien

bien 30 ducats, suivant le goût de l'auteur du mémoire couronné.

La société exige que ces mémoires soient écrits d'un caractère lisible et net. Elle veut qu'on évite les longueurs et les répétitions : la clarté et la briéveté ; voilà les qualités qui recommandent un mémoire.

Les mémoires doivent être adressés, francs de port, au secrétaire perpétuel de la société M. Van Marum, avant le 1^er^. novembre. Ceux dont l'époque n'est pas déterminée doivent être envoyés à la même personne, avant le 1^er^. novembre de chaque année : ils devront être écrits en français, hollandais, allemand ou latin.

Les mémoires qui seront couronnés et ceux qui auront mérité un *accessit*, resteront la propriété de la société.

La société a statué de même que les dissertations sur des objets de physique ou d'histoire naturelle, qui se recommandent par leur intérêt et leur valeur intrinsèque, seront couronnés par elle ; et elle distribuera aux auteurs une médaille en argent, de la valeur de 10 ducats.

### Allemagne.

M. *Justus* Claproth, professeur de Jurisprudence à l'université de Gœttingue, est mort le 10 février. Il a publié plusieurs ouvrages sur la Jurisprudence en général, et, en particulier, sur la procédure civile. M. Claproth étoit né à Cassel le 28 décembre 1728.

Il ne faut pas le confondre avec M. *Martin-Henri* Klaproth, professeur de chymie à l'académie royale d'artillerie de Berlin, assesseur pharmacien du conseil médical supérieur, et professeur de l'établissement des élèves des mines. C'est celui qui fut nommé,

l'année dernière, correspondant de la première classe de l'Institut de France, et dont les travaux en chymie sont connus et estimés de tous ceux qui s'occupent de cette science. Il a consigné les résultats de ses recherches dans différens recueils périodiques qui avoient pour but les progrès des sciences naturelles en général, et ceux de la chymie en particulier. M. Klaproth est né à Wernigerode, le 1^er^. décembre 1743.

Le poëme de *Joseph* de M. Bitaubé, vient d'être traduit en allemand par M. *Heydenreich*. On annonce aussi la traduction de l'ouvrage de M. Say, sur l'*Economie politique*.

L'électeur de Würtemberg a accepté la dédicace de l'ouvrage de M. le lieutenant de Théobald, intitulé : *Les momens décisifs dans l'art de faire la guerre*. L'auteur a reçu de son prince, comme marque d'approbation, une belle tabatière d'or, accompagnée d'une lettre gracieuse. Le même prince a donné 200 ducats à M. Hetsch, inspecteur général de la galerie des tableaux de Stuttgard, qui lui avoit présenté un grand tableau historique, représentant *Régulus faisant ses adieux à sa famille pour retourner dans les fers qui l'attendent à Carthage*.

Le même électeur a donné ordre d'instituer une nouvelle chaire d'*histoire naturelle et de matière médicale*, à l'université de Tubingue; cette chaire sera remplie par M. Ferdinand Gmelin, qui, après avoir terminé un *Voyage Littéraire* de plusieurs années, par une partie de l'Allemagne, l'Italie et la France, avoit encore entrepris un voyage minéralogique en Saxe. Il a déjà pris possession de sa chaire.

Le Magazin Encyclopédique (1), ainsi que plusieurs

(1) Voy. Magasin Encyclop., Janv. 1805, t. I, p. 152, 153.

autres journaux de la capitale, en annonçant la mort de Weisse, l'ami intime de Gellert et de Rabener ont donné une indication de ses principaux ouvrages; mais il me semble que nulle part on a assez insisté sur le principal mérite de Weisse, sur ce qui le caractérise particulièrement. On n'a dit nulle part que c'est à lui qu'on doit une nouvelle branche de littérature, inconnue auparavant, c'est celle des ouvrages destinés aux enfans, qui, depuis une trentaine d'années, occupent une place importante dans le commerce de la librairie.

Des Catéchismes, des Rudimens, voilà à-peu-près à quoi se réduisoit la bibliothèque du premier âge; elle pouvoit passer pour riche lorsque les fables d'Esope et l'*Orbis pictus* (2) s'y trouvoient. Weisse, frappé de l'insouciance qu'il remarquoit en général pour l'éducation, songea à profiter de cette heureuse curiosité dont presque tous les enfans sont doués, pour les instruire d'une manière agréable sur une infinité d'objets utiles et nécessaires à savoir, et dont un grand nombre ne font point partie de l'instruction que reçoivent, ou du moins que recevoient jusqu'alors les enfans : c'est dans cette intention qu'elle publia une feuille hebdomadaire, intitulée l'*Ami des enfans*, qui, par les excellens articles qu'elle renfermoit et par son style agréable, mérita et eut en effet le plus grand succès. Cette feuille périodique fut réimprimée plusieurs fois par l'éditeur légitime, et il en existe en outre plusieurs contrefaçons. L'*Ami*

(2) Ouvrage dont l'auteur avoit pour but de donner aux enfans des notions succinctes, en plusieurs langues, sur les différens objets qui peuvent les frapper dans le monde, surtout sur les différens arts et métiers; dans son temps, c'étoit un très-bon ouvrage, mais il étoit devenu suranné.

*des enfans* a paru depuis 1776 jusqu'en 1782; Weisse le remplaça par un ouvrage périodique semblable, intitulé : *Correspondance de la famille de l'Ami des enfans,* dans lequel ce respectable auteur se proposa toujours pour principal but d'inspirer à ses jeunes lecteurs le goût de la vertu et de l'instruction.

Weisse a eu dans sa patrie, aussi bien que dans les autres pays de l'Europe, un grand nombre d'imitateurs. En France nous avons vu l'*Ami des enfans* de Berquin, qui, en très-grande partie, se compose de traductions et d'imitations de l'*Ami des enfans* de Weisse; et il est très-probable que sans l'ouvrage de Weisse nous n'aurions pas eu celui de Berquin, qui porte le même titre, ni la plupart des autres écrits qui ont été publiés, depuis, par MM. Campe, Jeauffret, etc., pour servir à l'éducation et à l'instruction des enfans.

Deux jeunes naturalistes allemands qui ont entrepris un voyage dans l'intérieur de l'Afrique, font espérer que nous aurons bientôt des connoissances plus exactes sur cette partie du monde. L'un est M. de Dankelmann, élève de l'Académie minéralogique de Freyberg; son zèle pour la Minéralogie lui fit prendre un engagement dans la compagnie hollandaise des Indes orientales, au mois d'août 1802, et il fit voile dans le Texel, sous le commandement de l'amiral Dekker; son vaisseau eut le malheur d'être séparé de la flotte par une tempête qui le jeta sur les côtes de la Norwège; ce fut après des efforts incroyables qu'il parvint à Ténériffe, d'où il partit pour Batavia, et de là il fit voile pour le cap de Bonne-Espérance. Au cap il fit la connoissance de son compatriote M. le docteur Lichtenstein, qui avoit eu le bonheur de faire ce voyage avec le gouverneur général du cap, M. Jansen, et dont le principal but étoit de faire des recherches

zoologiques. Nous allons donner un extrait d'une lettre écrite par M. Dankelmann à M. Bertuch fils, à Weimar.

Au Cap, le 18 janvier 1804.

« Après un séjour de quatre mois à Batavia, je suis enfin de retour au cap. Le gouvernement hollandais m'a proposé de me prendre à son service, pour faire un voyage minéralogique dans l'intérieur de ses colonies, et principalement pour examiner les mines de cuivre qui s'y trouvent : j'ai accepté; mon départ est fixé, et je n'ai pour tout compagnon de voyage qu'un hottentot qui me sert de guide; mon équipage n'est pas très-brillant, comme tu vois; mais le plaisir de faire beaucoup de recherches curieuses et intéressantes me fait oublier les fatigues qui accompagnent ordinairement un voyage de cette nature. C'est demain que je pars; si tu as envie de m'accompagner, tu n'auras qu'à prendre la carte géographique de Barrow, la parcourir et noter principalement l'Algoa-Baie, c'est là où je m'arrêterai quelque temps et où je commencerai mes recherches. »

L'électeur de Bade vient de donner une nouvelle preuve de son amour pour les sciences et les arts, en ordonnant de faire arranger les grandes salles du ci-devant couvent des Jésuites à *Heidelberg*, pour l'université de cette ville. M. Hofer, conseiller intime, ayant présenté à son altesse un plan qui lui a semblé convenable, elle a donné l'ordre à M. Weinbrenner, habile architecte, de visiter cet édifice, et de préparer tout pour l'université; l'église de ce couvent, très-belle et très-spacieuse est destinée pour la bibliothéque de l'université; le beau jardin sera arrangé de même, d'après un nouveau plan; les professeurs, semblables aux péri-

patéticiens, pourront y donner des leçons en se promenant. L'électeur a assigné de même des fonds pour l'achat de nouveaux livres qui serviront à completter l'ancienne bibliothéque; il a encore donné ordre d'incorporer les différentes bibliothéques des couvens supprimés. Non content d'avoir opéré ces changemens, il a encore acheté pour une somme de 12,000 écus le couvent des Dominicains.

La même université vient d'acquérir trois nouveaux professeurs; savoir : M. Thibaut, professeur en droit; M. Ackermann, professeur d'anatomie; et M. Fries, professeur de philosophie.

M. Jacobi, conseiller intime de l'électeur, vient d'être nommé membre de son académie, avec un traitement de 3000 florins.

M. Mannert, depuis 1797, professeur ordinaire d'histoire à l'université d'*Altdorf*, dans le territoire de Nuremberg, a reçu du gouvernement de *Bavière* une vocation pour occuper la même chaire à l'université de *Würzbourg*, avec 1800 florins d'appointemens, une indemnité de 400 florins pour frais de voyage, et 500 florins de pension pour sa veuve. A la fin de janvier M. Mannert étoit encore retenu à Altdorf par une maladie très-sérieuse, qui a fait craindre pour ses jours.

Les journaux littéraires se multiplient en Allemagne plus que dans aucun autre pays. Beaucoup n'ont été entrepris que par une pure spéculation de libraire, à peu près comme en France. On vient d'annoncer dans les papiers allemands un *nouveau Mercure*. Il faut convenir que ce titre de Mercure est déjà bien usé; toutes les nations ont leur Mercure, et il y a des Mercures galans et des sérieux. Nous ne

saurons indiquer si celui-ci sera digne de son compatriote, le *Mercure Allemand*: il paroîtra à MUNSTER. Outre ce Mercure, l'Allemagne vient encore de s'enrichir d'un autre journal, savoir : le *Journal pour les dames allemandes, écrit par des dames allemandes, et rédigé par* MM. WIELAND, SCHILLER, ROCHLITZ et SEUME. Le premier cahier a déjà paru ; il offre le portrait de la reine de Prusse, d'après le tableau de madame Caroline Tischbein, et un morceau de musique par une autre dame. — Mais si l'on voit paroître des journaux, l'on en voit aussi cesser. C'est ainsi que la *Bibliothéque universelle* ( allgemeine deutsche Bibliothek), après avoir duré quarante ans, et avoir exercé pendant une partie de cette période une très-grande influence, va finir avec cette année. Le rédacteur, M NICOLAÏ, est obligé, par son grand âge, d'abandonner cette entreprise.

M. REICHARD, conseiller au service du feu duc de *Saxe-Gotha*, a imaginé d'élever un monument de sa reconnoissance envers ce prince, non dans une place publique de quelque ville de ses états, mais au sommet du Rigi, l'une des montagnes les plus hautes et les plus fréquentées de la Suisse. On vient d'achever à Zug la table simple, qui formera ce monument, et sur laquelle on lira en allemand l'inscription suivante : « A la mémoire pieuse d'Ernest II, » duc de Saxe-Gotha, illustre par ses aïeux et par ses » lumières, plus grand par ses vertus : ce monument » est consacré à la face des Alpes et du peuple libre, » qu'il aimoit et qu'il estimoit, par R. 1804.»

On annonce à Léipsick un ouvrage considérable sur la *Mythologie du nord*, par M. GRÆTER. Il paroîtra tout à la fois en allemand et en français, sous le titre de *Représentation des divinités de la mythologie du nord.*

Le *duc de* Mecklembourg Strelitz, vient de se procurer, du beau cabinet d'antiquités Slaves, appartenant aux frères Sponholz, orfèvres à Neu-Brandebourg, moyennant une pension annuelle de 200 reichsthaler. Ce cabinet sera exposé dans le château de Prillwilz. Il seroit à désirer qu'on eût une description exacte de ces monumens intéressans, dont l'authenticité est prouvée.

## Monarchie autricienne.

M. Nepomuc Pelikan, abbé-prélat de Neureisch, ordre de Prémontré, en Moravie, vient de faire don à la bibliothéque du régiment de l'archiduc Louis, d'une très-belle collection de livres choisis, de cartes et de plans propres à l'instruction des jeunes officiers.

Voici la copie d'une lettre que nous a fait passer l'archi-mandrite *Antimos* Gazes :

J'ai l'honneur de prévenir les amateurs de la littérature grecque, que je travaille à la rédaction et publication d'un grand Dictionnaire grec en deux volumes in-fol., contenant le grec littéraire expliqué par le vulgaire. Le tout par ordre alphabétique, et d'après le plan du grand Dictionnaire de M. Adelung, et de celui de l'Académie française.

Chaque article sera accompagné des observations grammaticales nécessaires, d'un grand nombre de citations tirées des meilleurs auteurs classiques pour faire sentir les différentes acceptions des mots par ordre chronologique, et d'une hypotypose de tous les dialectes grecs.

On y trouvera en outre l'analyse et l'explication des formes difficiles des mots, qui se rencontrent dans les poëtes, ainsi que des extraits des ouvrages:

Amonii *de similibus et differentibus vocabulis libellus*, *et* Stephani Bysantii *de urbibus*, *etc.*

J'ajouterai à la fin un Vocabulaire de tous les mots empruntés des langues étrangères, et aujourd'hui en usage en Grèce.

Je me flatte enfin de donner à cet ouvrage toute la perfection possible, et d'y réunir tous les avantages qu'on peut en attendre, de sorte qu'il ne laissera rien à désirer.

Le prix de souscription est de quarante-cinq florins, dont trente se paieront à la réception du premier volume, qui paroîtra dans dix mois, et les quinze florins restants à la réception du second tome, qui suivra le premier dans le même intervalle.

On peut s'abonner, à Vienne et à Leipsick, chez Charles Schaumburg et compagnie, libraires à Vienne; à Paris, chez Barbié du Bocage, géographe des Relations extérieures, rue Cassette, n°. 872.

Anthimos Gazes, archimandrite.

Le comte *Léopold* Berchtold, en Moravie, a fait imprimer à ses frais un ouvrage philanthropique intitulé : *Instructions sur les moyens de préserver les hommes des dangers qui menacent leur vie, et de les secourir dans les accidens dont ils seroient inévitablement les victimes*; il a fait des envois de cet ouvrage utile dans tous les pays de l'Europe depuis Lisbonne jusqu'à Pétersbourg et Constantinople; comme son seul but est de le répandre le plus qu'il lui sera possible, il a, par le *Journal patriotique* de M. *André* à Brünn, fait inviter tous les contrefacteurs de le réimprimer autant de fois qu'ils le voudront.

L'atlas géographique en douze feuilles, et avec un titre, publié en petit format d'atlas, à *Debretzin*, à l'usage des écoles, au prix de trois florins et demi, donne une idée avantageuse des dispositions de la nation hongroise pour les sciences mathématiques et pour l'art. Cet atlas a été dressé par *Isaïe* Budai, professeur à Debretzin, et gravé par trois élèves du collége de la même ville; savoir, *Gabriel* Eræs, *Joseph* Pop et *David* Pethes.

La quatrième carte offre la Hongrie et la Transylvanie, et sert en même temps comme carte de poste de la Hongrie; elle est gravée par Pethes. On peut croire que des étudians qui ne sont que simples amateurs de l'art de la gravure, n'ont jamais rien exécuté de mieux; ces cartes sont de la plus grande exactitude. Lorsque la Hongrie aura un jour une Académie des Beaux-Arts, on verra qu'elle ne manquera pas d'artistes habiles.

Le prince *Nicolas* Essterhazy a fait pour la somme de 45,000 florins l'acquisition de la collection de plus de 12,000 gravures du comte *François-Antoine* Kollowrath à Prague; il l'a fait transporter à Eisenstadt en *Hongrie*. On présume que ce prince, dont les revenus annuels excèdent un million, se propose de fonder à Pesth une Académie des Arts du Dessin, et que cette collection de gravures sera consacrée par lui à l'usage de ce nouvel établissement.

Le même prince Nicolas Essterhazy a établi une nouvelle imprimerie à Eisenstadt, sous la direction de *Jean Léopold* Stotz.

Trois autres imprimeries nouvelles ont encore été établies depuis peu dans la Hongrie; savoir: une à

*Szegedin*, par Jos. Grün ; une à *Szigeth*, par *Antoine* Gottlieb ; et une autre à *Stulweissenburg*, par *Mich.* Sammer.

Il a paru en 1804 à Pesth, chez Hartleben, une traduction hongroise d'un ouvrage allemand, intitulé *Gallerie der Menschen* ( Galerie des Hommes ) ; elle est accompagnée de trente gravures.

M. *Joseph* Dapsy a publié à *Presbourg* chez Belnay une très-bonne traduction hongroise du *Théophron* de Campe, ouvrage destiné à l'éducation. Elle forme un volume in-8°. de 554 pages.

A *Pesth*, il a paru chez Trattner une excellente traduction hongroise du traité de Cicéron, *de Senectute*, 114 pages in-8°. ; elle a pour auteur M. *Benoît* Virag, connu par une très-bonne traduction du traité de Ciceron, *de Amicitia.*

Le pasteur *Jean* Kis va publier à Presbourg, chez Weber, une *Mythologie* en langue hongroise, rédigée d'après celle de Moritz.

M. *Joseph* Szent Gyœrgyi, physicien de la ville libre de *Debretzin*, a publié depuis peu un excellent livre élémentaire d'Histoire Naturelle pour l'instruction de la jeunesse hongroise ; il est intitulé : *Connoissance des choses naturelles les plus remarquables, pour servir à l'instruction des classes inférieures dans les écoles ;* XXIII et 330 pages in-8°., avec 19 gravures exécutées par *Gabriel* Eræs à Debretzin ; cet ouvrage utile a paru chez Michel Szigethi à Debretzin.

M. de Stratimirovus, archevêque grec et métropolitain de Karlovitz, a fait traduire une *instruction* de M. le docteur Neustaedter sur la Vaccine, en langue illyrique, et dans celle de la Walachie. Cet ouvrage, composé pour la classe du peuple, a été

distribué gratuitement jusqu'au nombre de vingt-cinq mille exemplaires aux habitans de ces contrées et aux peuples voisins.

M. A. de Szirmai vient de publier un ouvrage très-intéressant et très-piquant sur la langue, les mœurs et le caractère des Hongrois, il porte pour titre : *Hongaria à parabolis, sive commentaria in adagia et dicteria Hongarorum*, Bude, 1804.

M. Joseph Sygiert, bibliothécaire du comte *Joseph-Maximilien* Ossolinski, est mort le 20 juillet 1804, dans une campagne de ce dernier en Gallicie. Il étoit encore dans la force de l'âge, et travailloit à une traduction en polonois, d'Hérodote et de quelques autres classiques anciens.

## Prusse.

Il s'est formé vers la fin de l'année passée à Breslau en Silésie, une société littéraire sous le nom de *Société de l'Histoire Naturelle et de l'Industrie de la Silésie.* Cette société est sous les auspices du comte de Hoym, ministre d'état, et gouverneur de la Silésie. Chacun des membres correspondans est chargé de communiquer à la société les progrès des arts et de l'industrie d'un certain district ou d'une province; c'est ainsi que le Dr. Frirse est chargé de la correspondance de la principauté de Glogau ; le professeur Jungniz, de celle de la principauté de Liegnitz ; le Dr. Klose, de la principauté de Jauer; le professeur Reich, de la principauté de Sagan ; et M. Zimmermann des comté de Glaz, et de la principauté d'Oppeln. Le nombre des membres résidans et correspondans se monte à cinquante.

La *Société économique* de Potsdam s'est assemblée

le 7 de novembre en séance générale, sous la présidence du ministre d'état, M. de Voss. Le secrétaire de la société M. Sprengel, fit d'abord lecture du *Rapport sur les travaux de la société pendant le sémestre d'été de* 1804. Il lut ensuite : *l'Extrait d'un mémoire sur l'Histoire Naturelle de la tourbe*, envoyé par M. le conseiller Eiselin de Berlin : l'extrait d'un autre mémoire *sur le défrichement des lisières entre les champs*, envoyé par M. de Wedell. L'auteur a démontré dans ce mémoire le grand tort que les lisières portent aux champs. M. de Voss, lieutenant d'artillerie, a lu ensuite un mémoire de M. Néander, *sur la construction des chariots sans essieux*. Puis on a lu deux mémoires *sur les moyens de remplacer le pain en temps de disette*, par MM. Germershausen et Hubert. M. Reimann, fabricant, a présenté à la société deux de ses *chandelles de suif économiques*, l'une dure pendant onze à douze heures, et l'autre pendant neuf à dix heures. Ces chandelles ont le double avantage de durer longtemps, et de n'avoir pas la lumière vacillante. Enfin, M. Schultz a terminé la séance par la lecture d'un *Mémoire sur la culture des pommes de terre.*

Après ces lectures, la société procéda à la nomination de plusieurs nouveaux membres, qui sont MM. Wildegans, chambellan de S. M.; Sturzel, commissaire du gouvernement; M. Wunderam, prédicateur; le général de Krokow; Quednow, inspecteur des bâtimens du roi à Potsdam; Würst, conseiller des mines; enfin, MM. de Bork et de Voss.

## Dannemarc.

La *Société des Belles-Lettres* de Copenhague ne s'occupe que de belles-lettres; elle a fait imprimer

quelques volumes de poësie, et quelques éloges qui ont remporté le prix. Le dernier ouvrage, publié depuis peu, est un poëme épique, en héxamètres danois; une *Moseïde*, dont le thème est le passage de la Mer-Rouge. Ce poëme n'est pas sans mérite; mais son ton ne se soutient pas partout, et l'auteur M. Herz, pasteur et prévôt de l'église cathédrale de Rotshchild, n'a pas assez bien connu l'Égypte.

M. Laville, résidant à Copenhague en qualité de Consul de France, a traduit en français, *le mémoire de M.* Munter *sur les pierres tombées du ciel;* il présentera cette traduction à l'Institut à son arrivée à Paris; il lui remettra en même temps une traduction de *l'éloge de feu le cardinal Borgia*, par M. Munter. L'impression des *Contemplations de la Théologie naturelle*, par le même auteur, est presque achevée. Il a aussi fini *l'Esquisse de son abrégé de l'histoire des dogmes jusqu'à nos jours;* il espère pouvoir le donner en public l'année prochaine, et il s'occupera bientôt de l'histoire de *l'Introduction du Christianisme dans le Nord.*

M. Münter vient d'être nommé membre du Collége des missions, et directeur de la maison des Orphelins, l'une et l'autre charge sont toujours combinées.

## Amérique.

M. le comte de Hoffmannsegg, habile naturaliste, et qui s'est déjà distingué avantageusement par une relation d'un *Voyage en Portugal*, a obtenu la permission du prince héréditaire du Brésil d'envoyer M. Sieber dans cette riche contrée, encore si peu connue des naturalistes, pour y faire des recherches

d'histoire naturelle et de physique. M. Sieber recommandé au gouverneur M. le comte *Dos Arcos*, s'embarqua aussitôt, et arriva sans aucun accident fâcheux à Para, où il est depuis près d'une année. Plusieurs lettres adressées de cette ville à son protecteur, prouvent combien ces contrées nous sont peu connues ; les recherches qu'il a faites en botanique sont d'un grand intérêt, et la description qu'il donne de la plante *ayapana* (*Eupatorium ayapana* de Ventenat), plante qui croît aux bords du fleuve des Amazones, mérite toute l'attention des botanistes. Nous allons transcrire ici la lettre qu'il a écrite à ce sujet de Para en Bresil, le 12 juin 1804, à son digne protecteur.

« Quant à la plante ayapana, qui est à proprement parler l'antidote de tous les poisons, et dont j'ai senti moi-même les effets salutaires, je puis parler en homme instruit. Un soldat m'apporta il y a quelque temps une chenille de couleur foncée, à poils très-longs, et armée de petites pointes peu éminentes ; j'eus l'imprudence de l'ôter de la feuille et de la prendre dans ma main : le soldat effrayé de cette hardiesse s'écria aussitôt ; que Dieu vous secoure, la chenille est venimeuse ; il avoit raison, mais il étoit trop tard. Je sentis bientôt les funestes suites de mon imprudence : je reçus trois piqûres dans le doigt du milieu de la main droite, aussitôt le doigt prit une couleur rouge foncée et s'enfla prodigieusement, et je sentis une douleur aigue ; un quart-d'heure après l'enflure se répandit tellement, qu'il m'étoit impossible de remuer le bras. Dans ce triste état, je pensai heureusement à la plante *ayapana* dont j'avois entendu parler ; je la fis chercher aussitôt ; j'en pressai le suc, j'écrasai les feuilles et je les mis sur le bras. En moins de

deux à trois minutes la douleur disparut, et dans une demi-heure je pouvois me servir du bras comme autrefois ; il n'y eut que les trois piqûres qui me causèrent encore quelque douleur.

« J'eus encore recours à cette plante à un second accident qui m'arriva, et qui fut encore plus fâcheux que le premier. La petite scolopendre que je vous envoie a été trouvée dans ma chambre, elle me piqua dans la nuit au-dessus de l'œil droit ; je m'éveillai aussitôt, et je surpris l'animal sur la plaie ; je sentis aussitôt une vive douleur ; mais comme il m'étoit impossible de me procurer dans la nuit même la plante, je fus forcé d'attendre jusqu'à ce qu'il fit jour ; alors je me la fis apporter, j'en usai comme à la première fois. Mais quoique les douleurs et l'inflammation disparussent, je ne pouvois cependant empêcher l'enflure, elle se durcissoit, et j'eus sur le front une élévation, qui m'empêcha de mettre le chapeau, et qui me força de garder, pour quelque temps, ma chambre.

« Un de mes amis, en passant par une forêt, reçut une piqûre au pied droit ; il négligea cette blessure qu'il croyoit légère ; le jour suivant le pied enfla prodigieusement ; mon ami fit usage de l'ayapana, et il guérit parfaitement.

« J'observe qu'on doit faire usage de cette plante salutaire, immédiatement après avoir été blessé ; car dès qu'on néglige la blessure elle devient plus dangereuse ; et quoique l'usage de la plante fasse disparoître la douleur et l'enflure, on ne peut cependant empêcher la suppuration. »

SIEBER.

FRANCK.

## FRANCE.

Un décret du 1^er^. germinal an 13, relatif aux propriétés littéraires, et rendu sur le rapport du ministre de l'intérieur, le conseil d'état entendu, renferme les dispositions suivantes :

« Les propriétaires par succession ou à autre titre, d'un ouvrage posthume, ont les mêmes droits que l'auteur, et les dispositions des lois sur la propriété exclusive des auteurs, et sur sa durée, leur sont applicables, toutefois à la charge d'imprimer séparément les œuvres posthumes, et sans les joindre à une nouvelle édition des ouvrages déjà publiés, et devenus propriété publique. »

Le *Conseil des mines* a reçu de M. Dubuisson, *Conservateur du Muséum d'Histoire Naturelle du département de la* Loire-Inférieure, plusieurs minéraux trouvés dans les environs de Nantes. Parmi ces substances, les unes n'avoient point encore été découvertes en France, les autres s'y sont rencontrées très-rarement. Il résulte des recherches de ce savant ; 1°. que le titane siliceo-calcaire, la chaux phosphatée, la grammatite et la pyrite magnétique ne sont point pour nous des productions exotiques ; 2°. que le gisement de l'émeraude et de la prehnite, en France, est plus étendu qu'on ne l'avoit pensé jusqu'ici. L'existence de la topaze (fluate de silice et d'alumine, de MM. Klaproth et Vauquelin) soupçonnée par le même minéralogiste dans la carrière de la Chaterie, est un fait que le Conseil des mines publiera lorsque M. Dubuisson l'aura vérifié, de manière à ne laisser aucun doute sur la vérité de la découverte qu'il a annoncée.

On écrit de Bordeaux qu'on s'est porté en foule, le 6 germinal, sur les fossés de la commune, pour voir un souterrain que les paveurs ont découvert. Ce caveau est d'une forme circulaire; on a trouvé beaucoup d'ossemens et des crânes rangés à côté les uns des autres, sur une corniche qui règne au pourtour; ils sont tellement décomposés, qu'au moment où on les touche, ils s'exfolient et perdent leur forme. On a trouvé deux pots de terre, d'une forme antique. Il n'existe dans ce caveau qu'une seule entrée qui mène à un escalier que l'on dégage en ce moment. Du côté opposé et dans la voûte, on remarque un œil de bœuf.

Un homme de la commune de Carrouge, en creusant la terre de son jardin, pour y placer une palissade, a trouvé une pierre tumulaire dont l'inscription prouve qu'elle couvroit les restes d'un commandant de légion sous Vespasien, Domitien et Nerva. On a déjà trouvé de ces pierres dans nos environs, ce qui a déterminé quelques personnes à faire des fouilles au hasard.

## Paris.

Un décret du 4 germinal an 13, nomme pour former le conseil de discipline et d'enseignement de l'Ecole de droit de Paris, MM. *Tronchet*, *Abrial*, sénateurs; *Bigot Preameneu*, *Treilhard*, conseillers d'état; *Muraire*, président de la cour de cassation; *Malleville*, président; *Merlin*, procureur-général de ladite cour; *Bourguignon*, membre de la cour de justice criminelle du département de la Seine; *Ferey*, avocat.

M. Griffet de la Baume vient de mourir à Paris, à l'âge de 49 ans. C'est une véritable perte pour la

littérature; les services qu'il lui a rendus, en traduisant de bons ouvrages des langues étrangères, seront toujours appréciés par ceux qui connoissent l'extrême difficulté attachée à ce travail; M. de la Baume se sentit de bonne heure entraîné vers l'étude des langues; il s'appliqua particulièrement à celle de la langue anglaise et allemande, encore trop peu cultivée en France. La première traduction qu'il publia fut celle des *épanchemens de l'amitié et de l'imagination*, ouvrage anglais de Langhorne. Paris, 1780; cet ouvrage jouit encore de nos jours en Angleterre d'une haute considération. Il publia ensuite *Evélina*, ou l'*entrée d'une jeune personne dans le monde*, traduit et abrégé de l'anglais, 2 vol. *in*-12; Bouillon, 1785. Il y a peu de romans dont la lecture soit aussi attachante et instructive, dont les situations soient aussi bien soutenues que dans ce petit ouvrage dont le style est très-pur. *Réflexions sur l'abolition de la traite et de l'esclavage des Nègres*, traduit de l'anglais, 1788. — *Lettres de Sterne à ses amis*, traduit de l'anglais, 1789. On peut dire que cet ouvrage auroit fait échouer un traducteur commun; ceux qui ont lu Sterne savent que cet auteur est très-souvent obscur; son Tristram Shandy qui est, après son Voyage sentimental, son principal ouvrage, ne put être entièrement compris des Anglais même, et chacun le commenta d'après sa manière. Les idées originales, la bonne plaisanterie, et les descriptions piquantes qui constituent le principal mérite de ces lettres, ont été très-bien rendues en français; il est vrai que M. la Baume, a quelquefois pris la liberté de paraphraser son auteur, pour répandre sur ses idées quelques traits de lumière qui les mît dans un plus grand jour; mais comme la clarté est essentielle à notre langue, et que la plus légère obscurité offense sa pureté naturelle, cette

liberté étoit nécessaire pour l'intelligence de l'auteur. Ces lettres ont été réimprimées l'année suivante à Genève. — *Le Sens Commun*, traduit de l'anglais, de T. Payne, 1790. — Les traductions de l'allemand de M. la Baume ne sont pas moins estimées que celles de l'anglais. C'est à lui que nous devons la connoissance de plusieurs excellens ouvrages de M. Wieland; il publia, en 1795, *Peregrinus Protée*, ou les *Dangers de l'enthousiasme*, imité de ce célèbre auteur, 2 vol. *in*-8°. 1795.—Les *Abderites*, du même.—Le mérite de ces deux ouvrages est depuis long-temps généralement reconnu. — La Baume a encore traduit les *Tableaux du déluge*, d'après Bodmer, *in*-18., 1798. On sait que la *Noachide* de Bodmer a disputé le prix à la *Messiade* de Klopstock, et cette dispute n'est rien moins que terminée, car beaucoup de littérateurs la mettent au-dessus de la Messiade. Enfin M. la Baume a traduit toute la partie allemande du recueil des *Mémoires sur les Établissemens d'humanité*, publié par ordre du Ministre de l'intérieur, 1799. Il a fourni d'excellens mémoires et des notices à plusieurs de nos journaux littéraires, tels que la *Décade*, le *Mercure*, le *Bulletin de littérature*, et le *Magasin encyclopédique*. Il étoit constamment occupé, lorsque la mort l'a frappé, de la traduction des *mélanges asiatiques*. — Enfin nous croyons ne pas dire trop en avançant que ces traductions ne cèdent en rien pour la pureté du style à celles de M. Letourneur, qui sont si justement estimés de toutes les littérateurs. L.

M. Salivet, docteur en droit, ancien avocat au parlement de Paris, et professeur de droit romain à l'académie de législation, est mort le 14 germinal, à l'âge de 67 ans. C'est une perte pour la science et pour l'humanité. M. Salivet étoit aussi distingué par

l'étendue de ses connoissances, que par cette antique probité, qui semble aujourd'hui reléguée dans les livres de morale et dans la vie des patriarches. Ainsi que beaucoup de savans, plus occupés de leurs livres que de leurs affaires, il ne laisse d'autre héritage à sa veuve et à ses deux enfans, que des regrets amers, et l'exemple de ses vertus.

Il vient de se former à Paris une nouvelle Académie, qui a pris le nom d'Académie Celtique. Le principal objet de ses travaux est de vérifier les recherches qui ont été faites sur les langues primitives, et de fixer autant qu'il est possible l'antiquité de la langue celtique, d'en déterminer le sens et la valeur, d'en observer et suivre le passage dans les autres langues, dont elle a fourni un grand nombre de mots radicaux. Elle s'occupera aussi de la recherche, et donnera des descriptions de ce qui reste de monumens celtiques.

La *Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'*INSTITUT NATIONAL a tenu sa séance publique le 1^er^. germinal. Voici quel a été l'ordre des lectures:

1. Jugement des prix proposés au concours pour cette séance, et proclamation;

1°. De celui dont le sujet étoit, « l'Examen critique » des sources où Georges le Syncelle a puisé, et de » l'usage qu'il en a fait pour composer sa CHRONO- » GRAPHIE.

La classe a décerné le prix au mémoire enregistré sous le n°. 1, portant pour épigraphe ces deux vers d'Horace:

*Est modus in rebus, sunt certi denique fines*
*Quos ultrà citràque nequit consistere rectum.*

L'auteur est M. le PRÉVOST D'IRAY, censeur des

études au Lycée impérial, ci-devant professeur d'histoire aux écoles centrales de Paris.

2°. De celui sur la question suivante, proposée par la ci-devant classe des sciences morales et politiques, et remise au concours dans la séance publique de l'année dernière : « Déterminer comment on doit » décomposer la faculté de penser, et quelles sont les » facultés élémentaires qu'on doit y reconnoître ? »

La classe a décerné le prix au mémoire enregistré sous le n°. 16, et portant cette épigraphe tirée de Lucrèce : *His rebus sua cuique voluntas principium dat..... ea est sensiferos motus quæ didit prima per artus prohibet ne plagis omnia fiant externâ quasi vi.*

L'auteur est M. Maine-Biran, demeurant à Grateloup, près de Bergerac, département de la Dordogne.

La classe, en couronnant ce mémoire, a cru devoir donner un témoignage d'estime à celui qui est enregistré sous le n°. 13, et qui porte pour épigraphe cette phrase de Condillac : « Le plaisir et la douleur, » voilà nos premiers maîtres. »

La classe des sciences morales et politiques avoit encore proposé pour sujet d'un autre prix qu'elle devoit décerner dans la séance publique de nivose an 12, cette question : « Comment l'abolition pro- » gressive de la servitude en Europe a-t-elle influé » sur le développement des lumières et des richesses » des nations. »

La classe d'histoire et de littérature ancienne, qui la remplace pour l'examen des mémoires envoyés à ce concours, n'en a trouvé aucun qui lui ait paru digne du prix ; et considérant que le concours a déjà été prorogé de quinze mois, sans succès, elle a arrêté que ce sujet ne sera point proposé de nou-

veau. Elle a cru cependant devoir distinguer honorablement le mémoire n°. 4, ayant pour épigraphe ce passage de Cicéron : *Nihil est detestabilius dedecore, nihil fœdius servitute.*

2. Annonce de deux autres sujets de prix proposés pour les mois de germinal an 14 et an 15.

3. Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. Bouchaud, par M. Dacier, secrétaire perpétuel. Elle est insérée dans ce numéro.

4. Recherches sur l'origine du Bosphore de Thrace, par M. de Choiseul-Gouffier.

5. Mémoire sur le Phénix, par M. Dupuis.

6. Notice historique sur la vie et les ouvrages du poëte Klopstock, associé étranger, par M. Dacier, secrétaire perpétuel. Elle est aussi insérée dans ce numéro.

7. Le Mémoire sur la restitution du temple de Jupiter Olympien à Agrigente, d'après la description de Diodore de Sicile, et d'après les fragmens qui en restent, et sur l'époque où ce monument fut élevé, par M. Quatremère de Quincy, n'a pu être lu faute de temps.

M. Millin a lu à la Classe d'histoire et de littérature ancienne, un mémoire sur l'*octogone de Montmorillon*, près de Poitiers. Cet édifice passe pour un temple gaulois; il a été décrit, figuré, et cité comme tel dans un grand nombre d'ouvrages; mais toutes les figures qui en ont été publiées, sont des copies de celles de Montfaucon, qui donnent de ce monument une idée très-différente de celle qu'on en doit avoir. M. Millin, d'après sa forme, sa construction, ses colonnes, ses chapiteaux, ses modillons, pense que c'est une église chrétienne du dixième ou du onzième siècle, avec une crypte. Montfaucon n'avoit

fait connoître que huit des figures qui décorent la porte ; M. Millin en a trouvé treize. Dom Martin qui, dans son *Traité de la religion des Gaulois*, a publié tant de rêveries, avoit avancé, d'après ces figures, que le temple de Montmorillon étoit consacré à la Lune. M. Millin ne voit dans ces figures que des images d'évangélistes, de saints, de saintes, et des figures bizarres, telles qu'il y en a aux anciennes églises, et principalement dans celles du Poitou. Il a mis sous les yeux de la Classe, les dessins de l'édifice et des figures exécutés sous ses yeux par M. Hivonnait, habile artiste, professeur de dessin au Lycée de Poitiers. On imprime à présent ce mémoire qui sera bientôt publié.

La classe de littérature et d'histoire ancienne de l'Institut national a nommé, dans sa séance de vendredi 15 germinal, M. Degérando à la place vacante dans son sein par la mort de M. Garnier.

M. Salieri, musicien-compositeur, maître de chapelle de S. M. l'Empereur d'Allemagne, et Marvuglia, architecte à Palerme, ont été nommés le 11 ventose an 13, par la *Classe des Beaux-Arts* de l'Institut national, associés étrangers ; le premier en remplacement de M. Guglielmi, le second de M. Caldérari, décédés tous les deux.

La classe des Beaux-Arts de l'Institut, en donnant le lundi 20 ventose le sujet du concours, pour le grand prix de gravure en pierres fines, a voulu consacrer la reconnoissance de l'art pour l'établissement de ce prix, qui est dû à Sa Majesté l'Empereur Napoléon. Voici le sujet :

« Le Génie de la gravure présentera un cachet à » l'Empereur. Ce prince, assis, vêtu en style hé-

» roïque, et couronné de lauriers, donnera une » couronne au Génie. Celui-ci sera caractérisé par » des aîles. Le touret, instrument caractéristique » de la gravure en pierres fines, sera indiqué dans » le champ de la pierre. »

La médaille fondée par M. de Lalande, pour le meilleur ouvrage d'astronomie, a été adjugée par l'Institut, dans la séance du 25 germinal, à M. Harding, qui a découvert une nouvelle planète le 5 septembre dernier, à Lilienthal, près de Brême. Cet habile astronome vient d'être appelé à Gœttingue pour y diriger l'Observatoire, devenu célèbre par les travaux de Tobie-Meyer.

Dans une des dernières séances de l'Institut national, M. Biot a lu une note sur la formation de l'eau par la seule compression. On sait que l'eau se compose de deux gaz, l'oxygène et l'hydrogène, que l'on combine par le moyen de l'étincelle électrique. M. Biot a réussi à déterminer cette combinaison indépendamment de l'électricité, et en comprimant rapidement un mélange des deux gaz renfermé dans une pompe de fusil à vent. La compression en rapprochant les particules des gaz les force à abandonner une quantité de chaleur qui suffit pour les enflammer. Il faut prendre quelques précautions en répétant cette expérience, parce quelle n'est pas sans danger. Sur trois fois que M. Biot l'a faite, il y en a deux où la virole de cuivre qui formoit la pompe, et la pompe elle-même qui étoit en fer, ont été brisées par la force de l'explosion.

L'arrêté du gouvernement pour la translation de l'Institut au pavillon des Quatre-Nations est signé, et le ministre a déjà donné les ordres nécessaires pour la disposition du local où l'Institut tiendra ses séances. Au reste, ce déplacement n'est que pro-

visoire : l'intention de l'Empereur est que le Louvre continue d'être le palais des Sciences et des Arts ; pour le mettre en état de remplir cette destination, les travaux se continuent avec une grande activité, et l'on espère que dans cinq ou six ans tout sera prêt pour y recevoir la Bibliothèque Impériale, et pour y rappeler l'Institut.

---

## THÉATRES.

### *Théatre de l'Opéra.*

### *La Prise de Jéricho.*

Le succès de Saül a donné l'idée d'un nouvel Oratorio. Celui-ci est un peu dans le genre des mélodrames ; il finit par la chute des murs de Jéricho et l'incendie de la ville, quoique l'écriture ne dise point que la ville ait été incendiée. A cela près, on a suivi le texte du livre de Josué, en changeant les choses qui ne convenoient pas au théâtre, et en ajoutant celles qui pouvoient augmenter le spectacle et flatter davantage les yeux. Les divers morceaux de musique ont été parfaitement choisis dans les ouvrages des plus grands maîtres allemands et italiens. L'ouverture qui est de Mozart a été généralement applaudie. L'ouvrage a été fort bien exécuté par MM. *Lainez*, *Adrien*, *Roland* et mesdames *Armand* et *Branchu*. Les ballets de Milon ont ajouté à la beauté de l'ensemble.

### *Théatre Français.*

Mademoiselle *Amalric*, fille et élève de madame *Contat*, qui a débuté dernièrement à la comédie

française de la manière la plus brillante, continue de jouer l'emploi des soubrettes avec un succès qui fait autant d'honneur à l'écolière qu'à la maîtresse.

## *Théâtre Favart.*

### *Le Vaisseau*, ou *Forbin et Delville.*

Les originalités remplacent aujourd'hui le génie. Ne pouvant plus inventer des scènes neuves, les auteurs inventent des décorations nouvelles. Voilà d'où vient le succès du *Vaisseau.* Le théâtre en représente l'intérieur; on y voit toute la manœuvre des matelots; la pièce finit par un abordage, où le bruit, le feu et la fumée étourdissent et aveuglent les spectateurs : comment un pareil ouvrage n'auroit-il pas réussi. L'intrigue est des plus invraisemblables. Une jeune femme mariée à douze ans, et séparée de son époux, le rejoint sur un vaisseau où elle se fait recevoir comme aspirant de marine. Les diverses épreuves par lesquelles on cherche à découvrir son sexe, forment les scènes de la pièce, qui finit par une reconnoissance et un pardon. La musique de M. *Berton* a été vivement applaudie. L'auteur des paroles a gardé l'anonyme.

## *Théâtre Louvois.*

### *L'Espoir de la Faveur, comédie en cinq actes et en vers.*

Il y a eu, au sujet de cette pièce, des discussions assez vives. Les auteurs ont accusé ceux du Vaudeville de leur en avoir volé le sujet pour composer *Thomas Muller*, ou *les effets de la faveur*, pièce en trois actes, jouée le même jour. Le fait est que les uns et

les autres ont pris leur fond dans une comédie de Fabre-d'Eglantine, intitulée l'*Orange de Malte*, qui a été perdue et que Fabre lui-même avoit emprunté son idée d'une pièce allemande; tout cela prouve combien nos auteurs ont d'invention; et le peu de succès des deux ouvrages leur a démontré que la faveur du public n'étoit pas aussi facile à obtenir qu'ils le croyoient. Le but des deux comédies est moral; mais les détails offrent plus de trival que de vrai comique, et la plupart des situations sont peu naturelles. Les auteurs des deux ouvrages ont cependant voulu se faire connoître. Ceux du théâtre Louvois sont MM. Etienne et Nanteuil; ceux du Vaudeville, MM. Chazet, Dieu-Lafoy et Gersin.

## *Théatre du Vaudeville.*

### *Arlequin, tyran domestique.*

Cette jolie bleuette a eu un succès mérité. C'est une parodie très-piquante du Tyran domestique de M. Duval. Il est inutile d'analyser l'action qui est calquée sur celle de la pièce des Français; les couplets ont presque tous été applaudis. Les auteurs sont MM. Désaugiers, Francis et Tournay.

# LIVRES DIVERS (1).

## Sciences physiques.

*Journal de Physique, de Chymie et d'Histoire naturelle*, rédigé par De Lamétherie. in-4°. Mois de ventose an XIII.

Ce cahier contient un *Mémoire sur une pierre météorique tombée aux environs de Sigena, en Arragon, dans l'année 1773*, par le professeur Proust. — *De l'Action des différentes préparations d'Opium sur des animaux vivans ;* par J. M. Romero de Terreros, docteur en Médecine. — *Mémoire sur l'existence des trachées des végétaux dans la substance médullaire ;* par J. C. De Lamétherie. — *Projet d'observations à faire sur les époques de la foliation, de la floraison et de la maturité du fruit ou de la graine des arbres, arbustes et plantes que l'on cultive dans les jardins botaniques et dans les serres chaudes, et sur la température moyenne, correspondantes à ces différentes époques ;* par L. Cotte, correspondant de l'Institut; lu à la Société d'Histoire naturelle de Paris, le 28 ventose an VII ( 18 mars 1799 ). — *Observation propre à faire connoître dans quelle classe on doit ranger les Numismales ;* par F. G. Sage. — *Conjectures sur les causes de la diminution des eaux de la mer ;* par J. L. M. Poiret, professeur d'Histoire naturelle ; lues à l'Institut national. — *Notice sur un*

(1) Les articles marqués d'une * sont ceux dont on donnera un extrait.

*fœtus trouvé dans le ventre d'un jeune homme de quatorze ans*, extrait d'un rapport fait à la Société de Médecine, par DUPUYTREN. — *Note sur des poissons rejetés par un volcan, au Pérou ;* par HUMBOLDT (1). — *Observations météorologiques faites par* BOUVARD, *dans le mois de pluviose an XIII.* — *Nouvelles littéraires.*

## ANTHROPOLOGIE.

*DE l'unité du genre humain et de ses variétés;* ouvrage précédé d'une lettre à Joseph Banks, baronet et président de la Société Royale de Londres; par Frédéric BLUMENBACH, médecin, membre de la même Société, traduit du latin sur la troisième édition, par Fréderic CHARDEL, médecin. — Paris, chez *Allut*, imprimeur-libraire, rue St.-Jacques, n°. 611, et rue de l'École de Médecine, n°. 36. An XIII — 1804. In-8°. de 314 pages.

Cet ouvrage, dont il y a eu plusieurs éditions, est trop connu pour que nous en donnions une analyse. Il est regardé comme une des meilleures productions du célèbre professeur Blumenbach. On doit savoir gré à M. Chardel de l'avoir traduit. Il l'a enrichi d'excellentes notes et d'une bonne introduction.

A. L. M.

## ENTOMOLOGIE.

*TABLEAU des Aranéïdes, ou Caractères essentiels des tribus, genres, familles et races que renferme le genre Aranea de LINNÉ, avec la désignation des espèces comprises dans chacune de ces divisions;*

(1) *Suprà*, p. 177.

par C. A. Walckenaer. — Paris, de l'imprimerie de *Dentu*. 1805. De 84 pages.

Les araignées ont été étudiées par d'habiles entomologistes, et cependant il s'en faut beaucoup encore que leur histoire soit bien connue. Le désir de rendre moins imparfaite l'histoire de ces insectes, dont les mœurs sont si curieuses et si intéressantes; d'augmenter la quantité des espèces connues; de s'enrichir d'un plus grand nombre d'observations; voilà le motif qui a engagé l'auteur a publier ses recherches. Ce qu'il a donné jusqu'ici de la nouvelle classification qu'il propose (1), ne comprend que les araignées qui se trouvent aux environs de Paris. Il a indiqué toutes les espèces qui se rangent sous ces divisions; il a cité les meilleures descriptions et les meilleures figures de chaque espèce ; de manière que cet ouvrage, qui n'est que préparatoire, forme cependant un supplément nécessaire et une addition utile à ceux que Lister, Clerk, Albin, de Geer et Latreille ont publiées sur le même sujet. L'auteur n'a pas négligé non plus de citer Linné et Fabricius, qui sont peut-être le plus souvent consultés par ceux qui s'adonnent à l'étude des insectes. Il a l'avantage de connoître personnellement ce dernier, qui lui a même communiqué toutes les espèces qu'il possède dans sa belle collection. M Walckenaer, en les comparant avec les descriptions qu'il en a données, à été à même de reconnoître avec combien d'exactitude et de précision cet habile naturaliste a su les décrire; mais il observe aussi que les marques ou points qu'il a employés pour figurer les yeux, sont souvent placés

(1) Voy. sa *Faune des environs de Paris*, dont j'ai donné une notice dans ce Journal.

d'une manière si différente de celle des objets qu'ils servent à représenter, qu'ils jettent sur tout ce genre beaucoup d'obscurités et de confusion. Cette portion des travaux du célèbre entomologiste de Kiel seroit donc encore très-inexacte et très-fautive, si M. Walckenaer ne se fût donné la peine de rectifier les figures.

Nous allons actuellement exposer, le plus brièvement qu'il est possible, la méthode que M. Walckenaer a suivie. Il donne d'abord au mot *Aranéides* un sens beaucoup plus restreint que celui qui lui a été donné par plusieurs naturalistes. Il est pour lui un synonyme de celui d'*Aranea* de Linné et de Fabricius; il partage cette famille d'insectes en deux grandes divisions. Ces deux divisions sont fondées sur la manière dont l'ensemble des organes de la bouche est articulé avec le reste du corps, ce qui produit des différences telles, qu'il est facile de distinguer au premier coup-d'œil, même d'après une mauvaise gravure, si une aranéide appartient à l'une ou à l'autre division.

Ceux qui ont observé ces insectes avec quelque attention, ont trouvé que toutes les fois que la forme des mâchoires ou de la lèvre varie, les yeux varient aussi par la manière dont ils sont placés, leur grosseur relative ou leur nombre; et réciproquement toutes les fois que les yeux varient sous un ou plusieurs de ces trois rapports, la forme des mâchoires et de la lèvre varie pareillement; ils auront appris de plus que les différences qui existent entre ces organes importans, sont toujours accompagnées de différences notables dans les mœurs et les habitudes de ces insectes; c'est par cette raison que l'auteur a pris les caractères des groupes principaux dont se composent ces deux grandes divisions, dans les yeux et dans

dans la bouche, ces caractères sont encore fortifiés par ceux que lui fournit la longueur relative des pattes; ainsi, chacun de ces groupes est caractérisé par les trois sortes d'organes qui influent le plus sur la conservation de la vie et le mode d'existence dans les insectes, c'est-à-dire, les organes de la nutrition, ceux de la vue et ceux du mouvement. Les moindres variations dans ces organes importans, fournissent des caractères suffisans pour définir, d'une manière sûre, les subdivisions de ces groupes; mais à leur défaut, il faut préférer ceux de la forme du corps, lorsqu'elle est très-prononcée, et c'est ce qu'à fait l'auteur. Quand il a cru nécessaire de déterminer une dernière subdivision, il a employé des différences encore plus légères, qui existent entre les organes principaux ou dans la forme du corps, qui lui ont servi de marques caractéristiques; de manière qu'il n'a jamais réuni, sous une seule et même dénomination, que les espèces que la nature semble avoir jeté en quelque sorte dans le même moule, ou qui ne paroissent que des variations d'un même type.

Les caractères de toutes ces divisions et subdivisions, se trouvent encore le plus souvent fortifiés par les traits les plus marquans des mœurs et des habitudes des Aranéides qui y sont rangées; ce qui sert encore à mieux faire saisir les différences qui les séparent, et facilite l'observateur dans ses recherches, en l'introduisant jusques dans les plus secrets mystères de leur existence.

L'ouvrage est précédé d'un Tableau synoptique qui fait saisir promptement l'ensemble de la méthode de M. Walckenaer, il est terminé par 9 planches; elles contiennent 88 figures, qui donnent des figures exactes de la forme des mâchoires et de la position des yeux. Nous pensons que cet ouvrage doit être recherché par

tous ceux qui veulent faire, de cette partie intéressante de l'entomologie, une étude approfondie.

A. L. M.

## Minéralogie.

Minéralogie *synoptique, ou Tableaux des substances minérales spécifiées, caractérisées et décrites au moyen de signes conventionnels;* par L. E. F. Héricart de Thury, et L. C. Houry, ingénieur des mines de France. — Paris, *Allais*, libraire, quai des Augustins, n°. 44. An XIII — 1805. In-8°. de 160 pages.

L'utilité des Tableaux synoptiques est reconnue depuis long-temps. L'Histoire naturelle en a retiré les plus grands avantages. On doit savoir beaucoup de gré à MM. de Thury et Houry d'en avoir appliqué l'usage à la savante méthode de M. Havy. Ces tableaux présentent, d'un seul coup-d'œil, les différences essentielles des substances minéralogiques pour la pesanteur, la dureté, la consistance, le goût, le tact, l'ouïe, l'odorat, la transparence, la réfraction, l'éclat, la couleur, la phosphorescence, l'électricité, le magnétisme, la cassure, les molécules intégrantes, la forme primitive, ses angles et ses dimensions, l'action du feu ordinaire, de celui du chalumeau avec ou sans borax, la solubilité, le gissement, l'action des acides, avec l'indication des auteurs qui en ont traité. C'est bien le cas de dire *in tenui labor.* Ce petit traité est indispensable à tous ceux qui s'occupent de la minéralogie.

A. L. M.

## Médecine.

Nouvelle *Orthopédie, ou Précis sur les difformités que l'on peut prévenir ou corriger dans les enfans;*

par P. F. F. Desbordeaux, docteur en Médecine. 1 vol. in-18, imprimé par *Crapelet*. Prix : 2 fr. et 2 fr. 30 cent. franc de port. — A Paris, chez *Crapart, Caille* et *Ravier*, libraires, rue Pavée-Saint-André, n°. 12.

Cet ouvrage est divisé en trois parties. L'auteur traite des difformités de naissance dans la première partie, qui est subdivisée en trois sections; des difformités d'habitudes dans la seconde, qui renferme aussi trois sections; et des difformités d'accidens dans la troisième, qui ne contient que deux sections. Il a réuni, dans ces trois divisions, les défauts apparens des diverses parties du corps qui s'opposent à l'exercice des fonctions, ou qui affectent la vue d'une manière désagréable. Son ouvrage est précédé d'un Tableau synoptique des difformités. Il a soin de prévenir le lecteur que, dans la crainte de le fatiguer, il a usé de la plus grande réserve, soit dans l'exposé des procédés chirurgicaux, soit dans l'emploi des médicamens qu'il n'a indiqué que d'une manière générale.

Ce précis est méthodique, bien écrit, et sera lu avec plaisir. Il annonce un observateur exact et un médecin instruit. Il sera utile aux jeunes médecins, en leur traçant une méthode sûre pour traiter les difformités des enfans, et aux médecins praticiens, un tableau mémoratif, bien fait, de ce qu'ils ont lu dans les différens auteurs.

*Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc.*; par MM. Corvisart, premier médecin de l'Empereur; Le Roux, médecin ordinaire de S. A. I. le prince Louis; et Boyer, premier chirurgien de l'Empereur; tous trois professeurs à l'École de Médecine à Paris. — Paris, chez *Migneret*, imprimeur, rue

du Sépulchre, n°. 28. Tome IX. Mois de ventose an XIII.

Ce cahier contient les articles suivans :

*Quelques aperçus sur la fièvre putride nerveuse des pays chauds ;* par J. Poulin, docteur en Médecine. Cet article a été communiqué par M. R. Desgenettes. — *Remarques sur la dégénérescence tuberculeuse non enkystée du tissu des organes ;* par G. L. Bayle, docteur en Médecine. — *Observations sur la note relative aux altérations organiques, publiée par M. Laennec, dans le dernier numero de ce Journal ;* par G. Dupuytren, chef des travaux anatomiques de l'École de Médecine de Paris.

*Elémens de Médecine de J. Brown, traduits de l'original latin, avec des additions et des notes de l'auteur, d'après sa traduction anglaise, et avec la table de Lynch ;* par Frouquies, D. M. 1 vol. in-8°. de 550 pages, avec cette épigraphe :

Un art conjectural, rempli d'incohérences, et faux dans presque toutes ses parties, seroit-il enfin ramené à une science certaine qui pût être appelée la science de la vie ? Tous ceux qui ont étudié ce système avec assez d'application, ont jusqu'ici répondu à cette question par l'affirmative.

Prix : 5 fr. 50 cent. broché. — A Paris, chez *Demonville*, imp.-libraire, rue Christine, n°. 12 ; et chez *Gabon*, libraire, place de l'École de Médecine.

Les additions et les notes dans lesquelles Brown a éclairci et développé sa doctrine, sont le complément de l'ouvrage, et lui méritent le titre de Sys-

tème de Médecine, que cet auteur a donné à sa traduction anglaise. La table de Lynch présente les maladies rangées sur l'échelle de l'incitation, dans l'ordre qui convient au système de Brown, avec les principes d'ætiologie et de thérapeutique propres à l'une et à l'autre forme de maladies.

## Agriculture.

*Recueil de Lettres et Dissertations sur l'Agriculture, les avantages qu'on retireroit du parcage des bêtes à laine s'il étoit plus généralement pratiqué, les moyens qu'il faudroit employer pour rendre très-abondantes nos récoltes en blés et fruits de toute espèce ; remédier à des maux très-dangereux, et faire, pour l'utilité publique, plusieurs autres choses intéressantes ;* le tout suivi de différens morceaux de poésie ; par D. L. J. R. de Scévole, propriétaire et cultivateur à Argenton, département de l'Indre. — Paris, chez *Lamy* fils, libraire, quai des Augustins, n°. 26. An XIII — 1805. 2 vol. in-8°.

L'auteur de ce Recueil a cru devoir rassembler en deux volumes plusieurs pièces de littérature qui, faites par lui en différens temps, ont été insérées dans les journaux. Le tout est en forme de lettres, dont la plupart ne roulent que sur l'agriculture, les manufactures et l'art vétérinaire. A la fin du second volume il y a quelques pièces de poésie.

## Mnémonique.

*Mémoire sur la nature et les avantages de la Mnémonique, ou Science du souvenir ;* par *J. Christ.*, baron d'Arétin ; conseiller directorial et premier

bibliothécaire de S. A. S. Bavaro-Palatine; vice-président de l'Académie des Sciences de Munich, membre de la Société Royale de Goettingue. — Munich, 1804, chez *Jos. Scherer*. in-8°. de 19 pag.

Nous avons déjà parlé de la Mnémonique de M. le baron d'Arétin, et des essais faits en public par M. Charles Duchet. Dans cet écrit, M. d'Aretin parle des avantages de la Mnémonique, ou Science de la mémoire, et personne ne les conteste. Il donne ensuite le programme des expériences faites par M. Duchet, dans lesquelles il a du réciter un nombre infini de dates et de faits, en renversant, à volonté, leur ordre numérique; mais il n'indique pas les procédés par lesquels on acquiert cette prodigieuse faculté, et c'est ce qu'il importeroit de savoir pour que sa découverte fut réellement constatée.

A. L. M.

## Beaux-Arts.

*Annales du Musée et de l'école moderne des beaux-arts.* Recueil de gravures au trait, d'après les principaux ouvrages de peinture, sculpture, ou projets d'architecture qui, chaque année, ont remporté le prix, soit aux écoles spéciales, soit aux concours nationaux, rédigé par C. P. Landon, peintre, tome huitième. — Paris, XIII — 1805, première, seconde et troisième livraisons.

Les objets d'art contenus dans ces livraisons sont *Saint-François Xavier ressuscitant une jeune fille*, tableau de la galerie du Musée, par N. Poussin.—*Ecce homo*, tableau de la galerie du Musée, par L. Cigoli; la *Vierge*, l'*enfant Jésus*, *Saint-Jean* et *Saint-Joseph*, tableau de la galerie du Musée, par Jules Romain. — *Vénus tenant une colombe*, statue du jar-

din des Tuileries, par N. Coustou. — *Prise d'habit de Saint-Bruno*, tableau de la galerie du Sénat, par Eustache Lesueur. — *La mort de Clorinde*, tableau de la galerie du Musée, par Ludovico Lana. — *La mort de Cléopâtre*, tableau de la galerie du Musée, par A. Véronèse. — *Le chasseur*, statue du jardin des Tuileries, par N. Coustou. — *Le martyre de Saint-Gervais*, tableau du Musée de Versailles, par Eustache Lesueur. — *Prométhée et le vautour*, tableau de la galerie du Musée, par Guido Cagnacci. — *L'Assomption de la Vierge*, tableau de la galerie du Musée, par le Titien. — *Une pendule*, par Dedeban.

## Histoire.

*Arnhemsche Oudheden*, par van Hasselt, *in*-8°. — *Antiquités d'Arnheim*, par van Hasselt, chez Molemann, à Arnheim, in-8°.

Ce premier volume décrit la plupart des antiquités de la province de Gueldre. On voit cependant que ce n'est ici que le commencement d'une très-grande entreprise qui a pour but de publier les antiquités des pays situés près du Rhin. Ce premier volume renferme une collection d'anciens diplômes des pièces et des notices sur l'état civil et religieux des anciens habitans de cette province; les amateurs des anciennes chartres, d'ordonnances, etc., trouveront ici de quoi se contenter; ces articles donnent beaucoup de lumières sur l'origine de la langue hollandaise; on voit comme le hollandais, dialecte de la langue allemande, s'est imperceptiblement éloigné de cette langue; nous désirons que l'auteur de ces recherches publie, dans la suite de son ouvrage, des notices sur la topographie des différens lieux; qu'il parle surtout de la *Fossa Drusiana*, et de l'ancien *Arenacum*, qu'il ne

néglige pas de nous donner une idée des changemens qui se sont produits dans ces provinces après la renaissance des lettres, si ces différens points sont bien traités, l'auteur pourra se flatter d'avoir bien rempli la tâche qu'il s'est imposée, et d'avoir fourni un excellent ouvrage.

*Mémoires de la minorité de Louis XV*, par J. B. Massillon, évêque de Clermont, membre du conseil de conscience sous la régence de *Philippe d'Orléans*, l'un des quarante de l'Académie française, etc., publiés en 1790 et 1792, par M. Soulavie l'aîné, ancien ministre de la république près celle de Génève et du Valais, nouvelle édition; 1 vol. *in*-8°. de 350 pages; prix, 3 francs 50 cent., et 4 fr. 50 cent., franc de port par la poste. — Les mêmes en 1 vol. *in*-12 de 460 pages; prix, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 50 cent. franc de port par la poste. — A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

*N. B.* On a imprimé, en deux formats différens, ces Mémoires qui font suite aux œuvres du célèbre Massillon.

*Notice historique sur les voyages des papes en France, sur le sacre de nos rois et sur leurs relations avec la cour de Rome*, par L. B. de R., président de canton. — A Paris, chez *Fain* jeune, imprimeur, aux ci-devant écoles de droit, place du Panthéon. — 1 vol. *in*-8°.; prix, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 25 cent.

Cet ouvrage est une histoire complète et rapide des rapports de la cour de France avec celle de Rome. Non-seulement on y trouve les événemens qui ont

quelquefois conduit les papes en France ; comme lorsque CLÉMENT VII fut reçu à Marseille par FRANÇOIS Ier., et ELÉONORE D'AUTRICHE, sa femme, avec toute la pompe, tous les égards, tous les honneurs dus à un grand pontife ; mais encore il a recueilli les anecdotes curieuses et les faits intéressans qu'on aime à retenir à de pareilles époques. L'auteur a rassemblé tout ce que la vie de nos rois et celle des papes a pu lui fournir de piquant. Son style est élégant et rapide ; peut-être même pèche-t-il par un défaut d'abandon. On passe avec trop de précipitation d'un objet à un autre ; l'histoire ne doit pas s'écrire comme un livre de maximes.

Dans sa préface M. le BOUCHER DE RICHEMONT (car plusieurs journaux l'ont nommé), paie un tribut de reconnoissance au président HAINAULT, à l'abbé de FLEURY, au P. LONGUEVAL, qui ont été ses guides fidèles pour l'exactitude des dates.

Comme VOLTAIRE a fort bien dit, *qu'il seroit à souhaiter que quelqu'un se chargeât d'abréger les meilleurs livres* : M. de RICHEMONT a entrepris de rassembler toutes les recherches des auteurs que nous venons de citer, et les a *abrégées* d'une manière très-heureuse. Nous aurions pu rapporter une foule de traits fort agréables ; on les lira avec plaisir dans le livre de M. Richemont. Cependant nous ne pouvons nous empêcher d'en citer au moins un. « Deux mal-» faiteurs avoient été condamnés au supplice. GAN-» GANELLI ordonna qu'ils tireroient au sort ; puis il » fit grâce à celui sur qui le sort étoit tombé, en » disant : *j'ai condamné les jeux de hasard.* » c'étoit lui qui disoit : *je dors tranquille, parce que je suis sûr que mon secret n'est qu'à moi : le silence ne s'écrit point.*

AUG. de L.

*Aelteste sage über die Geburt und jugend karls des Grossen zum erstenmal bekannt gemacht und erlautert von J. C. Freyherrn von* Aretin ; —c'est-à-dire, la plus ancienne légende sur la naissance et la jeunesse de Charlemagne, publiée pour la première fois, et commentée par le baron d'Aretin. Munich, 1803.

M. le baron d'Arétin voulut célébrer littérairement, en 1800, le jubilé du couronnement de Charlemagne; il fut enhardi dans ce projet par la découverte d'une légende enfouie depuis des siècles dans la bibliothèque des Bénédictins de Weihenstephan, près de Freisingen en Bavière; mais des circonstances imprévues l'avoient toujours retenu, et ce ne fut que trois ans après que son ouvrage vit le jour. On n'ignoroit pas, il est vrai, qu'il existât dans cette bibliothèque un ancien manuscrit sur la vie de Charlemagne; mais jamais personne ne s'étoit donné la peine de l'examiner; cette indifférence pour ce manuscrit étoit d'autant plus étonnante, qu'il paroissoit promettre beaucoup d'éclaircissemens sur l'enfance et la jeunesse de ce grand empereur.

M. d'Arétin ne donne aucun détail sur l'état de ce manuscrit; il se contente d'indiquer dans sa préface les historiens qui paroissent en avoir eu connoissance; d'après le style, il présume que ce manuscrit est du treizième siècle, et il ne doute pas que ce ne soit une copie faite dans le seizième; il est difficile, presque impossible, de découvrir le nom de l'auteur; il y a apparence que c'est un moine de cette abbaye; mais il est encore bien plus difficile de trouver les vraies sources où il a puisé. M. d'Arétin croit qu'il s'est servi de manuscrits français; « dans un voyage, dit-il, que j'ai fait il y a quelques années en France, j'ai

vu dans la bibliothèque nationale un manuscrit à-peu-près de vingt-deux feuilles de parchemin, contenant un *poëme* sur les *noces de Pepin avec Berthe :* il me parut être du treizième siècle ; plus j'examine mon manuscrit sur Charlemagne, plus je lui trouve d'analogie avec celui de Paris. » Quoi qu'il en soit, il est de fait que cette belle légende n'est qu'une misérable fable, manquant absolument de vérité historique ; qu'on en juge par les premiers chapitres, où on lit qu'un moulin, situé dans une vaste solitude, non loin du couvent Weihenstephan, a été le berceau de Charlemagne, que c'est là qu'il a reçu le jour, qu'il a passé ses premières années, etc. M. d'Arétin a bien fait d'avoir inséré dans son ouvrage les sept premiers articles; il suffit de les avoir lu, pour être parfaitement convaincu de la fausseté de cette légende; le reste est contenu en quatorze chapitres, tous invraisemblables; c'est encore ici le lieu de dire *pro thesauro carbones ;* M. d'Arétin pense que cette légende est antérieure au treizième siècle, mais les savans auteurs de la gazette de Goettingue sont d'une opinion contraire, et pensent qu'elle n'est pas si ancienne; il est vrai qu'on trouve par fois des mots qui n'étoient plus usités dans ce siècle, tel que celui de Kerlingen, au lieu de France, nom qu'on donnoit à ce royaume, après que Charles Martel eût chassé les Sarrazins. Mais ce mot n'indique que la crasse ignorance du moine, qui, l'ayant trouvé quelque part dans un ancien manuscrit, et ne connoissant point sa vraie signification, l'admit tout bonnement dans ses fables absurdes ; on auroit même tort de croire qu'il l'a fait par artifice pour donner une teinte antique à son verbiage.

On trouve pour supplément à cet ouvrage une histoire de la vie de Berthe, épouse de Pepin, écrite par

un certain Ulric Fütterer qui en citoit, vers l'an 1478, plusieurs fragmens historiques sur la maison de Bavière, qui ont été insérés dans les *scriptores rerum boicorum*, par Œfélé. Ce Fütterer appuie son opinion sur une ancienne chronique, qu'il croit inutile de nommer. Nous ne pouvons tirer de tout cela qu'un seul résultat, c'est que le seul et vrai biographe de Charlemagne, Eginhart, qui fut en même temps son contemporain, ne nous donne aucun détail sur la naissance et sur l'enfance de ce prince, s'excusant sur ce qu'il n'a trouvé rien d'authentique là-dessus, et sur ce que ceux qui auroient pu lui en rendre compte, sont morts; il ne nous reste plus que les conjectures, champ vaste et sans bornes où on se perd à l'ordinaire, et par conséquent tout ce qui a été écrit là-dessus est dénué de tout fondement, et ne peut être envisagé que comme de pures suppositions.

L.....N.

## Histoire littéraire.

*Élémens de l'histoire du Portugal;* contenant les causes de la grandeur et de la décadence des Portugais; leurs lois, leur commerce, les révolutions de ce royaume, etc. Ouvrage qui peut servir à l'enseignement dans les Lycées, les Ecoles secondaires, et dans les Pensionnats des deux sexes Par A. Sérieys, ex-bibliothécaire et professeur d'histoire au Prytanée, actuellement censeur au Lycée de Cahors. 1 vol. in-12. Prix, 1 fr. 50 cent., et 2 fr. franc de port. A Paris, chez *Demoraine*, imprimeur-libraire, rue du Petit-Pont, n°. 97; et chez M.-J. *Hénée*, imprimeur, rue Saint-André-des-Arts, n°. 2, ancien logement de M. *Knapen.*

*Précis de l'Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, du président Hénault, adopté pour les

Lycées et les Ecoles secondaires; augmenté de plusieurs Pièces inédites du même auteur, relatives à cette Histoire; d'un choix de beaux traits historiques, recueillis par *Millot*, pour les élèves de l'Ecole royale militaire; et continué jusqu'au sacre de l'Empereur NAPOLEON Ier. Par A. SÉRIEYS, ex-bibliothécaire, professeur d'Histoire au Prytanée, actuellement censeur du Lycée de Cahors, auteur des *Tables chronologiques*, adoptées pour les Lycées. 1 vol. in-12, avec portrait. Prix, broché, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 50 cent. franc de port par la poste. — Le même, cartonné, 2 fr. 75 cent.; relié, 3 fr 25 cent., non compris le port. A Paris, chez *Demoraine*, imprimeur-libraire, rue du Petit-Pont, n°. 97.

Le président *Hénault* a su réunir, dans son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, peu de mots et beaucoup de choses; c'est, en ce genre d'écrire, l'ouvrage le plus court et, en même tems le plus plein; mais on l'a porté jusqu'à cinq volumes, dont le dernier n'offre pas même la partie la plus intéressante de notre histoire, il est devenu trop volumineux et d'un prix trop considérable pour la jeunesse.

C'est donc un service que l'auteur vient de rendre aux élèves des Lycées et des autres écoles, en réduisant cet *Abrégé* à la connoissance des faits strictement nécessaires. Les développemens, les remarques, et les pièces historiques dont ce *Précis* est enrichi, lui donnent un nouvel intérêt.

### ARCHÆOLOGIE.

*Les monumens antiques inédits du Musée Napoléon*, gravés par Thomas PIROLI, avec une explication, par M. Louis Petit-Radel, publiés par F. et P. Piranesi frères. A Paris, dans leur établisse-

ment chalcographique à l'ancien collége de Navarre, 12e. livraison.

Cette livraison contient un buste d'une Bacchante, tirée de la ville Albani, et qui n'est pas encore exposée ; — tête d'un jeune Hercule ; — Hercule olympique, que Winckelmann a regardé mal à propos comme une tête de Xénophon ; — Hercule tenant Télèphe dans ses bras ; — Hercule enlevant le trépied de Delphe ; Apollon le saisit pour le reprendre ; ce bas-relief n'est pas encore exposé ; — Hercule conduisant Cerbère enchaîné : bas-relief non encore exposé ; — Hercule, dit le torse, du Belvédère ; — Omphalle, buste ; — Vertumne, statue non encore exposée.

*Antiquités d'Herculanum*, gravées par Thomas Piroli, et publiées par F. et P Piranési frères. Tom. III, 11e. livraison. — Paris, chez *Piranési* frères, place du Tribunat ; *in*-4°. 1554. An XIII. — 1805.

Cette livraison contient planches XXV, XXVI, XXVII, un auteur; XXVIII, XXIX, plusieurs sujets scéniques; XXX, un concert dans un choraginus; XXXI, la toilette d'une jeune fille dans un gynecée ; XXXII, un sujet héroïque inexpliqué ; XXXIII, une fête bachique ; XXXIV, une scène champêtre ; XXXV, des figures encadrées dans des panneaux, Hercule délivrant Hésione.

*Choix de costumes civils et militaires des peuples de l'antiquité, leurs instrumens de musique, leurs meubles, et les décorations intérieures de leurs maisons, d'après les monumens antiques, avec un texte tiré des anciens auteurs ;* dessiné, gravé et rédigé par N. X. Willemin. — Paris, chez l'auteur, rue de la Paix, vis-à-vis le palais Abbatial. XVIIIe. et XIXe. livraisons petit in-fol.

On sait que cet ouvrage, composé de cent cinquante planches environ, est divisé en trois parties. Il traite des habitans de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe, en commençant par les Égyptiens et en finissant par les Français. Il paroît une livraison tous les deux mois; elle est composée de six planches imprimées, ainsi que le texte sur papier grand raisin vélin de Buges, dont le prix est de neuf francs.

Les deux livraisons que nous annonçons offrent la représentation des coupes et cuillères grecques en argent, inédites et trouvées à Herculanum; de vases à boire grecs et inédits et trouvés à Herculanum; on y trouve des mosaïques, des candelabres et coiffures de femmes Grecques, ainsi que des objets relatifs à la toilette.

### Langue latine.

Manuel *latin*, ou *Choix de compositions françaises et Recueil de fables et histoires latines; l'un pour préparer à la traduction des auteurs latins, l'autre pour faciliter l'intelligence des écrivains du siècle d'Auguste;* par M. Boinvilliers, correspondant de l'Institut national de France, etc. Cinquième édition.— A Paris, chez Aug. *Delalain*, imp.-libr., rue Mazarine, n°. 1578 (seul chargé de l'impression des ouvrages de M. Boinvilliers); et chez *Hocquart*, libraire, rue de l'Éperon, n°. 1. Prix: 2 fr. 40 c. relié.

### Littérature française.

De *la Nécessité de l'Instruction pour les Femmes;* par madame Gacon-Dufour, de plusieurs Sociétés littéraires d'Agriculture, auteur du *Traité-pratique*

*d'Économie rurale et domestique*, et autres ouvrages; avec cette épigraphe :

> L'ignorance est une méchante monture qui fait broncher celui qui est dessus, et qui rend ridicule et méprisable celui qui la conduit.

*Par un auteur Arabe, mis en français par* FLORIAN. 1 vol. in-12 de 320 pages. Prix : 2 fr. 25 cent, et 3 fr. franc de port par la poste. — A Paris, chez F. *Buisson*, libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

Après la lecture de cet ouvrage, je ne savais d'abord quel parti prendre. Il est reçu que nous autres hommes ne nous piquons pas d'une extrême franchise avec les femmes, et c'est tant pis. Pour moi, qui n'aime pas sur ce point la complaisance de nos maximes; pour moi, qui ai résolu d'être franc avec tout le monde, et qui pense que, lors même que je suivrais la route commune, madame Gacon-Dufour mériteroit une exception par ses talens. Je vais sur son livre exprimer loyalement mon opinion.

Quel est le but de l'auteur ? Elle veut prouver qu'une bonne éducation est nécessaire.

> Faute de cultiver la nature et ses dons,
> Oh ! combien de Césars deviendront Laridons.
>
> LA FONTAINE.

Sans doute. En outre il est bon d'apprendre à savoir s'occuper. L'étude ote aux plaisirs bruyans la fatigue qu'entraîne la monotonie; c'est elle qui nous console dans l'adversité; elle a des charmes inappréciables qui se répandent sur tous les instans de la vie. Ce seroit donc une injustice de refuser de partager avec les femmes ses avantages. Elles y ont tant de droits ! Et nous devons les leur assurer autant par reconnoissance que par intérêt. Mais s'il est des esprits difficiles qu'il

qu'il faille convaincre, sera-ce y parvenir que de combiner une foule d'événemens incompréhensibles?

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
BOILEAU.

Et il faut de la vraisemblance jusques dans les romans. D'ailleurs madame Dufour croit-elle qu'il ait existé un caractère semblable à celui de la marquise d'ALFRÈDE, aussi cruel, aussi perfide?... Peut-être je me trompe. Mais croit-elle qu'il soit possible de trouver les facilités qu'elle rencontre à ourdir des trames affreuses contre le bonheur de CLÉMENTINE, à rendre ses calomnies croyables, et à donner au mensonge l'évidence due à la vérité? Peut-il se trouver un caractère aussi lâche, aussi foible que celui du marquis d'ALFRÈDE son fils? Je livre ces doutes à madame Dufour. N'a-t-elle pas aussi un peu trop négligé son style? L'héroïne du roman *attend* d'une discussion le *complément* du projet d'éducation qu'elle a conçu pour sa fille, et elle ajoute: « Je n'ai pas trop de vos » lumières pour m'assurer *la réussite*. » Cette phrase est-elle française? La réussite de quoi? Ne falloit-il pas *pour en assurer la réussite*? J'ai souligné *complément;* mais quelle indication pourrois-je trouver pour condamner mille fois davantage l'amabilité qu'une bonne éducation *corrobore*, et la réflexion, que plusieurs témoins *corroborent* leurs plaintes? Ce mot est-il employé par madame Dufour pour *corroborer* l'élégance et la délicatesse d'expressions qu'on attribue aux femmes, et non sans raison? Elle dit ailleurs: *Quand la brune fut venue.* Le naturel et la simplicité exigeoient qu'on mit *le soir*, ou *quand la nuit fut arrivée.* Enfin je citerai encore ce passage: « L'amitié » que je vous porte vous donne sur moi un ascendant » dont je dois me garantir, et quoique une grande » propension *m'entraîne* vers vous, je n'en veux pas

» moins discuter avec soin votre système de retraite, » pour en dernière analyse, si vous me rangez de » votre avis, avoir au moins par-devers moi la certi- » tude que vous m'avez convaincue et point *entraînée*.» Quelle roideur de termes dans la bouche d'une femme, qui dit; « Mon éducation a été moins négligée que » celle des autres femmes. »

Je me montre sévère, sans doute. Cependant je ne pense pas que madame Dufour doive s'en plaindre. Je me serois tu, si elle n'avoit pas les moyens de mieux écrire. En général sa diction est soignée, agréable; elle plait, elle attache, et plus d'un lecteur lui payera avec moi un tribut de larmes et d'applaudissemens. Son but même est louable. Montesquieu a dit : « Une femme honnête est réservée pour les » plaisirs d'un seul, et contribuer à l'amusement de » tous. » Ces expressions sont bien lestes et bien frivoles; il seroit plus glorieux pour les femmes, et plus avantageux pour les hommes, qu'on put dire, avec madame Dufour : « Pour le bonheur d'un seul » et l'admiration de tous. » *L'admiration* est peut-être un peu froide; et ce n'est pas toujours le seul sentiment qu'une femme inspire. N'a-t-on pas écrit qu'en lisant les livres qu'on leur doit, on passe

De l'amour de l'ouvrage à l'amour de l'auteur.

Piron.

C'est peut-être un peu trop fort : il faudroit avoir un caractère bien volage pour y suffire aujourd'hui. Tant de femmes écrivent bien!

Je me souviens que dans ma jeunesse je prétendis prouver, dans une Dissertation *scientifique*, que le génie de la femme étoit égal à celui de l'homme; car répétais-je avec J.-J. Rousseau, *les âmes n'ont pas de sexe*. Je voudrois que la chose fut vraie; mais je con-

viens de bonne foi que c'étoit une erreur. Les femmes ont l'esprit plus fin, plus délicat, plus prompt; mais il leur manque cette supériorité qui fait une puissance de la pensée. L'imagination, toujours volage, brillante et légère, ne crée pas les arts. Ils sont le fruit d'une profonde méditation. Les femmes ne savent pas méditer; elles sont trop aimables, trop ingénieuses pour pouvoir réfléchir avec persévérance, et combiner cette foule d'idées qui précèdent toutes les inventions. Leurs forces ne leur permettent pas davantage de trop grandes fatigues. Ainsi je n'adopterai pas le mot *agricultrice*, dont madame Gacon se sert. L'idée d'une fleur livrée sans précaution à l'intempérie des saisons, me fait mal. Les femmes ne doivent pas être agricoles; la nature ne le veut pas. Elles ne seront jamais propres, comme les hommes, aux travaux de la campagne. J'ai eu plus d'une fois occasion de le remarquer. J'ai vu des femmes bêcher et même labourer la terre: l'homme le plus foible faisoit plus de travail que la femme la plus robuste.

Ce n'est point par jalousie que je m'élève contre le système de madame Dufour; non sans doute. O! femmes, je ne veux pas vous ravir cet empire littéraire auquel plusieurs d'entre vous semblent aspirer. Mais avez-vous besoin de nous prouver que vous pouvez donner un Bossuet à l'éloquence, un Pascal aux mathématiques, un Corneille à la poésie, pour mériter de nous les plus tendres hommages? N'aurez-vous pas toujours une supériorité marquée en fait de finesse d'esprit et d'agrément? Si le génie des créations vous manque, ne nous enviez pas un avantage qui entraîne après lui tant de soupirs et de regrets. Les Sapho, les Sévigné ne seront point effacées; leur gloire est immortelle; voilà les genres où vous êtes inimitables, et où vous prouvez la vérité de ce mot de

VOLTAIRE : *Tous les raisonnemens d'un homme ne valent pas un sentiment d'une femme.*

Aug. de L.

GÉNIE *du Christianisme, ou Beautés de la religion chrétienne ;* par François-Auguste CHATEAUBRIAND.

Chose admirable ! la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

MONTESQUIEU, *Esprit des lois*, liv. 24, ch. 3.

Quatrième édition. 9 vol. in-18. — A Lyon, chez *Ballanche* père et fils ; à Paris, chez *Capelle* et *Renaud, Callixte Volland, Migneret* et *Lenormant*. Prix des 9 vol. pour Lyon et Paris : papier vélin, avec 9 gravures avant la lettre, 24 fr. ; fin, avec 9 gravures, 15 fr. ; commun, avec un frontispice, 12 fr. On ajoutera, pour le port franc, 3 fr. 50 cent. par exemplaire.

Il a paru jusqu'à présent six éditions complètes du Génie du Christianisme, et une abrégée. Celle que nous annonçons est la septième complète dans l'ordre réel des éditions, et la quatrième en titre. L'auteur en a cédé la propriété à M. Ballanche, imprimeur-libraire. Comme le Génie du Christianisme est du nombre de ces livres qu'on aime à porter avec soi, soit à la campagne, soit à la promenade, les éditeurs ont bien fait de choisir le format in-18, et on peut dire qu'ils n'ont rien négligé pour rendre cette édition agréable au public.

Elle est divisée de manière que chaque volume contient, pour ainsi dire, un sujet particulier. C'est ainsi que *le premier volume* renferme ce qui a rapport aux dogmes et aux mystères du christianisme. *Le second* est occupé par les preuves de l'existence de

Dieu, tirées des merveilles de la nature. *Le troisième*, qui ouvre la poétique, contient l'examen des effets du christianisme dans les caractères du drame et de l'épopée. Le *quatrième* est rempli par le livre des Passions et par l'Histoire de René. Ce même volume est aussi consacré à la poésie de la mythologie et aux beautés de l'écriture. Le *cinquième* offre tout ce qui concerne les arts, la philosophie, l'histoire et l'éloquence. Le *sixième* renferme Atala, précédée du livre des Harmonies de la religion et de la nature, qui lui sert de préface, comme le livre des Passions en sert à René. Le *septième* contient les cérémonies du culte, et l'Histoire des Ordres religieux. Le *huitième*, enfin, offre le Tableau des Missions et de la Chevalerie; il est terminé par le Tableau général des services que le christianisme a rendus à l'homme et à la société.

On sait que les opinions à l'égard du mérite d'*Atala* et du Génie du Christianisme, ne sont rien moins qu'unanimes. Les uns ont élevé ces ouvrages jusqu'aux nues; ils ont assigné à l'auteur la première place parmi les poëtes descriptifs; les autres n'y ont vu que les écarts d'une imagination exaltée; ils ont foulé ces écrits aux pieds. Les éditeurs ont jugé à propos de renfermer, dans un neuvième volume, le pour et le contre; on y trouve effectivement les jugemens de MM. de Fontanes, Geoffroy, Clément, de Bonnald, Dussaulx, Boulogne, Morellet, Ginguené, etc. Nous croyons que le lecteur ne saura pas mauvais gré aux éditeurs de ces additions. Ce sont pour ainsi dire les pièces du procès, d'après lesquelles chacun pourra se déterminer.

A la suite de l'avertissement du premier volume, on trouve toutes les préfaces des différentes éditions d'Atala et du Génie du Christianisme, qui n'avoient

point encore été réunies. Les éditeurs ont encore obtenu, de M. de Chateaubriand, la permission d'ajouter à leur édition son morceau sur la Fête-Dieu de Lyon, ainsi que sa Lettre sur Rome, adressée à M. de Fontanes. Les deux pièces auroient dû être placées dans les notes; mais comme l'impression de l'ouvrage étoit trop avancée lorsque les éditeurs reçurent cette permission, il les ont insérées à la fin du quatrième volume, qui, par la division des matières, comportoit le mieux cette addition.

Enfin on a joint à cette édition, très-bien imprimée, plusieurs jolies gravures.

### Litterature anglaise.

*Parson's and Galignani's British library in verse and prose. Being the most extensive selection ever offered to the public, from every admired author in the english language.* Numéro XXIV.

Nous avons annoncé les premiers numéros de cette collection. Celui dont nous parlons contient : *A Dissertation on language in general, more particularly on the beauties and defects of the english language : with remarks on the rise and progress of the latter ; and a short account of the earliest poets, and the ancient state of the british stage.*

### Poésie grecque.

*Dissertatio de fabulis Archilochi. Accedit notitia codicis Augustani cum fabulis ineditis* ; aut. *Imm. Gottl.* Huschke. Altenburgi, impensis *Rink* et *Schnuphase.* 1803

Il nous reste bien peu de chose d'Archiloque; cependant, si l'on en croit les auteurs anciens, il a

été un des premiers poëtes parmi les Grecs; il a principalement excellé dans les vers iambiques, et il en est même l'inventeur. Archiloque est un des trois poëtes qu'Aristarque avait approuvé en ce genre de poésies, et que Quintilien met à certains égards au-dessus des deux autres. Cicéron a dit de lui, que plus ses poëmes iambiques étoient longs, plus ils étoient beaux, et il dit la même chose des lettres de son ami Atticus.

M. Huschke parle d'abord dans cette dissertation de l'origine de l'apologue; il dit fort bien que toutes les fables grecques ne doivent pas être attribuées indistinctement à Æsope seul, et que des fables inventées par différens auteurs ont été attribuées à ce grand fabuliste, pour leur donner un plus grand prix : telles sont les deux fables d'Archiloque, dont l'une est intitulée le *Renard et* l'*Aigle*, et l'autre le *Renard et* le *Singe* : ce sont ces deux fables qui font le sujet de cette dissertation. M. Huschke les a trouvées dans deux manuscrits qui sont une copie de ceux conservés dans la bibliothèque de Goettingue, et dont le savant *Georges-Fréderic* Benecke a donné une description.

La première fable, qui est intitulée l'*Aigle et le Renard*, et qui a été si bien imitée par Phèdre, doit sa naissance au ressentiment d'Archiloque contre Lycambe qui lui avoit promis sa fille en mariage, mais qui manqua à sa promesse; le poëte pour s'en venger composa plusieurs satyres mordantes, ainsi que cette fable. On rapporte que ses satyres étoient si violentes, que Lycambe et ses trois filles se pendirent de désespoir, et que les Lacédémoniens défendirent, à cette occasion, tous les vers d'Archiloque. La violence de ces satyres tenoit aussi un peu du caractère

irritable d'Archiloque, que Lucien nous a si bien tracé.

M. Huschke compare l'original à la traduction latine de Phèdre ; il est bien vrai de dire ici que les imitations restent toujours au-dessous de leur modèle. M. Huschke montre combien cette fable a perdu en latin ; il fait encore remarquer une différence réelle qui existe entre l'original et la copie, c'est que la morale que Phèdre a tiré de sa fable est tout à fait différente de celle de l'auteur grec.

Si la première fable est consacrée à diffamer la mauvaise foi de Lycambe, la seconde, qui a pour titre *le Renard et le Singe*, a pour but de rendre son orgueil ridicule. Cette seconde n'a pas moins de mérite que la première.

On sait que Babrius a été un des premiers à rassembler les fables d'Æsope : Les deux dont nous venons de parler, et qui appartiennent comme on a dit à Archiloque, sont rapportées de même par lui comme appartenant à Æsope. La dissertation de M. Huschke est très-intéressante par son sujet et par les savantes citations qui y sont toujours analogues, et qui contribuent puissamment à nous donner des lumières sur les productions d'un des poëtes les plus renommés de l'antiquité.

*Ch.* L...N.

## Poésie allemande.

Musenalmanach *auf das Jahr* 1805. *Herausgegeben von L. A. v.* Chamisso, *und K. A.* Varnhagen *zweiter Jahrgang. Berlin bei Heinrich Frœlich* 1805 ; c'est à-dire, Almanach des Muses pour l'année 1805, publié par L. A. de Chamisso, et K. A. Varn-

HAGEN. Seconde année.—Berlin, chez Henri *Frœlich*, 1805, 227 pages in-12.

Au moment où tous les regards sont portés vers la littérature allemande, quand des opinions si diverses s'élèvent parmi nous, sur l'état des sciences et des lumières en général, dans un pays si voisin cependant du nôtre, tout ce qui tend à nous faire juger par les faits d'un objet aussi essentiel, doit être accueilli avec intérêt. La poésie et la métaphysique paroissent en ce moment s'y partager le sceptre : et les disciples de *Klopstock*, de *Gœthe*, de *Wieland*, dont la réputation est maintenant établie, n'y sont pas moins nombreux que ceux de *Mendelssohn*, de *Kant* et de *Fichte*. Les Almanachs des Muses qui paroissent annuellement dans les principales villes de l'Allemagne peuvent être regardés comme les thermomètres de la poésie dans ce pays, mais plutôt de la génération qui s'élève que de celle présente; car ce sont moins les poëtes déjà connus que ceux qui veulent l'être, qui confient leurs productions à ces sortes de recueils où s'exercent les talens naissans.

L'almanach des Muses pour l'année 1805, qui vient de paroître à Berlin, offre de l'intérêt et quelques morceaux d'un mérite rare, qui promettent à la littérature allemande des successeurs aux *Salis*, *Matthison*, *Bürger*, etc. MM. CHAMISSO et VARNHAGEN en sont à la fois les éditeurs et les coopérateurs les plus utiles. Sur plus de cent pièces de poésies que renferme ce recueil, environ la moitié, composée par ces deux poëtes, offre un grand nombre de romances et d'Elégies très-agréables; on sait assez généralement à présent que les Allemands, dont on accusoit la langue d'être dure et inflexible, excellent dans la

peinture des sentimens doux et mélancoliques, dans l'expression des regrets, etc. Plusieurs de ces morceaux mériteroient d'être traduits ici. Mais la prose poétique et cadencée peut faire connoître les beautés d'un poëme épique ou didactique, où l'ensemble et les grandes masses sont surtout à considérer; il n'en est pas ainsi des pièces légères et fugitives, dont la tournure et l'expression sont le principal mérite.

M. B..r.

## Poésie française.

Géorgiques *françaises*, poëme: par J. B. R. Labergerie. — Paris, chez madame *Huzard*, rue de l'Éperon Saint-André des Arcs, n°. 11, an XIII. — 1804. 2 vol. in-8°.

M. Rougier la Bergerie s'est fait un nom par ses connoissances réelles et pratiques dans l'agriculture; il a été un des membres les plus distingués de l'ancienne société royale d'agriculture; il consacre dans sa préface de justes éloges à cette utile société, au zèle que le dernier intendant de Paris, M. Berthier, a montré pour les progrès de la science la plus nécessaire à l'homme; il entre dans des détails très-curieux sur les dommages que la révolution a causé à cette science jusqu'au gouvernement consulaire; il examine ensuite les nombreux ouvrages en vers, qui ont chanté l'agriculture dans les temps modernes; *l'Homme des Champs*, de M. Delille, n'est point un agriculteur, mais un riche seigneur; c'est un parisien à la campagne. Le style de Rapin est noble, varié et digne du temps d'Auguste; mais l'écrivain a usé son génie poétique à décrire des objets frivoles et minutieux; il a composé ses Jardins pour les poëtes et pour les

grands seigneurs. Vanieres répète les leçons de Columelle et de Varron, sans s'inquiéter des progrès de l'art. Il est aisé de voir par les préceptes de Rosset qu'il n'étoit pas agronome, il s'est affranchi comme Vannières des secours de la fable, et il a été forcé de recourir à des épisodes étrangers à son sujet. St.-Lambert a déclaré qu'il n'écrivoit pas ses *Saisons* pour ceux qui cultivent les campagnes, mais pour ceux qui les protègent. Les *Mois* de Roucher sont jugés sous le rapport surtout du style propre et des connoissances physiques.

M. Rougier la Bergerie est étonné qu'aucun poëte moderne n'ait, comme Virgile chez les anciens, chanté dignement l'agriculture; c'est qu'il faut réunir deux qualités qui se rencontrent difficilement : il faut être poëte et agriculteur. Ici l'auteur décrit avec un noble enthousiasme les plaisirs que procure la vie des Champs, il combat le préjugé que plusieurs expressions propres à l'agriculture ne peuvent entrer dans la poésie; il combat surtout celui qui fait croire qu'un bon administrateur ne doit pas se livrer à la culture des lettres : dans ces discussions, M. R. la Bergerie déploye un grand talent pour le raisonnement, et on ne peut s'empêcher d'aimer et d'estimer celui qui a tracé ces pages, dans lesquelles l'âme d'un homme, animé du véritable amour de ses semblables, se manifeste toute entière.

M. Rougier, après avoir reconnu qu'aucun poëte n'a chanté proprement l'agriculture; que les connoissances théoriques et pratiques manquoient à ceux qui ont voulu entreprendre cette tâche; après s'être convaincu qu'un poëme de ce genre seroit utile en répandant le goût de cet art, et en propageant l'amour de la vie des Champs, s'est con-

sacré réellement à ce grand travail, dans lequel il a trouvé un agréable délassement de ses travaux administratifs : il a fait des *Georgiques françaises.*

Son poëme est divisé en douze chants qui, selon l'ordre des douze mois, indiquent les travaux qui se font dans les différentes saisons de l'année : chaque chant est accompagné de notes très-bien faites, et qui donnent des idées justes sur beaucoup de points intéressans et curieux relatifs à l'agriculture.

A. L. M.

VIRGILE *à* J. DELILLE; *par* N. QUENNEVILLE, *membre de plusieurs sociétés littéraires, et professeur de grec.* — 1 vol. in-8°. Prix, 3 fr. 75 c., et 4 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez *Lamy*, fils, libraire, quai des Augustins, n°. 26.

Est-ce pour braver l'incrédulité de notre siècle que VIRGILE a voulu écrire à son traducteur ? nous serions tentés de croire à ce miracle, si l'*esprit* d'un payen pouvoit opérer des prodiges. Celui qui tient la plume nous apprend que, *soumis à l'influence du dieu de la poésie*, les morts célèbres *ont tous appris la langue les uns des autres ;* qu'*ils se sont, pour ainsi dire, reconnus dès qu'ils se sont rencontrés ;* et qu'ils se sont liés d'un *attachement dont les nœuds se resserrent de jour en jour.* Enfin, après avoir quelquefois discouru agréablement, mais en particulier, sous les verts bosquets de l'élysée : « nous avons, dit-« il, fini par nous réunir tous, et former une société « sous le nom de *Comité de révision d'enfer.* »

On ne peut pas s'expliquer d'une manière plus élégante et plus harmonieuse. VIRGILE paroît avoir beaucoup étudié les finesses de notre langue !

Qui veut charmer Paris doit savoir le français.

LORMIAN.

Parmi ceux qui composent le *Comité infernal* on trouve LAMOTHE et HOMÈRE; SILIUS ITALICUS à côté d'ANACRÉON; OPPIEN, STACE et LAFOSSE mêlés avec EURIPIDE, RACINE, BOILEAU, etc. Le beau choix! et c'est de cette société brillante qu'on a banni VOLTAIRE! Quand il arriva dans ce beau pays, on lui fit la moue: « nous avons craint qu'*avec tant d'esprit* il ne nous « divisât; nous avons redouté son humeur *jalouse* « *et tracassière.* » L'éloge est modeste!—Si c'est ainsi qu'on s'accoutume à louer aujourd'hui; les mourans, qui ont joui de quelque renommée, expireront effrayés du panégyrique préparé à leur mémoire..... VIRGILE remercie M. DELILLE des notes dont il a enrichi sa traduction. C'étoit le moins qu'il lui devoit; M. QUENNEVILLE (car il est temps de le nommer, le lecteur seroit bientôt fatigué d'entendre si longtemps calomnier le goût et le langage du meilleur poëte romain), M. QUENNEVILLE donc (et lui tout seul) félicite M. DELILLE des erreurs qu'avec juste raison on lui a reprochées, et dont il s'est, j'en suis sûr, repenti. On permet à un traducteur quelque prédilection pour son modèle; mais on ne lui pardonne pas une admiration exclusive. Il pouvoit si bien louer VIRGILE sans vouloir déprimer HOMÈRE!

Quoi qu'il en soit, M. le professeur de *langue grecque* approuve des choses qui ont été censurées par de bons esprits, et il réprouve ce qu'il ne comprend point: par exemple, il raisonne sur la poësie du traducteur comme..... j'allois dire, comme un docteur. Mais non: il sera plus doux de rappeler CONDILLAC analysant et disséquant les beaux vers de BOILEAU; M. QUENNEVILLE l'imite à ravir.

M. Delille a mis:

Enfin la fête arrive.

« *la fête arrive* me paroît bien bourgeois, bien prosaïque. » C'est Catulle qui dit cela dans la brochure de M. Q..... : ailleurs Tibulle, après que Malherbe a récité ou lu sept vers de la traduction qui répondent à trois vers de l'original, dit : « sept vers pour « en rendre trois ! ce n'est pas là traduire. Entasser « les périphrases, les épithètes dans un endroit aussi « simple que celui-là, ce ne peut avoir d'autre but « que de faire dire que le traducteur a *surpassé* « *quelquefois l'original.* » En effet, il le surpasse ici, et même de plus de moitié, dit M. le professeur : des gentillesses et des jeux de mots !

Bravo ; continuez : l'on vous applaudira.

Il y a quelquefois de judicieuses remarques dans cet ouvrage ; mais trop souvent il présente des critiques minutieuses, ou ridicules. Nous n'en citerons pas davantage ; cela ne seroit pas amusant pour le lecteur, ni utile à l'écrivain.

Le *verso* du premier titre de cette lettre, ou roman, ou *dialogue de morts*, offre l'annonce de quelques livres. Parmi eux se trouve un poëme intitulé : *Un mois de folie.* Seroit-il l'ouvrage de M. Quenneville ? Peut-être c'est pendant ce mois-là qu'il a rêvé être devenu le secrétaire de l'ami d'Horace et de Mécène, comme dit le bon La Fontaine.

Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne ?
Picrocholle, Pyrrhus, la Laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux :
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes ;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.

Eh bien ! soit. Cela ne fait du mal à personne ; et si jamais M. QUENNEVILLE rêve de cette manière, supposé qu'il ne soit pas marié, je l'en féliciterai au lieu de l'en blâmer. *Aug.* DE L.

## ROMANS.

* ΗΛΙΟΔΩΡΟΥ ΑΙΘΙΟΠΙΚΩΝ Βιβλια δεκα, ἅ χαριν Ἑλληνων ἐξέδωκε μετὰ σημειώσεων, προσθεὶς καὶ τὰς ὑπὸ τοῦ Ἀμιότου συλλεγείσας, τέως δὲ ἀνεκδότους, διαφόρους γραφὰς, προτοπὴ καὶ Δαπανὴ Αλεξανδρου Βασιλειου, Ο. Δ. ΚΟΡΑΗΣ. Εν Παρισιοις. Παρα Ι. Μ. Εβερωρτω τω τυπογραφω. Se vend chez Théophile *Barrois*, rue Hautefeuille, n°. 22.

AÏTHÈS, ou *le Héros chéri des Dieux, une des plus anciennes histoires imitées des Grecs* : par BAUDRY DES LOZIÈRES. — 2 vol. in-12. A Paris, chez *Le Normant*, Imp.-Lib., rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42 ; et chez l'Auteur, rue de Verneuil, n°. 459, faubourg Saint-Germain. L'an 1^er^. du règne de NAPOLÉON.

AÏTHÈS en grec signifie *celui qu'on aime, qu'on recherche* ; du moins c'est ce que nous apprend M. BAUDRY DES LOZIÈRES, qui déclare avoir puisé l'histoire qu'il publie dans le *Berose* et le *Manethon* d'ANNIUS DE VITERBE : il ajoute que GALOTÈS, LUGDUS, BARDUS, BELGIUS, ALLOBROX, etc. ont procuré à son imagination les *étincelles* dont elle avoit besoin pour composer. D'abord, je ne crois pas qu'on écrive avec des *étincelles*, ni même que des *étincelles* fassent écrire ; ensuite, il est impossible de rendre compte de tous les événemens, du fracas, des révolutions qu'on trouve dans cet ouvrage. C'est un roman ! ce

titre pourra le faire lire, et semble nous dispenser d'en offrir un maigre squelette dans un foible extrait : nous nous contenterons de dire que les amis de l'ordre et de la paix devineront avec plaisir l'allusion que l'auteur leur présente. Ils souleveront aisément le voile de l'allégorie, et trouveront sans effort ces personnages *chéris des dieux*, que M. Baudry met en scène.

L'auteur de ce livre a du talent et des connoissances : il a écrit son roman pour répondre à une espèce de défi ; car il sait bien que « ceux qui peuvent « les lire (les romans), en sortent le cœur gâté et « l'esprit plus vide qu'auparavant. » Le sien, sans doute, ne gâtera point le cœur ; mais son style est-il toujours simple et naturel, comme il devroit l'être ? Nous avons remarqué des tournures vicieuses, et un style qui quelquefois veut être singulier et surprendre l'attention. Il étonne, j'y consens ; mais il attache peu. M. Baudry a assez de mérite pour ne vouloir pas faire usage de cette dangereuse méthode. Qu'un esprit médiocre s'efforce de fixer les yeux sur lui par quelque originalité, je le comprends sans peine : s'apercevroit-on, autrement, de son existence ? Pour l'intérêt des bonnes mœurs et des bons principes dont M. Baudry défend la cause, nous l'invitons à déserter la bannière du *nouveau*, et à se souvenir du juste arrêt de Boileau :

> Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin,
> Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

*Aug.* de L.

## Mélanges.

Archives Littéraires de l'Europe, ou, *Mélanges de Littérature, d'Histoire et de Philosophie ;* par une

une société de gens de lettres : suivis d'une *Gazette littéraire universelle.* Paris, chez *Henrichs.* 1805. N°. XIV.

Nous allons indiquer, comme à l'ordinaire, les mémoires renfermés dans le numéro, qui vient de paroître. — *De l'influence de Charlemagne sur la civilisation de l'Europe*, par M. Bernardi. — *Fragmens sur les Kalmouks, d'après les observations faites dans leur pays par un voyageur, pendant les années* 1802 *et* 1803. — — *Les Juifs de Livourne.* — *Les Environs de Naples*, extrait d'un ouvrage inédit. — *De l'influence de l'Imagination et des Passions sur l'entendement*, par le P. *Thomas* Barne, extrait des Mémoires de la société littéraire et philosophique de Manchester.—Deux odes de Klopstok. Sur le *Démos de Parrhasius*, par Quatremer de Quincy. — *Sur un canton des Vosges appelé* le Ban de la Roche, par M. – G. Schweighaeuser.

Œuvres *de* Herder, *proposées par souscription.*

L'édition des Œuvres complètes du célèbre *Geofroi* de Herder, que nous avons déjà annoncée dans les Nouvelles littéraires du numéro dernier, devant être bientôt publiée, consistera en plusieurs livraisons, dont la première paroîtra à la fin d'août 1805, chez *Cotta*, libraire à Tubingue, et les autres de six mois en six mois. Pour donner à cette édition la forme d'un monument littéraire, on a choisi la voie de la souscription, qui sera la plus propre à remettre à la postérité les noms des amis et des admirateurs de ce célèbre auteur. L'ordre dans lequel seront publiés ces ouvrages, a été établi par des littérateurs du premier rang; le doyen de la littérature allemande, le célèbre Wieland, soignera la partie *æsthétique;* M. Heyne, la partie *archæologique;* M. *Jean* de Müller, la

partie *historique ;* M. Thorild, les Essais de philosophie, et M. *Jean-Georges* Müller, la *théologie.* Les querelles littéraires, les réfutations et autres écrits pareils qui sont quelquefois plus propres à inspirer de l'indifférence que de l'admiration pour un auteur, seront retranchés dans cette édition, d'après l'ordre exprès de Herder lui-même, qui songeoit, peu de temps avant sa mort, à donner une édition de ses ouvrages. Voici l'ordre qu'on a suivi pour les matières :

I.re SECTION COMPRENANT LES ÉCRITS SUR LA RELIGION ET LA THÉOLOGIE.

1. Discours et Oraisons ( encore inédits ).
2. Le plus ancien Monument du Genre humain.
3. Sur l'Apocalypse, avec une traduction métrique ( encore inédite ).
4. De l'Esprit de la Poésie hébraïque.
5. Lettres sur l'Étude de la Théologie ; elles seront enrichies de morceaux inédits.
6. Ecrits sur la Religion chrétienne.

IIe. SECTION RENFERMANT DES OUVRAGES DE PHILOSOPHIE ET D'HISTOIRE.

1. Persépolis, suivi de Lettres inédites sur cette ville.
2. Sophron, *ou* Discours choisis, propres à former le cœur des jeunes gens ( inédits ).
3. Pièces académiques sur divers sujets, d'histoire et de philosophie, qui ont remporté le prix.
4. Histoire philosophique du Genre humain.
5. Idées sur l'Histoire philosophique du Genre humain.
6. Pièces philosophiques et historiques, tirées des Lettres sur l'Humanité, des Feuilles fugitives, du Journal Adrastea, et d'autres Journaux ; plusieurs de ces pièces sont inédites.

7. Souvenirs de Grands-Hommes, tirés de différens ouvrages.
8. Dieu.
9. Métacritique et Calligone (seulement l'essentiel de ces ouvrages).
10. Biographie de Herder (cette Biographie est tirée de sa correspondance).

III^e. SECTION COMPRENANT LES ÉCRITS SUR LES BELLES-LETTRES ET SUR LES ARTS.

1. Le Cid, épopée d'après des romances espagnoles (pièce encore inédite).
2. Fragmens sur la Littérature allemande.
3. Forêts critiques.
4. Voix des Nations.
5. Pièces académiques sur différens sujets de belles-lettres.
6. Poésies et Essais sur la Littérature grecque, romaine, orientale et allemande.
7. Terpsichore; Souvenirs consacrés à des Poëtes allemands.
8. Quelques Pièces de Poésie, dont plusieurs inédites.
9. Critique pour la Littérature et les Beaux-Arts.
10. Poésies dramatiques (la plupart encore inédites).

La collection entière formera 30 volumes, chacun d'environ 400 pages, gr. *in*-8°.; il y aura trois éditions différentes pour le prix, selon la beauté du papier. Sur papier vélin, le volume coûtera 2 reichsthaler 16 groschen; sur beau papier blanc, 1 reichsthaler 12 groschen; et sur papier ordinaire, 1 reichsthaler.

JOURNAL DU LUXE ET DES MODES, *rédigé par* BERTUCH *et* KRAUS. *Weimar*, au Comptoir d'Industrie. Mois de novembre 1804.

A juger d'après le titre de ce Journal, on seroit

porté à croire que son contenu ne peut être que frivole : mais il n'est rien moins que cela ; et un seul coup-d'œil sur les premières pages suffiroit pour être détrompé.

Les premiers écrivains de l'Allemagne n'ont pas dédaigné de fournir leurs productions aux almanachs des Dames et des Muses, publiés à Weimar, à Leipsick et en d'autres différens endroits ; et ces sortes d'ouvrages, bien loin d'être frivoles, jouissent en Allemagne d'une haute considération. Il en est de même du Journal des Dames rédigé par M. Bertuch, qui contient par fois d'excellens morceaux sur les arts : on y trouve souvent de bonnes réflexions et des observations faites et recueillies dans des voyages, par les premiers auteurs de l'Allemagne. Ce journal donne encore une idée parfaite de l'état des théâtres dans toute l'Allemagne. Parmi les articles que renferme le numéro du Journal des Modes que nous avons sous les yeux, nous distinguerons avant tout le premier article, qui traite du *ton de la bonne compagnie et des règles de civilité*. Celui qui débite ces règles est un homme qui a le malheur d'avoir la vue basse, et qui par ce défaut a manqué quelquefois aux bienséances qui sont dues aux femmes. Viennent ensuite des *nouvelles des théâtres de Leipsick, de Cassel et de Weimar ;* des *remarques sur le jeu de la célèbre actrice madame* Unzelman ; puis des *détails sur l'entrée de son altesse le prince héréditaire* de Weimar, avec son auguste épouse la princesse Marie de Russie, et sur le plan de l'arc de triomphe et de ses bas-reliefs ; puis des *observations d'un voyageur allemand sur le séjour de l'empereur des français à Mayence, et sur l'esprit des habitans des quatre nouveaux départemens ;* enfin un article intitulé : *Anachronismes et Fantaisies* : c'est le morceau qui nous a paru le plus piquant.

L'auteur a eu l'idée de faire un parallèle de l'état de la rive gauche du Rhin sous les Romains et dans le moyen-âge, et de l'état actuel de cette même contrée. C'est un voyage imaginaire : il suppose arriver sur les bords du Rhin, au moment où le César battit complétement Arioviste. L....*n*

*Pensées, ouvrage posthume, remarques et observations de Voltaire, un vol. in*-12.

J'étois ces jours passés chez mon libraire Caille,
Qui, dans son magasin, n'a souvent rien qui vaille.
(VOLTAIRE.)

On me pardonnera bien cette citation de deux mauvais vers, et le nom de CAILLE au lieu de celui de CAPELLE. Ce dernier avoit chez lui un petit volume de 178 pages richement relié. Je l'ouvre : c'étoit un ouvrage inédit de VOLTAIRE. Je m'en saisis avidement pour le joindre à l'immense édition de Beaumarchais qu'on pourroit sagement restreindre, mais que je ne suis pas fâché d'avoir complète. Je paye le livre d'une main, tandis que ma curiosité le tient de l'autre ; et parcourant l'*Avant-Propos*, je lis que M. de VILLEVIELLE *hérita de ses souvenirs jetés au hasard*, où l'auteur *s'abandonnoit avec complaisance à l'indépendance de son imagination, à toute la causticité de son esprit.* M. PICCINI, fils du célèbre compositeur, le posséda après M. de VILLEVIELLE, et c'est lui qui s'est déterminé à le mettre au jour. Certainement voilà de ces témoignages respectables qui en assurent l'authenticité : et puisqu'on nous offre l'occasion de juger le père de la *Henriade* et d'*Alzire* en *robe de chambre*, il n'est pas mal de la saisir.

Le volume commence par quelques anecdotes où l'on révèle les *petitesses* de VOLTAIRE (expression de l'Éditeur). Nous remarquerons qu'il n'est rien de

plus ridicule, de plus inconvenant que la manie de publier une foule de particularités insignifiantes, qui déshonorent souvent et celui qui les rapporte, et celui qu'elles concernent. Plaignons l'imperfection humaine, et jetons un voile religieux sur des scènes domestiques propres seulement à faire rire les sots des foiblesses d'un grand homme.

Ici, par exemple, qu'importe à la littérature et aux littérateurs que Voltaire aimât beaucoup un jeune aiglon ; qu'il ressentît de douloureuses sollicitudes sur les blessures de cet aiglon, qu'il se soit mis en colère de ce qu'une certaine Magdelaine trouvoit l'aiglon fort heureux d'être mort parce qu'il était *maigre*, et que Voltaire ait répondu : *il faut donc me tuer aussi parce que je suis maigre ;* et n'ait plus voulu voir cette Magdelaine : qu'une autre fois il ait *boudé* une société nombreuse, et fait chasser un domestique pour la perte de son gobelet chéri, etc. De pareilles choses peuvent être ignorées sans peine ; et c'est trop servir la malignité des frivoles lecteurs que de les faire connoître. Dans un autre paragraphe on montre Voltaire de mauvaise humeur, ne paroissant dans le salon que pour céder aux instances de madame de Villette ( *belle et bonne* ), et pour dire : « Tenez, mesdames, voici l'ours, contentez » votre envie ; le voici, regardez-le bien. » *Et pour remonter brusquement chez lui.* Ce trait me semble inventé ; il est plus à la J.-J. qu'à la Voltaire. Celui-ci, fin courtisan, avide d'éloges et d'honneurs, n'eût pas traité avec si peu de politesse des dames qui venoient rendre hommage à son génie. D'ailleurs, il avoit trop de logique pour ne pas savoir qu'on ne contemple pas à loisir quelqu'un qui disparoît *brusquement.*

Il n'est pas facile de faire une analyse raisonnée

de morceaux détachés et disparates ; voici quelques citations. « L'honneur est l'instinct de la vertu, et » il en fait le courage. » — « Un malheureux qui » se croit célèbre est consolé ». — « L'imagination » galoppe, le jugement va le pas. » — Les maladies » honteuses sont à présent effrontées. » — « La » conversation est la commigration de nos foiblesses. » Je ne comprends pas tout à fait ce mot. « Le succès » et la réputation sont des choses différentes. » — « Pour savoir si un livre est bon, sa lecture est-elle » consolante ? » Combien d'ouvrages condamnés par ces judicieuses paroles ! « Cromwell disoit qu'on » n'alloit jamais si loin que quand on ne savoit plus » où l'on alloit. » L'histoire et la révolution ont prouvé la vérité de cette observation. « La littérature » est devenue immense ; la science universelle, im- » possible ; le bel esprit n'est plus qu'un écho, et le » siècle présent le disciple du siècle passé ; ( croyons-en Voltaire, il en sait plus que ceux qui veulent démentir son assertion ). « On s'est fait un magasin » d'idées et d'expressions où tout le monde puise ; » rien n'est neuf, par conséquent tout languit ; et » la multitude des auteurs a fait la décadence. » Que d'applications a faire !..... Il est prudent de les rejeter :

Ne fâchons pas les sots, leur courroux est à craindre.

« A Gènes, on voit le mot *libertas* écrit sur les » fers des galériens. » Cela est juste ; c'est un souvenir. S'ils n'eussent pas troublé la liberté publique, ils n'auroient pas perdu la leur. « Les grammairiens » sont pour les auteurs, ce qu'un luthier est pour » un musicien. »

Le résumé de ma lecture est que le livre renferme des pensées ingénieuses, des remarques historiques,

une horreur sur madame la duchesse de Berri, fille du duc d'Orléans, régent, des anecdotes scandaleuses, des saillies piquantes, des jugemens partiaux, et des calembourgs. C'est presque le pendant des lettres qui parurent naguère sous le nom de M. de Lauraguais.

*Aug.* de L.

---

## *ERRATA.*

### Tome I. (1805.)

*Pag.* 103, *lig.* 4 *et* 5, *au lieu de* τὸ (4) ὅλ' ὅλον κλῶνα (5) ὅπερ εἴποι τις ἄφυλλον, *lisez* τὸν (4) ὅλ' ὅλον κλῶνα (5) ὅνπερ κ. τ. λ.

*Pag. idem*, *note* 4, *lig.* 1, *au lieu de* leçon vicieuse, *lisez* leçon précieuse.

### Tome II.

*Pag.* 75, *lig.* 2, parce qu'elles ne sont *que* trop multipliées, *lisez* parce qu'elles ne sont *pas* trop multipliées.

*Pag.* 91, *lig.* 5, pour tenter, *lisez* pour ne pas tenter.

*Pag.* 93, *lig.* 18, a été remise, *lisez* a été réunie.

*Pag.* 96, *lig.* 9, parce qu'il dévore tout. C'est le plus grand fléau des Iles-de-France et de Bourbon. Les moustiques et une espèce de guêpe, etc., *ponctuez ainsi* : parce qu'il dévore tout ; c'est le plus grand fléau des Iles-de-France et de Bourbon ; les moustiques, et une espèce de guêpe, etc.

*Pag.* 111, *lig.* 16, en défigurer, *lisez* en désigner.

*Pag.* 147, *Epître à* M^e^. *Verdier-d'Uzès*, *vers* 2.

J'admire avec transport le beau qui t'anime.

*Lisez :*

J'admire avec transport le beau *feu* qui t'anime.

*Pag.* 168, *au lieu de* statue du Tibre, *lisez* statue de Tibère.

# TABLE DES MATIÈRES.


ASTRONOMIE.

Prix proposé par un amateur de l'Astronomie pour la découverte la plus importante dans cette science. 156

Traité de la Sphère et du Calendrier; par M. *Rivard*. Sixième édition revue et augmentée par Jérôme *de Lalande*. 133

HYDRAULIQUE.

Recherches physico-mathématiques sur la Théorie des eaux courantes, par R. *Prony*. 189

ANTHROPOLOGIE.

De l'Unité du genre humain et de ses variétés; par *Blumenbach*. 426

ENTOMOLOGIE.

Tableau des Aranéides, par *Walckenaer*. *Ibid.*

BOTANIQUE.

Système des Plantes, etc., extrait et traduit des ouvrages de Linné; par M. J.-M. *Mouton-Fontenille*. 194

Les Liliacées, par P. J. *Redouté*. 18e. livraison. 193

Sur les vertus de la plante Ayapana. 411

MINÉRALOGIE.

Minéralogie synoptique, par *Héricart de Thury* et L. C. *Houry*. 430

Sur quelques Minéraux trouvés aux environs de Nantes, et donnés au Conseil des Mines. 413

PHYSIOLOGIE.

Nouveaux Élémens de Physiologie, par Anth. *Richerand*. 43

PHYSIQUE.

Journal de Physique, de Chymie, d'Histoire naturelle et des Arts; par J. C. *Delamétherie*. Frimaire, Nivose, et Ventose an XIII. 188, 425

Considérations sur les Êtres organisés, par le même. 271

Essai d'un Apprenti philosophe sur quelques anciens problèmes de physique, d'astronomie, de géométrie, de métaphysique et de morale; par *Hourcastremé*. 189

Note lue à la 1re. Classe de l'Institut, par M. *Biot*, sur la formation de l'eau par la compression. 420

MÉDECINE.

Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc.; par MM. *Corvisart*, *Leroux* et *Boyer*. Mois de Nivose, Pluviose et Ventose. 197, 432

Nouveaux Elémens de Thérapeutique et de matière médicale, suivis d'un nouvel Essai sur l'Art de formuler; par J. L. *Alibert*. 199, 533

Elémens de Médecine de J. *Brown*, trad. par *Frouquies*. 432

Du Tétanos traumatique; par *Fournier*, D. M. 196

Description des Maladies de la peau, observées à l'Hôpital Saint-Louis, et Exposition des meilleures méthodes suivies pour leur traitement; par M. *Alibert*. 199

Mémoires sur les Fièvres de mauvais caractère du Levant et des Antilles, etc.; par J. F. X. *Pugnet*. 202

Histoire raisonnée des Maladies observées à Naples pendant le cours entier de l'année 1764; par Michel *Sarcone*. 205

Vertus de la plante *Ayapana*. 411

Prix proposé aux Médecins de la Saxe, au sujet de la Vaccination; par Henri *De Lehman*. 153

AGRICULTURE ET ECONOMIE RURALE.

Recueil de Lettres et Dissertations sur l'Agriculture; par *de Scévole*. 433

IV^e., V^e. et VI^e. cahiers de la troisième année de la Bibliothèque Physico-Economique, instructive et amusante, à l'usage des Villes et des Campagnes; par une société de Savans, d'Artistes et d'Agronomes, et rédigée par C. S. *Sonnini*. 212

COMMERCE.

Essai sur la Comptabilité commerciale et toute autre; par F. M. J. *de B*. 209

MÉCANIQUE.

Invention d'un nouveau Méridien, par M. *Regnier*. 177

TECHNOLOGIE.

Annales des Arts et Manufactures; par R. *Oreilly*. 208

Rapport de MM. Berthollet et Guyton, sur les Cheminées et Poëles de M. Curaudeau. 178

Frammento di Polibi sulla Pirsia degli Antichi tradotto ed illustrato da Onofrio *Garguilli*. 209

VOYAGES.

Voyage dans les principales îles des mers d'Afrique, fait par ordre du Gouvernement pendant les années IX et X de la République (1801 et 1802), avec l'Histoire de la

traversée du capitaine Baudin, jusqu'au Port-Louis de l'Isle-Maurice; par J. B. G. M. *Bory de Saint-Vincent.* 85
Voyage de MM. Alex. *de Humboldt* et Aimé *Bonpland.* 219
Voyage de M. *Dankelmann* au cap de Bonne-Espérance. 400
Notice historique sur les Voyages des Papes en France. 436
Départ de M. *Mungo-Parck* pour un nouveau Voyage dans l'intérieur de l'Afrique. 148
Fait remarquable observé par M. *de Humboldt.* 177
Départ de M. *Bergmann* pour la Haute-Asie. 166
Départ du docteur *Goldfuss*, de Berlin, pour un voyage dans le midi de l'Afrique. 155
Voyage de l'aréonaute *Robertson.* 157
Notice sur l'état de la littérature, de l'instruction publique et de la religion dans la France, en exceptant la ville de Paris, recueillie pendant un voyage dans les départemens, fait en 1799, par M. *Boerge Thorlacius* (en danois). 217

STATISTIQUE.

Théorie élémentaire de la Statistique; par D. F. *Donnant.* 237

CHRONOLOGIE.

Le double Almanach. 216
La grande Période, par M. *Delormel.* *Ibid.*

HISTOIRE.

Examen critique des anciens Historiens d'Alexandre-le-Grand. Seconde édition. 26, 344
Cérémonies et fêtes du Sacre et du Couronnement de LL. MM. Impériales Napoléon Ier. et son auguste épouse. 217
Monument élevé en l'honneur du prince de Saxe-Gotha; par *Reichard.* 403
Mémoires de la Minorité de Louis XV; par *Massillon.* 436

MYTHOLOGIE.

Annonce d'un ouvrage sur la Mythologie du Nord; par *Grœter.* 404

ANTIQUITÉS.

Rapport fait à l'Institut sur les Antiquités de Mons Seleucus, au pays des Voconces, aujourd'hui Labatie Mont Saléon, département des Hautes Alpes; par M. *de la Doucette.* 18
Dissertation sur la Prison Tullienne. 167
Découverte d'une Statue de Tibère. 168
Monumens antiques retirés de la mer près de Corfou. 169
Découverte d'une Statue de Vénus Anadyomène. 167
Découverte faite dans un voyage en Grèce, par l'Archimandrite *Gazes.* 158

Découverte d'une tête de Vénus. 168
Antiquités d'Herculanum. Tome III. 2.e livraison. 441
Monumens antiques du Musée Napoléon. 12.e liv. *Ib.*
Arnhemsche Oudheden, par van *Hasselt*. 435
Tombeaux antiques trouvés à Saint-Médard d'Eyran, dessinés, gravés et publiés par MM. *Lacour*, père et fils. 213

NUMISMATIQUE.

Annonce d'un ouvrage sur les Monnoies des anciens Rois et Princes de Sicile; par *Calcagni*. 167
Médailles déposées au Cabinet de la Bibliothèque impériale, par le Préfet du département de la Seine. 176
Médailles frappées en l'honneur de S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche, et de S. A. I. le prince Charles. 158
Médaille frappée en l'honneur de *Herder*. 160

GLYPTOGRAPHIE.

Pierres gravées ægyptiennes, étrusques, grecques, romaines, parthiques et modernes, du cabinet de M. *Dudevant-Villeneuve*. 207

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Notice sur l'état de la Littérature, de l'Instruction publique et de la Religion dans la France; par M. *Boerge Thorlacius*. 217
Arrêté du Gouvernement pour la translation de l'Institut au pavillon des Quatre-Nations. 421
Séance extraordinaire de la seconde Classe de l'Institut, pour la réception de M. Lacretelle. 179
Séance publique de la troisième Classe de l'Institut. 417
Nomination de M. Degerando à la place vacante à l'Institut, par la mort de M. Garnier. 421
Nomination de MM. Salieri et Marvuglia à la place de membres correspondans de l'Institut. 419
Prix proposé par la Classe des Beaux-Arts de l'Institut. 420

FRANCE.

Publication d'un décret relatif aux Propriétés littéraires. 413
Séance de l'Académie de Médecine de Paris. 176
Nominations de plusieurs Professeurs à l'Ecole de Droit de Paris. 414
Translation de l'Académie de Législation, et Séance générale. 174
Etablissement d'une nouvelle Académie à Paris, sous le nom d'*Académie celtique*. 421
Sujets proposés par la Société libre d'émulation de Rouen. 169

Tombeau romain découvert, près de Bordeaux. 414
Séance de l'Académie royale des Beaux-Arts de Londres. 150
Séance de la Société d'Agriculture de Bath. 149
Sur les Sociétés littéraires de la Hollande. 150
Séance de la Société batave établie à Amsterdam. 391
Séance de la Société batave à Rotterdam. 390
Séance de la Société de Littérature hollandaise, à Leyde. 391
Société des Sciences de Haarlem. 393
Université de Heidelberg. 401
Bibliothèque de la même Université. 402
Nomination de trois nouveaux Professeurs à la même Université. 404
Sur les nouvelles Universités en Souabe. 154
Sur un nouveau Cabinet littéraire établi à Dresde. 153
Vocation de M. *Mannert* à une chaire à l'Université de Würzbourg. 402
Séance de l'Académie royale des Sciences de Berlin. 160
Séance extraordinaire de la Société royale des Sciences à Berlin. 156
Société économique de Potsdam. 408
Établissement d'une nouvelle Société à Berlin. 156
Société d'Histoire naturelle de la Silésie, établie à Breslau 408
Nomination de M. le chevalier *Canova* à la place de membre de l'Académie de Copenhague. 160
Nouvelles littéraires de la même ville. 410
Mission de M. *Brocmann* pour visiter les Ecoles publiques et les Universités de l'Allemagne. 159
Achat du Cabinet de Conchyliologie de M. *Chemnitz*, pour l'Académie de Pétersbourg. 166
Prix proposé par le département de la Marine de la même ville. 161
Sujet du prix proposé par l'Académie impériale des Sciences de Pétersbourg, pour l'année 1806. 162
Donation d'une Orgue, faite par M. *Demidow* à l'Université de Moscou. 166
Départ de M. *Hermann* pour la Russie. *Ibid.*
Séance de la Société des Amis des sciences à Varsovie. 157
Établissement d'un Cabinet de gravures et d'une Imprimerie à Eisenstadt en Hongrie. 406
Nouveaux Ouvrages publiés en Hongrie. 406

BIOGRAPHIE.

Notice historique sur la vie et les ouvrages de *Klopstok*, par M. *Dacier*. 358
Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. *Bouhaud*; par le même. 318

Eloge de M. l'abbé Garnier, par M. *de Lalande.* 181
Sur le Mérite littéraire de M. Weisse. 398
Mort de M. Sygiert. 409
—— de M. Claproth. 399
—— du duc de Laurenzano. 168
—— de M. Griffet la Baume. 414
—— de M. Salivet. 417
—— de M. Meil. 156
—— de M. Garnier. 180
Notice sur Daniel Chodowiczky. 282

BIBLIOGRAPHIE.

Dictionnaire portatif de Bibliographie, par F. J. *Fournier.* 229
Description de Raretés typographiques et de Manuscrits curieux; par G. *Fischer.* 6e. livraison. 228
L'Angleterre savante, par le professeur *Reuss.* 440
Ancienne Légende sur la Jeunesse et la Naissance de Charlemagne; par M. le baron d'*Aretin.* 458

MÉTAPHYSIQUE.

OEuvres de *Condillac.* 206
Paradoxes de *Condillac.* 207

IDÉOLOGIE.

Essai sur la Décomposition de la pensée; par P. C***. 216

MORALE.

Dernier don de Lavater à ses amis. 217

ÉDUCATION.

De la nécessité de l'Instruction pour les Femmes; par madame *Gacon-Dufour.* 443
Nouvelle Orthopédie, par *Desbordeaux.* 451
Mémoire sur la nature et les avantages de la Mnémonique; par le baron d'*Aretin.* 433
Institution des Sourds-Muets à Madrid. 168

LITTÉRATURE.

Pensées, Remarques et Observations de Voltaire; ouvrage posthume. 465
Dissertatio de Fabulis Archilochi. 450
Notice sur les Lettres de mademoiselle *Aissé* à madame *C.* 133
Génie du Christianisme, par *Châteaubriand.* 446

LITTÉRATURE GRECQUE.

Heliodori libri Æthiopicorum. 459

LANGUE GRECQUE MODERNE.

Annonce d'un grand Dictionnaire grec; rédigé par Anthimos *Gazes.* 404

LANGUE LATINE.

Dictionnaire de poche, latin et français ; par J. B. *l'Evy*. 254
Manuel latin, *ou* Choix de Compositions françaises ; par *Boinvilliers*. 442

LITTÉRATURE ANGLAISE.

Parson's and Galignani's british Library. N°. XXIV. 490
Table complète de tous les mots qui se trouvent dans Shakespeare ; par *Twis*. 148

POÉSIES.

Le Poëme de la Navigation ; par J. *Esmenard*. 205
Sapho, poëme en dix chants ; par L. *Gorse*. 67
Traduction allemande du poëme de Joseph, de M *Bitaubé*. 598
Géorgiques françaises, par J. B. R. *Labergerie*. 454
Traduction du Dante, l'Enfer, chant V ; par *Carrion de Nisas*. 583
Virgile à Delille, par N. *Quenneville*. 436
Épître à madame Verdier d'Uzès ; par madame Eléonore *de L....* 147
A La Fontaine. Prologue d'un livre de fables ; par H. *Boileau*. 146
Musen Almanach auf das Jahr 1805. Berlin. 492
Épître à Mr. R. D. S. E., par Aug. *Gaude*. 145
La Parure. A Éléonore ; par Auguste *de la Bouisse*. 143

BEAUX-ARTS.

Notice sur les Beaux-Arts et leurs Écoles ; par S. A. Electorale, Monseig^r. Charles baron *de Dalberg*. 208
Recherches sur l'Art Statuaire, considéré chez les Anciens et les Modernes. 215
Augusteum, *ou* Description des Monumens antiques qui se trouvent à Dresde ; par Guillaume-Gottlob *Becker*. 129
Annales du Musée et de l'École moderne des Beaux-Arts, par *Landon*. 215, 434
Sur un Ouvrage de gravures représentant les Faits d'*Ossian*. 142

ROMANS.

Tulikan, fils de Gengiskan, *ou* l'Asie consolée ; par Ant. *Gibelin*. 1
Aïthès, *ou* le Héros chéri des Dieux ; par *Baudry des Lozières*. 457

THÉATRES ÉTRANGERS.

Trente mille livres sterling, *ou* Quel est le plus riche, pièce donnée sur le théâtre de Covent-garden. 149

Représentation des Adelphes, par les Elèves de l'Ecole de Westminster, au théâtre de cette ville. 149
Guillaume Tell, tragédie; par M. *Schiller.* 290
Sur madame Willman, actrice du théâtre de Cassel 151
L'Héritier scrupuleux, pièce jouée sur le théâtre de Berlin. 158
Imitation de monsieur Musard, jouée au même théâtre. 157

## THEATRES DE PARIS.

### Théatre de l'Opéra.

La Prise de Jéricho, oratorio. 422

### Théatre français.

Début de mademoiselle Amalric *Contat.* 422
Le Tyran domestique, *ou* l'Intérieur d'une famille. 182

### Théatre Favart.

Julie, *ou* le Pot de Fleurs. 184
L'Intrigue aux fenêtres. 185
Le Vaisseau, *ou* Forbin et Delville. 423

### Théatre louvois.

Bertrand et Raton, *ou* l'Intrigant et sa dupe. 184
L'Espoir de la Faveur. 423

### Théatre du Vaudeville.

La Laitière de Bercy. 186
Arlequin, tyran domestique. 424

### Mélanges.

OEuvres de *Herder*, proposées par souscription. 461
Journal du Luxe et des Modes. Mois de Novembre 1804. 463
Nouveau Journal allemand, intitulé *Journal pour les Dames allemandes.* 403
Archives littéraires de l'Europe, n°. 14. 460
Errata. 468

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE,
rue des Mathurins, hôtel Cluny.

Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc.; par MM. *Corvisart*, *Leroux* et *Boyer*. Mois de Ventose. 431

Elémens de Médecine de J. Brown, traduits de l'original latin, etc., par *Frouquiès*. 432

Agriculture.

Recueil de Lettres et Dissertations sur l'Agriculture, les avantages qu'on retireroit du parcage des bêtes à laine, s'il étoit plus généralement pratiqué, etc.; par D. L. J. R. *de Scévole*. 433

Mnémonique.

Mémoire sur la nature et les avantages de la Mnémonique; par J. C. baron *d'Arétin*. *Ibid.*

Beaux-Arts.

Annales du Musée et de l'Ecole moderne des Beaux-Arts, par *Landon*. 1re, 2e et 3e livraisons. 434

Histoire.

Antiquités d'Arnheim; par van *Hasselt* (en hollandais). 435

Mémoire de la minorité de Louis XV; par J. B. *Massillon*. 436

Notice historique sur les voyages des papes en France, sur le sacre de nos rois, et sur leurs relations avec la cour de Rome; par L. B. *de R.* *Ibid.*

La plus ancienne Légende sur la naissance et la jeunesse de Charlemagne, publiée et commentée par le baron *d'Arétin* (en allemand). 438

Histoire littéraire.

L'Angleterre savante, par le professeur *Reuss*. 440

Archæologie.

Les Monumens antiques inédits du Musée Napoléon, gravés par Th. *Piroli*. 12e livraison. 441

Antiquités d'Herculanum, gravées par le même. Tom. III. 11e livrais. *Ib.*

Choix de costumes civils et militaires des peuples de l'Antiquité, etc., dessiné, gravé et rédigé par N. X. *Willemin*. 18e et 19e livrais. 442

Langue latine.

Manuel latin, par M. *Boinvilliers*. *Ib.*

Littérature française.

De la nécessité de l'Instruction pour les Femmes; par madame *Gacon-Dufour*. 443

Génie du Christianisme, par F. A. *Châteaubriand*. 448

Littérature anglaise.

Librairie anglaise, en prose et en vers; par *Parsons* et *Gagliani*. nº. 24 (en anglais). 450

Poésie grecque.

Imm. Gottl. *Huschke*. Dissertatio de Fabulis Archilochi. *Ibid.*

Almanach des Muses pour l'année 1805, publié par L. A. *de Chamisso* et K. A. *Varnhagen*. 452

Poésie.

Géorgiques françaises, poëme; par J. B. R. *Labergerie*. 454

Virgile à J. Delille; par N. *Quenneville*. 456

Romans.

Diodore Aéthiopien, par M. *Coray* (en grec). 459

Aïthès, *ou* le Héros chéri des Dieux; par *Baudry des Lozières*. *Ibid.*

Mélanges.

Archives littéraires de l'Europe; par une Société de gens de lettres. 460

Œuvres de *Herder* (en allemand), proposées par souscription. 461

Journal du Luxe et des Modes, rédigé par *Bertuch* et *Krans*. Mois de novembre 1804 (en allemand). 463

Pensées, Remarques et Observations de Voltaire, ouvrage posthume. 465

Descenettes, Desault, Desfontaines, Dumeril, Fontanes, Fourcroy, Geoffroy, Hallé, Haüy, Hermann, Labouisse, Lacépède, Lagrange, Lalande, Lamarck, Langlès, Lebrun, l'Heritier, Léveillé, Marron, Mentelle, Morellet, Noel, Oberlin, Sainte-Croix, Schweighæuser, Sicard, Silvestre de Sacy, Suard, Traullé, Van-Mons, Ventenat, Visconti, Villoison, Ustéri, Willemet, Winckler, et d'autres Savans ou Littérateurs estimables.

On y insère les Mémoires les plus importans sur toutes les parties des Arts et des Sciences; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie également les Découvertes ingénieuses, les Inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des Expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les Séances des Sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'Arts et de Sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des Notices sur la Vie et les Ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin les Nouvelles littéraires de toute espèce.

La correspondance que le Rédacteur entretient avec plusieurs Savans étrangers, et principalement en Allemagne, lui procure beaucoup de Notices qu'on ne trouve point ailleurs.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, chez Delance, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny,

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Henget. / chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. / chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Bolle, *Gerard Street*.
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

*Il faut affranchir les lettres.*